UNIVERSITY OF CALIFORNIA
AT LOS ANGELES

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII

EX LIBRIS

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/voyagesetdcouv01bart

PARIS. — CHALLAMEL AINÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
5, rue Jacob, et rue Furstenberg, 2

VOYAGES

EN

AFRIQUE

Bruxelles. — Typ. de Fr. VAN MEENEN, et Cie, rue de la Putterie, 33.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Schramm del
F. Kandel dir
R. Reicher sc

VOYAGES ET DÉCOUVERTES

DANS

L'AFRIQUE

SEPTENTRIONALE ET CENTRALE

PENDANT LES ANNÉES 1849 A 1855

PAR

LE DOCTEUR HENRI BARTH

TRADUCTION DE L'ALLEMAND PAR PAUL ITHIER

TOME PREMIER

DÉPOT A PARIS CHEZ CHALLAMEL AINÉ
5, rue Jacob et rue Furstenberg, 2.

LEIPSICK
ALPHONSE DURR, ÉDITEUR

1860

DT
351
B28 F
V. 1

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION. — VOYAGE VERS TRIPOLI.

Pendant l'été de 1849, M. James Richardson, qui, par ses voyages d'exploration dans l'Afrique septentrionale, en 1845 et 1846, avait déjà rendu des services à la science géographique, soumit au gouvernement britannique le plan d'une expédition sur une plus vaste échelle, dans les principaux États de l'Afrique centrale, expédition ayant pour but essentiel l'abolition de la traite des nègres et l'établissement de relations commerciales avec ces contrées. Le gouvernement anglais adopta ce plan et, à l'initiative de M. le baron de Bunsen, ambassadeur de Prusse, consentit à ce qu'un savant allemand fut adjoint à l'entreprise, en vue du côté scientifique qu'elle pouvait offrir. Ce fut le 5 octobre 1849, que mon honorable maître et ami, M. le professeur Charles Ritter me fit part de cette circonstance[1].

[1] Au moment même où nous mentionnons M. Charles Ritter, les

J'avais déjà terminé, à cette époque, la publication de mes relations de voyage dans les pays du littoral de l'Afrique septentrionale pendant les années 1845, 1846 et 1847. Pendant cette tournée que j'avais faite en simple touriste, je m'étais complétement familiarisé avec les Arabes et avec leur genre d'existence, dont le chameau et le dattier forment les traits caractéristiques. J'avais effectué de longs voyages à travers des pays déserts, en suivant l'immense lisière de la grande Syrte et, après avoir, par un agréable contraste, parcouru l'étroite mais riante Cyrénaïque, je m'étais avancé jusqu'en Égypte, en traversant le désert de Lybie. Aussi, arrivé dans cette contrée, ne bornai-je pas mon voyage à une excursion nautique plus ou moins commode, sur le Nil, mais passai-je, au contraire plus d'un mois à visiter les vallées qui s'étendent entre Assouan, Bérénice et Kosser; plus tard, je consacrai une année entière à explorer la Syrie et l'Asie-Mineure. De la sorte, j'avais pu m'initier aux joies et aux tribulations d'un semblable voyage, et cette expérience des misères de la vie nomade était pour moi d'un prix inestimable. En effet, je puis dire en toute sincérité, que sans cette école préparatoire que j'avais faite, je n'aurais jamais pu supporter mon grand voyage de près de six années, dont cinq tout entières passées dans les régions des tropiques, à endurer les chaleurs suffocantes du printemps et l'humidité de cinq saisons pluvieuses, voyageant par les rivières et les marécages, et

journaux de Berlin nous apprennent la mort de l'illustre savant dont le nom figure avec gloire à côté de celui d'Alexandre de Humboldt. Comme ce dernier, de qui la science déplore la perte récente, le professeur Ritter est mort à un âge très avancé.

NOTE DU TRADUCTEUR.

souvent obligé de faire des marches forcées d'une longueur démesurée. Mon but, en me livrant à ce voyage, était de rechercher dans les pays du littoral méditerranéen, les vestiges de l'antiquité, et d'étudier la situation des peuples qui pouvaient encore jeter quelque jour sur les événements de ces temps reculés; mais l'amour du passé ne m'avait nullement fait perdre de vue les sujets d'observation actuelle, et j'avais constamment tourné mes regards vers ces régions à moitié ou même entièrement inconnues, qui s'étendent près des côtes de la Méditerranée. J'étais certainement plus attiré vers ces contrées par les vestiges du commerce de l'ancienne Carthage, se perdant dans la nuit des siècles, que par les relations et les résultats des découvertes modernes, quoique, dans ma jeunesse, les récits de Mungo Park et des frères Lander, eussent excité au plus haut point mon intérêt. J'avais déjà tant appris à connaître de ces pays, que mon désir de les pénétrer plus complétement grandissait de jour en jour. Pendant mon voyage, ces secrètes aspirations vers un continent lointain, nourries par quelques circonstances particulières, avaient pu s'atténuer par la vive impression que produisit sur moi la vue de sites si attrayants et si pittoresques; mais revenu au calme de la vie européenne, je les sentis reprendre graduellement tout leur empire, fortifiées encore par la marche peu favorable que suivaient les affaires de mon propre pays. Le brave vieux colonel Warrington, consul anglais à Tripoli, qui semblait avoir deviné en moi un explorateur de l'Afrique centrale, avait déjà cherché à me détourner de la voie que je m'étais tracée sur le littoral, et m'avais promis son assistance, si je la jugeais m'être nécessaire pour m'avancer vers l'intérieur.

J'eus souvent occasion, pendant mon voyage de trois années dans les contrées riveraines de la Méditerranée, d'éprouver la puissance de la protection britannique. Tous les consuls anglais, depuis Tanger jusqu'à Brousse m'avaient témoigné leurs dispositions bienveillantes et j'avais, à plusieurs reprises, joui de leur hospitalité; de plus, c'est grâce à leur protection, que j'avais pu traverser avec quelque sécurité les régions désertes que j'avais à parcourir. Il s'ensuivit que mon admiration générale pour la nation britannique et la sympathie personnelle que m'avaient inspiré individuellement un grand nombre d'Anglais, furent pour moi un motif de plus de désirer m'associer à l'entreprise de leur gouvernement, destinée à aller reconnaître les régions, trop longtemps négligées, de l'Afrique intérieure. Ce fut donc avec un véritable enthousiasme que je me déclarai prêt à me joindre à l'expédition de M. Richardson, mais à la condition toutefois, que la portée scientifique en fût considérée comme le but principal, tandis que l'on ne placerait qu'en seconde ligne l'abolition de l'esclavage et les traités de commerce à conclure avec les chefs du désert.

Pendant que les négociations se poursuivaient à cet égard entre le gouvernement britannique, M. Richardson et moi, feu mon père chercha à me détourner de ma périlleuse résolution, et il opposa des raisons si péremptoires que ma déférence pour ses conseils et mon amour filial ne purent y résister. Je retirai donc mon engagement, présentant pour me remplacer le docteur Overweg, qui, appuyé par la Société géographique de Berlin, offrit ses services avec tout l'enthousiasme de la jeunesse. Malheureusement, il était trop tard : le gouvernement anglais avait déjà agréé ma demande. Je réussis à calmer les alarmes de mon père

(que n'a-t-il vécu assez pour me voir revenir sous son toit, couronné de gloire), et je poursuivis ma résolution. Le gouvernement anglais mit le comble à ses bons procédés, en décidant que le docteur Overweg prendrait également part à l'expédition, ce qui devait donner à cette dernière une valeur scientifique plus grande encore. Dans ce même but, il y fut également adjoint un marin et l'on résolut de nous pourvoir d'une embarcation. Le choix que l'on fit, sous ce rapport, ne fut pas heureux, et M. Richardson crut mieux faire, à Moursouk, de congédier ce compagnon de voyage, que de le conserver plus longtemps à la suite de l'expédition; par contre, notre bateau, que nous transportâmes par la voie de terre, extrêmement pénible, qui passe par Moursouk, Rhat, Aïr et Sinder, parvint, plus heureux que son conducteur, sain et sauf à sa destination, après avoir excité partout en route la surprise et l'admiration des indigènes.

Au commencement de novembre 1849, M. Richardson m'avait envoyé à Londres afin que je m'entendisse plus complétement avec le gouvernement anglais; le docteur Overweg m'accompagna. Après avoir rédigé nos conventions par écrit, nous partîmes, nous deux allemands, par Marseille, Philippeville et Bone, pour Tunis, tandis que M. Richardson attendait encore, à Paris, quelques dépêches. Arrivés à Tunis le 15 décembre 1849, nous nous empressâmes de nous pourvoir d'une garde-robe complète, car Tunis compte encore, parmi toutes les villes du Maghreb, comme un petit Paris où l'art de la toilette laisse de beaucoup en arrière celui que l'on pratique à Tripoli. Ensuite, nous fîmes tous les jours, à cheval, des excursions du plus haut intérêt, aux lieux où gisent les ruines de Carthage.

Ces exercices nous étaient d'autant plus utiles et même plus nécessaires, que le docteur Overweg n'avaient jamais monté à cheval. Mais j'éprouvai une sensation de bonheur des plus vives, en commençant mon grand et pénible voyage, à pouvoir visiter une fois encore les ruines de cette puissante et industrieuse capitale d'une riche colonie jetée jadis sur le rivage d'Afrique; en contemplant ce lieu glorieux, je conçus les vues les plus hautes, de la vaste entreprise à laquelle j'allais me livrer.

Le 30 décembre, dans l'après-midi, nous quittâmes Tunis, bien approvisionnés d'objets d'utilité et d'agrément, pour atteindre Tripoli, qui était le véritable point de départ de notre grand voyage, et où nous devions retrouver Richardson. Dès la première nuit, nous arrivâmes à Hamman El-Enf. A trois heures du matin, nous étions de nouveau en marche et nous suivions la charmante route qui passe par Kroumbalia. Ce village, agréablement situé, n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines, et nous offrait à la fois l'image de la beauté et de la fécondité du territoire tunisien, et de l'état misérable où il a fini par tomber. Nous voyions partout autour de nous une vaste plaine solitaire entrecoupée de terrains de la plus grande fertilité, et les magnifiques champs de maïs que nous cotoyions, nous donnaient une idée de l'état de la culture dans ce pays. Nous laissâmes à notre droite El Chouin, endroit jadis fort populeux, à ce que l'on dit, et dont les habitants seraient tous morts empoisonnés par une source, tarie depuis, où s'était infiltré du pétrole. De là, nous arrivâmes à un site des plus pittoresques, orné de quelques palmiers isolés, El Arbaïn ou « le Lieu des Quarante, » c'est à dire des quarante martyrs; arrivé en cet endroit révéré, notre muletier Ali, dans

son pieux enthousiasme, prit une poignée de la terre sacrée et la répandit sur nous, sans doute dans la charitable pensée que cette consécration nous préserverait des malheurs à venir.

Pendant que nous nous arrêtions dans la plaine, je vis surgir dans le lointain la forme à la fois pittoresque et majestueuse du pic de Saghouan, le mont sacré des anciens indigènes. A une heure après midi, nous arrivâmes au Bir El Bouita, ou « Puits de la Cabane, » où nous pûmes nous loger dans un *kan* d'apparence propre et convenable. Mais notre ardeur juvénile ne nous permit pas de rester longtemps en repos, et avant onze heures du soir, nous étions de nouveau à mulet.

Je n'oublierai jamais la nuit où commença cette année 1850, dans le cours de laquelle nous eûmes tant de rudes épreuves à subir et où nous dûmes consacrer tant de persévérance au succès de notre entreprise. C'était une nuit sombre et tellement froide que toute notre literie suffisait à peine à nous garantir. A minuit, quand retentit l'heure solennelle, nous fîmes halte, Overweg et moi, et nous serrant la main, nous saluâmes avec enthousiasme l'année nouvelle, en nous souhaitant mutuellement un heureux succès dans notre expédition. Nous pouvions certes bien prévoir que de grandes épreuves nous seraient réservées et que nous aurions besoin de toute la miséricorde du Très-Haut! Les mahométans qui nous accompagnaient, — outre nos domestiques, deux muletiers, trois cavaliers du Bey et trois naturels de l'île de Djirbi, — prirent part à cette scène et, après s'être rendus compte de la circonstance qui l'avait fait naître, nous souhaitèrent à leur tour toutes les prospérités possibles pour l'année qui venait de s'ouvrir. Ils charmèrent ensuite notre

pénible marche nocturne par des chants qui n'étaient pas dépourvus d'harmonie et qui, en retentissant dans les vastes steppes solitaires et dans le profond silence de la nuit, firent sur nous une forte impression.

Au point du jour, nous arrivâmes au cours d'eau nommé le Djeriba, que nous ne pûmes traverser qu'après avoir construit une espèce de digue. Nous fîmes encore une courte halte près de la petite ville ruinée d'Herkla et, arrivant à Suse vers une heure de l'après midi, nous nous logeâmes en dehors de la ville, à Foundouk Sidi Djafer, afin de pouvoir repartir la nuit, les portes de la ville restant closes jusqu'au matin.

Moins de trois heures après minuit, nous étions de nouveau en selle, et une course de douze heures nous rendit à Djem ou Ledjem, au château fort de la Prophétesse, l'un des plus brillants monuments de la grandeur de Rome, que fait ressortir plus encore l'état misérable des demeures couchées à ses pieds, monuments caractéristiques, à leur tour, de l'indolence musulmane.

Une nouvelle étape de douze heures nous fit arriver, le 5 janvier, près de Sfakes. Là, nous voulûmes éviter le trajet par la petite Syrte, que notre bagage, assez considérable, devait rendre long, dispendieux et plein de périls. Nous cherchâmes donc à nous procurer un bateau qui nous conduisît directement à Tripoli ou vers quelque autre point du côté opposé de la petite Syrte. Mais si nous eussions pu prévoir, avec l'ennui mortel que devait nous causer le voyage par mer, la nécessité où nous serions de le continuer néanmoins par terre, et de la manière la plus périlleuse, nous aurions certes continué notre route autour de la Syrte. Nous nous étions figuré qu'une traversée de quarante-huit heures

nous eût suffi pour passer le golfe, tandis qu'il nous fallut neuf grands jours pour franchir les cent vingt milles marins qui séparent Sfakes de Sarsis. La cause de ce contre-temps gît dans l'île de Djirbi, station naturelle du trajet par mer entre les territoires de Tunis et de Tripoli, où, par des raisons politiques plutôt que par motifs de précautions sanitaires, les bâtiments sont soumis à une quarantaine des plus rigoureuses, et privés de toute communication avec la terre ferme. Nous ne réussîmes qu'à grand peine à louer un *gareb*, pour nous conduire au Soara occidental.

Pendant que nos faisions nos préparatifs à Sfakes, nous fîmes la connaissance d'un juif nommé Baranes, qui est le même Jacob, serviteur de Denham et de Clapperton, qu'ils dépeignent, dans leur journal de voyage, comme un homme entêté et difficile à conduire. Il nous donna beaucoup de détails sur l'expédition à laquelle il avait pris part, et nous parla, entre autres choses, de sa rencontre avec un voyageur danois déguisé en mahométan, qui se serait rendu de Dar-For jusqu'à Bornou, en passant par Wadaï. Quoiqu'il affirmât le fait comme certain, j'ai peine à y croire, ni le journal de cette expédition, ni aucun autre recueil ne faisant mention d'une entreprise aussi hardie de la part d'un voyageur européen.

Nous entrâmes dans notre *gareb*, dans la matinée du 5 janvier 1850. C'était une embarcation petite et mesquine. La cabine, plus grande à peine qu'un chenil, ne mesurait que six à sept pieds dans sa plus grande dimension. Sans même un pont pour nous abriter, nous dûmes, Overweg et moi, nous résoudre à passer la nuit au froid. Dans le principe, notre voyage sembla marcher assez rondement, mais bientôt le vent nous devint contraire et, dès l'un des pre-

miers soirs, nous fûmes obligés de jeter l'ancre à la hauteur de Nektah. Après y être restés pendant plusieurs jours, nous pûmes enfin continuer notre route et nous arrivâmes en pleine nuit près de Meheress. Voulant à tout prix nous dérober au supplice de ce misérable bateau, nous descendîmes à terre avec tout notre bagage. Nous restâmes deux jours à Meheress, endroit triste et ruiné, où une vaste citerne est le seul bâtiment qui soit encore quelque peu convenable. Du toit élevé de cette dernière, je plongeai du regard dans les mornes abîmes du désert où s'est englouti l'ancien Byzacium, la richesse de Carthage. Dans l'endroit même où je me trouvais, nous découvrîmes encore quelques vestiges d'industrie, dans la fabrication des nattes, des couvertures de laine et de cette étoffe grossière que l'on appelle bouracan. Un sous-officier ou *chaouch*, qui y était de garde, nous prit sans doute pour des espions à la solde du Sultan, duquel le Bey avait pour lors quelque souci ; nous supposâmes ainsi, car il voulut nous faire accroire qu'il n'y avait pas moins de cinq cents hommes de troupes tunisiennes stationnés sur ce point de la côte.

Après nous être consumés en vains efforts pour trouver des chameaux, nous dûmes nous résoudre à reprendre la mer dans la matinée du 11 janvier. Le vent était au nord et paraissait devoir nous être favorable, mais bientôt il tourna de nouveau, et nous en fûmes réduits à raser la côte avec une lenteur désespérante. Au coucher du soleil, nous passâmes devant le promontoire que couronne le Kasr Ounga. Le plus fort était fait désormais, et le lendemain matin je vis avec bonheur que nous nous étions éloignés des côtes pour entrer en plein dans le golfe, et que notre *raeis*, ou capitaine, avait été assez entreprenant pour engager son

petit bâtiment dans les eaux du canal de Djirbi, au lieu de toujours louvoyer. Nous continuâmes dès lors à bien marcher et nous éprouvâmes du plaisir à contempler les courbes riantes et capricieuses des montagnes, se profilant dans le lointain, derrière la côte ornée de bouquets de palmiers. Nous avions espéré pouvoir passer le canal avant le soir, mais le vent nous ayant abandonnés, nous dûmes jeter l'ancre et attendre le jour, le passage étant impossible de nuit, à cause du manque d'eau. Au milieu de la journée même du lendemain, notre bateau, qui n'avait qu'un tirant de deux ou trois pieds, prit fond à deux reprises. J'eus encore occasion de contempler, en passant, le caractère pittoresque et tourmenté du haut promontoire de Djourf ou Tarf El Djourf, où s'élevait autrefois un temple de Vénus protectrice des marins. Après avoir franchi le bassin presque à sec, nous entrâmes dans le second détroit. Là les rives se montrent parsemées de ruines de forteresses qui, situées à la fois sur l'île et sur la terre ferme, défendaient autrefois le pont ou *kantara*, aujourd'hui détruit, qui forme le Pons Zitha des Romains. Sortis du canal, nous prîmes directement la pleine mer, et, après avoir doublé le Rass Mamoura, nous arrivâmes enfin, dans l'après-midi du 13 janvier, dans le port de Sarsis. Là, nous débarquâmes encore une fois notre bagage, car, quoique la partie la plus pénible de notre voyage par terre à Tripoli restât encore à faire, à raison du peu de sécurité qu'offre la frontière mal famée de Tunis et de Tripoli, nous aimions mieux tout souffrir qu'endurer plus longtemps l'état d'esclavage auquel nous avions été condamnés, pendant nos neuf jours de traversée, dans notre méchant bateau.

Sarsis se compose de cinq villages réunis, possédant cha-

eun leurs bois de palmiers particuliers. A part quelques maisons tombées, cet endroit respire l'ordre et le bien-être. Il y a aussi dans les environs quelques ruines romaines, entre autres une citerne d'une certaine étendue. Nous réussîmes à louer, à Sarsis, deux chevaux et cinq chameaux, et dès le lendemain nous poursuivions notre voyage. Nous y rencontrâmes quelques autres voyageurs, grâce auxquels nous formions une petite troupe bien armée et suffisante à traverser la route peu sûre qui passe au midi du lac de Biban, et dont nous atteignîmes l'angle du nord-ouest, après une marche d'une huitaine de milles. Le lac ou *sebcha* de Biban est un golfe ou un bras de mer profond, relié à la grande mer par un étroit canal nommé Wad Mta El Biban. Le lac en lui-même n'a pas tout à fait le caractère d'une véritable *sebcha*, ce nom s'appliquant plutôt à un enfoncement de terrain de peu de profondeur, dont le lit, couvert d'une couche de sel, est alternativement à sec ou submergé. Cette propriété n'appartient ici qu'aux rives du lac et principalement à la Machada, chute de terrain qui s'avance fort loin dans la contrée et qui oblige parfois les voyageurs à faire un grand détour, rendu dangereux par le voisinage de tribus de Bédouins sauvages. Par bonheur, nous trouvâmes la Machada à sec, et nous pûmes la traverser sans accident. Après avoir passé la nuit à peu de distance de l'une de ces tribus, nous nous remîmes en route le 15 janvier. Déjà nous arrivions dans des contrées mieux habitées, comme nous pouvions en juger par le bétail nombreux qui en couvrait les riches pâturages; de temps en temps, nous apercevions aussi des troupes d'antilopes. Je m'écartai un peu de la route pour aller visiter les ruines romaines de El Medeina ou « la Ville, » situées au bord du lac. Ces vestiges sont pauvres et

peu intéressants, à l'exception du quai, qui consiste en travaux de pierres de taille passablement réguliers et assez bien conservés, dont le niveau démontre que le lac était autrefois beaucoup plus profond qu'aujourd'hui.

Nous continuâmes à marcher dans un pays de plaines, beau et fertile, et laissant de côté plusieurs groupes de ruines, nous vîmes se dessiner, à une couple de lieues sur l'horizon, une espèce de crêtes de montagnes que nos compagnons, d'une voix unanime, déclarèrent être la *makta* ou frontière entre les territoires de Tunis et de Tripoli. Une lieue plus loin, nous nous choisîmes un abri pour la nuit, entre le terrain montant qui s'éloigne du rivage et ce dernier lui-même, qui rentre plus loin dans les terres pour former le pont profond de Mirsa Boureka.

Le jour suivant, après dix milles de marche, nous découvrîmes les ruines d'une forteresse et un village bâti en pierres, à côté duquel s'avance dans la mer, long et imposant, le môle El Mina. Plus tard, lorsque nous fûmes arrivés à la colline que nous avions aperçue de loin, et au sommet de laquelle s'élève la chapelle de saint (*sidi*) Saïd Ben Salah, il n'y eut pas un de nos compagnons qui ne se hâtât d'y gravir pour aller y dire une courte prière. Là nous abandonnâmes la côte pour continuer notre route à travers un beau pays de steppes, jusqu'à ce que nous approchassions de la plantation du Soara ou Soara El Gharbia. Lorsque nous fûmes arrivés à cet endroit, je m'écartai de nouveau de la troupe pour aller visiter mon ami Saïd Bou Semmin, pour lequel j'avais intercédé lors de sa disgrâce, et qui avait été réintégré dans son gouvernement de Soara. Il fut on ne peut plus heureux de me revoir, et quand je lui fis part du périlleux voyage que j'avais projeté, il me recommanda à la

protection du Tout-Puissant, et m'exprima l'espoir que mon caractère entreprenant me préserverait dans tous les périls que j'allais affronter.

Nous parcourûmes ensuite un territoire où brillaient, dans l'antiquité, des villes grandes et prospères, dont la plus importante était Sabratha. Aujourd'hui il est tout parsemé de bois de palmiers, entrecoupés de magnifiques pâturages; mais ces plantations se trouvent toutes situées à quelque distance de la côte, et les terrains les plus voisins de celle-ci sont remplis de *sebcha* et offrent par conséquent un aspect uniforme. A quelques seize milles[1] à l'est de Soara, nous arrivâmes à la frontière entre la province du même nom et du district de Bou Adjila. Malheureusement, nos chevaux étaient tellement fatigués que nous ne pûmes aller visiter les ruines de Sabratha (situées près de l'admirable plantation de Kasr Aleiga) et de Pontes (près de Soara E' Scherkieh). Nous prîmes nos quartiers pour la nuit, dans un camp arabe, situé de la manière la plus pittoresque dans le bois de dattiers d'Oukbah, et nous pûmes jouir du spectacle magique de la réverbération des feux du camp dans le feuillage des palmiers. Toutefois nous fûmes cruellement persécutés par des myriades de puces qui nous assiégèrent pendant toute la nuit sous les tentes arabes, et nous poursuivirent même jusqu'à Tripoli. Le lendemain, 18 janvier, nous atteignîmes cette dernière ville après treize heures et demie de marche

[1] Le lecteur remarquera fréquemment, dans le cours de l'ouvrage des indications de mesures, telles que milles, toises, pieds, etc. Le texte original ne donnant pas, en général, la base, essentiellement variable de ces indications, nous avons dû conserver la même lacune dans la traduction. Toutefois il est à présumer qu'il s'agit ici de milles anglais.

NOTE DU TRADUCTEUR.

ininterrompue. Nous avions cru y trouver déjà M. Richardson, mais il s'écoula douze jours avant qu'il nous y rencontrât. Pendant ce temps, nous fûmes accueillis de la manière la plus amicale par le consul général d'Angleterre, M. Crowe, et par le vice-consul, M. Reade, et nous reçûmes une hospitalité toute cordiale de l'ancien consul autrichien. Nos préparatifs de voyage, nos promenades dans les beaux environs de la ville et quelques visites occasionnelles, nous firent passer le temps fort agréablement. Nous fûmes présentés au gouverneur de la province, Yesid-Pacha, qui nous reçut avec bienveillance et cordialité. Il me faut compter aussi, parmi les personnes qui s'intéressèrent à nous et nous rendirent service, le consul français, M. Pélissier, le docteur Edward Dickson et le consul autrichien, M. Francowich. Mais qu'il me soit permis surtout de payer à M. Frédéric Warrington le tribut de ma reconnaissance; ce digne Européen, devenu Arabe, est, pour le voyageur en Afrique, le personnage le plus important qui soit à Tripoli. Il m'accompagna, en 1850, jusqu'au Kasr Ghourian, et me reçut, à mon heureux retour, pendant l'été de 1855, près de Delem, aux environs de Moursouk. Il s'employa avec amour et enthousiasme à nous seconder et consacra tous ses efforts au succès de notre expédition.

CHAPITRE II.

EXCURSION DANS LES MONTAGNES AUTOUR DE TRIPOLI.

Nous brûlions du désir de commencer au plus tôt notre grande entreprise; mais ni le bateau que nous attendions de Malte, et qui devait nous servir à traverser le lac de Tsad, ni les instruments, ni les armes, ni les tentes n'étaient encore arrivés; et nous prévoyions que les préparatifs de notre départ définitif nous prendraient encore au moins un mois. Nous résolûmes en conséquence, Overweg et moi, d'employer ce temps à faire une excursion plus longue aux environs de la ville, dans un rayon de soixante à quatre-vingts milles. A la vérité, nous étions fort mal montés, tant en instruments scientifiques qu'en ustensiles nécessaires à la vie matérielle, mais M. Warrington eut l'obligeance de nous pourvoir d'un excellent sextant, d'un chronomètre, d'assez bons compas, de thermomètres et d'un baromètre anéroïde.

Nous quittâmes la ville le 4 février, au coucher du soleil, et nous nous dirigeâmes d'abord vers l'ouest, en suivant la

côte. Nous aurions désiré atteindre Ghargash la même nuit, mais il devint trop tard et nous dûmes coucher dans la Meschia, sous des palmiers. Nous en fûmes ainsi pour une soirée, passée à la belle étoile, et ce ne fut que le lendemain que nous rencontrâmes M. Frédéric Warrington, qui nous avait attendu depuis la veille, près du monument romain Kasr El Djehalieh, ou « le Château des Ignorants, » situé tout à fait contre la route que nous suivions. Bientôt nous passâmes près de la pierre de Sidi Arifa, que le saint de ce nom, à ce que raconte la légende, retint par son commandement, comme elle tombait sur la tête d'ouvriers qui creusaient un puits, et n'éprouvèrent, par conséquent, aucun mal. Un miracle qui n'est pas moins étonnant fut celui de Sidi Salah, un autre saint dont nous rencontrâmes plus loin la chapelle, au bord de la mer, et qui fit, à ce que l'on raconte, sortir des flots une multitude de poissons cuits à point. M. Warrington, qui nous avait accompagnés jusqu'à cet endroit, nous y quitta, et dès lors nous fûmes livrés à nous-mêmes.

Nous continuâmes d'abord à suivre la route qui longe la côte, mais nous dirigeant bientôt plus vers le midi, nous entrâmes dans le magnifique bois de palmiers de Sensour, déjà célèbre au moyen âge. Le district de Sensour, en général, est une des plus belles contrées du littoral tripolitain, par la fertilité du sol et la bonne qualité des eaux dont il est arrosé. Plus loin, après avoir laissé de côté Sayada, nous fûmes agréablement surpris à la vue de quelques jardins nouvellement plantés. Ceci est chose rare dans ce pays, à cause du système d'impôts qui, au lieu de frapper les fruits des plantations, atteint ces dernières elles-mêmes, et fait, par conséquent, que l'on s'abstient généralement d'en éta-

blir de nouvelles. Après avoir fait, dans l'après-midi, une halte près de la petite oasis de Sidi Ghar, nous nous établîmes, pour y passer la nuit, dans la cour de Kasr Gamouda, où le caïmacan Moustapha-Bey nous reçut avec une grande cordialité. Toute la plantation de Saouya, à laquelle appartient Gamouda, peut bien renfermer cent trente mille palmiers. A partir de ce point, nous prîmes vers le midi pour arriver le plus tôt possible aux premiers embranchements du montueux versant septentrional du plateau tripolitain. La matinée du 6 février fut magnifique, et nous partîmes à cheval, à travers la plantation de palmiers, pour aller acheter des dattes et du blé. Dès que nous eûmes franchi cette dernière, nous rencontrâmes de vastes éminences de sable, mais le site reprit bientôt un aspect fertile et nous offrit de nombreux champs couverts de fourrage pour les chameaux. Vers midi, nous vîmes se dresser l'imposante crête de montagnes sur laquelle on jouit déjà d'une vue très étendue, du haut de la grande mosquée de Tripoli. Plus tard dans la journée, nous arrivâmes dans un pays de steppes, beau et bien peuplé, résidence de la tribu des Bela-Sa, qui s'étend depuis l'Ourchefana jusqu'au Bou-Adjila. Partout, aux environs de la route, nous vîmes les campements des Bela-Sa, et nous nous établîmes à côté de celui du chef de la tribu, qui se composait de sept tentes. Le chef lui-même, nommé Mohammed-Tchelebi, nous apporta du *basin*, mets ordinaire des Tripolitains; mais il refusa d'accepter le café que nous voulions lui offrir en échange, craignant peut-être que nous ne fissions comme les Turcs, qui empoisonnent ainsi les chefs qui ne leur sont pas dévoués. Aussi, le lendemain, 7 février, nous nous avançâmes plus loin dans le Djefarah ou pays inférieur, mais en poursuivant notre route vers le

midi, à travers un site riche en sources et en végétations, nommé El Habl, nous nous approchions de plus en plus du versant de la montagne. Du haut d'El Ghounna, le sommet le plus élevé d'une petite chaîne de montagnes, nous aurions eu une vue magnifique sur les hauteurs qui s'étendaient devant nous, si le vent, qui soufflait avec violence, ne nous en eût empêchés en remplissant l'air de nuées de sable. Comme j'étais resté assez longtemps sur le sommet d'El Ghounna avec mon domestique Ibrahim, je perdis la trace de notre petite caravane qui avait continué à marcher et dont le vent avait effacé l'empreinte des pas sur le sable. Ce ne fut qu'à Bir El Rhanem, ou « la Source aux Brebis, » que nous parvînmes à nous réunir aux nôtres.

En une heure de chemin, nous atteignîmes les premières collines de la chaîne de montagnes. La partie que nous foulâmes la première, porte aussi bien que la région supérieure du bord du plateau, tantôt le nom générique de Djebel, tantôt le nom particulier de Yefren. Sa hauteur moyenne est de deux mille deux cents pieds, et se compose de pierre calcaire et de grès, alternés par couches; à certains endroits on y rencontre également du basalte. L'aspect naturel de ces régions montagneuses est, comme partout, celui des *Wadi* qui descend en hauteurs; c'est ainsi que nous suivîmes le Wadi El Ethel, qui prend son nom de l'espèce d'arbres qui, çà et là, rompent la monotonie du paysage. La vallée, s'élevant graduellement, tantôt plus large, tantôt plus étroite, s'étendait peu à peu en une vaste plaine. Celle-ci fut à plusieurs reprises le théâtre de luttes sanglantes entre les indigènes et les Turcs conquérants. Le calme et la solitude qui y régnaient d'un bout à l'autre ne furent interrompus que par la rencontre d'un maigre troupeau de brebis et de chèvres,

et d'un camp isolé de Bédouins. Les indigènes, appartenant originairement à la race berbère, mais fortement mélangée d'Arabes, avaient possédé autrefois dans ces montagnes des retraites commodes et agréables ; mais le temps de leur vie nationale indépendante n'est plus, et par leurs diverses tentatives infructueuses pour secouer le joug ottoman, ils n'ont abouti qu'à empirer leur triste sort, qui, de nos jours, est réellement digne de pitié. Exposées à des vexations de toute espèce, ces malheureuses populations perdent toute énergie vitale, et tout en subissant avec une sorte de stupidité les injustices permanentes auxquelles elles sont en butte, elles attendent le moment de se soulever de nouveau contre leurs oppresseurs. Leurs villages semblent être plutôt des ruines que des lieux habités. Au milieu de toutes ces tristes demeures, s'élève la forteresse menaçante du maître turc, appelée communément Kasr El Djebel, ou « le Château sur la montagne. »

Vers le soir, nous descendîmes dans le défilé profondément déchiré du Wadi Scheich, dont les parois sont composées de magnifiques couches de grès rouge et blanc reposant sur un lit horizontal de pierre calcaire. Nous nous y installâmes pour la nuit, afin de nous soustraire à l'influence du vent qui régnait, froid et désagréable.

Le lendemain matin, 8 février, nous remontâmes par la gorge opposée de la vallée, et nous traversâmes à plusieurs reprises le Wadi Scheich. Les pentes de forme variée des montagnes, entrecoupées de pics que surmontaient des forteresses arabes du moyen âge à moitié abandonnées, présentait un coup d'œil des plus intéressants. Entre autres, nous vîmes le fort de l'Ouelad Merabetin, qui fut deux fois emporté par les Turcs. Des vallées profondes qui coupent à

pic les sommets aigus de la montagne, s'élancent, par les temps de pluie, des cascades impétueuses qui donnent au paysage un cachet de beauté des plus sauvages et des plus pittoresques. Arrivés à l'endroit où le Wadi Scheich se réunit au Wadi Ginna ou Gilla, nous suivîmes ce dernier et bientôt nous aperçûmes les premiers groupes de dattiers, et ceux de figuiers ensuite. Quand nous eûmes gravi le bord oriental, haut et escarpé, de la vallée, nous découvrîmes également des oliviers. Après avoir passé le village berbère de Tassemeraye, et laissé de côté quelques autres villages encore, nous atteignîmes le château turc de Kasr El Djebel. Cette forteresse se trouve placée sur la partie extérieure d'un rocher qui descend à pic dans la vallée, et se trouve à une hauteur de deux mille cent cinquante pieds au dessus du niveau de la mer. A quelques centaines de pas plus loin, se dresse un autre rocher qui domine la forteresse et que surmontait autrefois un bâtiment carré également fortifié. De ce point, on jouit d'une vue immense sur les montagnes et les vallées du côté du midi. Le pic haut et escarpé où s'élève le château, offre un aspect admirable par les couches de gypse et de pierre calcaire de couleurs variées, qui le composent. Lors de notre passage, il y avait en cet endroit une garnison de quatre cents hommes, et un bastion, faisant face au midi, se trouvait garni de trois canons. En juin 1855, cette forteresse fut arrachée aux Turcs par un chef audacieux et entreprenant, du nom de Rhoma ou Ghoma; mais assiégée par eux, elle retomba de nouveau en leur pouvoir et y est restée jusqu'à ce jour. Lorsque nous eûmes dressé nos tentes, nous reçûmes la visite du caïmacan ou gouverneur Hadj-Raschid. Comme tout le territoire dans la direction du sud-ouest, depuis Soara jusque Ghadames

et jusqu'au Tar Hona dans celle du nord-est, sont soumis à son commandement militaire, ce fonctionnaire passe pour le second personnage du pachalick. Il avait été précédemment gouverneur de l'Adana de Cilicie, et nous nous abandonnâmes ensemble à des souvenirs de l'Asie-Mineure. Malheureusement, ces osmanlis n'ont aucun sentiment du genre de vie si varié des populations qui composent leurs vastes possessions, et ne pensent qu'à leur pipe et à leur bourse.

J'éprouvais un vif désir de connaître davantage le rebord escarpé du plateau lequel, par sa masse qui s'avance dans la plaine, se dresse comme un embranchement de montagne de l'aspect le plus pittoresque. Pendant que le docteur Overweg restait près du Kasr El Djebel, à poursuivre ses recherches géologiques, j'entrepris, le 9 février, avec le *chaouch* qui nous avait accompagné depuis Tripoli, et un petit Sintani que je recrutai sur les lieux mêmes, une excursion vers l'ouest. Au commencement, nous nous écartâmes légèrement vers le nord pour visiter le Ta Gerboust, qui fut, du temps de l'indépendance berbère, la capitale la plus riche et la plus florissante de tout le Yefren. Aujourd'hui elle n'est plus qu'un amas de ruines et c'est à peine s'il s'y trouve vingt-cinq maisons de pierre qui soient habitées. De là, nous descendîmes vers le midi en suivant les sinuosités de la pente aux raides parois de grès; au dessus de nous s'élevaient les murailles de rochers en couches de pierre calcaire superposées, dont les nuances variaient depuis le jaune le plus éclatant jusqu'au brun presque noir. Partout où la rude déclivité du plateau était entrecoupée de quelque petite plaine où pouvait se fixer un peu de terre végétale, s'élançaient de sveltes dattiers isolés dont le feuillage gracieux, pareil à des plumes, contrastait avec l'aspect

morne et désolé du roc. Sur l'une de ces petites terrasses, une source abondante de l'eau la plus claire et la plus limpide, jaillit au pied de l'âpre montagne et donne la vie et la nourriture à un groupe d'une vingtaine de palmiers qui croissent entre les blocs de pierre. L'imagination ne peut guère se représenter un spectacle plus féerique que celui dont j'essayai de conserver une idée en esquissant le site qui entoure la source où s'abreuvaient nos montures, site pittoresque et richement inondé de lumière.

Descendant ainsi la pente du rocher, nous arrivâmes dans le Wadi El Ghassass, qui s'élargit à cet endroit pour former une vaste plaine aride. Nous poursuivîmes notre route vers l'ouest; à droite, nous avions le Djefara qui se dirige vers la mer en suivant des sinuosités nombreuses; à gauche, hautes de peut-être deux mille pieds, les ramifications du plateau qui s'avance dans la plaine, pareil à un vaste promontoire de forme régulière et imposante. Nous nous crûmes fondés à attribuer cette conformation du terrain au travail des eaux, chassées à travers ces ravins profondément déchirés, à l'époque où elles abandonnèrent le continent.

Après avoir laissé à notre gauche le Wadi Chaleifa, nous tournâmes un peu vers le midi, au lieu de conserver notre direction occidentale; ayant encore à droite un puissant embranchement de montagne, nous retombâmes de nouveau dans les régions de rochers. Nous traversâmes alors la pittoresque vallée d'Ouelad Ali, où notre route devint de plus en plus escarpée, à mesure que nous nous éloignions des amas de détritus étendus au bas du versant. Cette vallée était autrefois richement ornée de plantations d'arbres, et de bois de dattiers; aujourd'hui elle n'offre plus qu'une solitude sauvage où quelques figuiers et quelques dattiers isolés

témoignent de la richesse naturelle du sol. De temps en temps, nous rencontrions quelque cascade jaillissant des flancs abrupts du rocher et mettant à nu une couche calcaire moyenne dont elle faisait une véritable terrasse.

Nous nous épuisâmes en vains efforts pour trouver à acheter un peu de fourrage pour nos animaux, dans deux misérables villages du Ricina, situés sur le bord du versant; mais nous trouvâmes pour nous-mêmes des figues à profusion. A la vérité, les figues sont la nourriture principale des habitants de cette région, comme les dattes dans les pays plats du littoral septentrional, et les amandes de terre dans l'Afrique centrale. Le village Kasr-Chellouf, où nous passâmes plus tard, portait le cachet d'une grande prospérité et ses habitants nous firent un accueil bien plus hospitalier que celui que nous avions reçu de ceux de Ricina; mais j'éprouvai une telle répugnance à accepter le sale trou noir et humide qu'ils m'offrirent pour gîte, que je résolus d'aller encore plus loin. Au bout de peu de temps, nous abandonnâmes la direction du sud-ouest, et retournant en quelque sorte sur nos pas, nous nous dirigeâmes du côté de l'orient, vers le couvent fort célèbre dans toutes ces contrées, de Saouya, où l'on nous refusa un abri pour la nuit. Sur ces entrefaites, l'obscurité était venue, et nous ne réussîmes qu'avec la plus grande peine à descendre les terrasses escarpées de pierre calcaire pour aller nous chercher un gîte au village même de Chaleifa.

Le lendemain, 10 février, nous reprîmes notre route vers l'est; entre autres ravins au bord desquels nous passâmes, celui au fond duquel roule le torrent de Wouanieh, se fait particulièrement remarquer par sa beauté. Montant graduellement, nous atteignîmes de nouveau la hauteur du plateau

supérieur qui s'y développe en forme régulière, et où se trouvent les villages de Halfa et de Gedim. Nous restâmes sur le plateau jusqu'à ce que nous eûmes atteint la partie méridionale supérieure du Wadi El Ghassass, que nous avions parcouru la veille dans la direction de l'ouest. Là, nous découvrîmes un site d'une beauté sauvage et admirable qui justifie pleinement la réputation de la vallée chez les indigènes. Cette dernière est très fertile mais aussi fort mal-saine et féconde en fièvres. Un torrent impétueux tourbillonnait au fond d'une gorge étroite et escarpée, et arrosait des groupes nombreux de palmiers, de grenadiers, de figuiers et d'abricotiers. Nous nous engageâmes pendant quelque temps dans ce magnifique défilé, puis nous gravîmes de nouveau le bord oriental de la vallée et, marchant vers le nord, nous nous retrouvâmes bientôt de nouveau auprès de la forteresse turque. C'était précisément jour de marché, mais la pauvreté des transactions nous donna une preuve de plus du manque de bien-être des habitants. N'ayant pas l'intention, Overweg et moi, de séjourner plus longtemps en cet endroit, nous prîmes amicalement congé du caïmacan, et nous partîmes vers le sud-ouest, pour aller visiter le point du Djebel, situé à deux mille huit cents pieds au dessus du niveau de la mer, où se trouve le remarquable monument romain Ensched El Soufet. Nous vîmes sur notre route plusieurs villages, parmi lesquels le plus important est Oum El Sersan, qui fut toujours le foyer de la résistance nationale et le point de départ de tous les soulèvements dans le territoire du Yefren. Nous passâmes près d'une métairie (*hosch*) isolée et entourée d'une belle plantation d'oliviers, puis nous vîmes bientôt le monument romain surgir au milieu des ruines d'un village autrefois fortifié. La brune qui

commençait à tomber, nous empêcha de visiter en détail l'objet de notre excursion. Après une nuit extrêmement froide (nous n'avions au matin que 3° au dessus de zéro), je gravis, à la pointe du jour, le rocher qui domine le monument, et au sommet duquel se trouvait jadis une forteresse en pierres de taille; forteresse qui dut être bâtie par les Romains, à en juger par le style large de son architecture, dont les fondations sont les seuls, mais éloquents vestiges. La façade principale, tournée vers l'est, mesure, ainsi que celle de l'ouest, cinquante-sept pieds huit pouces, tandis que les deux faces latérales ne mesurent que cinquante-quatre pieds. La porte orientale en était protégée par de solides travaux de défense. Après la chute des dominations romaine et byzantine, les Berbères semblent avoir relevé les fortifications. Les bastions situés aux angles et les travaux avancés bâtis à l'occident, ou répandus sur le flanc de la montagne, se font évidemment reconnaître par leur style moins grandiose et leur construction en cailloux irréguliers.

Cette forteresse, vouée aux grands orages historiques qui ont passé sur ces contrées pendant des siècles, n'offre plus aujourd'hui que quelques ruines. Par contre, le tombeau romain Ensched El Soufet, est assez bien conservé et, comme la plupart de ces anciens monuments solitaires, est pour les populations environnantes un objet de vénération et un sujet de sainte terreur. Par malheur, il ne porte aucune inscription, ce qui ne nous permit pas de savoir à la mémoire de quel personnage il avait été élevé. Le style en semble appartenir au deuxième siècle de l'ère chrétienne et il est vraisemblable que ce tombeau fut celui de quelque commandant de la forteresse vers l'époque d'Antonin. Le monument se trouve placé au sud-ouest de la forteresse, sur

une éminence un peu moins considérable. Il a une hauteur d'environ trente-six pieds. La base en mesure seize pieds huit pouces trois quarts sur les faces est et ouest, et seize pieds des côtés du nord et du midi. Cette base renferme le caveau funèbre qui est remarquable par la construction particulière de sa voûte. Au dessus, s'élèvent deux étages, dont le premier haut de treize pieds sept pouces, porte des piliers aux quatre angles et est décoré d'une corniche de la plus grande richesse. L'étage supérieur peut avoir dix pieds de hauteur et est orné de piliers d'ordre corinthien ; du côté du midi et de l'ouest, les murs sont plats ; à l'est, se trouve une fenêtre cintrée, ornée de pilastres également corinthiens; au nord, simplement une autre fenêtre cintrée qui occupe toute la hauteur de l'étage. Là se trouvait probablement autrefois la statue du personnage duquel le monument consacre la mémoire. La partie supérieure porte une corniche saillante haute de quatre pieds. Le tout est bâti en belle pierre calcaire extraite du sol à l'endroit même, et qui, par le travail des siècles, a pris une teinte brunâtre du plus bel aspect.

Retenus en ces lieux par la contemplation du monument, nous dûmes nous hâter, Overweg et moi, pour rejoindre nos chameaux qui avaient déjà pris sur nous beaucoup d'avance. Passant par un coin de pays légèrement abaissé, fertile et apparemment bien cultivé, nous arrivâmes dans une jolie petite vallée formant la partie supérieure du Wadi Scheich, et qui, arrosée par deux petits courants d'eau vive, nourrit une plantation, petite mais fort belle, d'arbres fruitiers. Nous suivîmes la direction principale de la vallée, puis plus tard, nous marchâmes un peu vers le nord pour jeter un coup d'œil sur le district de Kikla, célèbre par la résistance qu'offrirent aux Turcs ses habitants, pendant la

dernière guerre. Des nombreux villages qui composent la région alpestre de Kikla, nous en pûmes voir plusieurs couchés dans les replis du terrain ou sur le bord des ravins de la montagne. Ces villages ont beaucoup souffert pendant les dernières guerres; un grand nombre des habitants y périrent et leurs demeures furent saccagées par les Turcs; le site en a conservé un caractère profond de mélancolie, et nous nous hâtâmes de quitter ce sol trempé de sang humain, pour retourner dans notre direction orientale, jusqu'à Rabda.

Nous atteignîmes bientôt l'endroit où la déclivité du plateau est profondément creusée par la vallée Wadi Rabda; celle-ci forme une large et imposante ouverture qui sépare le territoire de Djebel ou Yefren des montagnes adjacentes du district de Ghourian, et qui s'appelle dans sa partie méridionale ou supérieure, Wadi Kerdemin, et dans sa partie septentrionale ou inférieure, Wadi Sert. A gauche de Wadi Rabda, le versant du plateau se divise en un grand nombre de pics distincts, parmi lesquels le Tahhona, ou « le Moulin, » se fait remarquer par sa forme élégante. Nous commençâmes à descendre dans la vallée, par le village Djafet perché tout au bord du rocher, et il nous fallut au moins une heure pour opérer cette descente, à cause des difficultés de l'escarpement du chemin. La vallée offre un aspect fort agréable, que rehaussait encore la riche lumière du soleil couchant tombant sur le pic gracieux du Tahhona et l'inondant des reflets les plus variés et les plus éclatants. Peu à peu nous atteignîmes la partie supérieure de la vallée principale du Wadi Kerdemin. Le terrain y est composé d'une marne très féconde, et si elle était bien cultivée, la vallée serait d'une richesse extraordinaire; mais elle n'est en réalité qu'un désert où ne croît pas un arbre, et qui n'est

couvert que de *halfa* à l'aspect uniforme et monotone. La limite orientale de la vallée se compose d'une muraille de roc fort escarpée, haute d'environ quinze cents pieds; du côté occidental, notre attention fut attirée principalement par un pic noir se dessinant sur un groupe de rochers et de montagnes. Overweg constata que ce pic était formé de basalte alterné par couches avec de l'olivine, et portait des traces incontestables de l'action volcanique.

Le bois de palmiers de Rabda devenait de plus en plus visible, se détachant sur le fond pittoresque du double sommet du mont Manterouss. Toutefois, nous ne pûmes plus atteindre Rabda le même jour, et nous nous campâmes dans le Wadi Sert, non loin de cinq tentes d'arabes Lassaba ou El Assaba. Le chef de ces indigènes vint nous rendre visite et nous offrit le *basin* d'usage, mais comme le chef des Bel-Assa, il refusa à son tour le café que nous voulûmes lui offrir. La nuit fut très froide, et le lendemain matin, 13 février, nous n'avions que 5° au dessus de zéro. Peu après notre départ, nous découvrîmes le côté de la vallée où s'élève le Kasr Lassaba. Un petit courant d'eau pluviale, traversant le chemin, animait le site à cet endroit.

A mesure que nous nous approchions du point où la vallée débouche dans la plaine, le regard embrassait une étendue plus considérable, et nous finîmes par jouir d'une vue très large sur la plaine nommée El Gatt-Iss, qui offre également le caractère général de la solitude et de l'absence de culture. Vers neuf heures, nous arrivâmes au village, situé le plus à l'ouest, de Rabda ou Rabda El Gharbieh, à une petite distance duquel se trouve, à l'est, Rabda E' Cherkieh, l'un et l'autre ornés de beaux bois de dattiers. Celui du village occidental est arrosé par une source abondante, et comme

nous suivions en montant la légère pente du terrain, nous découvrîmes, à notre grand étonnement, un bassin d'une cinquantaine de pieds de long sur trente de large, où l'eau, jaillissant sans cesse, avait une température de 22°, 2 centigrades, tandis que celle de l'air n'était que de 11°, 2. Des dattiers s'élevaient tout autour du bassin, dont les bords nourrissaient une végétation abondante. Le village de Rabda était naguère la résidence du puissant chef arabe Hamid, qui commandait alors à toute cette région de montagnes. Finalement il avait dû plier devant les Turcs, mais en repassant pour retourner dans mon pays, en 1855, je le rencontrai encore à Beni Oulid.

Nous éloignant de Rabda, nous arrivâmes au pied du Djebel Manterouss, au sommet double, et dont la masse s'étend loin dans la plaine. Overweg et moi, nous résolûmes de le gravir. Nous laissâmes donc au bas le *Chaouch* et nos guides, tandis que nos chameaux poursuivaient leur chemin. En vingt-cinq minutes, j'arrivai au sommet le plus élevé, celui du côté de l'orient, sur lequel se trouve le tombeau d'un saint chevrier, Bou Maza. Mais je fus déçu dans mon espoir de jouir, de cette élévation, d'un beau point de vue; la plaine monotone qui s'étend vers le nord n'avait pas grand'chose d'attrayant; à l'est, ma vue était bornée par le pic plus élevé du Tekout et par une autre montagne encore, située dans le lointain; au midi seulement, mon regard pouvait errer sur le Wadi El Ouglah, qu'entourent de hautes murailles de rochers. Le Manterouss lui-même est remarquable par les traces évidentes qu'il porte, d'agitations volcaniques.

Nous nous avançâmes ensuite dans le district montagneux de Ghourian, situé à l'est de Djebel, et qui a également une

hauteur moyenne de deux mille deux cents pieds. Là se trouve un fort turc assez important, le Kasr Ghourian, bâti sur une ramification du plateau; ce fort regarde au midi le Wadi Roumana, au nord le pays accidenté qui s'étend entre lui et le Tekout, ancien volcan éteint; il commande la grande route qui conduit vers l'Afrique centrale, et lors de notre départ définitif vers l'intérieur, au commencement d'avril, il redevint pour nous une station importante. Dans ce district, les villages sont dans le même état misérable et à moitié abandonnés; le sol est cependant généralement assez bien cultivé, et se compose d'une argile grasse, rougeâtre et féconde; les plantations luxuriantes de safran et d'oliviers, qui sont les produits principaux de l'industrie locale, offrent l'aspect le plus agréable. Çà et là se rencontrent des vignes isolées, mais les dattiers, par contre, y sont extrêmement rares.

Après que nous fûmes redescendus au pied du Manterouss, je manifestai à notre guide le désir d'atteindre au plus tôt nos chameaux qui avaient pris l'avance; mais il avait perdu leur trace, et ce ne fut qu'après un détour considérable que nous parvînmes à les retrouver. Nous gravîmes ensuite un sentier très escarpé pour traverser une gorge qui nous conduisit finalement au bois d'oliviers qui entoure le Kasr Ghourian. Il faisait déjà nuit et nous eûmes quelque peine à trouver la forteresse. Nous dûmes, pour obtenir un gîte et des vivres, aller faire notre cour au commandant. Les Turcs commencèrent par nous témoigner une grande défiance et nous fouillèrent pour voir si nous n'étions pas armés. Toutefois, quand l'agha se fut assuré que nous n'avions aucun but hostile et qu'il nous eut vus munis de lettres de recommandation du pacha, il nous permit de

loger dans l'un de ses quartiers de service où, affamés et harassés de fatigue, nous nous hâtâmes de nous installer, à neuf heures du soir.

Le lendemain matin, 13 février, nous fîmes une visite au gouverneur qui nous reçut, comme l'agha, d'une manière bienveillante, et qui, pour nous faire honneur, nous fit passer en revue les deux cents hommes de sa garnison; c'étaient en général de très jeunes gens, mais de bonne apparence et bien équipés. Les approvisionnements étaient également en bon état. Nous remarquâmes que le fort est pourvu d'une citerne particulière. En 1855, il fut rendu par les Turcs sans grande résistance, et servit pendant quelque temps de refuge aux Arabes révoltés; mais après que la sédition eût été étouffée, il retomba aux mains des Turcs.

Overweg et moi, nous employâmes la journée à visiter le mont Tekout, situé au nord du Kasr Ghourian. Situé au point le plus élevé de toute cette région de montagnes, il excita notre intérêt par sa forme particulière. Afin d'épargner nos mulets déjà fort fatigués, nous gravîmes à pied le sentier nommé Trik Tobbi, qui suit le flanc septentrional de la montagne. Après une laborieuse marche d'une lieue et demie, nous arrivâmes au pied oriental du Tekout. Ce dernier a une hauteur de deux mille huit cents pieds, et quoique Overweg n'en reconnût pas la composition pour être du basalte pur, la configuration cratériforme de son sommet semble indiquer que cette montagne fut jadis un volcan; ce sommet offre une espèce de rebord circulaire, s'élevant du côté du nord, et qui entoure une petite terrasse ressemblant assez à un amphithéâtre. Placé à cette hauteur, l'on jouit d'une vue très étendue, et j'y pris les angles de plusieurs éminences avoisinantes. Nous redescendîmes vers le Kasr

Ghourian par le flanc septentrional moins escarpé, en suivant le chemin nommé Oum El Nechel. Nous rencontrâmes sur notre route un tombeau romain que le capitaine Lyon a déjà décrit en traits généraux, mais l'obscurité qui commençait à régner m'empêcha de le visiter moi-même plus en détail.

Le lendemain matin, 14 février, je fis en compagnie du *chaouch* une excursion vers le sud-ouest, pour visiter les principaux environs. Nous arrivâmes d'abord près du Kasr Teghrinna qui se fait remarquer par sa position sur une colline isolée, mais n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines. De là, je me rendis aux villages nommés Ksour Gamoudi qui formaient jadis une place bien fortifiée, mais qui ont été complétement détruits pendant la dernière guerre. Poussant plus vers le nord-est, nous laissâmes de côté le village Bou Mat et les ruines de quelques autres localités détruites, comme Hanschir Metelili, Hanschir Djamoum et Hanschir Settara, et nous regagnâmes notre quartier, vers midi. Le pays présentait le caractère général que j'ai déjà décrit et portait principalement des plantations de safran et d'oliviers. Les indigènes, et surtout ceux de Gamoudi, me témoignèrent beaucoup d'amitié et me communiquèrent tous les renseignements que je désirais obtenir; en même temps ils donnèrent libre cours à l'expression de leur haine contre les Turcs, leur imputant la dégénérescence des plantations de safran; la stérilité de ces dernières étant, d'après eux, la conséquence naturelle de la profanation (*nedjess*) qu'elles avaient subie, la présence des oppresseurs ayant interverti l'ordre des lois de la nature.

L'un des phénomènes les plus curieux qui se remarquent dans le district de Ghourian, consiste dans les nombreux

villages souterrains qui s'y rencontrent, et que le capitaine Lyon a décrits. Dans l'excursion que nous avions faite le même jour, nous avions déjà vu plusieurs de ces villages, entre autres Chouedia, Souayeh, Ouschen et Hosch El Yehoud. Je pense que l'origine doit en remonter aux temps judaïques. Déjà à l'époque où se répandit l'islamisme, les Juifs étaient étroitement mêlés aux races berbères de l'Afrique septentrionale, et un grand nombre de tribus indigènes embrassèrent le judaïsme; il en résulte que les deux races vivent en quelque sorte confondues et sur un pied de parfaite amitié réciproque; la même chose existe dans les montagnes du Deren ou Atlas, au Maroc.

Comme nous approchions de nouveau du Kasr Ghourian, nous vîmes qu'il y avait marché, comme tous les jeudis, du côté oriental de la forteresse. Il y avait bien un peu plus d'animation qu'au marché de Kasr Djebel, mais les transactions étaient également sans importance. Les indigènes n'y apportent pas leurs marchandises parce qu'ils sont défiants et craignent les vexations des Turcs. Nous nous disposions à poursuivre notre route, lorsque l'agha voulut nous montrer le paradis de la contrée et descendit avec nous dans le Wadi Roumana. Ce Wadi consiste en une vallée étroite et profonde, qui suit le bord méridional de la montagne où s'élève la forteresse. Cette vallée est arrosée par une source abondante sortant des rochers de pierre calcaire, et dont le lit, élargi à dessein, se partage plus loin en plusieurs embranchements qui arrosent à leur tour les terrasses ménagées sur le flanc de la montagne. Ces terrasses, dues à l'art de l'homme, sont plantées d'arbres fruitiers; il y croît des figuiers, des vignes et de superbes grenades, desquelles la ville tire son nom. La végétation y est un peu sauvage,

négligée, mais d'une richesse et d'une fécondité extraordinaires. Un chemin, praticable même pour les chevaux, conduit de la forteresse à la vallée. Après que j'eus pris une esquisse de cet admirable spectacle, nous partîmes à trois heures de l'après-midi, pour poursuivre notre voyage vers le sud-est, et nous passâmes par une contrée toute ouverte et offrant de larges points de vue sur la chaîne de montagnes du midi, trouvant sur notre route des vignes magnifiques, près du village de Djelili, et un bouquet d'oliviers près de celui de Sgeif. A la brune, nous étions arrivés au versant de la large vallée Wadi Ran. Un vent froid assez piquant amena de tous côtés de gros nuages noirs qui nous présagèrent un triste temps pour la nuit. Nous nous cherchâmes donc l'endroit le plus propice pour y planter notre tente, et à peine étions-nous installés, qu'il commença à tomber une pluie mêlée de neige, qui dura pendant toute la nuit. Le lendemain matin, le sol était partout couvert d'un pouce de neige et le thermomètre ne marquait que 1°,2. Eu égard au terrain glissant de la pente où nous nous trouvions, il ne nous fallait pas songer à poursuivre notre route, et la pluie continuant toujours, nous fûmes obligés de rester là toute la journée. Fort heureusement, la tente que nous devions aux soins de M. Frédéric Warrington, était organisée de manière à pouvoir résister à tous les temps. Ce ne fut que le lendemain, 16 février, que nous pûmes partir, quoique la pluie durât encore. Le thermomètre ne marquait encore, le matin de bonne heure, que 2°,5 au dessus de zéro. Conduits par un guide expérimenté, nous désirâmes descendre dans le Wadi Ran, ce qui fut, pour nos chameaux principalement, une rude tâche, à cause de l'état glissant du sol. Après une heure de marche, nous rencontrâmes un terrain pierreux et

plus ferme ; à notre droite se trouvait le village d'Ousine qui se fait remarquer par la production de dattes d'une espèce particulière, renfermant un noyau large, gros et court. Bientôt nous traversâmes une autre vallée, le Wadi Marnieh, qui forme une plaine belle et fertile tout entourée de montagnes. Le sol argileux détrempé par la pluie, était extrêmement incommode pour nos chameaux ; aussi ne pûmes-nous pas suivre la route directe en passant par les hauteurs, mais dûmes-nous, au contraire, marcher vers le nord, en suivant, au pied des montagnes, leurs circonvolutions, jusqu'à ce que nous rencontrassions derrière un mamelon du nom de Sennet El Ossis, un chemin qui nous permit, en coupant à angle aigu notre fausse direction, de reprendre celle de l'orient.

Lorsque nous eûmes contourné cette éminence, nous vîmes se dresser devant nous les montagnes du district de Tar Hona qui se relie à celui de Ghourian au nord-est. Nous déployâmes notre tente, pour y passer la nuit, au pied d'un pic qui surmontait le Kasr Kousseba, à très peu de distance d'un camp des Merabetin Bou Aaïscha.

A partir du territoire de Tar Hona, le sol commence à prendre un caractère volcanique très prononcé ; sur toutes les hauteurs se dressent des aiguilles basaltiques, tandis que les régions inférieures sont couvertes d'*halfa*. Les Arabes, qui sont doués d'une conception profonde des rapports naturels du sol, ont donné à ces parties de terrain entourées de montagnes de basalte, le nom significatif de *Schaba* ou *Schabet*. Ce jour là, nous passâmes le Schabet Soda et le Schabet El Achera. La hauteur moyenne du territoire de Tar Hona est de mille pieds, soit à peine la moitié de celle des districts de Djebel et de Ghourian. De nombreuses

ruines romaines indiquent que cette région a dû être habitée et cultivée d'une manière toute particulière dans l'antiquité, et qu'elle jouit autrefois d'une prospérité fort grande. Aujourd'hui, elle n'est plus occupée que par des tribus arabes nomades, vivant sous des tentes. Les habitations fixes y sont extrêmement rares. La solitude et l'absence de vie sont le caractère dominant de la contrée, et le récit du voyageur doit nécessairement se ressentir du silence morne et désolant qui la couvre tout entière. C'est en vain que le regard, errant sur les montagnes et dans les plaines, cherche à y découvrir un seul arbre vivant; par contre, le blé y croît bien, quand la terre est fécondée par des pluies abondantes. Les Arabes nomades possèdent des troupeaux considérables de moutons et de chameaux, tandis que les bêtes à cornes sont peu abondantes dans cette contrée, comme dans presque toute la régence de Tripoli.

Il est assez intéressant à remarquer que les deux principales montagnes qui bornent Tar Hona à l'est et à l'ouest, portent également le nom de Djebel Msid, qui les désigne évidemment comme des lieux consacrés au culte dans la haute antiquité. L'un et l'autre ont la forme grandiose et imposante de vastes coupoles, mais celle du côté de l'ouest est la plus régulière. Le 17 février, Overweg et moi, nous fîmes avancer les chameaux pour gravir cette dernière. Traversant un site également animé par des troupeaux, mais sans culture, et dont le sol basaltique offre un caractère essentiellement volcanique, nous arrivâmes dans une plaine qui s'étend au pied de la montagne, tandis qu'à notre droite s'abaissait une fente de rochers de l'aspect le plus imposant. Là nous commençâmes à gravir. Outre le caractère général que je viens de décrire, ce versant de la montagne offre une

particularité assez curieuse, qui consiste dans une suite de fortes colonnes portant, d'un côté, chacune un trou carré. Ces colonnes se succèdent dans un ordre régulier, le long de la montagne, et marquaient, selon toute apparence, la voie sacrée des pèlerins qui gravissaient le Djebel Msid dans un but religieux. J'avais déjà rencontré des colonnes du même genre, quelques jours auparavant, dans les ruines de Hanschir Settara. Nous arrivâmes rapidement et sans difficulté au sommet de la montagne qui est remarquable au plus haut degré par sa conformation régulière en forme de dôme. Une belle couche de gazon frais et vivace en recouvre toute la superficie et voile au regard le basalte dont se compose le rocher. Une forteresse de construction arabe, d'un style correct et appartenant au XIIIe siècle, couronne la montagne ; nous cherchâmes entre les ruines de ses murailles un abri contre la violence du vent ; ce fut celui-ci qui nous rendit très difficile la tâche que nous nous étions imposée, de prendre des angles exacts, contre-temps d'autant plus regrettable que, de cette hauteur, nous pouvions apercevoir un grand nombre de pics et de sommets.

Peu après midi, nous rejoignîmes nos domestiques et nos chameaux que nous avions laissés au bas, et nous continuâmes à marcher vers le nord-est. Un joli site couvert d'herbe haute et luxuriante, nous représenta le Wadi Hammam, où nous fîmes boire nos animaux dans le ruisseau qui parcourt la vallée. Malgré la fraîcheur et la fertilité de cette dernière, il ne s'y montrait pas un être vivant. Dans la plaine que nous foulâmes ensuite, se trouvaient de fréquentes éminences basaltiques et des traces nombreuses de l'action des volcans. Nous laissâmes à notre droite un groupe de pics de basalte, dont le plus élevé est celui de Leblou.

Après avoir traversé un vaste steppe monotone tout recouvert d'*halfa,* nous découvrîmes la fertile vallée de Lekem ou Elkem, dans laquelle nous rencontrâmes le camp des Ouelad Ali. Nous y choisîmes notre abri non loin de ces derniers, sur la déclivité de la montagne, qui borne la plaine au nord-est. De nombreuses ruines de constructions en pierre de taille, parmi lesquelles se trouvait un débris de colonne, et des constructions plus récentes, bâties en pierres de moindre dimension, prouvent clairement que la fertile plaine d'Elkem et celle de Madher, qui l'avoisine, furent jadis bien habitées et cultivées. Leur situation est des plus favorables, la route directe de Tripoli à Beni Oulid et à Sokna passant à peu de distance, à travers la vallée, bien connue, de Melgha. Un intérêt particulier s'attache à un monument de l'antiquité que je rencontrai au pied d'une colline couronnée de fortifications bâties en pierre de taille. Cette construction mérite d'autant plus une description détaillée, qu'elle est de nature à jeter, sans nul doute, quelque lumière sur le caractère du culte auquel se livraient les indigènes primitifs. L'esquisse que j'en fis, indique que ce monument consistait en deux piliers carrés, reposant debout sur une base commune et surmontés d'une troisième énorme pierre de même épaisseur. Chacun des deux piliers mesure $0^{m}.60$ de côté et ils sont à une distance de $0^{m}.48$ l'un de l'autre. Leur hauteur commune est de $3^{m}.12$. Le pilier occidental porte des trous carrés sur sa face interne, tandis que les ouvertures correspondantes de l'autre, le traversent de part en part. Non loin de ces piliers se trouvent un grand nombre de grosses pierres calcaires, plates, carrées et blanchâtres, dont la forme particulière est l'indice d'une destination spéciale. L'une a $0^{m}.85$ en longueur et en largeur,

0.35 d'épaisseur, et porte d'un côté une partie protubérante. Sur la face supérieure et creusée tout autour de la pierre, une rainure large de $0^m.12$, formant un carré parallèle à celui que décrit le contour extérieur. A cette rainure en correspond une autre qui s'étend le long de la partie saillante de la pierre. D'autres pierres travaillées de la même manière, gisaient en grand nombre aux alentours. Parmi celles-ci, nous vîmes un volumineux fragment, mesurant $1^m.10$ en largeur et en épaisseur, et arrondi aux angles; ce fragment portait, à sa partie supérieure, une entaille profonde d'environ $0^m.25$, et pourvue d'une petite ouverture sur le devant.

L'intérêt qu'excitent ces ruines s'accroit encore par la découverte d'autres restes entièrement semblables, dans les environs, ainsi que dans le district de Tar Hona. C'est ainsi que, deux jours plus tard, je rencontrai près du vaste tombeau romain nommé Kasr Doga, un spécimen bien conservé du genre d'édifice que je viens de décrire. Le 20 février, j'en vis encore un autre, fort remarquable, dans le voisinage du Djebel Msid oriental, et près de la limite qui sépare les territoires de Tar Hona et de Messellata; ce monument est digne d'intérêt, tant par la hauteur des piliers qui le composent, que par la figure grossièrement sculptée d'un monstre, qui se trouve sur l'un d'eux. Non loin de là, parmi les ruines d'une construction en pierres de taille mesurant une soixantaine de pas en carré et qui me semble devoir être un ancien temple, je vis six couples de ces cromlechs africains, la plupart tombés.

Pour quiconque interroge sans prévention ces vestiges particuliers, il n'y a pas de doute que ces lieux n'aient servi autrefois à des usages religieux, car le caractère qu'ils offrent

ne s'applique à aucune autre destination usuelle que l'on puisse imaginer. Une preuve de plus en existe dans l'incontestable ressemblance que présentent ces monuments avec les ruines celtiques qui se trouvent près de Stonehenge et Avebury, et sur l'usage religieux desquelles il ne reste plus le moindre doute. Toutefois, ce n'est pas en Irlande et en Angleterre seulement, que l'on a trouvé des restes analogues, mais encore dans diverses contrées de l'Inde, principalement dans les Nilgherries, ainsi qu'en Circassie, dans la Russie méridionale, sur les côtes méridionales de l'Arabie et, selon quelques-uns, dans le pays des Somalis [1]. Cette vaste analogie pourrait bien trouver son explication dans l'universalité des principes sur lesquels reposaient les coutumes religieuses des races de la haute antiquité. Toutefois, la dénomination générale qui convient à ces ruines est plutôt celle de scythiques que de druidiques, cette dernière ne s'appliquant guère qu'aux vestiges qui se trouvent dans la partie nord-ouest de l'Europe.

Il serait probablement encore impossible de donner une explication satisfaisante du symbolisme renfermé dans ces souvenirs des temps reculés, mais les observations suivantes pourront peut-être servir à y répandre quelque clarté. Les idoles les plus anciennes consistaient en piliers ou en pierres non seulement de forme ronde, comme emblême de la force créatrice de la nature, mais encore de forme carrée. Souvent aussi, la toute-puissance de la divinité était figurée par deux colonnes posées debout. Il est évident, du reste, que

[1] Dennis a également trouvé dans l'ancienne Étrurie des monuments qui rappellent parfaitement les cromlechs druidiques. Cf. *Bullettino dell' Instituto archeologico*, 1845, pag. 141, et 1847, pag. 52.

deux piliers massifs, surmontés d'un troisième, posé en travers, peuvent représenter symboliquement la stabilité et l'immutabilité éternelle de l'ordre de l'univers. Le nom même de la principale divinité des Berbères idolâtres, *Amoun,* semble justifier cette opinion par sa signification qui est *porteur* ou *conservateur*. Peut-être peut-on aussi, par analogie avec ce que nous connaissons des cromlechs celtiques, considérer l'étroit espace ménagé entre les deux colonnes comme un lieu de passage expiatoire et purificateur, destiné aux victimes. Quoi qu'il en soit, il ne pouvait, vu son étroitesse, servir d'entrée ordinaire à quelque monument plus complet. La forme particulière des grosses pierres plates environnantes est un argument péremptoire en faveur de mon opinion, car la rainure profonde dont elles sont creusées, n'a pu servir qu'à l'écoulement du sang des sacrifices. Il se peut qu'elles aient été affectées en outre, à quelque usage astronomique. Quant à l'origine de ces monuments, et à l'époque à laquelle ils remontent, le style de leur construction peut nous offrir quelques indications. Grossiers en principe, ils portent dans leur exécution le cachet d'un certain art qui pourrait bien être attribué à l'influence romaine ou carthaginoise. Le caractère général de leur architecture n'est cependant pas romain, et il paraît vraisemblable qu'ils sont l'œuvre des anciens Berbères, mais à une époque où l'influence de Rome s'étendait jusque dans ces régions.

Il tomba une forte pluie pendant toute la nuit, et ce ne fut que fort tard dans la matinée que nous pûmes repartir le lendemain, 18 février. Notre route nous conduisit à travers le steppe herbu et légèrement ondulé du Dhahar Tar Hona. Un camp de Megeigera aux riches troupeaux, parmi lesquels

se trouvaient quelques vaches, fut pendant un long trajet, la seule trace de vie qui vint interrompre l'aspect monotone et mélancolique de la contrée. Nous jugeâmes que ces lieux avaient jadis été richement habités, au contraire, à la découverte que nous fîmes, de ruines nombreuses et souvent importantes, entre autres un chapiteau d'ordre ionique parfaitement sculpté.

Après une marche fort longue, nous arrivâmes finalement, dans l'après-midi, à un camp arabe, et à partir de là, l'aspect du pays devint graduellement de plus en plus varié. Nous vîmes bientôt une chaîne de montagnes assez importante et abondamment entrecoupée de pics, de ravins et de précipices, qui s'étend du sud-sud-ouest vers le nord-est, et voile tout l'horizon dans cette dernière direction. Mais à cet endroit la terre est complétement aride et ne porte que les restes rabougris des plantations d'oliviers que l'on a essayé d'y établir, il y a quelques années. La question est de savoir s'il faut, comme le prétendaient nos compagnons, attribuer l'insuccès de ces tentatives aux violents orages qui règnent de ce côté, ou s'il n'y a pas lieu d'en rechercher la cause bien plus dans l'indolence des indigènes, que leur ignorance complète de l'arboriculture rend incapables de donner aux jeunes oliviers les soins voulus.

Après avoir traversé un petit Wadi, nous arrivâmes à la source Aïn Cherchara, endroit fort agréable où résidait, dans un camp, le gouverneur de Tar Hona. Ce camp, situé au pied méridional d'une petite montagne, consistait en une tente verte d'officier turc, entourée de plusieurs autres moins grandes. Un groupe de douze tentes noires de Bédouins, placées un peu plus haut, abritaient les familles des employés. Le gouverneur, Bel Kassem El Loheschi

Mahmoudi, natif de la province, avait aidé les Turcs à exterminer tous les membres de sa propre famille, qui étaient les personnages les plus influents du pays. Plus tard, il joua un rôle important, pendant le soulèvement de 1855, et commanda l'armée turque contre Rhoma, son proche parent mais son ennemi mortel, qui, après avoir été pendant plusieurs années captif à Trébisonde, était parvenu, grâce aux vicissitudes de la guerre de Russie, à reconquérir sa liberté et, soutenu par les tribus tunisiennes voisines, était venu lever l'étendard de la révolte dans le Djebel. El Loheschi fut battu, fait prisonnier et, d'après les premières rumeurs, mis à mort. Quand nous allâmes lui rendre visite, le gouverneur nous reçut d'une manière bienveillante mais quelque peu théâtrale. Il occupait son poste depuis une année, et avait été précédemment gouverneur du Djebel. Son autorité consistait apparemment dans la perception et l'enregistrement de la dîme; quant à l'organisation et à l'économie administrative de la province confiée à son autorité, il n'y connaissait pas grand'chose.

Lorsque nous eûmes dressé notre tente, nous nous mîmes en devoir d'aller reconnaître les environs, qui sont remarquables par leur caractère riant et pittoresque. A quelques pas de notre station, passait le cours d'eau, si célèbre, d'Aïn Cherchara, qui se compose de la réunion de trois sources et forme une cascade naturelle d'environ vingt-cinq pieds, en tombant d'une roche de pierre calcaire et après un parcours peu étendu vers l'ouest, traverse le versant de la montagne en s'élançant dans une gorge profonde de l'aspect le plus varié; puis coulant vers le nord, dans le Wadi Ramle, il s'y perd sans arriver jusqu'à la mer. Les débris d'une vaste construction en pierres de taille indiquent que

cet endroit était, du temps des Romains, un lieu d'habitation favori.

Le lendemain matin, 19 février, nous vîmes des ruines nombreuses à environ trois milles plus au nord, vers un point où nous attirait une éminence du nom de Bou Taouil. A la vérité, nous n'y trouvâmes pas le coup d'œil étendu que nous avions espéré, mais nous en fûmes dédommagés par le caractère intéressant de tout le site que nous avions parcouru et notamment des ruines qui couvrent la terrasse située sur le versant occidental de la montagne. Outre les restes de nombreuses constructions en pierre, nous y trouvâmes aussi deux tombeaux romains; l'un se composait de deux étages dont l'inférieur, haut d'une dizaine de pieds, était soutenu aux angles par des pilastres; l'autre était détruit; la pierre tumulaire gisant à terre, et qui avait très probablement été placée jadis debout, portait un bas-relief représentant en grandeur naturelle un homme vêtu d'une toge; le travail de ce monument semble appartenir au IIIe siècle de l'ère vulgaire.

Revenus à notre camp, nous convînmes de nous séparer pour quelques jours, Overweg désirant poursuivre plus en détail ses recherches géologiques en cet endroit. Nous nous donnâmes rendez-vous au Kasr El Djefarah, situé près de la côte, pour nous y retrouver au bout de quatre jours. A onze heures du matin, j'étais prêt à partir. Overweg m'accompagna jusqu'au monument romain Kasr Doga, où nous arrivâmes après deux heures de marche. Ce dernier se distingue plus par son ampleur que par la beauté de ses proportions, mais semble toutefois avoir été destiné dans l'origine, à consacrer la mémoire d'un mort; plus tard, les Arabes l'ont agrandi pour en faire une forteresse. Cet édi-

fice est bâti en pierre calcaire, à laquelle le temps a donné une teinte brune très accentuée; le style architectural en est grossier et fort incomplet. Le bâtiment, dont la face principale est tournée vers le midi, s'élève sur un socle de trois degrés et ne mesure pas moins de 14^{m}.25 de long, sur 9^{m}.40 de large. L'entrée qui se trouve au milieu de la façade, est complétement murée, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il nous fut possible de pénétrer à l'intérieur; on n'y a vue que sur une espèce de petit vestibule. Le troisième étage du bâtiment a été démoli, probablement pour fournir les matériaux que l'on a employés à murer la porte. Dans le creux de terrain qui se trouve au sud-est du monument, six puits larges et profonds sont taillés dans le roc.

Ici m'abandonna mon compagnon, et je continuai mon voyage; traversant une contrée bien cultivée, j'arrivai vers le soir à un camp des Ouelad Bou Sellem, où je plantai ma tente pour la nuit. Le lendemain matin, 20 février, je me rendis d'abord, en parcourant un pays complétement plat, à la chapelle élevée sur une colline, en l'honneur de Sidi Ali Ben Salah. Non loin de là, se trouvent les ruines d'un fort d'environ quarante-deux pieds de long et de large, parmi lesquelles je remarquai quelques ornements grossiers, mais remarquables par les sujets qu'ils représentaient, et entre autres un âne sculpté en relief. A partir de là, le terrain devient plus montueux. J'y rencontrai un ravin, de ce genre que les Espagnols appellent *barranco*, coupé par trois énormes digues situées à douze cents pas l'une de l'autre et destinées, sans aucun doute, à préserver de l'inondation les parties basses de la vallée. A quelque douze cents autres pas de la dernière digue, le ravin s'élargit et forme une belle plaine verdoyante, pourvue de plusieurs sources. Au milieu

de cette plaine, se trouve une colline isolée, que surmonte un vieux fort du nom de Kasr Daouan. Toute la vallée est semée de ruines et un village important semble s'être étendu jadis autour de la colline dont je viens de parler; là où il n'y a pas de ruines, le sol est émaillé d'une innombrable quantité de fleurs, principalement de renoncules. Il est évident que le Kasr Daouan dut être, au moyen âge, le lieu de résidence de quelque chef arabe établi au milieu d'un petit gouvernement prospère, et s'y maintenant avec énergie et prévoyance. Malheureusement l'histoire et la tradition sont muettes dans ces contrées, et les naturels se montrent défiants et taciturnes envers quiconque voyage, au milieu d'eux, sous la protection de leurs oppresseurs. S'il n'en était ainsi, maint récit plein d'intérêt chevaleresque s'attacherait peut-être aux restes de ce château arabe, car où chercherait-on plus de poésie romantique que sous les petits princes et seigneurs arabes du XIIIe siècle? Mais le manque absolu de tradition enlève à ces débris la plus grande partie de l'intérêt qu'ils pourraient offrir et prive la description que l'on pourrait en faire, du caractère propre et individuel qui s'attache, en Europe, aux vestiges de la féodalité.

Après avoir quitté ces lieux nous arrivâmes, en traversant une riante vallée, dans une plaine d'une plus vaste étendue. J'ai déjà parlé plus haut des remarquables spécimens de cromlechs africains que j'y rencontrai. Cette plaine est bornée par une chaîne de montagnes, parmi lesquelles le Djebel Msid se distingue par son élévation et sa configuration en forme de coupole. Malheureusement, je n'avais pas le temps de gravir cette montagne, comme j'avais gravi celle du même nom qui s'élève à l'ouest. Je dus donc laisser à ma gauche le Djebel Msid qui se relie à la chaîne formant fron-

tière entre les districts de Tar Hona et de Messellata, et j'entrai dans une contrée qui contraste agréablement avec les steppes monotones et presque nus du Tar Hona; le district de Messellata, qui s'étend de là vers l'orient, forme une belle plaine montueuse, riche en arbres fruitiers, en champs de blé et en plantations d'oliviers. Une autre différence qu'il offre avec le Tar Hona, c'est qu'au lieu des populations nomades qui occupent ce dernier, on y trouve des établissements fixes. Les habitants de Mesellata sont, à ce que m'apprirent et mon *chaouch* et le témoignage de mes propres yeux, le peuple le plus actif et le plus laborieux de tout le pachalik; ils ont tous les soins possibles pour leurs plantations et les arrosent aussi souvent qu'il est nécessaire. Les demeures y sont en général mieux bâties, et les gens y paraissent jouir d'une plus grande somme de bien-être que dans les autres parties du pays. La grande différence du climat de Messellata et de celui de Yefren et de Gheurian, qui se trouvent situés à deux mille pieds plus haut, se fait remarquer par la précocité des olives que l'on y récolte un mois plus tôt que dans ces dernières contrées.

Bientôt après avoir quitté le territoire de Tar Hona, nous vîmes à notre droite un ancien petit fort nommé Kasr Saade, mesurant une vingtaine de pas en carré et bâti au sommet d'une colline, en grosses pierres de forme irrégulière. Je vis dans un pli de terrain, au pied de ce fort, la première plantation d'oliviers et d'arbres fruitiers de Messellata. Fort réjouis de ce changement de spectacle, nous pressâmes le pas et nous arrivâmes bientôt au château ruiné de Messellata, situé à l'extrémité du village de Koussabat, et bâti tout en pierres de taille. Déjà de loin, mon attention avait été attirée par une colline fort apparente et couronnée de fortifications

en ruines, nommée Kalah ou Gellah. J'étais curieux d'y monter et, poussé par une défiance risible, l'agha Chalil qui résidait par là, me fit accompagner de deux individus, pour visiter ces lieux où il n'y avait rien à prendre. Le village de Koussabat se trouve sur un terrain qui s'incline graduellement vers le midi et dont le point culminant est situé à une hauteur de douze cent cinquante pieds. Y montant du côté de l'ouest, nous arrivâmes, par un petit sentier fort aisé, au sommet aride de la colline calcaire où s'élevait un fort, aujourd'hui ruiné, qui dominait une grande étendue de pays. Faisant le tour de ses murailles détruites, je jouis d'un large point de vue sur tous les environs, parsemés de villages. Le fort avait la forme d'un triangle, dont les côtés ont respectivement une longueur de cent dix-huit, cent cinquante-huit et cent soixante pas; à chaque angle s'élevait un bastion. La construction ne porte nullement le caractère mahométan et appartient très vraisemblablement aux Espagnols de la première moitié du XVIe siècle.

Descendu de la colline, je contemplai avec plaisir l'aspect de bien-être que respiraient les trois ou quatre cents habitations de pierre dont se compose le village de Koussabat. J'aurais voulu visiter le marché qui s'y tenait le lendemain, mais je dus m'en abstenir, devant partir de grand matin pour arriver encore le soir même au Wadi Kaam. Je passai d'abord par un joli pays bien cultivé, où se montraient çà et là des groupes de ruines entre des champs de blé et des plantations d'oliviers, et qui présentait ainsi le mélange des travaux du présent et du passé. Peu à peu, en atteignant les dernières pentes de la montagne, vers l'est, je m'aperçus, à la fréquence et à l'importance des restes que je trouvais sur mon chemin, que j'approchais des célèbres ruines de Leptis.

C'est ainsi que je rencontrai, à notre droite, la place où fut un grand temple construit d'une manière particulière, et qui porte encore le nom de Sanem Ben Hammedan. La façade, tournée vers le nord, ne se compose que d'une double rangée de très grosses pierres placées verticalement, tandis que l'intérieur est orné de colonnes d'ordre ionique. Toutefois, la valeur architecturale du monument est médiocre. A quelques quinze cents pas plus vers l'est, se trouvent les ruines d'une autre construction encore plus vaste, mesurant soixante dix-sept pas en carré et nommée Kasr Kerker, par les Arabes. Elle est partagée intérieurement en plusieurs compartiments. Vers le milieu du bâtiment, l'on voit une grande pierre de forme quadrangulaire portant des sculptures remarquables malgré leur grossière exécution.

Le pays continuait à présenter le même aspect agréable, et entre autres choses, je ne me rappelle pas avoir vu jamais de plus beaux oliviers que ceux qu'il produit. Près du Wadi Lebda, que je fus étonné de trouver parfaitement à sec, je découvris les vastes ruines de Leptis qui s'étendent, à travers les pays plats, jusqu'à la mer. Dans l'après-midi, j'atteignis les villages du Sahel, qui se succèdent, dans une ligne presque ininterrompue, entourés de champs de blé ainsi que de bois d'oliviers et de dattiers. La plaine bornée au midi par les derniers anneaux de la chaîne de montagnes du Bondara, est abondamment arrosée par les eaux du Wadi Bondari. Les habitants du Sahel sont plus dévoués aux intérêts des Turcs que toute autre race du pachalick; ils leur restèrent fidèles dans la suite, et pendant l'insurrection de 1855, ils combattirent à leurs côtés le chef rebelle Rhoma.

Près du village de Saouya Ferdjani, où nous nous éta-

blîmes pour la nuit, je contemplai, avec toute la vénération voulue, le dattier El Dechele, le plus vieux de tout le Sahel, mais à coup sûr aussi le plus svelte et le plus élevé que j'eusse jamais vu de la vie. Le lendemain matin, 22 février, j'allai visiter, du côté de l'est, le Wadi Kaam ou Cynips des anciens. Les environs passent pour très insalubres, et le village Abd e' Saade passe, entre autres, pour engendrer des fièvres malignes. Je remarquai aussi qu'à une certaine distance du Wadi Kaam, la culture cesse complétement et fait place à une vaste étendue de solitude et de désolation. Et cependant le Cynips de l'antiquité était si célèbre! J'y observai des vestiges, extrêmement intéressants, d'un système grandiose de digues qu'avaient établies les anciens, pour se préserver des inondations périodiques et dévastatrices auxquelles ils étaient assujétis. Après avoir visité et mesuré ces vastes ruines, je retournai vers Saouya Ferdjani, dans l'après-midi. De là, je continuai ma route pour arriver à Leptis encore avant le soir. Je traversai le Wadi Souk, et passant dans les prés de la côte avec la mer bleue à ma droite, je fis mon entrée à Leptis au moment même où mes domestiques, arrivés avant moi, se mettaient en devoir de planter leurs tentes dans la partie orientale de la ville.

Le lendemain matin, 23 février, j'allai me livrer à une nouvelle exploration des ruines de cette vaste et riche métropole commerciale de l'antiquité, que j'avais déjà visitées pendant mon précédent voyage. J'y remarquai maintes choses qui m'étaient alors passées inaperçues; mais je ne m'y arrêterai pas pour le moment, afin de ne pas m'écarter de Tripoli. Je quittai Leptis dans l'après-midi et je traversai un pays montueux et accidenté jusqu'à la montagne importante et visible de fort loin, nommé Merkeb Saïd n Ali. Je

gravis cette dernière pour vérifier quelques-uns des angles que j'avais pris antérieurement, mais il faisait trop de vent. Je poursuivis ma route par un pays légèrement ondulé et m'installai ensuite près d'un camp de Beni Djehem.

Le jour suivant, 24 février, je rencontrai encore, au commencement, un terrain composé de vallées et de collines alternatives; mais derrière le Kasr Alahoum, la route devint rude et impraticable, principalement près de la descente escarpée de Negassi. Peu après, nous atteignîmes la plaine qui s'étend jusqu'à la côte, dont nous suivîmes la direction en marchant vers l'ouest. Nous traversâmes plusieurs vallées ou *Wadi*, parmi lesquelles il faut citer en première ligne le Wadi Terouggourt, tout entouré de rochers, et qui est, par son caractère fortement accusé, le plus remarquable de tout le littoral. Nous arrivâmes bientôt au Kasr Djefara, où Overweg, que je devais y retrouver, m'attendait déjà. Le Kasr Djefara est situé très favorablement, au point de jonction de plusieurs routes et a été choisi, par ce motif, comme lieu de résidence d'un juge. Le pays environnant est encore une plaine déserte qui n'est animée que par trois groupes de palmiers vers le nord. Depuis la visite que j'y fis, le Kasr Djefara est devenu célèbre par une bataille qui s'y est livrée entre les Turcs et le chef rebelle Rhoma.

Le lendemain matin nous nous remîmes en route, mais après une courte marche, nous campâmes dans l'est du Wadi Ramle, notre ami, M. Warrington, étant arrivé de la ville, à notre rencontre, et désirant venir passer une journée avec nous.

Le 26 février, nous repartîmes donc ensemble pour Tripoli. Les résultats de notre excursion avaient été si nom-

breux, si variés et si intéressants, que nous en étions on ne peut plus satisfaits. Tandis qu'elle nous avait démontré, d'un côté, que la régence de Tripoli n'est nullement aussi pauvre et aussi misérable qu'on le suppose généralement, elle nous avait, d'autre part, préparés de corps et d'esprit, de la manière la plus brillante, à notre grand voyage.

CHAPITRE III.

DE TRIPOLI A MOURSOUK.

Pendant que nous avions exploré, de la sorte, les plus proches environs de Tripoli et que nous nous étions ainsi disposés à notre plus long voyage, les instruments fournis par le gouvernement anglais étaient arrivés. L'examen que nous en fîmes nous démontra qu'ils étaient parfaitement convenables: malheureusement le transport avait dérangé les thermomètres à maximum et minimum, et nous manquions de baromètre; nous en fûmes donc réduits, pour l'évaluation des hauteurs, à notre batterie de cuisine qui, tout en étant un genre d'instruments fort maniables, ne répondait guère au but précis que nous nous proposions d'atteindre. Il s'ensuivit que nos préparatifs pour le grand voyage vers l'intérieur, ne furent pas terminés de longtemps. Les tentes et les armes n'étaient pas encore arrivées, nous n'avions pas engagé nos domestiques, ni fait nos arrangements pour le transport du bateau ; tout cela nous prit

encore un mois entier, avant que nous pussions quitter Tripoli.

Dans l'intervalle, je me fis confectionner une vaste et solide tente plate; M. Richardson se pourvut d'une semblable, et comme les trois envoyés du gouvernement anglais nous avaient rejoints, nous eûmes en tout cinq tentes. Mais il s'en fallait de beaucoup qu'elles répondissent à leur destination. Les tentes que l'on emporte dans les régions des tropiques, doivent toujours être bien doublées et munies de trois ou quatre câbles fixés au sommet; ce n'est qu'à ces conditions qu'elles peuvent servir d'abri suffisant contre les rayons du soleil et résister à la furie des ouragans de ces climats. Quant à la difficulté qu'éprouve le voyageur, à se pourvoir d'un domestique convenable, elle dépasse tout ce que l'on peut s'imaginer en Europe. Dans le cas le plus favorable, c'est à dire quand on est heureusement arrivé dans le Soudan et que l'on veut commencer son périlleux voyage d'exploration , il est une chose sur laquelle on peut compter avec certitude, c'est que le domestique amené de la côte et que l'on a cherché à s'attacher par les plus grands sacrifices, vous plantera là. Alors, dans un pays où tout repose sur le principe de la servitude domestique, il faut chercher à se procurer des serviteurs libres qui, d'ailleurs, ne se livrent qu'avec répugnance aux travaux qu'ils ne voient faire habituellement que par des esclaves. Nous prîmes donc deux domestiques pour faire le voyage, desquels l'un, Mohammed e' Sintani, ne voulut pas nous accompagner au delà du Fezzan; l'autre, Mohammed Ben Belal, fils d'un Gober affranchi, était fort adroit, mais arrogant et sans conscience, en un mot, un franc vaurien.

Nous éprouvâmes de grandes difficultés à faire voyager le

bateau destiné à nous transporter sur le lac de Tsad. Il était fait de mahoni et avait été expédié de Malte en deux parties; mais pour continuer la route, nous dûmes encore scier en deux chacune des moitiés. Toutefois, ces pièces, assujéties aux flancs des chameaux, furent plus aisées à transporter que nos grandes caisses carrées et autres objets volumineux. Ce qu'il y eut de plus incommode à emporter, ce furent les longues rames dont le ballottement gênait et fatiguait extrêmement les chameaux. En général, le besoin de bagages est une source de peines et de difficultés incroyables, et contribue le plus à augmenter les ennuis et les dangers d'un voyage en Afrique; car si l'on pouvait se passer d'accessoires, la personne d'un chrétien, pour elle-même, ne vaudrait guère la peine d'être attaquée ou molestée par les indigènes. Overweg et moi, pour notre seul bagage, nous employâmes huit chameaux, outre les deux qui nous servaient de monture. J'aurais de beaucoup préféré un cheval ou un mulet, mais les chevaux coûtent trop cher à nourrir par les grandes provisions d'orge et d'eau dont il faut se munir, et les mulets tripolitains ne sont pas assez forts pour supporter les fatigues d'un pareil trajet. Je fus donc obligé de m'en tenir au pesant chameau, et je fus du moins assez heureux pour tomber sur un individu de la célèbre race arabe des Bou Sef. Ce brave animal fut mon fidèle compagnon de route jusqu'à Koukaoua.

Une grande et difficile question, lorsqu'on voyage sous les tropiques, est de se préserver de l'humidité du sol. En outre, il est sage, dans le désert, de se coucher au moins à un pied au dessus de terre, pour ne pas être enseveli sous le sable que roule le vent. La pesanteur des planches que nous nous étions procurées, dans ce but, ainsi que leurs supports,

nous força de les abandonner dans le Soudan, pendant la suite de notre voyage. Un meilleur moyen consiste à se munir d'un châssis mobile garni de feuilles de palmier, que l'on déploie sur trois ou quatre légers supports d'une épaisseur d'environ six pouces. En étendant sur ce châssis un tapis ou une natte, l'on n'a plus rien à craindre de l'humidité.

Finalement tout fut prêt pour notre départ. Afin d'éviter les dangers d'un trop brusque passage de la vie des villes à l'existence aventureuse des voyages, je proposai d'aller camper pendant quelques jours hors la ville, près du village abandonné d'Aïn Sarah. Tandis que M. Richardson restait provisoirement à Tripoli, nous effectuâmes notre départ solennel dans l'après-midi du 24 mars, pour aller, dans des contrées lointaines, encore inexplorées, nous plonger dans les ténèbres mystérieuses de l'avenir. MM. Crowe et Reade et le docteur Dickson, accompagné de sa famille, nous conduisirent jusqu'aux oliviers du Kasr El Heni. Là, nous prîmes affectueusement congé de nos amis et, après une marche de peu de durée, nous nous établîmes, par un clair de lune magnifique, sur la lisière de la petite plantation de palmiers d'Aïn Sarah. Cet endroit a pris son nom d'un vaste enfoncement de terrain marécageux, qui s'étend vers le midi et produit en grande abondance des joncs et des roseaux. Il s'y élevait, jusque vers 1835, un petit village, mais actuellement il ne s'y trouve plus un être humain. Les puits y sont comblés de terre et les dattiers en partie ensevelis sous le sable. Le pays est un mélange de terrains cultivés et de déserts; il s'y trouve un groupe d'une dixaine d'oliviers formant un lieu de repos très agréable. A mon retour, en 1855, je trouvai les lieux plus ou moins changés; il y avait été

creusé un puits donnant de fort belle eau, et un marchand tripolitain s'y était bâti une petite maison en pierre.

Nous restâmes près d'Aïn Sarah jusqu'au 29 mars. Dans l'intervalle arriva, de la ville, M. Warrington, qui désirait nous accompagner pendant quelques journées. Nous partîmes le 29, en sa compagnie, et nous parcourûmes d'abord les méandres d'une contrée pleine de hautes collines de sable mouvantes et dépourvues de toute végétation. Après plus de deux heures d'une marche très fatigante, nous laissâmes ces collines derrière nous pour entrer dans une plaine fertile, au terrain onduleux et couvert de riches pâturages. Mais les régions favorisées de la nature ont aussi leur mauvais côté, et une *kafla* arabe, qui généralement ne marche qu'avec lenteur, reste encore plus longtemps en route, lorsqu'elle doit passer par une contrée qui offre du fourrage pour les animaux. Chaque chameau s'écarte alors à droite ou à gauche, selon sa fantaisie, pour brouter çà et là, soit une touffe d'herbe, soit un buisson. Cette manière d'avancer est insupportable au voyageur, et l'habitude qu'ont les Touareg, les Tebou et les peuplades de l'intérieur, d'attacher tous leurs chameaux à la file, est infiniment préférable.

Vers le soir, après avoir passé le puits de Djenana, nous primes la direction du Wadi Medjenin, par un chemin des plus agréables qui suivait constamment une zône de pays bien cultivé et couvert de champs d'orge. Peu après le coucher du soleil, nous déployâmes nos tentes dans un pré luxuriant, près de Bir Sbea.

Ici nous subîmes encore un retard de plusieurs jours. Nous dûmes attendre M. Richardson, qui voulait y venir à notre rencontre. Il arriva enfin, le 31 mars, mais ce jour-là et les suivants, il plut tellement que nous ne pouvions son-

ger à partir. Le 30, je fis visite au Bin-Pacha de la cavalerie turque, dont les chevaux avaient été envoyés dans ce pacage. Cet honnête osmanli s'était fait creuser, au milieu de sa tente, un trou d'environ deux pieds et demi carrés, qu'il tenait toujours rempli d'eau. S'enveloppant des nuages fantastiques qui s'échappaient de sa longue pipe, il rêvait, au bord de ce bassin, aux montagnes et aux sources limpides de son pays.

Finalement, notre expédition se mit en marche le 2 avril. Nous nous rapprochions graduellement du versant du plateau de Ghourian et, à mesure que nous avancions dans la montagne, le caractère du paysage présentait un aspect plus varié. En premier lieu, nous arrivâmes au défilé où les deux rochers Bates et Smera s'élèvent comme des sentinelles avancées de la montagne; devant nous s'étendait toujours la chaîne de montagnes avec ses pics élevés, ses ravins profonds et sauvages et ses larges vallées. Les habitants de cette contrée, ainsi que du Wadi Medjenin, sont les tribus de l'Ourgaat et de l'Akara. Après avoir traversé l'étroit passage dont j'ai parlé plus haut, nous prîmes un peu vers l'ouest, et bientôt nous nous trouvâmes dans le Wadi el Hera, vallée vaste mais sauvage et fort accidentée. Ce Wadi présente l'aspect d'une terre qui aurait été exposée aux ravages d'une puissante masse d'eaux; il s'y trouve, du reste, une vaste digue, autrefois destinée à maintenir ces dernières, digue aujourd'hui détruite et dans les brèches de laquelle nous dûmes passer à plusieurs reprises. Par là, nous arrivions droit à la montagne, mais nous nous arrêtâmes encore de bonne heure, pour camper dans un site magnifique, richement orné de nerprun (*Rhamnus Nabeca*). Environ à une demi-lieue à l'ouest de notre campement, se trouvait une

colline du nom de Foulidje; au lieu de nous abandonner au repos, Overweg et moi nous allâmes la gravir, dans le but de prendre les angles exacts de quelques points de la chaîne de montagnes. Notre espoir ne fut pas déçu et, fort satisfaits de notre excursion, nous allâmes trouver M. Warrington dans sa tente, où nous passâmes très agréablement la soirée.

Le lendemain matin nous marchâmes en avant et nous eûmes bientôt atteint le pied de la montagne. Outre notre caravane, d'autres voyageurs animaient encore la route; nous rencontrâmes entre autres une *kafla* d'esclaves composée d'une soixantaine de malheureuses victimes de l'ignoble trafic de la chair humaine. Le versant de la première terrasse du plateau forme le Wadi Bou Ghelan qui, tout orné de dattiers, nous offrit un spectacle charmant. En une heure de temps j'eus franchi la montée, à l'aide de mon excellent Bou Sefi, et me reposant sous un magnifique olivier, je pus contempler les groupes bigarrés qui gravissaient de temps à autre la montagne, groupes composés d'un mélange d'Européens, d'Arabes et d'esclaves. L'étroit sentier plongeait souvent à une très grande profondeur dans le sol marneux. La lenteur avec laquelle avançait notre *kafla,* me permit de m'écarter un peu de la grande route des caravanes pour aller visiter le village de Gouassem, situé au pied oriental du Tekout, gravi par nous dans une précédente occasion. Je restai encore quelque temps à contempler le tombeau romain qui s'élève entre le Tekout et le Ghourian. La partie principale du monument est complétement ruinée; il mesure à la base vingt-quatre pieds dans les deux sens. Nous commençâmes ensuite à monter la seconde terrasse et nous arrivâmes sur le plateau même du Ghourian, à deux heures de

l'après-midi. Avant d'atteindre l'élévation nommée Kasr Ghourian, nous descendîmes un peu sur le bord du versant abrupt qui nous conduisit dans le Wadi Roumana que j'ai déjà décrit. Nous y dressâmes nos tentes et nous y restâmes pendant toute la journée du lendemain, tandis que nous avions laissé notre bagage au château pour éviter les exactions révoltantes de nos chameliers. Le paysage, entièrement couvert de blé vert, présentait un aspect beaucoup plus intéressant que lorsque je l'avais vu deux mois auparavant. Nous possédions ainsi un lieu de campement des plus agréables, ayant au dessous de nous le Wadi avec ses parois de pierre calcaire et sa végétation extrêmement variée; au nord se dressait le Tekout avec son sommet cratériforme dominant toutes les montagnes voisines, et derrière lui s'ouvrait la vaste plaine que nous venions de traverser.

Après cette nouvelle halte, nous nous remîmes en marche le 5 avril au matin. Nous dîmes cordialement adieu à notre ami Frédéric Warrington, et marchant à la tête de la caravane, monté sur mon brave Bou Sefi, j'échangeai encore de loin avec lui un dernier signe d'amitié. De nous trois voyageurs, j'étais le seul auquel il fut donné de jamais le revoir.

Au commencement, notre chemin décrivait des sinuosités nombreuses, puis il finit par nous conduire directement vers le midi. Le site était fort varié; nous dépassâmes plusieurs villages avec leurs bosquets d'oliviers. Derrière celui de Semsa, nous nous engageâmes dans un défilé des plus charmants, se dirigeant vers l'est et orné d'un bois d'oliviers, et nous commençâmes à effectuer la rude ascension du Kouleba qui couronne la crête méridionale du plateau. Le village de Kouleba est situé très haut sur le versant oriental, et s'aperçoit à une grande distance; sa position aux limites méridio-

nales du Ghourian le rend fort important, et ses peuplades forment la transition naturelle entre les districts septentrionaux, abondamment peuplés, et les oasis du désert. Il se trouvait autrefois sur le sommet le plus élevé, une forteresse qui dominait le village, mais elle a été détruite par les Turcs. Ce point est également la limite des oliviers; nous campâmes près des derniers exemplaires rabougris de l'espèce, et il devait se passer des années désormais, avant que je pusse revoir cet arbre si utile et si beau. Nos domestiques prirent en cet endroit leur provision d'eau pour aller jusqu'à l'oasis de Misda. Pendant ce temps, je montai avec Overweg sur la montagne nommé Toesche, la plus élevée de la contrée (2,212 pieds), et nous y prîmes plusieurs angles.

Quittant Kouleba le lendemain matin, 6 avril, nous vîmes encore au commencement quelques champs de blé isolés, mais bientôt toute trace de culture disparut et nous entrâmes dans la morne et déserte contrée de Ghadama. Un peu à notre droite, nous distinguions la chaîne de montagnes Touel El Hamer. La seule végétation qui se montrât dans toutes les vallées formées par des couches horizontales de pierres calcaires, que nous eûmes à traverser, consistait en quelques fougères et quelques broussailles, nommées *ghandoul*. Une découverte agréable pour nous fut la rencontre du Wadi Ranne qui, rompant la monotonie du désert, s'étendait de l'est vers le sud-ouest, pourvu de deux sources et couvert d'une végétation d'herbes verdoyantes. Ce point est la limite septentrionale des lentisques (*Pistacia Atlantica*), et cet arbre contribuait, par la fraîche verdure de son feuillage, à orner et embellir, du moins en quelques endroits, ce sol aride et siliceux, tout couvert de cailloux. Un peu au midi du Wadi Ranne, nous rencontrâmes la première borne mil-

liaire des Romains, dont l'inscription n'était malheureusement plus lisible; plus loin, nous vîmes encore, abattus et gisant sur le sol, d'autres restes de la grande voie romaine conduisant vers l'Afrique centrale. Le lendemain, nous trouvâmes dans le Wadi Lilla, vallée entourée de montagnes peu élevées, des vestiges nombreux d'ancienne culture, et un peu au delà nous découvrîmes encore d'autres traces de l'industrie romaine, qui nous prouvèrent plus encore, qu'une route régulièrement marquée de pierres milliaires avait autrefois traversé cette contrée, déserte aujourd'hui; malheureusement aucune des inscriptions tracées en dix-neuf lignes, sur ces bornes, n'est suffisamment conservée pour qu'il soit possible de les déchiffrer.

Nous campâmes au pied de la belle chaîne de montagnes qui s'étend vers l'ouest, un peu au nord de l'endroit où une gorge étroite marque le commencement de la chaîne orientale. A cet endroit se réunissent les eaux de deux vallées et il y croît encore quelques lentisques et un peu de blé. Les panthères y vivent en grand nombre. Le lendemain, 7 avril, nous nous engageâmes dans le passage en question, que bordent des montagnes formées de couches de gypse. Après avoir traversé un grand nombre de petits ruisseaux pluviatiles desséchés, nous atteignîmes, au bout d'une heure, la partie supérieure du ravin. Dans les creux des rochers du Wadi Mesoummita, nous trouvâmes des flaques d'eau de pluie, qui nous procurèrent la rare jouissance d'un rafraîchissement. Il avait plu abondamment pendant toutes les journées précédentes, sinon il n'eût pas fallu songer à rencontrer de l'eau en cet endroit. Plus loin, le terrain devint si raboteux que notre marche en fut rendue des plus pénibles, au point que nous ne pûmes plus effectuer qu'un mille

de chemin en dix-sept minutes. Nous éprouvâmes un grand étonnement à la vue d'un troupeau de chèvres et aux aboiements d'un chien, qui nous indiquèrent que, malgré son aspect morne et désolé, la contrée n'était pas complétement inhabitée. A midi, nous rencontrâmes une *kafla* de vingt-cinq chameaux et d'une soixantaine d'esclaves, pour la plupart des femmes, malheureux naturels du pays que nous allions explorer.

Un peu après midi nous arrivâmes, par un petit ravin, dans le Wadi Oude Cherab, qui forme, vers le nord-ouest, l'extrémité de la vallée de Misda. Le petit ruisseau qui en traverse le terrain aride et pierreux est bordé d'un grand nombre de lentisques. Nous éprouvâmes un vif plaisir en atteignant, comme avant-poste du désert, la petite oasis de Misda, ornée de dattiers et couverte de beaux champs d'orge réguliers et bien arrosés. Nous passâmes entre les deux villages pour aller nous établir dans une plaine sablonneuse, près d'un puits, derrière le village inférieur.

Misda, qui est très probablement le Mousti Kome oriental de Ptolémée, semble être un établissement très ancien des Berbères et spécialement d'une de leurs tribus, celle des Gountarar; actuellement encore, quoique fortement mêlés aux Arabes, ces indigènes n'ont pas encore perdu tout à fait leur idiome primitif. L'oasis est située dans la vallée supérieure, à une hauteur de mille dix-huit pieds et dans la direction du sud-ouest au nord-est du Wadi Sofedjin. Cette vallée est la plus grande de toutes celles qui se trouvent entre la chaîne du Ghourian et l'Hammada, et constitue la partie la plus fertile de la régence de Tripoli ; elle est habitée par les tribus des Gountarar, des Sintan et Ouelad Bou Sef. La cause de cette fertilité et, par conséquent, de l'existence

de l'oasis semble résider dans cette circonstance que les eaux qui descendent du Wadi Cherab sont recueillies par un rejeton entièrement gypseux du plateau, et ensuite absorbées par l'argile qui forme la base du sol.

Misda se compose de deux quartiers ou villages, complétement séparés, dont les habitants vivaient autrefois dans un état d'hostilité perpétuelle, avant qu'ils fussent soumis au joug des Turcs. Le quartier occidental, Misda El Fok, ou le supérieur, est de beaucoup plus grand que l'autre et s'étend au pied oriental de la colline, entourée d'une double enceinte fort délabrée qui décrit un grand nombre d'angles intérieurs et extérieurs. Cette enceinte est pourvue, en outre, de diverses tours élevées, de forme ronde et se rétrécissant vers le haut, munies de plusieurs rangées de meurtrières. Le village était beaucoup plus grand autrefois, mais compte encore actuellement cent hommes adultes et en état de porter les armes. Le village du sud-est, Misda El Outah, ou l'inférieur, est de beaucoup moins étendu que l'autre, et en est éloigné d'environ quatre cents pas. On n'y voit que trente ou quarante palmiers isolés, tandis que le village supérieur possède une plantation qui en renferme près de deux cents. La seule particularité de l'endroit est une grande *saouya* dont le bien le plus précieux consiste en huit pigeons consacrés; ce trésor semble toutefois être devenu d'une valeur problématique, car le savant directeur du couvent se plaignit de ce que l'on ne venait plus visiter que rarement les saints volatiles.

Quoique l'oasis soit presque entièrement inconnue aux Européens, elle est cependant encore de grande importance, attendu qu'elle forme le point de jonction des deux routes parcourues des caravanes; routes qui se dirigent

l'une vers Moursouk, l'autre vers Ghadames. Les indigènes y possèdent essentiellement l'esprit mercantile ; ils sont bienveillants et jouissent d'une grande réputation de probité. Tout est en sûreté chez eux, et les chameaux, qui n'y trouvent pas de fourrage, s'en vont paître, seuls sans gardiens, dans une vallée verdoyante, située à quatre ou cinq milles de là.

Je profitai de notre halte à Misda pour faire quelques excursions dans les environs. Je montai avec Overweg sur le Djebel Dourman ou Dourroman, promontoire du plateau, situé à un mille et demi de notre campement, et qui ressemble beaucoup à une forteresse artistement construite, par ses abruptes parois lavées par les eaux, et à cause de sa situation proéminente et solitaire dans la vallée. Toutefois nous n'y découvrîmes pas un horizon fort étendu, cette montagne ne dominant pas les hauteurs du plateau.

Le 9 avril, j'entrepris une excursion plus lointaine, pour aller visiter une ruine dont notre domestique Sintani disait grand bien et louait surtout les antiques et nombreuses sculptures. Accompagné du Sintani et d'un *chaouch,* je me mis en route le matin de bonne heure. Nous franchîmes à dos de chameau la vaste plaine sablonneuse qui s'étend à l'orient de Misda, et nous traversâmes, par une gorge, un embranchement de montagne nommé le Chourmet Bou Matek, pour arriver dans le célèbre Wadi Sofedjin. J'y trouvai en grand nombre des vestiges incontestables d'une culture ancienne, et cette vallée semble être naturellement digne d'un meilleur sort que celui auquel elle se trouve actuellement réduite. Tandis que nous la traversions, mon domestique me raconta que les indigènes de sa propre tribu avaient soutenu autrefois des luttes sanglantes pour la possession de ce

territoire, contre les Gountarar et les Ouelad Bou Sef; il me dit aussi qu'il y croissait une espèce d'orge excellente. Pendant ce temps, nous avions pénétré dans une partie latérale du Wadi, où nous trouvâmes sur une colline s'avançant dans la plaine, le château Chafaïdji Aamer. C'était le fameux endroit en question, mais je m'aperçus bientôt qu'il n'y avait pas trop lieu de m'engouer, à l'avance, des sculptures antiques. Cette forteresse appartient évidemment à l'ancienne époque arabe; les pierres dont elle est bâtie se trouvent posées avec quelque symétrie en couches horizontales qui ne sont cependant pas toutes de même épaisseur. La construction forme un carré régulier et renferme plusieurs compartiments voûtés. Tandis que tout l'ensemble en présente un caractère arabe bien tranché, la porte en plein cintre, trahit au contraire le style de l'architecture latine. Une construction romaine a, selon toute apparence, existé autrefois à cette même place, et le chef arabe qui y demeurait, en a probablement conservé le portique en la rebâtissant.

Non loin de là se trouve situé sur un rocher qui s'avance dans le Chabet Oum El Charoub, un autre château fort bâti dans le même style, et qui porte également le nom de Chafaïdji Aamer. Quoique je ne l'aie visité que deux jours plus tard, la description en trouvera mieux ici sa place. Ce second château offre un bien plus grand intérêt que l'autre, principalement en ce qu'il a, sans nul doute, servi à l'exercice du culte chrétien. Le bâtiment, long et large de quarante-trois pieds, est assez grand pour pouvoir renfermer une petite communauté et semble avoir été destiné, dans le principe, à servir d'église. Il se partage en trois nefs, dont celle du milieu mesure huit pas de large, et les deux latérales six et

demi. La première se termine en une simple abside; dans celle-ci sont pratiquées deux embrasures de portes qui conduisent dans un espace ouvert, situé derrière les trois nefs. Deux rangées de colonnes supportent les arceaux qui séparent la nef du milieu des deux latérales. Les chapiteaux de ces colonnes sont ornés de diverses manières et sont par moments des plus intéressants par leur caractère européen et chrétien. Toute l'architecture du monument est romaine. Il était encore apparent que les murailles en avaient été jadis peintes en stuc, quoiqu'il n'en restât presque plus rien. La façade a grandement souffert des Arabes, qui en ont emporté beaucoup de sculptures.

Tous ces indices nous révélèrent d'une manière certaine qu'il existait, encore au moins au XIIe siècle, un couvent ou une communauté religieuse chrétienne dans cette vallée. Ceci ne paraît nullement invraisemblable, Mahomet ayant expressément ordonné de laisser en paix les prêtres et les moines, et un grand nombre de couvents se rencontrant encore dans les pays mahométans. Un cloître semble avoir été relié autrefois à l'église; du moins l'on peut reconnaître à l'étage supérieur une division en chambres ou en cellules, et du côté nord de l'église, on voit la place d'un orgue et plusieurs salles simples et d'égale dimension. On dit que le nom de Chafaïdji Aamer, commun aux deux monuments, est celui d'un chef également puissant dans Tunis et dans Tripoli. Cette assertion n'est peut-être pas dépourvue de quelque fondement historique, car l'on sait que depuis l'année 724 jusqu'à l'année 802 de l'hégire (1323 à 1399 de notre ère), une dynastie des Beni Aamer régna à Tripoli.

Un peu après le coucher du soleil, je pris vers le midi pour rentrer à Misda, fort satisfait du résultat de mon excur-

sion. Le 10 avril, nous continuâmes notre voyage ; nous suivîmes presque la même route que celle par où j'étais revenu la veille, et après une forte marche, nous nous installâmes dans le Wadi Sofedjin, à un endroit dépourvu de broussailles. De là, nous visitâmes, le lendemain matin, le château ou l'église du Chabet Oum El Charoub, que je viens de décrire, et je dus me hâter pour regagner notre caravane qui s'était déjà mise en route et s'avançait toujours de son pas lent et monotone. La contrée prit de nouveau, comme au nord de l'oasis, son aspect pierreux et aride, relevé seulement par quelque rare fleur ou quelque brin d'herbe maladif; de temps à autre, une vallée ornée de quelques beaux lentisques venait interrompre le caractère morne du paysage. Vers 5 heures, nous campâmes dans le Wadi Talha. Non loin de là, à gauche, se trouvait située sur une colline une forteresse romaine construite en pierres de dimension irrégulière et sans ciment, et qui mesure à l'intérieur vingt pieds en carré; les angles en sont arrondis et une porte étroite en figure l'entrée du côté de l'orient. Je remarquai, le lendemain matin, un autre monument antique, qui s'élevait devant nous, sur le plateau. C'était un tombeau romain qui semble avoir été composé de trois étages, dans l'origine; la base et l'étage inférieur en étaient conservés, tandis que les pierres qui avaient formé l'étage supérieur gisaient dispersées aux alentours; on pouvait encore voir que les angles du monument devaient avoir été ornés de petites colonnes d'ordre corinthien. A peu de distance se trouvait également un autre tombeau romain dont la base seule avait subsisté.

Sur ces entrefaites, notre *kafla* avait, encore une fois, pris les devants, et je dus me presser de nouveau, pour la

rejoindre. Nos chameaux marchaient, ce jour là, avec une vigueur toute particulière car, tandis que nous n'avions fait, jusqu'à Misda, qu'un trajet de deux milles à peine par heure, nous fîmes alors et pendant les jours suivants, environ deux milles et demi. Nous mesurâmes la vitesse de notre marche à l'aide d'une chaîne appropriée à cet usage, ce qui n'était pas précisément une besogne agréable sur ce terrain raboteux, et par le soleil brûlant qui dardait sur nous ses rayons. La célérité croissante de notre marche s'explique en partie par cette circonstance, que la charge des chameaux était au commencement plus forte; en outre, ce n'est qu'au bout de quelques jours que bêtes et gens mettent en œuvre toutes leurs forces, tandis que, d'autre part, ce terrain pierreux et aride n'a rien qui affriande beaucoup le chameau pour le détourner de la voie directe.

Comme pour ajouter au caractère désolé de cette morne solitude, il s'éleva ce jour-là, un chaud vent d'ouest qui soufflait, par moments, avec une violence effrayante. Le sable qu'il soulevait nous fouettait le visage et obscurcissait l'air. A droite de notre route, nous laissâmes des ruines romaines, à ce qu'il nous sembla, ainsi qu'une forteresse et un monument funèbre. La tempête était tellement furieuse que nous pouvions à peine regarder de ce côté; à plus forte raison ne pûmes-nous nous livrer à un examen plus détaillé. A gauche, sur le large plateau El Chaddamiye, se trouvait, au dire de mon domestique arabe, un autre tombeau romain. Nous fûmes heureux de pouvoir nous installer, à trois heures de l'après-midi, dans le Wadi Tagidje. Cette vallée, dont la partie supérieure s'appelle El Chouroub, semble être arrosée, de temps en temps, par un ruisseau d'eau pluviale assez important. De là naît la végétation d'herbe fraîche et

luxuriante qui s'y montre çà et là sous les fougères et les broussailles. Ce Wadi s'incline vers l'orient et, après avoir touché à d'autres vallées, va se rejoindre finalement au Wadi Semsem.

Les riches pâturages qu'il offrait nous causèrent une halte forcée d'un jour, nos chameliers n'ayant pas voulu les quitter dès le matin. J'employai ce retard à visiter un monument antique, que mon domestique arabe m'avait indiqué. Je suivis la vallée en me dirigeant vers l'orient, et après deux heures de marche, j'aperçus dans le lointain quelque chose qui me faisait l'effet d'une colonne. Je hâtai le pas, et ma surprise ne fut pas médiocre en découvrant dans cette vallée déserte un des mausolées les plus beaux et les plus artistement travaillés, que nous ait conservés l'antiquité romaine. La présence d'un édifice semblable démontre suffisamment que cette contrée ne peut pas avoir été aussi déserte dans les temps reculés qu'elle ne l'est de nos jours; bien plus, il est évident qu'il doit avoir vécu là un peuple capable d'aimer l'art et de l'apprécier. Le monument, composé de trois étages, s'élève sur un socle de trois degrés à une hauteur de quarante-huit pieds. Ce socle renferme un caveau funèbre où sont pratiquées trois niches, dont une au nord et deux à l'orient. La face principale du tombeau, plus richement ornée que les autres, regarde également l'orient. Le premier étage se compose de six couches de pierres superposées. Au bas de cet étage est sculptée une urne funéraire au dessus de laquelle s'élève un charmant buste de jeune femme; deux animaux féroces, qui semblent être des panthères, paraissent défendre l'urne, sur les bords de laquelle ils reposent leurs pattes de devant. La cinquième couche de pierres est entièrement ornée, des quatre côtés, de sculptures représentant

des sujets de chasse. La frise, qui soutient la corniche, porte de chaque côté quatre rosettes surmontées d'une guirlande de grappes de raisin qui fait tout le tour. La partie inférieure du second étage est ornée d'une porte simulée, du travail le plus exquis, au dessus de laquelle planent deux génies portant une couronne. Une niche superposée à cette porte renferme les bustes d'un homme et d'une femme; sur la face septentrionale du monument se trouve également le buste d'une femme plus âgée que la première. L'espace qui s'étend entre les chapiteaux des colonnes posées aux angles, est décoré de deux grappes de raisin; au dessus de l'ensemble s'élève la frise, couverte des ornements habituels de l'ordre ionique. Le toit qui couronne la dernière corniche est de forme pyramidale, d'une hauteur de douze à treize pieds, parfaitement conservé comme tout l'ensemble du monument, et n'a perdu que la pointe qui en formait le sommet. Du reste, à part le caveau funèbre, détérioré par les fouilles que l'on y a faites dans l'espoir d'y découvrir des trésors, cette construction a conservé on ne peut mieux sa forme svelte, et un laps de temps de dix-sept siècles n'a pu détruire les riches et remarquables ornements dont elle est couverte. Ce tombeau présente un aspect imposant qui est de nature à produire une impression profonde et ineffaçable. Les naturels regardent ces antiques monuments funèbres à la forme élevée, comme des idoles ou tout au moins comme des objets marquant des lieux consacrés au culte chez les païens, et les appellent *sanem*. Moi-même, je ne pus me défendre d'une émotion inconnue, à la vue de cet admirable monument si richement travaillé s'élevant dans les airs, comme transporté par des génies. Tout alentour, dans la vaste vallée, il n'y avait à voir ni un être humain, ni même un animal vivant,

quel qu'il fût. Quand Rome éleva ce superbe mausolée, elle n'eût pas cru que c'était un descendant de ces Germains qu'elle rangeait comme les Garamantes, au nombre des barbares, qui devait un jour le signaler à l'admiration du monde civilisé.

Pendant l'après-midi, je fis avec Overweg une excursion dans la direction opposée. Du haut d'une éminence que nous gravîmes, nous jouîmes d'une vue fort intéressante sur le haut pays qui s'étendait vers l'ouest, profondément déchiré de gorges sauvages et coupées presque à pic. Overweg trouva en cet endroit, théâtre de nombreuses transformations naturelles, plusieurs spécimens de belles pétrifications, parmi lesquelles une surtout, extrêmement remarquable, reçut après lui, plus tard, le nom d'*Exogyra Overwegi*.

Le lendemain, 14 avril, nous partîmes de bonne heure pour nous avancer de Wadi en Wadi, la plupart du temps à travers des défilés étroits et nous n'en pûmes passer quelques-uns qu'avec peine. Nous laissâmes, des deux côtés de notre route, quelques ruines de moindre importance, les unes romaines, les autres d'origine arabe. Peu après, nous arrivâmes près d'un magnifique vieux *ethel*, nommé par les indigènes Athelet Si Mohammed Fi Ouseat, à cause du vaste pourtour de son branchage mort. A peu de distance, et à droite du chemin, se trouve la chapelle de Si Raschedan, le grand marabout des Ouelad Bou Sef. La pureté des mœurs de cette tribu lui attire une grande considération de la part des autres tribus. Les Ouelad Bou Sel se distinguent non seulement par leur sentiment du droit et de la justice, mais encore par leur excellente méthode d'élever les chameaux, qu'ils traitent presque avec autant de soin que si c'étaient des membres de leurs familles. De tout temps, ils

ont entretenu des luttes perpétuelles avec les Ourfilla, qui forment la tribu la plus belliqueuse et la plus déprédatrice de toute la contrée. Un vieillard, du nom de Sidi Boubakr, jouit, par sa science, d'une grande influence parmi les Ouelad Bou Sef.

Vers deux heures de l'après-midi, nous arrivâmes dans le Wadi Semsem, l'une des plus célèbres vallées de cette région de l'Afrique septentrionale; elle s'étend de l'ouest vers l'ouest-nord-ouest et renferme plusieurs sources. Nous y campâmes dans le voisinage d'une *kafla* qui arrivait des lacs de Natron et faisait route pour aller vendre ses produits au marché de Tripoli. Dans l'après-midi, je gravis une montagne qui s'avance du côté méridional de la vallée; cette montagne se compose de couches de marne et de gypse abondamment mêlées de coquillages fossiles; elle présente un aspect sauvage, mais comme elle ne s'élève pas au dessus de la hauteur moyenne du plateau, nous n'y jouîmes pas d'un coup d'œil fort étendu. Cette configuration uniforme de l'Afrique septentrionale, dont le voyageur peut déjà se former une idée sur les rives du Nil, le prévient défavorablement à l'égard du pays en général.

Notre marche du lendemain, 15 avril, nous conduisit jusqu'à la source de Tabonieh, située sur la limite septentrionale du vaste et désert Hammada privé d'eau. Notre route, d'abord rude et pierreuse, serpentait sur le versant des montagnes proéminentes du haut pays. Plus loin, le chemin se bifurquait; la partie orientale conduisant, le long du côté principal de la vallée, à la petite ville de Gharia, l'autre chemin, en sens opposé, vers la source de Tabonieh. Nous choisîmes la seconde direction, comme étant la plus favorable, et nous arrivâmes peu à peu dans le Wadi Tolagga,

qui était richement orné de diverses espèces d'arbres et de plantes, principalement d'*ethel*, de *gourdok* et de nerprun. A cet endroit, nous rencontrâmes une caravane, puis un camp arabe de la tribu des Ourinsa. Aux environs de la source de Tabonich, le sol est mélangé de sel, ce dont la végétation souffre naturellement. Il s'y trouve une sorte particulière d'arbres misérables et rabougris nommés *fro* par les indigènes. Pendant que l'on y dressait nos tentes, je me mis en devoir d'aller visiter un monument qui avait déterminé notre direction pendant la dernière heure de notre marche. A un mille et quart anglais de distance de notre campement, je découvris un tombeau romain, moins riche, à la vérité, que celui du Wadi Tagidje, mais néanmoins assez important pour éveiller l'intérêt dans un pays bien habité, et à plus forte raison dans une contrée située au bord d'un vaste désert aride. Ce monument s'élève en deux étages, comme le précédent, mais les proportions en sont moins élancées; il n'a qu'une hauteur totale de vingt-cinq pieds et date évidemment d'une époque plus récente. Non loin de là, se trouvent encore les restes de deux autres tombeaux presque entièrement détruits. Ces ruines ne sont point dépourvues d'intérêt, en ce sens qu'elles fournissent la preuve irréfragable, que la domination romaine n'a pas été d'une courte durée dans ces contrées, mais qu'elle s'y est maintenue, au contraire, pendant un temps fort long. Des monuments aussi coûteux ne peuvent avoir été érigés qu'à la mémoire de personnages du plus haut rang, et ils renfermèrent probablement la cendre des gouverneurs successifs de la station romaine voisine, que nous visitâmes le lendemain, Overweg, Richardson et moi. Nous profitâmes pour cela d'un jour de repos nécessité par les approvisionnements

d'eau à faire à la source de Tabonich, avant d'entreprendre notre voyage sur le vaste et brûlant plateau qui s'étendait devant nous. Nous employâmes cette journée à visiter Gharia dont j'ai parlé plus haut, ou plus exactement, Gharia El Gharbia, pour la distinguer de la petite ville située plus à l'est, que l'on nomme Gharia é'Cherkie.

Après une marche, qui nous parut sans fin, dans la plaine monotone et pierreuse, nous nous trouvâmes tout à coup au bord d'un profond ravin dans lequel nous aperçûmes, à notre gauche, une fraîche et verte plantation de palmiers toute entourée de parois de rochers arides et nus. Nous traversâmes le ravin pour en gravir le côté opposé, et après avoir parcouru les rues abandonnées de la misérable petite ville, nous campâmes près de sa porte romaine, dont l'architecture massive et régulière contraste d'une manière remarquable avec l'aspect morne et ruiné de la localité. Ce monument grandiose se compose de trois portiques, dont celui du milieu est plus élevé que les latéraux. Ces deux derniers sont presque entièrement comblés par les décombres; les couches de pierres supérieures n'existent plus et celles qui forment les arceaux sont seules conservées. La pierre qui forme la clef de voûte du grand portique, porte l'inscription suivante au milieu d'une couronne :

PRO. AFR. ILL.

(PROVINCIA AFRICA ILLUSTRIS)

La clef de voûte du portique oriental est ornée d'une grande sculpture, dont la partie inférieure, devenue presque méconnaissable, paraît avoir dû représenter un triomphe ou une victoire. A part quelques noms berbères, ajoutés à une époque postérieure, il ne se trouve actuellement aucune

autre inscription sur le monument. Par contre, une vaste tour arabe, de forme circulaire, située dans la partie supérieure du village, possède une grosse pierre placée en forme de sommier, ornée d'une inscription latine. Cette pierre appartient évidemment à l'architecture romaine, et quoique les neuf lignes d'inscription qu'elle porte ne soient plus lisibles qu'en partie, elles indiquent clairement le voisinage d'un *borgus* (je me sers ici pour la première fois de cette expression), ou lieu de résidence d'une *vexillatio* ou *ala sociorum;* il se pourrait que ces fortifications remontassent à l'époque de Marc Aurèle Sévère Antonin, ou Caracalla. Ceci donne à croire que la route directe occidentale vers le Fezzan et Djerma ne fut pas ouverte avant le temps de Vespasien. Les restes de fortifications romaines encore conservés, ne constituent pas en eux-mêmes des travaux complets et déterminés, mais indiquent plutôt l'entrée, fortement défendue, d'une station romaine. De cette dernière nous ne trouvâmes plus guère de traces, si ce n'est un grand nombre de pierres de taille dispersées dans les villages environnants. La seule construction antique que je découvris au dehors de la porte, était une citerne placée à l'angle nord-ouest de la muraille, près du versant du Wadi, fort escarpé en cet endroit.

La tour arabe ou *Nadhour,* que je viens de citer, a indubitablement servi autrefois de vigie destinée à observer les incursions des flibustiers ou *djesch*, qui infestaient les environs. La décadence de la localité semble être due à ces déprédateurs et spécialement aux Ourfilla, et en est arrivée au point qu'il ne s'y trouve plus qu'une trentaine d'habitants en état de porter les armes. Outre les dattiers, qui sont au nombre d'environ trois cent cinquante, on y cultive un peu

d'orge et de froment. Les caravanes évitent d'y passer, l'eau y étant réputée malsaine. L'oasis doit son existence à une source qui jaillit de dessous un rocher, et dont nous trouvâmes la température à 17°,6 centigrades, tandis que celle de l'air était de 21°,5.

J'aurais bien désiré visiter le village jumeau oriental, Gharia e' Cherkieh, mais je ne le pus pas, notre départ de Tabonieh étant fixé au lendemain. Au dire de notre domestique Sintani, ce village est situé à une dizaine de milles anglais du premier, et se distingue également par un petit bois de palmiers et les ruines d'une forteresse romaine.

Nous retournâmes à notre campement près de la source de Tabonieh, par un chemin plus septentrional qui traversait d'abord un paysage assez rude, pour rejoindre ensuite la route par laquelle nous étions arrivés la veille. Overweg et moi, nous nous mîmes en devoir de faire nos préparatifs pour commencer, dès le lendemain matin, notre voyage à travers l'Hammada, tandis que M. Richardson se proposait de nous suivre de nuit, avec ses nègres indisciplinés; de sorte que notre *kafla* fut dès lors divisée.

Le lendemain matin, 17 avril, nous nous levâmes de très bonne heure et, après quelque retard causé par les discussions des chameliers, nous nous mîmes en marche. Nous montâmes peu à peu le long de la verte couche de végétation qui s'étend sur le versant du plateau. Ce ne fut pas sans émotion que je dis adieu au tombeau romain qui s'élève au milieu du désert à la surface vaste comme celle d'un océan, phare solitaire d'une puissance et d'une civilisation qui ne sont plus. Je ne savais pas alors devoir rencontrer encore au midi de l'Hammada un autre monument de cette grande nation.

Après avoir traversé le Wadi Leberek, tout couvert de la végétation des *ghatouf* et des *retem*, et gravi la colline du même nom, nous nous trouvâmes réellement en face du terrible Hammada. Dans mes excursions aux environs de Tripoli, j'avais déjà traversé plusieurs *hammada*, mais cette fois je voyais devant moi l'Hammada proprement dit, vaste plateau bien connu par son manque d'eau et sa température suffocante, et qui s'étend à une distance effrayante dans cette partie de l'Afrique septentrionale. Il fut la cause du grand détour que fit Ritchie ainsi qu'Oudney, par la route orientale qui conduit vers Moursouk, afin d'éviter l'horrible solitude qu'ils avaient sinon à parcourir. La direction que nous prîmes vers l'occident et en traversant l'Hammada, nous a permis de livrer à la science la découverte de contrées complétement inconnues, quoique situées à si peu de distance de la côte. La largeur de ce désert aride et pierreux est de cent cinquante milles anglais du nord au midi, et il nous fallut six grands jours de marche, du 17 au 22 avril, pour atteindre au puits le plus voisin, fort connu sous le nom d'El Hassi. La hauteur moyenne du plateau est de quatorze à quinze cents pieds. Quelque redouté que soit l'Hammada, à raison de son épouvantable aridité et de son manque d'eau absolu, il ne répond pas complétement à l'idée que l'on a coutume de se faire, en Europe, du caractère des déserts africains. Je fus étonné, par exemple, de découvrir dans plusieurs endroits, une végétation d'herbes, rares à la vérité, mais vivaces. Cette circonstance, très favorable à la persévérance des chameaux, contribue d'autre part à diminuer la rapidité de leur marche. Nous trouvâmes que, tandis que nous avions fait, en moyenne, dans les derniers temps, deux milles et demi de chemin par heure, nous ne parcou-

rions, sur le plateau même, que deux milles dans le même espace de temps. Il n'y croît pas seulement de temps à autre des herbes, mais nous y découvrîmes, dans un endroit orné de verdure et nommé El Oueschkeh, un groupe de palmiers rabougris; quelques jours plus tard, nous rencontrâmes un misérable *talha*, portant le nom particulier d'El Douheda. Aussi la vie animale est-elle plus faible encore et moins développée, dans ce désert, que la végétation elle-même. J'y vis la petite griotte verte qui se nourrit de la vermine qu'elle picote sur les pieds des chameaux. Près du groupe de palmiers en question, les chameliers tuèrent un grand nombre de ces dangereux et venimeux lézards nommés Bou Keschasch.

Le 17 avril, après une longue marche, nous campâmes dans un petit enfoncement de terrain tout orné de la plante nommée *djederia*. Bientôt s'éleva un vent pluvial très froid, qui renversa notre tente pendant la nuit. La nuit suivante, nous dormîmes sans tente et nous nous ressentîmes vivement du froid. Le 19 avril, la monotonie de notre marche fut un peu variée par la rencontre de deux caravanes. A une heure et demie de l'après-midi, nous atteignîmes au point culminant de l'Hammada, situé à quinze cent soixante-huit pieds au dessus du niveau de la mer; il consiste en un coteau nommé Redjm el Erhha, ou « l'Amas de Pierres. » Nous campâmes tout près de cet endroit et, pendant la nuit, il s'éleva de nouveau une tempête si violente, que les hirondelles, qui nous avaient jusqu'alors tenu compagnie en route, vinrent se réfugier dans notre tente. Mais cet abri ne leur servit même pas, car cette dernière fut de nouveau renversée pendant la nuit, tandis qu'une pluie des plus drues venait ajouter aux fureurs de l'ouragan. Le 20 avril, nous traversâmes la

partie la plus déserte et la plus désolée de l'Hammada, qui se désigne par le nom d'El Homrah, « la Rouge. » A cet endroit se détache, à gauche, un chemin qui conduit vers la partie orientale du Wadi Schati et qui était autrefois la route ordinaire du Fezzan, lorsque les brigandages des Ourfilla rendait dangereuse celle qui passe par El Hassi. Le lendemain, après que nous nous fûmes réunis à Richardson et que notre *kafla* se fut trouvée de nouveau au complet, nous arrivâmes dans le bas fond le plus beau et le plus vaste de tout l'Hammada, et qui se nomme Wadi El Alga. Le sixième et dernier jour, nous avions encore à faire une longue marche pour atteindre le puits situé sur la lisière méridionale de l'Hammada, et notre provision d'eau était réduite à sa fin. En conséquence, nous partîmes qu'il faisait encore nuit. Après une douzaine de milles de chemin nous arrivâmes à la première pente de l'Hammada, dont l'escarpement rendit la marche fort pénible à notre *kafla* surchargée. Nous continuâmes néanmoins notre route jusqu'à ce que nous fussions arrivés au large passage Tnie El Ardha, où nous commençâmes à descendre.

Une tranchée rude et profondément creusée dans le roc, conduisant dans la plaine qui s'étend vers le midi, nous donna l'occasion d'étudier la formation géognostique de l'Hammada. La masse générale des parois escarpées de l'abîme, se compose de grès que l'on prendrait, au premier abord, pour du basalte, à cause de la surface complétement noire qu'elles offrent, ainsi que des blocs détachés qui gisent à leur pied. Au dessus de cet immense lit de grès, recouvert à certains endroits d'une couche d'argile mêlée de gypse, reposait une autre couche de marne au dessus de laquelle se trouvait une croûte supérieure de pierre calcaire et de silice.

Après avoir serpenté pendant toute une heure dans ce défilé étroitement enserré de rochers abrupts, nous le vîmes s'élargir quelque peu, sans que l'aspect du paysage en perdît rien de son caractère sombre et morne. Désireux d'arriver au puits, nous prîmes, à trois, les devants sur notre caravane un peu dispersée, sans nous émouvoir du vent du sud qui nous fouettait le visage de grains de sable. Nous espérions rencontrer un joli petit bois bien frais où nous aurions pu nous étendre à l'ombre, pour nous reposer des terribles fatigues du désert. Mais combien notre déception ne fut-elle pas amère lorsque nous arrivâmes enfin à notre but! Le sable devenait de plus en plus profond et les rares bouquets de palmiers rabougris que nous rencontrâmes cessaient complétement d'exister aux approches du puits. C'était en réalité un campement fort triste après une marche aussi accablante, et le seul avantage qu'il nous offrit, fut de mettre fin à notre crainte de manquer d'eau.

Nous avions donc atteint le puits El Hassi, le seul connu sur cette route, comme l'Hammada est le seul Hammada qui soit célèbre. Quelle image de la vie de ces contrées, que ce plateau pierreux, embrasé, privé d'eau et presque sans végétation, qu'il faut parcourir en six jours de marche sans repos et au risque de mourir de soif, puis cette source toujours féconde où l'on arrive enfin! Ces deux éléments de contraste renferment tout un monde de la vie nomade d'Afrique. Le puits donne de l'eau en abondance, et cependant tout ce qui l'entoure n'est qu'un désert de sable. si désolé, qu'il n'en existe pas de pareil sur le globe.

Sans nul doute, il y a en cet endroit un creux de terrain dans la plaine, où une couche de rochers cachée sous les sables mouvants, réunit les eaux en un point commun.

C'est là, du reste, le caractère d'un *hassi*. Le puits a une profondeur de cinq brasses et demie ; l'eau en est d'une température de 22° centigrades, et fort bonne, comparativement à l'eau saumâtre de Tabonieh. La hauteur de cet endroit au dessus du niveau de la mer, est de six cent quatre-vingt-seize pieds, et nous étions déjà descendus d'environ sept cent soixante pieds sur le versant du plateau. Autrefois il y avait là une sorte de *kan* fortifié, destiné à prémunir les caravanes contre les déprédations des Ourfilla.

Le Hassi marque la limite entre la régence de Tripoli et le pachalick du Fezzan, et comme il sépare l'Hammada du littoral septentrional de l'Afrique, il ouvre la zône des oasis et des régions occupées par les races éthiopiques. Tout le pays situé au midi de ce point, appartenait, dans l'antiquité à l'Éthiopie ; de nos jours, les invasions des Berbères et des Arabes ont mélangé ces races originaires.

Quoique l'endroit fut on ne peut plus incommode et ne nous offrit pas d'ombre, quelque légère qu'elle fût, nous crûmes nécessaire d'y faire halte perdant toute la journée du lendemain, pour donner un peu de repos, tant à nos bêtes qu'à nos gens. Ce ne fut que le 24 avril que nous pûmes nous remettre en route. A partir d'El Hassi, la route de Moursouk se divise en trois embranchements ; celui du milieu, Trik e' Safar, que choisirent les chameliers, nous présenta l'image épouvantable du désert le plus sauvage ; on eût dit une région oubliée dans la création. Au commencement, l'aspect du paysage était plus doux, et le granit que nous foulions de temps à autre, apportait quelque diversité dans la monotonie des rochers. Il croissait aussi, dans la vallée, quelques herbes, entre autres celle, nommée *schia*, tant aimée des chameaux (*Artemisia odoratissima*).

Mais bientôt nous arrivâmes dans la région, extrêmement aride, des collines de sable, auxquelles se mêlent des élévations et des récifs, entre lesquels serpente, en contours multipliés, la route, incommode au dernier des points. Nous choisîmes notre abri pour la nuit, à proximité d'une haute masse de granit, El Medal, du sommet de laquelle je jouis d'un coup d'œil des plus intéressants sur la contrée. Le lendemain matin, après une marche de peu de durée, nous arrivâmes à l'endroit si renommé, Schabet e' Talha, où débouche la vallée; ensuite nous montâmes une plaine rocheuse, chauve et déserte, dont les bords de grès noir donnaient au site un aspect encore plus sauvage. Ce ne fut que le lendemain matin, 26 avril, que nous rencontrâmes un peu de variété, dans le Wadi Siddre, où croissent quelques *talha*. Il était plus de midi, lorsque nous découvrîmes dans le lointain le petit bois de dattiers du Wadi Schati ou Schiati, et nous hatâmes le pas, afin de nous soustraire à la chaleur brûlante et à l'aveuglante clarté du désert, pour gagner cette belle et fraîche zône de pays cultivé, qui nous promettait l'ombre et la fraîcheur.

Le Wadi Schiati et la vallée située à quatre journées plus au midi, nommée El Wadi, sont les deux grandes artères du territoire du Fezzan. Après avoir dépassé quelques palmiers sauvages, croissant en groupes isolés, nous arrivâmes à une bande de terrain noire et aride, recouverte d'une croûte de sel blanchâtre. Nous pénétrâmes ensuite dans l'hospitalière vallée, et nous choisîmes notre abri entre des dattiers et des champs de blé, tout près d'une vaste source située au pied nord-ouest de la pittoresque colline que surmonte la ville d'Ederi. C'est à cet endroit que notre route occidentale se

rejoint à celle qu'avait choisie Oudrey, et qui s'étend vers l'est.

Un phénomène aussi curieux que rare dans ces contrées, est cette ville d'Ederi, perchée au sommet d'une colline de rochers en forme de terrasse escarpée. Cette situation avantageuse a donné, de tout temps à la ville une grande importance qu'elle a su conserver jusqu'au jour où, il y a dix-sept ans, la tyrannie d'Abd El Djelil, le belliqueux chef des Ouelad Sliman, vint briser l'esprit d'indépendance de ses habitants. La vieille ville, située au sommet du rocher, fut détruite, et comme les fortifications ne furent plus jugées fort nécessaires sous l'administration paisible, quoique énervante, des Osmanlis, on a transporté le village au nord du pied de la colline. Nous le parcourûmes, puis nous gravîmes les rues étroites et escarpées de l'ancienne ville. Du point le plus élevé, situé à environ cent quatre-vingt-dix pieds au dessus de la vallée, nous jouîmes d'un coup d'œil fort intéressant sur la plus grande partie de celle-ci, offrant une série de contrastes des plus saisissants : ici, c'était le grès noir se profilant en collines d'une certaine élévation; plus loin, des champs verdoyants de froment et d'orge, ornés de figuiers isolés; dans un endroit, c'était une rangée de dattiers qui s'étendait, étroite et longue, sur un espace considérable, ailleurs les hauts bancs de sable qui bornent la vallée au midi; tantôt encore, c'était le sol noir et nu de de la vallée, recouvert d'une croûte de sel blanchâtre, entrecoupé d'une végétation abondante et touffue. Ce que nous trouvâmes remarquable, ce furent les cavernes ovales, citées par Oudney, creusées dans le rocher, au midi de la ville. Les groupes de palmiers disséminés aux alentours auraient pu, avec un peu de soin, former une assez jolie plantation,

vu l'abondance des eaux. Ces lieux doivent avoir beaucoup souffert d'Abd El Djelil, quoiqu'il puisse y avoir de l'exagération dans le dire des indigènes, qu'il aurait fait détruire six mille palmiers.

Nous nous reposâmes un jour en cet agréable endroit, et j'en profitai pour faire des promenades dans la plantation et des excursions de l'autre côté de la vallée. Parmi les nombreux villages qui s'y rencontrent, celui de Meherouga semble être le plus populeux; celui d'Abrak a, par contre, l'avantage d'être pourvu d'une école.

Le 28 avril, nous quittâmes notre pittoresque campement près d'Ederi et nous arrivâmes en quatre jours de marche dans la grande vallée nommée Wadi Gharbi ou simplement El Wadi. Notre route, extrêmement pénible, nous conduisit presque sans cesse entre de hautes et raides collines de sable; ces dernières n'étouffaient cependant pas toute végétation et il s'élevait encore, dans certains endroits, des groupes de palmiers, ayant leurs propriétaires particuliers. La plus importante de ces vallées ornées de palmiers encaissés entre de hautes murailles de sable, est le Wadi Chiouch, qui offre un aspect des plus intéressants, à cause d'une étroite rangée d'arbres ensevelis entre de hautes dunes de sable blanc mouvant; quelques-uns sont visibles au dessus des collines les moins élevées, tandis que d'autres laissent à peine apercevoir leur cime. Le lendemain, 29 avril, notre marche devint plus difficile encore. Les collines de sable étaient souvent si escarpées qu'il nous fallut, de nos mains, en aplatir les côtés pour que nos chameaux pussent y avoir pied. L'un de nos chameliers, Mohammed Ben Sbeda, me dit que cette zône de sable s'étendait, du sud-ouest au nord-est, depuis Douessa jusqu'à Foukka; ce dernier endroit est

situé à cinq journées de marche de Sokna. Il prétendait aussi que, dans la direction des lacs de Natron, les collines étaient encore plus hautes et plus pénibles à traverser.

L'accablante fatigue de notre marche était aggravée par l'épouvantable chaleur qu'il faisait. Le sable était si brûlant qu'il nous était presque impossible de le fouler : nous le sentions nous dévorer la plante des pieds, malgré nos chaussures. Un thermomètre, plongé pendant un instant dans le sable, s'éleva à 45° centigrades.

Quoique la route directe vers Moursouk ne pût donner matière à aucun doute, il s'éleva en chemin une discussion à cet égard, et il en résulta que nous primes par Ougrefe. Cette circonstance, qui nous fit sensiblement dévier vers l'ouest, de notre direction, fut due à ce que plusieurs de nos chameliers, qui étaient d'Ougrefe, désiraient revoir le pays natal.

Après avoir passé la nuit sous un palmier sauvage, dans le Wadi Moukmeda, nous continuâmes, le 30 avril, notre pérégrination à travers les collines de sable. Le Wadi Djemal, où nous passâmes, était orné d'un bosquet de dattiers, et l'un de nos chameliers y possédait tout un magasin (quarante charges de chameaux) de dattes de l'espèce nommée *tefsirt*, très volumineuses et d'un goût délicieux. Après nous être arrêtés quelque temps en ces lieux pour nous y rafraîchir, nous arrivâmes à la pente la plus escarpée de ce désert de sable, que mon robuste Bou Sefi ne put me faire gravir. Quoiqu'il nous fût assuré que le plus fort était fait, nous eûmes encore à franchir d'autres passages difficiles. Nous campâmes finalement, dans le Wadi Tigidefa, près de deux palmiers plantés l'un à côté de l'autre, et d'une source abondamment pourvue de fort bonne eau; cet endroit n'avait

que l'inconvénient, comme il arrive souvent, d'offrir un terrain complétement couvert de fourrage pour les chameaux.

Le 1er mai, nous partîmes un peu après deux heures du matin, pour sortir, après douze heures de marche, des dunes de sable, et arriver dans le Wadi. Après sept heures de chemin, nous commençâmes seulement à apercevoir les rudes et abruptes murailles de rochers qui en forment la limite méridionale. Cette apparition présentait un intéressant contraste avec les blanches collines de sable que nous avions foulées jusqu'alors. Le profil noir horizontal du rocher, allant en diminuant des deux côtés, présentait l'image trompeuse de la mer vue dans le lointain. Vers midi, le vent d'est, qui nous avait jusqu'à ce moment rafraichis, fit place à un vent du sud d'une chaleur suffocante. A midi, nous avions une température de 39° centigrades. Ayant pris l'avance sur la caravane, j'atteignis enfin, vers deux heures, la limite du Wadi et bientôt le puits Moghras, situé au pied de deux palmiers. J'y trouvai une femme assise, avec deux enfants bien vêtus; ils appartenaient à la race des Asgar Touareg, qui a ses établissements plus vers l'ouest, mais qui, ainsi qu'il est clairement démontré, a abandonné peu à peu le territoire de la Lybie, sur les frontières de la Cyrénaïque, pour se répandre dans le Fezzan, de manière à quitter sa nouvelle patrie déserte et rentrer dans l'ancienne, bien plus fertile. Les habitants y mènent une vie patriarcale, demeurant dans de légères huttes de feuilles de palmier et élevant des chameaux et des moutons. Il en est quelques-uns cependant qui vivent dans une grande pauvreté. Dans tout le Wadi, il n'y a pas un village où ces Touareg n'aient élevé, en dehors des bosquets de pal-

miers, une espèce de faubourg composé des huttes que je viens de citer, et bâti sur le sol nu de la vallée. Ils entretiennent de bons rapports avec leurs frères des environs de Rhat et obéissent, dans une certaine mesure, au chef de race Nachnouchen. Il est évident que ces rapports doivent être devenus difficiles, par suite des hostilités survenues entre les Turcs et les Touareg, au sujet du Fezzan.

Après avoir traversé une zône de terrain incrusté de sel, qui coupe la vallée sur une largeur de plus d'un demi-mille anglais, nous arrivâmes enfin au village d'Ougrefe tant désiré. Il se compose de trente habitations fort basses et construites d'argile et de branches de palmiers. Nous nous établîmes près de deux magnifiques *ethel*, les plus grands que j'eusse jamais vus ; et, lorsque nos tentes furent déployées, nous eûmes un coup d'œil réellement admirable.

Le lendemain matin, j'allai explorer les plantations environnantes. On y moissonnait du blé. Non loin de notre campement, deux esclaves nègres étaient occupés à le faucher, tandis que trois ou quatre femmes, également esclaves, le transportaient vers les magasins. Ils s'accompagnaient de chants en travaillant. Les nègres étaient des individus robustes; les femmes étaient fort laides, sauf une seule qui avait les traits assez agréables. Leurs mouvements indécents nous donnèrent une idée de la légèreté des mœurs dans cette contrée, et justifièrent la mauvaise réputation des femmes du Wadi Gharbi, qui passent pour ne pas refuser leurs faveurs aux caravanes de pèlerins qui traversent chaque année le Wadi, pour se rendre à la Mecque ou pour en revenir.

Plus tard, je fis une excursion à mulet, dans la partie orientale de la vallée, afin de m'assurer si le vieux Djerma

était le Garama des Romains, et de rechercher le monument funèbre décrit par Oudney. La ville du Vieux-Djerma est depuis longtemps abandonnée; le contour en est de cinq mille pas; le côté du midi en mesure, à lui seul, quinze cents. Il n'y a pas de ruines romaines aux environs et il me fallut aller jusqu'au village de Tonasch, pour trouver le tombeau désiré. Je trouvai là un guide qui m'accompagna au monument. Celui-ci s'élève dans une échancrure du bord de la vallée et se trouve parfaitement conservé. Il se compose d'un seul étage et paraît n'avoir jamais été plus élevé. Le socle, qui mesure environ sept pas et demi de côté, renferme un caveau spacieux. Les faces du monument lui-même ont une largeur de cinq pieds huit pouces et demi au nord et au midi, et sept pieds des deux autres côtés. Les angles sont ornés de colonnes corinthiennes. Ce tombeau est le dernier vestige qui soit connu, vers le midi, de la puissance de Rome; et c'est réellement un curieux phénomène que l'extension de la domination de ce grand peuple jusqu'à ce point, déjà avant l'ère chrétienne, car L. Cornelius Balbus, le conquérant de Cydamus (Ghadames) et de Garama (Djerma), fit son entrée triomphale, dans la capitale de l'empire, l'an 19 avant J.-C.

Extrêmement fatigué, je retournai vers notre campement par un chemin plus direct que celui que j'avais pris pour venir. Pendant ce temps, Overweg avait gravi le plus haut sommet de la muraille de rochers qui borne la vallée au midi, et en avait constaté la hauteur de seize cent cinq pieds au dessus du niveau de la mer et quatre cents au dessus du point où nous étions campés.

Le lendemain, 5 mai, nous ne partîmes qu'à quatre heures de l'après-midi, ce qui fut cause que nous ne fîmes qu'une

courte marche. Nous nous dirigeâmes dans le Wadi, vers l'est, et arrivâmes d'abord au bosquet du Nouveau-Djerma, dont les palmiers, au pied entouré de fougères touffues, semblaient être cultivés. Mais quelque pittoresque que fût l'aspect de ces arbres (car les palmiers sont toujours fort pittoresques, même dans leur état le plus sauvage), ils donnaient une triste idée de l'industrie des habitants du Nouveau-Djerma. Aussi cette localité déchue n'est-elle habitée que d'une dizaine de familles. Après avoir dépassé encore quelques autres bosquets et villages, nous nous installâmes à l'entrée du bois de Tewiwa, situé immédiatement contre le village du même nom. Cet endroit, avec ses murs en ruines, me fit aussi l'effet d'avoir été abandonné; la solitude et la désolation sont, du reste, le caractère général du Fezzan. Ceci s'explique peut-être, dans une certaine mesure, par l'émigration vers le Soudan, des habitants que leur invincible horreur du service militaire ottoman pousse quelquefois à s'éloigner ou à s'arracher les dents pour pouvoir s'y soustraire.

Nous étions bien en marche le lendemain, 4 mai, lorsque, près du village de Tekertiba, notre caravane s'arrêta soudain, je ne sais pour quelle raison. Afin de ne pas passer le temps en pure perte, je montai sur l'une des crêtes étroites et escarpées qui s'avancent parmi les murs de rochers situés au midi de la vallée, et je jetai un coup d'œil sur un site des plus intéressants et des plus riches en contrastes; d'un côté, la végétation la plus vivace et la plus abondante, de l'autre, les hautes collines de sable à la blancheur éblouissante, formant comme une barrière empreinte du cachet de la désolation.

De là, je descendis aux plantations de Tekertiba, et j'y

vis de jeunes travailleurs occupés à tirer de l'eau du large puits, en forme d'étang, qui s'y trouve. A cet effet, ils se servaient d'une sorte d'échafaudage bâti de robustes troncs de palmier et d'une hauteur de soixante à quatre-vingts pieds, pourvu d'un engin mis en mouvement par des mulets. Après Oubari, le village de Tekertiba est le plus peuplé de toute la vallée, bien qu'il ne soit habité que d'une vingtaine de familles, au plus.

A grand'peine, notre *kafla* se remit finalement en route, dans l'après-midi, et nous sortîmes du Wadi par un passage qui semble avoir été autrefois protégé par des murs. De là, nous arrivâmes, le 5 mai, sur le plateau de Moursouk, dont le niveau égale la hauteur moyenne de l'Hammada. A l'exception de quelques rares bas-fonds ornés de verdure, et de quelques petits bois de dattiers, le plateau est généralement aride et désert. Nous campâmes, le 5 mai, près de la plantation d'Aghar, et comme nous désirions tous ardemment atteindre dès le lendemain la prochaine grande étape de notre voyage, nous nous mîmes en train de bonne heure, et après une marche forcée, nous arrivâmes enfin aux murs de Moursouk ; nous contournâmes toute la partie occidentale et septentrionale de la ville, la porte orientale étant seule assez grande pour livrer passage à une caravane. Nous y fûmes reçus par l'agent anglais, M. Gaglioufli, qui nous fit, dans sa propre maison, un accueil hospitalier et tout cordial.

Je prévoyais que nous aurions à séjourner longtemps dans la capitale du Fezzan, à raison de la longueur probable des négociations que nous avions à mener à bonne fin avec les chefs Touareg, lesquels devaient encore nous arriver de Rhat. J'employai principalement ce retard à

recueillir mes notes relatives à la première partie de notre voyage.

Quoique le pachalick du Fezzan consiste, pour la plus grande part, en terrains arides, il renferme aussi d'innombrables endroits bien cultivés et présente, par sa situation géographique, un centre de rapports commerciaux entre les contrées les plus diverses de cette partie du globe. Il est conséquemment peu croyable que ce territoire ne renferme qu'une population de 60,000 âmes ; toutes les parties du Fezzan offrent aux yeux du voyageur la même image de la décadence et de la plus complète pauvreté. En réalité, Sokna et Moursouk y sont les seuls endroits qui présentent l'aspect de quelque vie et de quelque bien-être.

La ville de Moursouk elle-même, n'a qu'un circuit d'un peu moins de deux milles anglais. Les murailles en sont faites d'argile qui brille partout d'incrustations salines, et sont pourvues de bastions ronds ou carrés, en partie mal conservés. Des trois portes de la ville, celle du côté de l'orient est la principale ; celle de l'ouest est moins vaste, et celle du nord est fort petite. La partie méridionale n'a pas de porte et a été fort dévastée par Abd El Djelil. La ville est encore beaucoup trop étendue pour sa rare population qui ne s'élève qu'à 2800 âmes, y compris les quatre cents hommes de garnison. La plus grande partie de la ville, principalement à quelque distance du bazar, n'est que peu peuplée et à moitié ruinée. Une particularité caractéristique, qui démontre que Moursouk a plus d'affinité avec le Soudan qu'avec les contrées habitées par les Arabes, est la vaste esplanade ou *dendal*, qui s'étend depuis la porte orientale jusqu'à la forteresse, et qui donne à la partie principale de la ville plus d'air, mais aussi plus de chaleur. Le bazar est

naturellement le quartier le plus fréquenté et offre une situation très commode pour les marchands et les acheteurs, par les travées, reposant sur des troncs de palmier, qui s'étendent des deux côtés de la partie intérieure du *dendal*. La *kasbah* a des murs d'une grande épaisseur et ne renferme que des salles de petite dimension. La partie extérieure est occupée par une caserne ou *kischlah*, fort belle pour ce pays, composée d'un vaste bâtiment carré contenant une spacieuse place d'armes. Cette caserne, quoique ne renfermant, comme je l'ai dit, que quatre cents hommes, est assez grande pour en contenir deux mille. Ces troupes sont bien logées et beaucoup mieux nourries que le reste de la population en général ; les habitants du Fezzan n'en craignent pas moins par dessus tout le service militaire, dont ils cherchent à s'affranchir par tous les moyens en leur pouvoir.

L'aspect extérieur de la ville n'est pas désagréable et a même quelque chose de pittoresque. Par contre, la sécheresse extrême de la localité en rend le séjour des plus incommodes. Moursouk gît dans un *hofrah* ou bas-fond du plateau, entouré d'une pente sablonneuse légèrement inclinée. Cette situation particulière enlève à la ville toute circulation d'air salubre ; le sol, humecté de pluies rares et de peu de durée, remplit parfois l'air de grains de sable qui rendent encore plus insupportable l'ardeur des rayons du soleil. D'autre part, le côté nord de la cité est empesté par les salines où les eaux s'amassent, stagnantes, et remplissent l'air, en croupissant, de miasmes pernicieux. L'homme ne peut y fuir l'accablante chaleur du climat, qu'en se retirant dans l'ombre de ses habitations, et n'y trouve d'autres distractions que les plaisirs des sens. L'usage excessif que

l'on y fait du vin de palmier contribue puissamment, peut-être, à produire les fièvres qui règnent à Moursouk.

Les plantations qui entourent la ville irrégulièrement et sans symétrie, présentent le même caractère d'ardente sécheresse. Sauf de rares endroits, ombragés de dattiers touffus, il ne s'y trouve guère d'arbres fruitiers, tels que grenadiers, figuiers ou poiriers; à part les oignons, les légumes y sont extrêmement rares. Quant au lait, si ce n'est à l'exception d'une très petite quantité de lait de chèvre, il constitue un article de luxe.

Sous le rapport du commerce, la situation de Moursouk est peu favorable, attendu que cette ville n'est qu'une place intermédiaire, et non pas un lieu de résidence de riches négociants ni un centre de relations commerciales. Les marchands étrangers prennent avec eux le produit de leurs marchandises vendues; les Medjabera emportant leur bénéfice à Djalo, les Tebou ou les Teda, à Bilma ou Bornou, et les indigènes du Taouat, vers leurs contrées respectives. Un petit nombre seulement des principaux marchands de Moursouk y restent constamment fixés. Cela tient peut-être au manque absolu de vie sociale, quoique certains des habitants les plus aisés semblent y mener un train de maison assez agréable. On peut aussi remarquer, dans d'autres parties du vaste empire ottoman, combien toute existence nationale se dissout sous le joug des Turcs, et combien la vie civile s'y traîne péniblement. Le total des impôts annuels, à Moursouk, forme une somme équivalente à 100,000 florins d'Autriche; les sept huitièmes en proviennent de la traite des esclaves, ce qui fait que l'abolition de ce trafic est complétement nulle, quant à Moursouk.

CHAPITRE IV.

DE MOURSOUK A RHAT.

De Moursouk, deux voies principales conduisent vers le midi; la plus directe des deux est celle de l'est, qui traverse le territoire du Tebou et, passant par Bilma, conduit à Koukaoua; l'autre, la route occidentale, passe par le pays des Touareg et se dirige, par Rhat et Aïr, vers Katsena et Kano. Cette dernière est de beaucoup la plus favorable pour les relations commerciales, car, tandis que les Touareg sont toujours prêts à fournir n'importe quel nombre de chameaux pour le transport des marchandises, et offrent par conséquent des garanties de sécurité, la route de Bornou est si mauvaise et si dangereuse, que le marchand doit la parcourir avec ses propres chameaux et à ses risques et périls. Cette raison, et notre désir d'explorer l'intéressant pays de montagnes d'Aïr ou Asben, que nul Européen n'avait encore foulé, nous firent choisir cette dernière direction. Toutefois, pour pouvoir voyager avec une apparence

de sécurité, nous dûmes absolument nous mettre sous la protection de quelque chef puissant. Nous rencontrâmes à Moursouk un homme, comme envoyé de la Providence et parfaitement apte à remplir sa mission, qui nous servit d'intermédiaire avec les contrées que nous avions à visiter. Il se nommait Mohammed Boro, et portait le titre de Serki n Touraoua, ou « Chef des Blancs. » Il résidait habituellement à Agades et, quoiqu'il n'exerçât évidemment pas l'autorité qu'impliquait son titre, il était dans l'intimité la plus étroite du sultan d'Agades. Il avait, en outre, une maison et de nombreuses alliances dans Sokoto, et jouissait généralement d'une grande influence. Tout cela, comme nous n'en eûmes que trop la preuve dans la suite de notre voyage, le mettait à même de nous favoriser ou de nous nuire, selon son bon plaisir. Il revenait précisément d'un pélerinage à la Mecque et nous avait été chaudement recommandé par Hassan Pacha, l'ancien gouverneur du Fezzan, qui connaissait parfaitement les rapports politiques du Soudan. Le consul anglais, M. Gagliouffi, se méprit seul sur la valeur de cet homme; quoiqu'il se fût assuré que le succès de notre expédition se trouvât entièrement aux mains de Mohammed El Boro, il lui témoigna, par le don d'une brebis maigre et d'un petit pain de sucre, un mépris qui nous valut, non pas l'amitié de ce puissant personnage, mais au contraire son animosité la plus ardente.

Par contre, M. Gagliouffi avait écrit aux chefs des Asgar Touareg, à Rhat, pour les prévenir de notre arrivée, et les engager à se rendre à Moursouk, afin que nous pussions poursuivre notre voyage sous leur protection. Abstraction faite de ce que cette prétention de notre part devait rendre plus grandes celles des chefs en question, nous eûmes occa-

sion de voir, plus tard, que les chefs de Rhat étaient complétement impuissants à nous protéger sur cette partie de leur propre territoire, et que lorsque nous dûmes passer à travers des tribus Touareg, souvent en état d'hostilité entre elles, il nous fallut souvent acheter par de coûteuses offrandes leur bienveillance qui, en définitive, ne nous donnait pas la moindre certitude pour la protection de nos jours.

Le transport des marchandises appartient complétement, dans la partie occidentale de la route du Soudan, aux Tinylkoum, tribu Touareg, qui habite à l'ouest de Moursouk; il en réside encore un grand nombre dans le Wadi et une autre partie près de la ville de Sebha, entre Sokna et Moursouk. La tribu tout entière se compose d'environ trois cent cinquante ou quatre cents familles vivant dans l'union la plus étroite et agissant d'une seule âme, ou, pour me servir de leur propre expression, « comme la farine qui passe à travers les nombreuses ouvertures d'un crible et tombe toute dans le même vase. » Parfois ces indigènes introduisent à leur foyer quelque belle fille du Fezzan, de sorte que leur sang n'est pas entièrement sans mélange, quoique certaines d'entre eux aient conservé le type berbère le plus pur. Ils appartiennent à une forte secte mahométane fondée par Mohammed El Medani, secte dont la doctrine prescrit spécialement l'abolition du culte des saints.

Ces Tinylkoum entreprirent le transport de nos bagages et furent nos compagnons et nos guides sur toute la route, depuis Moursouk jusqu'à Aïr; quelques-uns même nous accompagnèrent jusqu'à Kano. Ils étaient impatients de partir. Les chefs attendus de Rhat n'étaient cependant pas

encore arrivés, et Richardson ne voulait pas quitter Moursouk avant que nous eussions fait avec eux des conventions pour la protection dont ils avaient à nous entourer. Quant à moi, j'avais la certitude que si je partais auparavant de Moursouk, je n'en arriverais pas une heure plus tôt à destination. Néanmoins, j'échangeai volontiers mon commode logement de la maison de M. Gaglioufi, contre ma tente, car je m'étais fait un principe de ne jamais commencer un long voyage sans me préparer graduellement à ses épreuves et à l'influence ardente des rayons du soleil, et d'éviter le brusque passage de la paisible vie des cités à l'existence agitée du voyageur.

Nous quittâmes donc la ville, Overweg et moi, dans la matinée du 13 juin, accompagnés de M. Gaglioufi et de quelques indigènes avec lesquels nous nous étions liés. Nous prîmes cordialement congé de l'agent anglais. Il nous avait reçus et traités en toute hospitalité et s'était efforcé de contribuer, par tous les moyens en son pouvoir, au succès de notre expédition. Il nous fut très préjudiciable, par la suite, qu'il eût envisagé ses propres intérêts dans la fourniture des marchandises dont il avait à pourvoir l'expédition, mais cette circonstance ne saurait, dans sa situation, constituer un très grand grief à sa charge.

Nous suivîmes, en général, la direction occidentale, sur la route par laquelle nous étions arrivés à Moursouk. Nous nous abritâmes, pendant la chaleur du milieu du jour, à l'ombre de la petite plantation de Shergan, et nous rafraîchîmes à la riche source voisine. Nous espérions retrouver notre bagage qui avait été expédié, depuis plusieurs jours, de Moursouk, à Om El Hammam, village à moitié ruiné et abandonné, près duquel nous dressâmes notre tente; mais

nos chameliers avaient toujours continué leur route vers leur village natal de Tigger Ourtin ou Tigger Ode. Nous les y suivîmes le lendemain matin, puis nous fîmes presque un angle droit vers le nord. Nous restâmes à Tigger Ode jusqu'au matin du 19 juin, pour attendre le reste de notre caravane. Toutes ces journées comptèrent parmi les plus chaudes que nous eûmes à subir pendant notre voyage : le 14 juin, à une heure et demie de l'après-midi, nous avions une température de 42° centigrades; le 15 juin à midi, le thermomètre marquait 44°, et le 17, vers deux heures, 46°. Nous pouvions augurer de là, ce qui devait nous attendre dans la suite.

Mohammed Boro, qui avait quitté Moursouk avant nous, était également campé en cet endroit. Nous lui rendîmes visite et y apprîmes de lui qu'il avait consommé tous ses vivres en nous attendant. Nous tâchâmes de le tranquilliser en lui envoyant une bonne provision de dattes et de blé.

J'utilisai le temps de notre station, à faire des excursions et des promenades dans les environs de Tigger Ourtin. Ce village, habité par les Tinylkoum, est entièrement construit de branches de palmier. J'y observai plusieurs scènes vives et pleines d'intérêt. Tandis que les hommes se livraient, sur une colline voisine, à leurs prières, les femmes s'occupaient activement de réunir, pour leurs époux, les provisions nécessaires au grand voyage qu'ils allaient entreprendre. Entre les deux groupes se trouvaient les enfants, jouant avec l'insouciance de leur âge. La principale richesse de ces gens consiste en chameaux; en outre, ils possèdent encore un assez grand nombre de moutons.

Dans mes diverses excursions à travers la vallée, je recon-

nus, à peu de distance et vers le nord-ouest, quelques beaux et pittoresques groupes de palmiers. Ce qu'il y avait, toutefois, de plus digne d'attention, c'était le vieux village, entièrement bâti d'argile, et qui, tout en étant complétement abandonné, est néanmoins entouré d'une ceinture touffue de dattiers.

Le 17 et le 18 juin arrivèrent enfin la majeure partie de nos compagnons de route, ainsi que notre bagage. Il ne manquait plus que les chefs Touareg, pour pouvoir nous mettre définitivement en marche. Nous partîmes, le matin du 19 juin; notre caravane présentait un aspect agréable et des plus animés; car, tandis que la molle coutume des Arabes, qui laissent leurs chameaux errer à droite et à gauche, est extrêmement désagréable pour le voyageur, il y a, au contraire, quelque chose de réellement beau dans toute une rangée de ces animaux attachés à la file et marchant, conduits par un seul homme, d'un pas égal et ininterrompu. Cette coutume des peuples de l'intérieur est empreinte d'une profonde gravité que partage l'âme du voyageur. Nous marchâmes donc ainsi, non pas encore vers le midi, mais toujours vers l'ouest; toutefois, nous pouvions espérer rencontrer, même dans cette direction, des contrées nouvelles, encore inexplorées.

Nous suivîmes la lisière méridionale de la plantation d'Aghar et nous repassâmes à l'endroit où nous avions campé précédemment. Plus tard, nous foulâmes un terrain sablonneux, qui portait quelques groupes isolés de palmiers. Parmi ceux-ci, je remarquai un dattier fort curieux, au double tronc couronné de deux cimes distinctes. Certains palmiers, chez lesquels cette forme est fréquente, ne se trouvent pas plus au nord que Seloufiet, sur la route que

nous avions à parcourir; mais, autant qu'il m'en souvient, je n'ai jamais remarqué un second dattier ainsi bifurqué.

Nous passâmes ensuite le village Tessaoua ou Ta Saoua, que ses tours et ses murailles d'argile font paraître beaucoup plus important qu'il n'est en réalité. Nous campâmes, un peu plus loin, sur le sable nu. A peine étions-nous installés, que nous apprîmes enfin l'arrivée des chefs de Rhat. C'étaient Hatita, fils de Choden, Outeti, fils aîné de Schafo, un fils cadet de ce dernier et sept autres individus. Nous fûmes fort heureux de les voir, attendu que nous ne pouvions quitter Moursouk sans eux; par contre, leur présence nous mit dans une très fausse position envers Mohammed Boro. Cet éminent personnage nous avait longtemps attendus, dans la pensée que le succès de notre expédition ne dépendait que de sa protection. Il se figura donc que nous ne voulions avoir affaire qu'aux chefs de Rhat et que nous nous étions moqués de lui. Ardent et irascible, il éclata contre nous en une colère sans bornes, accompagnée de menaces dont les amères épreuves que nous rencontrâmes par la suite, ne nous démontrèrent que trop la sincérité.

Une soirée magnifique succéda à cette journée brûlante; m'étendant au clair de lune, devant notre campement, j'écoutai avec une religieuse attention la prière grave et fervente des Tinylkoum, qui, accompagnée souvent de la syllabe « *ha ha* » proférée d'une voix traînante, s'élève tantôt à une harmonie puissante et semblable au bruit des orages, tantôt semble s'éteindre dans le lointain, comme un murmure mélancolique et mystérieux. Par cette belle nuit, au milieu de ce paysage décoré de palmiers à l'aspect fantastique, cet hymne aux notes sourdes, était bien fait pour

exciter, dans l'âme de l'auditeur, une impression profonde. Comme je l'ai déjà dit, plus haut, les Tinylkoum appartiennent à une secte puissante, instituée par Mohammed El Medani. Il est digne de remarque que, tandis que l'islamisme marche à pas rapides vers sa chute, sur les côtes de la Méditerranée, il se trouve dans l'Afrique intérieure quelques sectes ferventes qui réunissent encore ses derniers zélateurs. J'avoue éprouver de la satisfaction à la vue de cette expansion d'une grande secte de l'islamisme, car je ne vois pas de progrès dans l'indifférence ou le mépris que peuvent nourrir les mahométans à l'égard de leurs propres doctrines religieuses; bien plus, je crois encore à la vitalité de l'islamisme, pourvu qu'un réformateur vienne le régénérer.

Le lendemain matin, 20 juin, les chefs de Rath vinrent nous faire visite. Hatita était un vieillard d'un abord affectueux, connaissant bien les Européens, par les rapports d'amitié qu'il avait noués précédemment avec le capitaine Lyon. Outeti, par contre, était un robuste Targi, qui ne nous montra son visage ni ne proféra un seul mot. Hatita désirait que nous ne nous missions pas en route avant son retour de Moursouk; nos chameliers, au contraire, se montraient peu disposés à séjourner davantage en cet endroit.

Dans cette conjoncture, je résolus de retourner encore une fois à Moursouk, pour m'instruire des conventions qui devaient être arrêtées entre nous. Je partis à cinq heures du soir, et après m'être reposé quelques heures à Serghan, je rentrai à Moursouk, le lendemain matin à sept heures. Je n'y trouvai encore aucune nouvelle de nos amis de Rhat. Ce ne fut qu'après le coucher du soleil, qu'ils arrivèrent; j'allai à leur rencontre et les accompagnai pour rentrer en

ville. Après de longues négociations, ce ne fut que le 24 juin que nous en vînmes à conclure. La somme que je leur allouai, — environ deux cents piastres d'Espagne, — eût été fort modérée, si les chefs s'étaient engagés à nous remettre, sains et saufs, sous la protection d'Annour, le chef des Kel Owi. Ils ne voulurent pas souscrire d'une manière positive à cette condition, ce qui fit que notre argent fut, pour ainsi dire, jeté.

Aussitôt que nous eûmes terminé, je me hâtai de retourner à Tessaoua, où j'arrivai encore avant minuit. Pendant mon absence, les Tinylkoum étaient partis plus loin avec notre bagage, et nous dûmes les suivre le lendemain, 25 juin, sans pouvoir attendre M. Richardson. Après avoir laissé derrière nous quelques collines de sable, nous entrâmes dans le Wadi Aberdjouch ou Berdjouch, bas-fond long et étroit, qui s'étend, vers l'occident, jusqu'à la vallée d'El Aouen et que nous dûmes suivre dans toute sa longueur. Ce Wadi produit de l'herbe pour les moutons et les chameaux, et des *talha*, qui croissent isolés. Nous nous établîmes près de la source de Scharaba, dans un endroit où le terrain s'abaisse considérablement; car la source s'élève à neuf cents pieds au dessus du niveau de la mer, et à six cents seulement, au dessus de celui de Moursouk. En outre, elle ne donne d'eau que pendant deux ou trois mois de l'année.

Vers le soir, vint s'établir, au même endroit, une *kafla*, composée de vingt-trois femmes esclaves et de cinq chameaux. Le conducteur de cette caravane était Mohammed Troumba, ou El Akerout, homme actif et énergique qui me rendit plus tard, en 1853, un grand service, à Sinder, en me conduisant à bon port un envoi de mille piastres. Il

arrivait, pour lors, à marches forcées, directement du midi, et n'était parti de Sinder que depuis soixante-cinq jours, et d'Asben, depuis trente-trois. Il nous annonça une grande lutte entre les Kel Owi et les Ouelad Sliman, et évaluait à sept mille le nombre des combattants. Une grande cherté, disait-il, régnait, par suite, à Asben. Il nous dit encore qu'il avait beaucoup plu dans le désert, et que, par conséquent, les sources seraient pleines d'eau, mais il m'avertit, en même temps, de me tenir en garde contre les froids intenses de la nuit.

La marche du lendemain, 26 juin, nous conduisit plus loin dans le Wadi Berdjouch. Nous laissâmes à notre gauche les ruines du Kasr Scharaba. Nous dûmes contourner une colline, qui s'élevait à environ trois cent cinquante pieds au dessus de la vallée. Nous campâmes dans un endroit ouvert et fort agréable, et une nuit fraîche nous rendit des forces pour la marche à venir, qui ne devait pas encore nous faire sortir du long et monotone Wadi Berdjouch. Ce dernier forme évidemment la grande voie naturelle entre le Fezzan et le désert occidental. Le Wadi doit, toutefois, revêtir par moments un tout autre aspect, lorsque des torrents d'eau pluviale s'y jettent avec impétuosité; dans l'après-midi, nous vîmes plusieurs endroits où l'eau s'était creusé un lit de cinq pieds de profondeur, au fond duquel la vase avait encore conservé un reste d'humidité. Nous trouvâmes, au moyen de notre chaîne, que nous parcourions un demi mille anglais de chemin en treize minutes. Nous fîmes halte dans un fort beau site, du nom d'Hamaoua, et l'air frais du désert nous fit tant de plaisir que nous ne déployâmes pas nos tentes.

Le lendemain matin, 28 juin, une heure après notre

départ, nous passâmes près d'une source nommée Ahitsa, et bientôt nous aperçûmes deux tentes blanches, dans le lointain. C'était le campement de notre *kafla* que nous rejoignions, enfin, de nouveau. Elle s'était établie dans un endroit herbu et entouré d'un grand nombre de *talha*. Les chameaux y trouvaient un fourrage excellent. Une autre troupe de Tinylkoum, qui y faisaient paître les leurs, ainsi que des moutons, étaient couchés sous les arbres, au bord du chemin. Cette scène offrait un aspect brillant et plein de vie.

Lorsque nous partîmes, le lendemain matin, 29 juin, notre troupe se composait de soixante-deux chameaux. Overweg et moi nous fîmes, pendant un certain temps, la chasse à quelques gazelles qui se montraient dans la vallée. Après une courte marche, nous campâmes dans les environs du puits Em Enessa, qui contient de l'eau pendant une certaine partie de l'année. Nous y restâmes les deux jours suivants, afin de donner le temps de nous rejoindre à Richardson et aux chefs des Asgar. Je passai agréablement ce temps, partie en écrivant et me livrant à l'étude, partie en parcourant les environs et me laissant aller à mes pensées.

Le 2 juillet, nous apprîmes que nos amis étaient à peu de distance de nous, et nous poursuivîmes notre chemin. Finalement, nous sortîmes de cet interminable Wadi Aberdjouch, et nous ne tardâmes pas à atteindre le Wadi El Aouen, large vallée qui, agrandie par quelques petites sinuosités décrites sur le versant du plateau septentrional, descend vers les montagnes de sable du midi. A cet endroit l'eau des pluies, s'élançant en deux torrents, du haut des terrains supérieurs, a formé un bassin d'environ cent pieds de long et cinquante de large qui donne au paysage un

caractère fort attrayant. Nous choisîmes notre lieu de campement à peu de distance de ce bassin où chacun s'empressa de se livrer aux plaisirs du bain, tandis qu'une quantité de poules altérées voltigeaient aux alentours, épiant le moment de pouvoir se rafraîchir.

L'après-midi arrivèrent enfin, Richardson ainsi que les chefs des Asgar, et tout semblait présager une suite de circonstances favorables, quand l'horizon se rembrunit de nouveau. Le soir, Hatita nous fit demander un entretien. Il nous apprit comme quoi il lui fallait un mois pour terminer les préparatifs du voyage vers Aïr, tandis que, d'un autre côté, il était nécessaire d'y envoyer un émissaire pour nous annoncer et demander au chef de la contrée l'autorisation de la traverser. Il nous fallait, dans tous les cas, attendre la réponse, et nous devions nous séparer de notre *kafla* pour aller avec eux à Rhat acheter ou louer d'autres chameaux. En présence de ces injustes prétentions, qui n'avaient d'autre but que de nous extorquer de l'argent, nous déclarâmes positivement que nous entendions suivre avec notre *kafla* la route directe du Soudan et que, de toute manière, nous ne voulions pas rester à Rhat plus de huit jours. Après avoir tourné et retourné la question dans tous les sens, nous finîmes par nous résoudre à aller à Rhat avec Hatita; nos chameliers, de leur côté, devaient suivre avec nos bagages la route directe vers Arikim, source située à trois journées au midi de Rhat, et nous leur promîmes une légère indemnité pour chaque jour qu'ils seraient obligés de nous y attendre. Nous commencions déjà à expier la manière insuffisante dont avaient été conclues, à Moursouk, nos conventions avec les chefs.

Toutes ces discussions avec les chefs Asgar, nous retin-

rent plusieurs jours auprès du bassin d'El Aouen. Je profitai de ce temps pour me livrer à quelques excursions dans les environs. Du haut des montagnes voisines, je contemplai un panorama très intéressant des sinuosités variées de la vallée. De nombreuses traces de pas de gazelles m'indiquèrent que ces animaux y vivaient en grand nombre.

Quoique nous éprouvassions du regret de nous séparer des Tinylkoum et de notre bagage, nous fûmes heureux de pouvoir enfin continuer notre voyage, le 5 juillet. Depuis la source de Scharaba, nous avions constamment monté et ce jour là, notre route accusait une pente assez forte. Je marchais en avant du reste de la troupe, à côté d'Hatita et de ses compagnons. Le vieux chef se montrait, avec moi, honnête et prévenant, et mettait en œuvre toutes les ressources de son adresse pour m'arracher quelque présent, soit une paire de pistolets, un tapis, un burnous ou autre chose semblable. Quoique cela ne lui réussît point, il continua à me témoigner de la bienveillance et parut prendre plaisir à ma société. Aussi pus-je à peine trouver mauvais qu'il cherchât à améliorer à mes dépens son mobilier nomade. Nous campâmes dans le Wadi Elghom Ode, ou « la Vallée aux Chameaux, » qui forme, dans le plateau pierreux, une profonde échancrure s'étendant du nord au midi, et qui, ornée d'une végétation abondante, offre un coup d'œil fort agréable. Une belle et fraîche matinée ouvrit la journée du lendemain. Une petite *kafla* qui arrivait du Soudan, nous apprit deux bonnes et importantes nouvelles; la première, qu'il était arrivé avec eux à Rhat cinq membres de la famille d'Annour, chef des Kel Owi, lesquels se proposaient de retourner immédiatement dans leur pays; la seconde, que l'expédition des Kel Owi était rentrée

à Kanem, après avoir complétement battu les Ouelad Sliman.

Nous n'avions pas fait trois milles de chemin, que nos compagnons se mettaient déjà en devoir de se chercher un lieu de campement dans la vallée Teli Sarhe. Nous ne regrettâmes pas trop notre courte marche, en présence de l'intérêt peu ordinaire qu'éveillait en nous l'aspect de cette vallée, renfermée entre des parois de roc abruptes et ornée de magnifiques *talha*. Du côté occidental, où nous nous établimes, près d'un embranchement qui se relie à la partie principale, se trouvait une mare qui renferme de l'eau pendant environ deux mois de l'année.

Notre attention fut attirée par quelques sculptures remarquables, enterrées dans les rochers de grès lisses et escarpés, qui bornent l'angle occidental de la vallée. Ces sculptures, quoique n'étant pas précisément des œuvres d'art d'une exécution parfaite, n'étaient pas non plus de simples ébauches d'un trait bien accentué; elles portaient le cachet d'une main ferme et reposée, bien exercée à ce genre de travaux.

Le groupe dont je conservai l'esquisse est de nature à offrir le plus vif intérêt. A gauche, se trouve une espèce de corps humain avec une tête ressemblant à celle d'un taureau ou plutôt d'une antilope, surmontée de longues cornes tournées en avant. La forme particulière du bras droit, qui figure assez bien une rame, est le résultat de l'imperfection du travail. Le personnage représenté porte de la main gauche un arc et une flèche. Entre les jambes de ce maigre corps, descend une longue queue qui en forme l'appendice. Il se trouve fortement incliné en avant, dans l'attitude de la course ou de l'agression. En face de cette figure s'en trouve une autre

plus petite, mais non moins remarquable, représentant un corps, humain jusqu'aux épaules, surmonté d'une tête d'animal qui rappelle celle de l'ibis égyptien. Cette petite tête pointue est ornée de trois oreilles ou de deux oreilles et d'une troisième proéminence, et porte une espèce de capuchon qui accuse également le caractère de l'art égyptien. Ce second personnage porte également un arc dans la main droite. Entre ces deux formes semi-humaines, qui semblent se livrer entre elles à une lutte, se trouve sculpté, avec non moins de précision, un bœuf de proportions relativement plus petites. Seulement les sabots sont omis et les jambes se terminent en pointe. Ce bœuf a la face tournée à droite, du côté de la seconde figure. Le bloc qui porte ces sculptures a environ quatre pieds de haut sur trois de large.

La vue de ce groupe singulier fait naître une double question : celle de savoir à quel peuple il doit être attribué, et quel peut en être le sujet. Il est évident qu'un barbare ne connaissant pas les arts du dessin et ne s'y étant jamais exercé, n'était pas capable de graver dans la pierre ces étranges figures avec autant de précision et de fermeté. On ne peut pas non plus attribuer à ces sculptures une origine romaine, attendu qu'elles ne présentent aucun caractère du style romain. Je n'oserais cependant non plus leur assigner une origine égyptienne, malgré toute l'apparence qu'elles en offrent. Peut-être faut-il faire remonter ce travail aux habitants primitifs de ces contrées, les Garamantes, et y reconnaître une influence carthaginoise.

Le sujet de ce morceau de sculpture est évidemment mythologique, et paraît rappeler deux dieux se disputant la même victime. D'après une explication que m'a donnée le professeur Movers, et qui me paraît vraisemblable, la figure

de gauche représente l'Apollon garamante, et celle de droite Hermès. Apollon est le père mythique de Garamas, le patriarche des Garamantes, chez lesquels le bétail était en haute vénération. Hermès est fréquemment représenté avec une tête d'ibis sur les tombeaux égyptiens, ainsi que sur les monnaies tyriennes, et passe positivement pour avoir été le rival d'Apollon auprès de la mère de Garamas. Peut-être peut-on aussi rapporter le sujet du morceau de sculpture en question, au vol de bétail commis par Hermès et chanté souvent par les anciens poètes, ou à la dispute de ce dieu et d'Apollon, pour la possession des troupeaux.

Une autre sculpture, qui se trouve taillée dans un bloc de cinq pieds de haut et de douze pieds de long, est de nature à confirmer cette opinion. Cette sculpture a pour sujet un groupe de bestiaux placés de différentes manières, mais se dirigeant tous vers la droite. Le bloc est brisé de ce côté, qui représentait probablement le puits ou l'abreuvoir où ces animaux étaient censés aller boire. Ce morceau est traité avec plus de fermeté encore que le premier; quelques-uns des animaux qu'il représente sont admirablement exécutés; seulement, comme dans le premier travail, ils sont dépourvus de pieds.

En supposant que cette image retrace quelque endroit pourvu d'eau et situé sur la grande voie qui conduit vers l'intérieur du continent, il paraît étrange qu'il ne s'y trouve pas de chameau, ce compagnon inséparable des tribus nomades de l'Afrique septentrionale. Mais cette circonstance témoigne une fois de plus du fait reconnu comme incontestable, que le chameau n'est pas originaire de l'Afrique du nord, mais qu'il y fut introduit plus tard, au temps des rois

numides, et ne commença à être en usage dans ces régions occidentales, que vers le IVe siècle de notre ère. Dans les districts orientaux il fut importé un peu plus tôt, soit vers le temps de Ptolémée, et y était déjà parfaitement acclimaté au IIIe siècle. Ces sculptures remontent probablement à l'époque où l'on ne se servait que de bétail comme bêtes de somme.

Un second groupe semblable, et peut-être encore plus richement travaillé, orne un autre bloc, mais est trop endommagé pour que l'on puisse en distinguer les détails. L'on n'y reconnait plus que la forme d'un âne et d'un cheval, au milieu de plusieurs bêtes à cornes.

Sur une autre pierre, je vis un bœuf sautant à travers un cercle ou un anneau. Cette image a sans aucun doute une signification allégorique; peut-être représente-t-elle l'entrée de la victime dans le cercle sacré. Des cercles semblables se trouvent répandus, en réalité, dans toute l'Afrique septentrionale, et près de l'abreuvoir où nous nous trouvions nous en vîmes un, fort régulièrement construit en vastes blocs de pierre, sur le versant sud-ouest de la montagne.

Les pentes de rochers qui couvrent la pièce d'eau, de l'autre côté de la vallée, sont couvertes d'inscriptions Tefinagh tracées fort négligemment.

Étendu sous un arbre magnifique, je m'abandonnai à mes rêveries sur la décadence de cette contrée. Elle fut jadis la patrie d'une race de nègres, qui en furent chassés plus tard par les Berbères; mais ceux-ci étaient, dans l'origine, fort différents de ce qu'ils sont de nos jours; ce n'est même que des Arabes qu'ils ont pris le chameau, ce fidèle compagnon de leur existence. Vers le soir, la vallée fut animée par mainte scène intéressante, entre autres par l'arrivée

d'une caravane de pèlerins qui revenait de la Mecque, pour s'en retourner au Maroc et vers Taouat. L'air retentissait des cris des chameliers et de leurs bêtes qui se pressaient vers l'abreuvoir avec une égale ardeur; cette scène, éclairée des derniers rayons du soleil s'abaissant derrière les rochers, formait un tableau des plus pittoresques.

Le lendemain, 7 juin, nous ne fîmes qu'une courte marche. Au commencement nous montâmes constamment. Après quatre milles de chemin, nous arrivâmes, par un ravin profondément coupé, dans une autre vallée nommée Erasar n Hagarne, large et régulière, bordée de rochers hauts de cent cinquante à deux cents pieds, et couverts d'une végétation abondante. Nous suivîmes les sinuosités de ce Wadi, et nous campâmes dans un endroit où il reçoit une autre vallée du nom de Aman Semmedne. Cet embranchement de vallée tire son nom de l'eau fraîche qui y descend du plateau de temps à autre, et y laisse un lit profondément creusé, reconnaissable en tout temps.

Lorsque la chaleur du soleil se fut un peu affaiblie, je me promenai dans la vallée, et j'entrepris d'escalader un rocher qui s'élève à une hauteur de cinq cents pieds en face de l'embouchure de l'Erasar Aman Semmedne. Les pentes de rochers s'y trouvent en couches régulières et fendues en blocs séparés qui lui donnent un aspect fort imposant. J'y trouvai aussi l'image d'un bœuf gravé dans le même style que les sculptures de Teli Sarhe, mais il a dû y en avoir autrefois bien plus de ce genre. Sur le haut du rocher se trouve un cercle, composé de pierres régulièrement juxtaposées, qui a très probablement servi pour les sacrifices, aux habitants primitifs de cette contrée.

Le lendemain matin, 8 juillet, nous nous mîmes en mar-

che de bonne heure, et notre route fut fort intéressante, par le passage que nous fîmes du beau défilé de Rhalle. Pendant les trois premiers milles, nous voyageâmes encore le long de la grande vallée. La forme normale d'un Wadi disparut ensuite pour faire place à un mélange confus de hauteurs et de bas-fonds, après lequel nous commençâmes à monter dans une vaste vallée nommée Erasar Tissi, qui prend peu à peu un aspect régulier. Bientôt après midi, nous arrivâmes au bord du défilé qui s'élève à plus de deux mille pieds au dessus du niveau de la mer, et offre une séparation parfaite entre les eaux du plateau de Moursouk et celles de la plaine de Taïta; car vers l'ouest le terrain s'abaisse graduellement jusqu'au puits de Scharaba, tandis que de l'autre côté il descend brusquement dans la plaine stérile et pierreuse de Taïta, qui s'étend jusqu'à la frontière occidentale du Fezzan; le défilé de Rhalle forme, à cet endroit, un canal profond et empreint du caractère le plus remarquable.

Le commencement du ravin était plutôt rude que sauvage, et les parois de grès en étaient plus déchirées et crevassées que raides et grandioses; une descente d'une demi-heure nous en fit voir une partie fort curieuse. Des deux côtés de l'étroit passage, s'élevaient, à une hauteur de cent pieds, des murailles de rochers à pic, composées d'énormes couches de marne et de grès, qui se rapprochaient quelquefois au point de ne plus laisser entre elles qu'un espace de six pieds. Le sol et les parois du défilé sont polis comme s'ils avaient subi l'influence du travail de l'homme. Cette gorge étroite et profonde n'est pas droite mais serpente en sinuosités nombreuses à travers les rochers, entre lesquels il ne pénètre du haut qu'une demi-clarté. Dans le cas de

nouvelles hostilités, il pourrait offrir aux Touareg un boulevard excellent et facile à défendre contre les Turcs. Toutefois il ne forme pas frontière, mais est considéré comme appartenant au Fezzan. Il ne nous fut pas aisé de transporter notre barque à travers les méandres de cet étroit ravin. Là où il commençait à s'élargir, il se trouvait des deux côtés des crevasses assez remarquables ; celle de droite, avec ses parois lisses et arrondies, ressemblait beaucoup à l'oreille de Denys à Syracuse.

Après être descendus pendant quatre heures, nous débouchâmes dans la plaine, située à six cents pieds au dessus du point le plus élevé du défilé. Nous y jouîmes d'un coup d'œil grandiose sur les raides murailles de rochers du plateau, s'avançant dans la plaine comme de longs promontoires. Ceux-ci n'étaient interrompus, de temps en temps, que par des montagnes isolées, parmi lesquelles il y en avait une fort remarquable par sa base qui présentait, du côté par où nous arrivions, trois grottes contigues. Vers le coucher du soleil, nous campâmes dans le profond Erasar n Tesse qui offrait un peu d'herbes et quelques *talha*.

Nous arrivâmes alors dans un site stérile et d'un aspect uniforme. Pendant les deux jours suivants, 9 et 10 juillet, nous marchâmes dans la plaine de Taïta, aride et couverte de grès et de pierre calcaire. Cette contrée est si pauvre en végétation que mes gens avaient été obligés de se munir, dans la vallée d'Haggarne, d'une petite provision d'herbes pour nos chameaux. Aussi la vie animale y est-elle complétement nulle, et, sauf quelques lézards et quelques escarbots, nous n'y aperçûmes aucun être vivant. Au delà de la vallée de n Kassewa, nous descendîmes dans un bas-fond considérable, au sol rude et calcaire. En cet endroit nous quittâmes

le territoire turc; ce point situé à 11° longitude ouest de Greenwich, est considéré comme formant la frontière entre le Fezzan et le pays des Hogar Touareg.

Nous nous approchions peu à peu de la chaîne de l'Akakous, et nous en aperçûmes bientôt la crête singulièrement découpée, qui s'étend très loin du nord au midi, précédée de plusieurs monticules de sable. Arrivés à trois milles de la montagne, nous dressâmes nos tentes dans la vallée de Telia, non loin d'un groupe de *talha*, et dans le voisinage d'une source. Nous restâmes deux jours en cet endroit, situé, d'après le calcul d'Overweg, à quatorze cent trente-cinq pieds au dessus du niveau de la mer.

La vallée de Telia qui est fort plate, et qu'interrompent çà et là des collines de sable, s'étend vers le nord-ouest, parallèlement à la chaîne de l'Akakous, et rejoint plus tard la vallée d'Ilaghlarhen. Il s'y trouve quelques *ethel* isolés, et, dans certains endroits, de larges bandes de végétation. Pendant que nous nous y reposions, notre plus fidèle serviteur Mohammed, de Gatron, se sentit piqué à la jambe, assez tard dans la soirée. L'obscurité ne nous permit pas de distinguer si c'était la piqûre d'un scorpion ou la morsure d'un serpent. Nous appliquâmes immédiatement de l'ammoniaque sur la plaie, et nous bandâmes le membre blessé. Malgré cette précaution, le malheureux resta fort malade pendant vingt-quatre heures, et était tellement incapable de se mouvoir, que pendant la marche suivante, nous fûmes obligés de l'attacher sur son chameau.

Il existe un chemin moins long, mais plus difficile, qui conduit de la vallée de Telia à Rhat, en passant par la montagne, tandis qu'il y en a un autre, plus aisé, mais plus long, qui contourne cette dernière, au nord. Il avait été question,

d'abord, que nous trois voyageurs, nous aurions suivi avec Hatita le chemin le plus court, qui nous aurait sans doute offert un vaste champ d'observations géologiques. Mais lorsque nous nous mîmes finalement en route le 15 juillet, nous donnâmes la préférence à l'autre. Après avoir marché à peu près cinq milles vers le nord-ouest, dans un terrain sablonneux et siliceux, nous atteignîmes la vallée de Ilaghlarhen, et après une autre marche d'égale longueur, nous arrivâmes dans la montagne, qui se compose de rochers remarquablement crevassés et entrecoupés d'un grand nombre d'étroits défilés. Plus tard, nous passâmes dans un gouffre profond dont les parois paraissaient être d'une nature volcanique; mais un examen plus attentif nous fit découvrir qu'elles ne se composaient que de grès noirci par l'action de l'air et du temps. Après que nous eûmes traversé une gorge où il nous fallut monter d'une centaine de pieds au dessus du niveau de la vallée, nous rencontrâmes une suite de plaines irrégulières, entrecoupées de rochers. Peu à peu, nous changeâmes notre direction du nord-ouest en marchant vers l'ouest, puis vers le midi. Finalement, en contournant le versant du groupe de montagnes, nous arrivâmes dans la vaste vallée Tannessof où nous eûmes un point de vue aussi grandiose que merveilleux. Devant nous s'étendait la crête aiguë et isolée de l'Idinen, et à notre gauche la longue chaîne de l'Akakous, richement illuminée des rayons du soleil couchant. Le sommet le plus élevé, à la pente escarpée, avec son château fort et ses créneaux, brillait d'une éblouissante blancheur; la pente inférieure, plus douce, quoique sauvage et déchirée, étalait ses couches de marne d'un rouge foncé. La vallée est large d'environ cinq milles anglais, et se trouve bornée à l'ouest par des collines, dont le vent avait enlevé le

sable blanc, qui parsemait toute la surface de la vallée. Aussi dûmes-nous nous établir dans un terrain sablonneux où ne croissait pas le moindre brin d'herbe, ou dont, tout au moins, la rare et maigre végétation était ensevelie sous le sable.

Le lendemain, 14 juillet, nous allâmes vers le midi, en suivant l'aride et large vallée de Tannessof. La monotonie du site n'était interrompue, de temps à autre, que par quelques *talha*, quelques buissons d'*ethel*, ou des herbes rabougries. Devant nous s'étendait la cime fantastique du mystérieux mont Idinen, que les indigènes nomment habituellement Kasr Djenoun, « le Palais des fantômes. » Au dessus de la vallée s'élève une chaîne de montagnes en forme de fer à cheval, qui ressemble à une suite de murailles et de tours colossales. Les Touareg croient en effet que la montagne est habitée par des esprits, et en regardent l'ascension comme une profanation. Lorsque Richardson, dans un voyage antérieur, faillit y perdre la vie, ils étaient fermement convaincus qu'il avait été égaré par de mauvais génies et cette idée superstitieuse devait recevoir une confirmation nouvelle. Malgré, ou peut-être plutôt à cause des représentations de nos amis de Rhat, qui avaient voulu nous empêcher de risquer notre vie dans une visite sacrilége aux mauvais esprits, nous résolûmes, Overweg et moi, de gravir la montagne et d'en faire un examen approfondi. Notre détermination n'était pas dictée par le caprice et l'obstination, mais j'étais convaincu que l'Idinen était un ancien lieu d'adoration, et que je pourrais y trouver des sculptures ou des inscriptions dignes d'intérêt. Overweg, de son côté, voulait étudier la structure géognostique de la montagne. L'après-midi, lorsque nous dressâmes nos tentes dans les

environs du puits de Tahala, il était trop tard pour effectuer notre projet. Je m'étendis à l'ombre d'un beau *talha*, et après avoir tracé un croquis de la montagne qui s'étendait devant moi, m'abandonnant au sommeil, je vis en songe les découvertes du lendemain.

Mon *dies ater* était venu. Le matin du 15 juillet nous étions prêts de bonne heure. Ce fut en vain que nous nous adressâmes encore à Hatita et à Outeti pour obtenir d'eux un guide; leurs scrupules religieux restèrent inébranlables. Il était convenu que notre caravane allât jusqu'à la source prochaine, vers laquelle j'espérais retrouver mon chemin en redescendant de la montagne. Je me mis donc en route seul, portant sur le dos une petite outre contenant de l'eau, et muni d'un peu de biscuit sec et de quelques dattes. Overweg me suivit plus tard, et à mon insu, accompagné d'un domestique que lui avait envoyé Richardson.

Au commencement tout alla bien, quoique j'éprouvasse beaucoup de peine à traverser une vaste plaine aride, toute couverte de monceaux de sable et de cailloux noirs. Je traversai ensuite une espèce de fossé abondamment pourvu d'herbe, et qui serpentait entre les monticules de sable, vers la vallée. Ma présence y fit lever quelques antilopes de l'espèce nommée *moher* par les Arabes; mais elles se tinrent bientôt tranquilles, probablement à cause de leurs petits, et restèrent me regarder en agitant la queue. Poursuivant mon chemin sur le sol noir et pierreux, je commençai à me sentir affaibli par la chaleur du soleil. En outre, la distance de notre campement à la montagne, était plus grande qu'elle ne paraissait au premier abord. Je n'avais pas distingué la forme semi-circulaire de la chaîne, et je m'apercevais que la partie moyenne, qui me semblait

la plus aisée à gravir, était aussi la plus éloignée. Je pris donc vers l'est, mais là je rencontrai un obstacle plus sérieux encore, car en montant le plateau, je tombai soudain sur un vaste précipice qui me barrait le chemin vers la montagne. Ce ne fut qu'en appelant toute mon énergie à mon aide, que je parvins à descendre dans le gouffre pour remonter de l'autre côté.

Complétement épuisé, j'atteignis enfin la crête qui s'élève semblable à une muraille, au sommet de la courbe. Je constatai que cette masse de montagnes se composait généralement de couches horizontales de marne reposant sur un lit de pierre calcaire. Sur le versant, je découvris un vaste chaos de blocs de rochers tombés du haut de la montagne. Quant aux inscriptions que j'avais rêvées, il n'y en avait pas plus que de bois de palmiers ensorcelés, qui n'existaient que dans la cervelle de nos amis les Touareg. Mécontent, épuisé de fatigue, je regardai autour de moi avec angoisse; il était dix heures, j'étais sans le moindre abri contre les rayons du soleil dont l'ardeur croissait toujours, et je me sentis forcé de me coucher à terre; mais le repos sans ombre et sans une nourriture fortifiante, était inefficace. Ma faiblesse ne me permettait pas de manger un morceau de biscuit sec ou une datte, et ma petite provision d'eau suffisait à peine à calmer ma soif ardente. Appréhendant que la caravane ne continuât sa route pendant l'après-midi, dans la pensée que je l'aurais devancée, je rassemblai enfin tout mon courage pour atteindre le camp, s'il était possible. Je redescendis dans le gouffre pour retourner dans la plaine et chercher la source en question. Il faisait une chaleur horrible, et, tourmenté par la soif, j'avalai d'un seul trait tout ce qu'il restait encore de ma faible provision d'eau. Je

croyais ainsi me rafraîchir mieux qu'en buvant à petits traits insuffisants. Mais je m'aperçus que l'eau pure ne m'avait guère ranimé. Il était environ midi.

J'atteignis enfin la vallée, et je jetai encore un regard sur la montagne grandiose et sauvage. Mais lorsque je repensai à mon chemin, je vis que je m'étais trompé de direction. Je gravis à grand'peine un monticule de sable pour jeter un coup d'œil sur la vallée, mais je n'aperçus pas une tente, pas un être vivant. Je tirai un coup de pistolet pour me faire entendre : pas de réponse. Le vent d'est qui soufflait violemment, pouvait avoir porté le son vers le désert. Je me traînai péniblement un peu plus loin, entre les monticules de sable, et je tirai un second coup de pistolet, mais aussi vainement que la première fois; je me mis alors dans l'idée que la caravane pouvait encore être en arrière, et je me tins malheureusement dans la direction de l'est. Après avoir regardé pendant quelque temps autour de moi, ce fut avec une joie inexprimable, que j'aperçus à une petite distance, quelques petites huttes rondes appuyées contre des *ethel*, et couvertes de longues herbes. Je me hâtai d'y courir, mais ces huttes étaient désertes; je n'y trouvai ni un être vivant, ni une goutte d'eau.

Mes forces m'avaient complétement abandonné. Je m'assis, ayant en face de moi toute l'étendue de la vaste vallée. J'espérais encore apercevoir bientôt notre caravane; je crus même, un moment, distinguer dans l'éloignement un convoi de chameaux. Mais c'était une illusion, rien au monde ne produisant plus de mirages que les vallées et les plaines du désert échauffées par l'ardeur du soleil. C'est pourquoi les Arabes, qui ont éprouvé de tout temps ces déceptions, ont peuplé le désert d'esprits qui égarent le

voyageur solitaire et le détournent de son chemin. Finalement je me levai de nouveau, mais j'étais si faible que je pouvais à peine me tenir sur mes jambes. Le soleil baissait, et il me fallait songer à savoir où passer la nuit. J'avais le choix entre une cabane et l'ombre d'un *ethel* qui était à peu de distance et que mon imagination tourmentée m'avait fait prendre, pendant quelque temps, pour la bascule d'un puits. Je choisis l'arbre, et ce fut avec des efforts inouïs que je me trainai jusqu'à lui. Je voulais faire du feu pour indiquer ma présence à mes compagnons, mais la force me manqua pour réunir un peu de bois. Je sentais comme une fièvre s'emparer de moi. Je me couchai presque sans connaissance.

Au bout de deux heures je me levai et regardai autour de moi : il faisait complétement noir. Ce fut avec une joie indescriptible que j'aperçus vers le sud-ouest un grand feu dans la vallée. Il était évident que mes compagnons étaient à ma recherche. L'espoir me rendit des forces nouvelles. M'élevant le plus haut possible, je tirai un coup de pistolet. Je suivis avec confiance le bruit retentissant de l'explosion, répété par les échos de la vallée. J'écoutai longtemps : rien qu'un silence de mort. Je voyais toujours au loin la flamme qui s'élevait vers le ciel comme un vain signal. Après un long intervalle, je fis feu une seconde fois, sans plus de succès. M'abandonnant à mon sort, je me laissai retomber à terre sans pouvoir m'endormir, et dévoré d'une fièvre ardente, aspirant au lendemain avec autant d'impatience que de terreur.

Enfin l'obscurité pâlit, et je vis venir le crépuscule. Tout était calme et silencieux. J'essayais de faire encore un dernier signal à mes amis. Rassemblant toutes mes forces, je mis une forte charge dans mes pistolets. Je tirai une fois,

deux fois ; je pensais que le fracas devait réveiller même les morts, en roulant d'échos en échos dans la vallée. Mais aucune réponse ne vint frapper mon oreille.

Le soleil montait à l'horizon, et je le considérais avec effroi, car la chaleur du jour devait rendre ma situation plus intolérable encore. L'arbre sous lequel je me trouvais était vieux et portait de grosses branches, mais sur lesquelles il n'y avait pas une feuille. A chaque instant, je rampais de côté et d'autre, changeant de position pour tâcher de me mettre à l'abri des ardeurs du soleil sous ces branches dépouillées. A midi, le dernier vestige d'ombre disparut, laissant exposé aux rayons brûlants du milieu de la journée mon front dévoré de fièvre. Je souffrais si cruellement des tourments de la soif, que je suçai mon propre sang pour me désaltérer. Enfin je perdis connaissance et je tombai dans une sorte de délire. Ce ne fut que lorsque le soleil commença à descendre derrière les montagnes, que je revins à moi. Me soulevant pour jeter encore un triste et dernier regard dans la plaine, j'entendis soudain le cri d'un chameau frapper mon oreille, comme le son le plus beau que j'eusse entendu de la vie. Je me levai un peu plus, et j'aperçus, à quelque distance, un Targi qui arrivait lentement en regardant de tous côtés. D'une voix éteinte je pus encore lui crier « *aman, aman :* » de l'eau, de l'eau ! Ce fut avec une joie sans nom que je l'entendis aussitôt me répondre « *iwoua, iwoua.* » En quelques instants, mon sauveur se trouvait à mes côtés, me lavant et me bassinant la tête, tandis que je lui disais instinctivement à plusieurs reprises : « *El hamdou lillahi, el hamdou lillahi !* »

Pendant tout ce temps on était, au camp, dans la plus grande inquiétude à mon égard. Overweg avait pris, la veille,

un autre chemin, et était revenu seul à cinq heures et demie de l'après-midi. Le même soir encore, il s'était mis à ma recherche avec plusieurs autres, mais il revint à minuit sans avoir trouvé de moi la moindre trace. Le lendemain matin, deux détachements se mirent en campagne, dont l'un, se dirigeant vers le nord, reconnut l'empreinte de mes pas. Cette découverte était importante, car elle indiquait que je n'étais pas allé à Rhat. Il est vrai que l'on avait peu d'espoir de me retrouver vivant, car les indigènes prétendent que l'on ne saurait vivre plus de douze heures, égaré au désert, pendant les chaleurs brûlantes de l'été. Mais on voulait tenter tous les moyens possibles, et l'on promit une récompense de cinquante piastres à qui me retrouverait. Un Targi qui traversait sur son chameau la plaine, suivit mes traces sans les perdre de vue; lorsqu'il ne les distingua plus sur le sol dur et pierreux, il n'en fut pas moins certain que je devais me trouver dans le voisinage, et il aiguillonna son chameau pour le faire crier, afin de m'avertir, si j'existais encore.

Il me fit boire avec précaution, mais dans mon état fiévreux, je trouvai l'eau fort amère; il me mit ensuite sur son chameau et me ramena en hâte au camp. Notre joie fut excessive en nous retrouvant, et je remerciai cordialement mes amis des peines et des inquiétudes qu'ils avaient éprouvées pour moi. Je ne pouvais presque pas parler, et je fus incapable de manger pendant trois jours.

Ma constitution robuste me sauva en cette circonstance, et le lendemain, 17 juillet, je pus supporter les fatigues de la marche. Nous nous tînmes plus près du versant de l'Akakous, et nous traversâmes la vaste vallée d'Ighelfannis qui est une continuation de celle de Tannessof. Elle était abon-

damment couverte d'*ethel* et de *sebod,* et nous campâmes un peu après midi, près d'un magnifique *ethel.* Nous y aurions été parfaitement à notre aise, si le fort vent du nord-est ne nous eût constamment enveloppés d'épais nuages de poussière.

Le lendemain, 18 juillet, nous atteignîmes après une courte marche, Rhat, la seconde grande station de notre voyage. Nous y fûmes reçus par Mohammed Sherif, neveu du gouverneur Hadj Ahmet. Il était richement vêtu d'un costume moitié targi, moitié arabe, et montait un excellent cheval de la race de Taouat. Nous devions loger dans la belle maison de Hadj Ahmet, et nous nous y rendîmes par le chemin situé au nord de la colline sur laquelle s'élève la ville, pour ne pas éveiller l'attention des habitants. Mais beaucoup de gens vinrent à notre rencontre et reconnurent bientôt M. Richardson qui s'était déjà rendu à Rhat pendant son voyage précédent, et qui y était encore bien connu sous le nom de Yakoub.

La petite ville de Rhat est située au pied nord-ouest d'un rocher qui s'avance au milieu de la vallée, et qui est entouré à l'ouest par des montagnes de sable. Une plantation de dattes s'étend dans la direction du sud-ouest, une autre plantation, appartenant à la splendide habitation d'Hadj Ahmet, se trouve du côté occidental. La position favorable de cet endroit rend très vraisemblable la supposition qu'il s'y trouvait des établissements dans une très haute antiquité. Cependant aucun auteur ne fait mention de Rhat, sauf Ebn Batouta, célèbre voyageur du XIVe siècle. Cette ville, du reste, ne semble pas avoir jamais été une place considérable. Elle ne compte actuellement que deux cent cinquante maisons, mais n'en est pas moins importante par son com-

merce, un marché s'y tenant tous les ans, auquel se rendent des caravanes avec des marchandises apportées tant du midi que des contrées du littoral méditerranéen. Cette importance croîtrait encore, sans nul doute, si la jalousie des habitants de Taouat ne mettait obstacle à la construction d'une voie directe de Rhat vers Tombouctou. Mais ces derniers font tout leur possible pour tenir cette route fermée, afin de pouvoir accaparer le bénéfice du commerce des caravanes. Celles-ci sont donc forcément obligées de suivre l'interminable chemin de Taouat.

La petite ville de Rhat est entourée de misérables murailles, hautes de dix pieds et percées de quatre portes. Les maisons n'y sont pas blanches comme dans les villes arabes, mais elles ont la couleur sale des briques non cuites et de l'argile dont elles sont bâties. Un seul minaret digne d'attention, et un grand bâtiment qui sert de logement banal, s'élèvent seuls au dessus des toits plats des autres constructions. Les plantations de palmiers de l'oasis sont, pour la plupart, situées à quelque distance de la ville. Une cinquantaine de maisons, bâties de pierres et d'argile, forment une espèce de faubourg; çà et là, il s'y trouve en outre, quelques huttes construites en paille et en branches de palmiers. Toute l'oasis n'a qu'environ trois milles anglais d'étendue. Dans les jardins on cultive généralement un peu de froment, d'orge, du *ghaseb* ou *ghousoub*, du blé noir ordinaire et quelque peu de fruit. Les agrandissements successifs qu'Hadj Ahmet a apportés à ses plantations, montrent jusqu'à quel point la culture peut y développer la fertilité du sol. Dans la partie méridionale, qui est la plus récente, il a été creusé un réservoir de cent pieds de long sur soixante de large, où se rassemblent les eaux qui descendent en abondance du

flanc septentrional de la colline voisine. Le réservoir arrose des jardins potagers d'une grande étendue. C'est ainsi que ce prince opulent étend, chaque année, ses plantations; mais son louable exemple ne rencontre que peu d'imitateurs.

Hadj Ahmet lui-même était un personnage fort remarquable; quoique étranger à la localité, comme natif de Taouat, il s'est élevé à une position presque princière par son tact, la dignité de sa conduite et le succès de ses opérations commerciales. Sa situation, comme gouverneur de Rhat, hostile jusqu'à un certain point envers les chefs Touareg, est assez délicate, et exige de sa part beaucoup de patience, d'adresse et de prévoyance.

Sans nul doute, notre arrivée ne lui déplut pas et il fut charmé, au contraire, de voir une mission du gouvernement anglais user de son hospitalité. Aussi ne parut-il nullement s'opposer aux vues de ce dernier. Cependant les négociations que Richardson avait pouvoir d'engager ne furent suivies d'aucun résultat apparent. Le but de ces ouvertures était de conclure un traité de commerce, à Rhat, avec les chefs Touareg, car comme ils étaient maîtres des principales voies conduisant vers l'Afrique centrale, il était de la plus haute importance de commencer par s'entendre avec eux. Je ne me prononcerai pas sur les causes auxquelles fut dû l'insuccès de ces tentatives. Peut-être les négociations auraient-elles pu être conduites avec un peu plus de prudence; d'un autre côté, les moyens d'action dont nous disposions n'étaient pas en rapport avec l'étendue du but proposé. A cela vinrent se joindre les difficultés naturelles de la chose en elle-même, l'aristocratie oligarchique de Rhat, l'absence d'un grand nombre de *cheiks*, l'avidité des Touareg et leur oppo-

sition à l'abolition de l'esclavage. Ce dernier point avait probablement été abordé d'une manière trop brusque, dans ce centre même du trafic de la chair humaine.

Avant de continuer notre chemin au midi de Rhat, il sera à propos de jeter un coup d'œil sur l'état ethnographique des pays que nous avons parcourus. La population primitive de l'Afrique septentrionale paraît être, en général, d'origine sémitique, mais elle se trouve mêlée d'un élément étranger quoique plus ou moins analogue, provenant de tribus originaires de l'Égypte ou y ayant demeuré. De là naissent de nombreuses races différentes, que les anciens distinguaient sous le nom de Libyens, Maures, Liby-Phéniciens, Gétules, etc., etc. Cependant il paraît que l'idiome et le caractère général de ces peuples est le même, au fond, et il ne peut pas y avoir de doute sur ce que la majeure partie de ces tribus appartiennent à la race que l'on désigne plus ou moins improprement sous le nom de Berbère.

Cette race primitive de l'Afrique septentrionale ne s'étendait pas jusqu'aux confins du désert, comme il semblerait résulter de plusieurs rapports des anciens, mais elle se renfermait entre les contrées occupées par les tribus éthiopiques.

Les Berbères paraissent être restés dans leurs établissements primitifs jusqu'à ce qu'ils en furent chassés par les Arabes; car ils semblent avoir été traités avec une certaine douceur par les premiers conquérants du pays, les Phéniciens, les Romains, les Vandales et les Byzantins. Ils adoptèrent même en partie la foi chrétienne, tandis que quelques tribus conservaient le judaïsme. Mais lorsque les Arabes s'emparèrent de la domination de l'Afrique septentrionale, les Berbères durent se retirer devant leurs vainqueurs maho-

métans, dans les contrées arides situées au midi des établissements qu'ils avaient jusqu'alors possédés. Il serait difficile de fixer au juste l'époque de cette migration qui paraît remonter à une longue suite d'années et même de siècles. Le mouvement commença évidemment à l'ouest, par les Lemtouna et les Massoufa, qui formaient les deux divisions principales des Senagha ou Senhadja; ces tribus ne tardèrent pas à s'étendre vers le midi, et à entrer en rapport avec les États nègres qu'ils subjuguèrent pendant la première moitié du IIIe siècle de l'hégire ou IXe siècle de l'ère vulgaire. Dans les contrées du Maghreb central, par contre, l'émigration de la race berbère paraît avoir du rapport avec l'immigration de nombreuses familles d'Arabes dans l'Afrique septentrionale. Mais cette dernière n'eut lieu que dans la première moitié du XIe siècle.

Les Berbères, ainsi chassés de leurs établissements, s'avancèrent en plusieurs subdivisions. Ils forment la grande tribu qui est encore répandue aujourd'hui depuis les extrémités les plus éloignées de l'Atlas, jusqu'au delà du Niger et au fond du Soudan, et depuis l'Océan Atlantique jusqu'à Siwah et Kaouar, ou la vallée de Bilma.

En examinant le nom commun sous lequel on désigne les tribus Berbères du désert, nous remarquons qu'elles ont été jusqu'à présent, sans trop de raison, indiqué sous celui de « Touareg, » au singulier « Tarki ou Targi. » On considère généralement ces appellations comme les noms indigènes de ces tribus, quoique l'on n'ait pas pu s'éclairer suffisamment à cet égard. Les indigènes eux-mêmes ne connaissent ces indications, ni comme désignant une race entière, ni comme s'appliquant à une tribu isolée; d'un autre côté, ils repoussent, pour la plupart, avec mépris, le nom de Berbères. Le

vrai titre indigène que se donnent ces nomades du désert est le même que celui sous lequel les habitants du nord de l'Afrique étaient déjà connus des Romains et des Grecs (Mazix, Masix, Mazys, Mazax, ou même Maxitanus), et qui leur est donné à eux ou à leurs ancêtres, avec la plus grande exactitude, par Ebn Chaldoun et d'autres écrivains arabes, entre autres Masigh ou Amasigh. La forme en usage aujourd'hui est Asmoscharh au singulier, Imoscharh au pluriel et Temaschirht au neutre. Ces noms collectifs pourraient s'appliquer à tous les fragments épars de cette grande tribu. L'autre nom « Touareg, » au contraire, vient des Arabes qui les nommèrent probablement ainsi parce qu'ils avaient renié leur religion. (« *Terekou dinihoum :* » « Ils ont renié leur foi. »)

Ces Imoscharh, ainsi forcés de se retirer vers le midi, se divisèrent en un grand nombre de branches dont je parlerai à mesure que je les rencontrerai dans le cours de mon voyage. Jusqu'à présent il ne s'agit que des habitants des environs de Rhat, que l'on appelle ordinairement Asgar mais souvent aussi Hogar ou Hogara. Le rapport entre ces deux noms similaires était autrefois douteux, mais il a été expliqué par la publication des œuvres d'Ebn Chaldoun. D'après cela, nous pouvons supposer que Hogar est le nom de la tribu en général, que l'on emploie d'une manière plus ou moins variable, tandis que Asgar est la dénomination d'une certaine division des Hogar.

Les Hogar, dans l'acception partielle du nom, sont les voisins occidentaux des Asgar. Ils vivent près de la route qui mène du puits Assiou à Taouat. Le centre de leurs établissements est le pays de montagnes nommé par les Arabes Djebel Hagar, et dont le nom indigène paraît être Atakor.

Ils se divisent en six grandes branches. Les Hogar eux-mêmes ne comptent guère plus de cinq cents hommes capables de porter les armes, tandis que leurs *imrhad,* ou serfs, forment un nombre d'individus de beaucoup supérieur. Mais bien armés, n'ignorant pas l'usage des armes à feu, et doués d'une force et d'une vigueur corporelle très grandes, ils sont redoutés des autres tribus. Ils se nourrissent presque exclusivement de viande et de lait, et n'ont guère d'autres moyens d'existence que la possession de leurs troupeaux, car ils ne prélèvent pas de tribut sur les caravanes.

On peut remonter à l'origine du nom d'Asgar jusque dans l'antiquité où il se présente comme Αὐσουριανοὶ ou *Austoriani,* vers l'an 400 de notre ère, comme distinguant une horde de brigands, ayant déjà l'usage des chameaux, dans le voisinage de la Cyrénaïque. Edrissi les mentionne même dès 1153, comme étant fixés dans la contrée qu'ils occupent de nos jours.

Le domaine actuel des Asgar s'étend du Wadi Telia à l'orient au Wadi Sersoua, situé à environ six journées à l'ouest de Rhat, sur la route de Taouat, et depuis le puits Assiou au midi, jusqu'au puits Nidjbertin, au nord. Malgré la grande étendue de leur pays, les Asgar ne peuvent mettre en campagne plus de cinq cents hommes armés, attendu qu'ils ne forment qu'une minime partie de la population, cette dernière se composant presque entièrement des habitants opprimés jadis par eux. Les Asgar, en eux-mêmes, forment une aristocratie militaire consistant en cinq familles ou *tioussi,* qui se partagent en trente subdivisions ou *feïa,* ayant chacune son chef indépendant. Les noms de ces cinq familles sont : Ouraghen, Imanang, Manghassatang, Ifoghas et Hadanarang.

Les Ouraghen ou Aouraghen paraissent avoir composé jadis une famille très puissante, mais ils se trouvent aujourd'hui dispersés, et un grand nombre d'entre eux subissent la domination des Aouelimmiden sur la rive septentrionale. Néanmoins les Ouraghen, au nombre d'environ cent cinquante familles, représentent encore la division principale des Asgar; une horde considérable est fixée près d'Arikim à environ cinquante lieues au midi de Rhat. Les Imanang semblent avoir été plus importants jadis, mais actuellement ils sont descendus à une si profonde misère et à un nombre si restreint que l'on prétend n'y avoir plus chez eux que dix familles. Toutefois, la légende populaire chante encore ce reste de tribu pour la beauté de ses femmes. La troisième division se compose des Manghassatang auxquels appartient Hatita; ils plantent généralement leurs légères tentes de cuir et de roseau dans la vallée de Sersoua.

Les deux autres divisions, les Ifoghas et les Hadanarang, se sont séparées du reste de la tribu, et ont, en quelque sorte, rompu le lien national qui les unissait jadis aux Asgar. Les Ifoghas sont répandus dans tout le désert, et il n'y en a qu'une petite partie qui soit restée dans le domaine des Asgar, et qui habite la vallée d'Afara située à mi-chemin environ de Rhat et de Taouat. Les Hadanarang, qui se sont fixés au midi du territoire des Asgar, ne sont en réalité que des flibustiers errants.

Les Tinylkoum, dont j'ai déjà parlé plus en détail, sont alliés de loin aux Asgar, mais ne sont pas considérés aujourd'hui comme *nobles* ou comme entièrement libres.

Comme je l'ai fait remarquer déjà, les Asgar ne composent que la classe supérieure, tandis que la grande masse de la population ne consiste qu'en une multitude subjuguée et

privée de toute existence politique. Les tribus soumises sont désignées sous le nom d'*imrhad* dans tous les pays des Imoscharh. Le singulier de ce nom est *amrhi*, qui signifie serf, et indique exactement l'idée contraire de *amoscharh* « nobles ou libres. » Les *imrhad* des Asgar se distinguent visiblement de la classe régnante par leur apparence extérieure; surtout les femmes. Tandis que les Imoscharh ont le teint assez clair, beaucoup des *imrhad* sont presque noirs. Les hommes sont néanmoins d'une belle taille svelte et n'ont pas du tout le type nègre, mais se distinguent généralement, au contraire, par l'acuité et la régularité de leurs traits, et la conformation berbère de leur front. Chez les femmes, par contre, les signes distinctifs se révèlent au premier coup d'œil, et elles paraissent, du moins quant à leurs formes, se rapprocher des négresses. Les *imrhad* des Asgar forment une foule nombreuse et sont à même de mettre en campagne cinq mille hommes armés. Leur établissement principal est la petite ville de Barakat, située à quelques milles au midi de Rhat, localité que nous traverserons dans le cours de notre voyage, et la ville de Djanet ou Yanet sise dans une plaine belle et des plus fertiles, qui se trouve à peu près à trente milles au sud-sud-ouest d'Egeri. Cette contrée est digne de l'attention du voyageur, tant à raison de sa position favorable que de sa population. Nous y rencontrerons également des blocs antiques, probablement dus à la même origine que les cromlechs précédemment décrits.

Ces deux endroits du désert favorisés, paraissent être complétement abandonnés aux *imrhad*, comme serfs ou locataires, sous la condition d'en soigner les jardins ou plantations et d'en récolter les fruits, à charge d'en remettre

une certaine quantité à leurs maîtres. La caste régnante des Imoscharh vit en partie du travail de cette classe opprimée, et en partie du tribut imposé aux caravanes. Il n'est pas permis aux *imrhad* de porter la lance de fer ou l'épée, attribut de l'homme libre; ils doivent aussi conserver dans leurs vêtements une modestie rigoureuse. La plupart peuvent être considérés comme des colons ou *kel*, et les Asgar libres eux-mêmes forment une espèce de trait d'union entre les tribus nomades et les tribus fixes. Il s'ensuit que beaucoup d'entre eux ne vivent pas dans des tentes de cuir « *ehe,* » mais dans des huttes de forme conique. Celles-ci forment une transition naturelle vers la hutte caractéristique de l'Afrique centrale, et se composent de branches et d'herbes desséchées; on les appelle *tekabber*.

CHAPITRE V.

DE RHAT A TINTELLOUST.

Ce fut avec un vif sentiment de joie que je me remis en selle, le 25 juillet, et que, du dos de mon Meheri, je jetai un dernier regard d'adieu sur la charmante oasis de Rhat. A quelques deux milles au midi de la ville, nous atteignîmes l'importante plantation d'Iberke. Celle-ci appartient bien à la ville de Rhat, mais n'est située qu'à une courte distance du petit bosquet de Barakat, tandis que celui-ci, à son tour, n'est séparé du bois principal que par une espèce de plaine. La petite ville de Barakat, qui se trouve au pied d'une éminence sablonneuse, était voilée à nos regards par un bosquet de palmiers, et ce ne fut que de temps en temps, qu'à travers des éclaircies, nous eûmes vue sur cet établissement, le dernier que nous devions rencontrer avant de pénétrer dans le grand désert qui sépare l'Afrique du nord de l'Afrique centrale.

Nous étions préparés ce jour là à une longue marche.

Aussi n'en fûmes-nous que plus étonnés, lorsqu'arrivés à l'extrémité orientale de la plantation, on fit halte pour y camper. Le motif en était que nos chameaux avaient besoin d'une bonne nourriture, nos amis les Touareg, au lieu de les envoyer au pâturage dans les prairies des environs de Rhat, les ayant sans nul doute employés à leur profit. Il fallut donc regagner le temps perdu, en cet endroit naturellement pourvu d'un fourrage abondant.

L'après-midi, je résolus de visiter la ville de Barakat qui se trouvait à cinq quarts de mille de notre camp. Formant un carré assez régulier, elle est entourée d'un mur (*agador*) convenablement construit en terre glaise, haut d'environ vingt-cinq pieds, et muni de tours quadrangulaires. Les maisons, composées généralement de deux ou trois étages, sont bien bâties, en argile très soigneusement polie. Il se trouvait également quelques palmiers à l'intérieur des murs. Dans le quartier méridional s'élève la mosquée, bâtiment de dimensions considérables en proportion de l'exiguité de la ville. Elle était surmontée d'un minaret de hauteur considérable, et venait d'être blanchie tout récemment, ce qui lui donnait un aspect de grande propreté. En somme, la ville a l'air d'un jouet, tant tout y est petit et mignon. Il ne s'y trouve qu'environ cent cinquante habitations, toutes bâties avec la plus grande régularité.

En parcourant les rues, je vis plusieurs femmes d'assez bonne mine, bien faites, et convenablement vêtues, assises devant les murs des maisons pour jouir de la fraîcheur de l'après-midi. Quoique je portasse la chemise généralement employée dans le Soudan, et que mon visage fût fort hâlé, mon teint plus clair parut les effrayer, et quelques unes à

mon approche se retirèrent dans les maisons en criant : « *la hilah!* »

Beaucoup d'habitants me parurent être absents, et étaient probablement allés dans les bois de dattiers pour soigner la récolte, car le fruit était mûr. La ville n'a pas de commerce comme Rhat, et sa richesse ne consiste que dans ses dattes et ses graines.

Je choisis pour retourner au camp, un chemin un peu plus long, situé vers le midi, ce qui me mit à même de voir la plus grande partie des plantations. Le sol est ordinairement saturé de sel dans cette contrée, et la plupart des puits contiennent de l'eau salée. A cause de la grande profondeur de ces derniers, on emploie des ânes et des bœufs du Soudan pour y puiser. Le bois de Barakat est d'un pourtour assez considérable, et peut contenir environ dix mille palmiers. Les jardins étaient bien entretenus; il ne s'y trouvait que peu de blé, mais en revanche beaucoup de légumes. De nombreuses tentes construites en branches de palmiers de l'espèce que j'ai indiquée plus haut sous le nom de *tekabber*, forment une espèce de faubourg. C'est là qu'habitent les *imrhad*, parmi lesquels semblent régner, en général, l'aisance et le contentement. Je fus étonné du grand nombre de petits enfants que j'y remarquai. Les femmes y sont toutes noires, mais bien conformées et également plus développées que celles de la race mélangée du Fezzan. La plupart des hommes portaient des chemises bleues et des châles noirs, leur servant de voile, nommés *tessil ghemist* par les Touareg, et *litham* par les Arabes. Les femmes n'étaient vêtues que du *tourkedi* ou drap du Soudan, dont on enveloppe le corps de sorte que la partie supérieure, y compris le sein, reste à décou-

vert. Presque tous les hommes fumaient; je ne remarquai rien de semblable chez les femmes.

Plus tard, je fis encore une petite excursion dans la partie orientale de la vallée qui est bornée, de ce côté, par l'un des versants de l'Akakous; mais sous tout rapport, notre séjour n'y fut nullement agréable, car le soir même, ainsi que le lendemain matin, nous fûmes importunés par les habitants de Barakat, qui vinrent fouiller jusqu'à l'intérieur de nos tentes avec le sans-gêne le plus effronté.

Ce fut une belle et sereine matinée, imprégnée des premiers rayons de la chaleur naissante, que celle où nous nous remîmes en route, le 26 juillet. Nous suivîmes encore pendant environ un mille et demi la plantation qui finit alors au bord d'un torrent où, de temps en temps, se trouve de l'eau pluviale. Plus loin, nous traversâmes un autre petit cours d'eau qui n'était pas dépourvu d'intérêt; Korama, son nom, pris dans la langue Haoussa, signifie « ruisseau pluviatile, » et a évidemment été emprunté à cet idiome. Plus tard nous campâmes dans une vallée de trois ou quatre milles de large, couverte d'herbes et d'*ethel*, dans les environs du puits Issaïen. Là nous attendîmes Outeti, qui arriva enfin vers le soir. Nous résolûmes alors de voyager la nuit pour rejoindre la petite *kafla* des Kel Owi, qui devait nous accompagner et nous protéger dans notre voyage vers Aïr. Comme nos nouveaux amis avaient sur nous une avance considérable, nous ne les retrouvâmes qu'à deux heures du matin, campés dans une vallée près du puits Karada. Malgré tous les défauts que nous découvrîmes bientôt en eux, ces Kel Owi, qui ont un mélange particulier de sang berbère et du Soudan, se montrèrent les meilleurs intermédiaires pour nous introduire dans les contrées inconnues du midi. Les

principaux personnages de la petite caravane avec laquelle nous devions nous mettre en rapport étaient Annour, Didi et Farredji. Annour était parent du puissant chef des Kel Owi, du même nom, et pour se distinguer de ce dernier, s'appelait Annour Karami, « le petit Annour. » C'était un homme aimable, d'un extérieur avenant, et doué de bonnes manières, mais il n'était rien moins que belliqueux, et manquait de l'énergie qu'il fallait pour nous protéger. Didi et Farredji étaient tous deux des esclaves affranchis, d'un aspect et d'un caractère complétement différents. Le premier était d'une taille élancée, et avait des traits fortement accusés qui trahissaient la ruse au plus haut degré. Farredji, au contraire, était un homme inférieur, à la physionomie commune, portant comme caractère principal tous les indices de la méchanceté. Nous avions en ce moment peu de temps pour pousser plus loin notre connaissance avec eux, devant nous remettre en marche le lendemain matin de bonne heure, et prendre d'abord un repos dont nous avions le plus grand besoin.

Outre ces circonstances, notre caravane s'augmenta de la compagnie d'Abd El Kader, indigène de Taouat, qui était venu avec une *kafla* de pèlerins revenant de la Mecque jusqu'à Rhat, où il s'était arrangé avec les Kel Owi pour se rendre à Agades. C'était un aimable et gai compagnon, au teint clair et à l'apparence agréable; mais il était borgne, ayant eu un œil crevé dans un combat. Il était on ne peut plus fier de son long fusil orné d'une bonne monture anglaise. Dans sa jeunesse, il avait vu à Taouat le *raïs*, (major Laing), et se formait une certaine idée des mœurs des Européens, notamment des Anglais.

Notre *kafla* totale se composait de nouveau d'environ

soixante chameaux. Bientôt après nous être mis en route, le lendemain 27 juillet, nous atteignîmes l'extrémité méridionale de la vallée. Il se trouve en cet endroit les ruines d'un château dont on attribue la construction aux Tinylkoum, qui semblent avoir eu autrefois leur établissement dans ces contrées, et même avoir régné pendant longtemps sur Rhat. Un puits voisin porte le nom de Tinylkoum.

Là nous commençâmes à gravir un étroit ravin qui serpente sur le versant d'un promontoire escarpé du plateau. Il nous fallut près d'une heure pour en atteindre le point le plus élevé; nous continuâmes alors notre route sur le plateau, et après environ quatre milles de marche, nous fîmes encore l'ascension d'une pente de rochers élevée d'environ cent quatre-vingts pieds. Bientôt nous campâmes dans une charmante vallée couverte de verdure et de nerprun, nommée Erasar n Akarou. Elle renferme un grand réservoir de deux cents pieds de long sur cent vingt de large, et très profond, qui s'est formé au milieu des rochers. Sur une terrasse qui s'étendait à deux cents pieds plus haut, je trouvai un second bassin moins vaste, mais également très profond. Lorsqu'il tombe de fortes pluies, les eaux du réservoir supérieur s'élancent dans l'autre, en formant une cataracte. Tout le site offre un coup d'œil aussi étonnant qu'agréable; le voyageur, qui ne s'attend qu'à rencontrer l'immense désert de sable, s'y croirait presque transporté sur les douces rives de quelque lac de la région des Alpes.

Le 28 juillet, nous traversâmes un site fort irrégulier couvert d'herbes, et surtout de *sebod*. Il y paissait des chèvres et des ânes fort beaux, dont les gardiens étaient vêtus de tabliers de cuir. Un peu après midi, nous campâmes au pied des raides pentes de rochers que nous avions à gravir le

lendemain. Notre marche du 29 juillet nous conduisit sur le plateau des Asgar. Nous commençâmes de grand matin notre rude journée. La route que nous suivions serpentait entre des blocs de rochers brisés, le long d'une pente abrupte et sauvage; rude et semé de pierres, le chemin était fort pénible pour nos chameaux. Ils perdirent maints objets de leur chargement, et notre barque reçut des secousses terribles. La masse du rocher se compose de grès rougeâtre entrecoupé, de temps à autre, de bandes de marne de couleur verte. Il nous fallut près de deux heures pour arriver au point culminant, d'où nous pûmes contempler la chaîne de montagnes qui s'étend à l'est jusques Arikim. Cette chaîne de montagnes passe pour être encore plus pénible à traverser. Je m'imaginai alors que ce plateau des Asgar où nous avions pénétré, pouvait bien être le célèbre Djebel Tantana des géographes arabes; mais tandis que plusieurs des particularités qu'ils signalent coïncident avec les observations que je fis, je dus constater des différences qui tendent à faire supposer que cette région de montagnes se trouve située plus vers le sud-ouest. Le tout présente une solitude peuplée seulement de fantastiques rochers de grès noir à l'aspect sinistre, entrecoupés de fentes profondes où se sont formés de petits lacs permanents. Notre chemin circulait en méandres continuels le long de cette crête de rochers rude et crevassée. Les parois de grès, fendues d'une manière merveilleuse, représentaient partout une série de piliers, de sorte que l'on eût dit une forêt de rochers. A d'autres moments nous passions de nouveau dans d'étroits sentiers, le long de masses de rochers superposées en forme de terrasse.

Ce pays montagneux, ou plutôt cette crête elle-même,

est en tout point remarquable et forme un trait caractéristique de cette partie de l'Afrique septentrionale, car il ne me semble pas douteux que cette chaîne de montagnes s'étend, non sans quelques interruptions, il est vrai, depuis la partie la plus élevée du pays des Tebou Reschade au-dessus d'El War, sur la route de Bilma, jusqu'au point culminant de la région montagneuse des Hogar, et forme ainsi plusieurs vallées bien arrosées et très fertiles dans leur espèce, telles que celles de Djanet Temessanin et beaucoup d'autres. Cette crête s'élève à quatre ou cinq mille pieds environ au dessus du niveau de la mer, et forme la principale éminence du désert entre Tripoli et Asben. Aussi fut-elle le point le plus élevé que je parcourus pendant mon voyage en Afrique. Nous nous campâmes, un peu après trois heures, dans un petit creux de la montagne, où il croissait de l'herbe çà et là.

Le lendemain matin 30 juillet, après une marche de trois milles, toujours sinueuse, nous commençâmes à descendre fortement de cette crête supérieure du plateau. Nous passâmes d'abord par un ravin sauvage et profondément creusé, que dominaient de chaque côté des rochers à pic; à mesure que nous avançions, le caractère du site devenait de plus en plus grandiose. Cette région n'est pas seulement remarquable par les formes imposantes qu'elle offre, mais encore par la transformation qui s'y opère du grès en granit.

Nous mîmes deux heures entières à effectuer ce rude passage; nous arrivâmes alors au fond d'un ravin d'environ soixante pieds de large, et qui sert parfois de lit aux eaux de la montagne. A cet endroit la vallée reçoit un autre ravin transversal venant du nord. Il est assez large au point

de jonction, mais plus loin il se rétrécit entre des rochers de plus de mille pieds de haut, pareils à de gigantesques murailles, au point qu'il finit par ne plus former qu'une crevasse plongeant de la manière la plus sauvage entre les blocs de rochers, crevasse par laquelle l'eau s'élance parfois avec impétuosité. Au pied de ce lit de torrent, il s'est formé un bassin contenant de belle eau fraîche, et dont l'esquisse que j'ai conservée pourra donner une idée. La vallée dont je viens de parler est la belle vallée d'Egeri, connue depuis de longues années en Europe sous le nom de Maïs ou Amaïs.

Peu après le point de jonction des deux ravins, la vallée atteint une largeur de cent cinquante pieds. L'herbe commence à y croître; des *talha* et des *ethel* ornent le paysage, tandis que la *schia* embaumée — (*Artemisia odoratissima*) — offre aux chameaux leur nourriture favorite. Nous éprouvâmes un intérêt plus vif encore à la rencontre de l'*Asclépiade gigantesque*, qui y atteint déjà une hauteur de vingt pieds, cette découverte nous signalant une nouvelle zône de végétation ; à la vérité, nous avions déjà vu à Moursouk des exemplaires isolés de cette plante, mais elle appartient en propre à la région tropicale de l'Afrique, où elle croît en grande abondance.

A trois milles plus loin, nous campâmes sous un énorme *ethel*, dont les branches s'étendaient au point d'offrir un abri à toute notre caravane. A trente ou trente-cinq milles plus vers l'ouest-nord-ouest, dans la vallée, se trouve l'endroit que j'ai mentionné plus haut sous le nom de Djanet, et qui est situé dans une fertile oasis arrosée de plusieurs sources d'eau vive. Cette partie de la vallée s'étend, sans nul doute, au pied méridional de la crête escarpée que

nous avions franchie le matin même. J'eusse bien voulu y faire une excursion, mais à peine campés, nous fûmes avertis qu'un grand danger nous menaçait à Djanet. Un envoyé de Rhat vint nous annoncer que Sidi Djafel Inek, fils de Sakertaf, dont un grand nombre d'habitants de Djanet étaient *imrhad* en serfs, avait l'intention de tomber sur notre expédition et de nous piller. Quoique cette nouvelle fût reconnue plus tard être sans fondement, elle n'en renversa pas moins tous nos plans.

Après un jour de repos, nous continuâmes à marcher, le 1er août, laissant à notre droite l'embranchement de la vallée conduisant à Djanet. A mesure que nous avancions, les pics environnants s'abaissaient graduellement. Nous pûmes observer comment le granit, qui y commençait déjà à remplacer le grès, se montra d'abord en fragments isolés, puis envahit peu à peu la contrée tout entière. Le sable qui composait jusqu'alors exclusivement le sol, y faisait place à la silice et au gravier. Le pays changea ainsi entièrement d'aspect par la disparition complète des couches de grès. La formation du granit amena la stérilité graduelle du sol, et nous finîmes par fouler ces affreuses plaines, fécondes en mirages, qui caractérisent l'intérieur du désert, et qui offrent une aridité et une monotonie plus grande encore que celles des *hammada* ou plateaux des régions quartzeuses.

Nous rencontrâmes, ce jour-là, une *kafla* d'esclaves, parmi lesquels se trouvaient de quarante à cinquante femmes. D'après une ancienne coutume, chacun de mes Kel Owi retira de ses provisions une mesure de dattes, et la versa dans un drap que le conducteur de la caravane avait étendu à terre. Vers midi nous étions déjà campés

dans la vaste vallée Edjenjer, où croissent encore quelques maigres herbes, et qui constitue par conséquent, une station nécessaire pour les caravanes venant du nord; car à partir de ce point s'étend à plusieurs journées de marche, vers le sud-ouest, la plaine stérile et nue, unie comme un miroir.

Le lendemain, 2 août, nous commençâmes à traverser cette large et déserte zône dépourvue d'eau, et qui n'est interrompue que par des pics de granit isolés, ou des vallées infertiles. Après environ neuf milles, nous découvrîmes la remarquable aiguille de Tiska, qui s'élève à six cents pieds au dessus de la plaine, et qu'entourent d'autres éminences moins importantes. Bientôt après, nous aperçûmes, à gauche, une chaîne abrupte, du nom de Mariaou. Le sol était généralement composé de gros gravier mélangé de fine poussière de granit. Le Mariaou est, pour les indigènes, l'indice du grand désert, sauvage et pareil à une mer, nommé par eux *tanere* ou *tenere*. La vue de l'immense solitude parut animer nos compagnons; habitués à une vie sauvage et errante, et reprenant nous-mêmes une vigueur nouvelle, nous marchâmes, accompagnés de leurs chants, jusqu'après le coucher du soleil, puis nous campâmes sur cette plaine de pierre aride, dans un endroit où ne se trouvait ni un brin d'herbe, ni un atome de bois.

Le lendemain matin, nous nous mîmes en route par groupes séparés, chacun voulant atteindre le premier les collines de sable que nous voyions s'étendre devant nous à une distance d'environ cinq milles; car nous espérions y trouver un peu de nourriture pour nos chameaux affamés. En effet, il croissait sur ces coteaux blancs comme la neige, de rares pieds de *sebod*, qui donnaient un peu de nourriture

à quelques papillons et à quelques libellules, dans ce lieu de désolation. Les collines de sables bordaient le chemin des deux côtés, ou le traversaient. Le granit ne gît qu'à quelques pieds au dessous du sol sablonneux, à travers lequel il apparaît même par endroits, d'une belle couleur bleue. Les mirages du désert, frappant nos regards des illusions les plus brillantes, nous montraient dans l'éloignement des lacs et de riches pâturages, comme en offre toujours la surface trompeuse de l'immense plaine, échauffée par les rayons du soleil. Nous nous établîmes à peu de distance du puits Falesseles ou Afalesseles, que nous atteignîmes le lendemain matin, 4 août.

Ce point n'était guère plus favorable comme lieu de campement, car il n'offrait pas plus d'ombre qu'il ne produisait de nourriture pour les chameaux. Nous fûmes donc obligés, après les avoir fait boire, de les mener paître à sept ou huit milles de là. Quoiqu'il en soit, cet endroit constitue une station très importante pour les caravanes, à cause du puits, qui contient en abondance d'assez bonne eau. Notre camp présentait l'aspect le plus triste et le plus désolé, après le départ de nos fidèles compagnons, dont la présence est très agréable au voyageur, dans ces solitudes, et lui donne un certain degré de sa sécurité. L'absence de la moindre brise rendait la chaleur étouffante. A midi et demi, le thermomètre marquait 44° à l'ombre, et à deux heures, il fit peut-être encore plus chaud. Nous restâmes encore le lendemain en cet endroit. Ce fut là que nous rejoignit Outeti, dont la présence nous était précieuse dans notre dangereuse situation. Enveloppé d'un drap bleu du Soudan, et monté sur un joli petit *meheri*, il nous apparut dans le lointain sous un aspect d'une imposante singularité.

Le 6 août, nous fîmes une longue marche de douze heures à travers une plaine siliceuse, dépourvue de toute végétation. Nous eûmes à gravir d'abord quelques collines sablonneuses de peu d'élévation, et quelques éminences de grès quartzeux qui coupaient cette mer de sable. En général, toute cette région offrait un mélange singulier de grès et de granit; il s'y montrait du quartz verdâtre, à côté de grès rouge et blanc. Enfin nous choisîmes un emplacement pour y dresser nos tentes, dans une espèce de vallée plate nommée Tarhareben, au nord d'une masse cyclopéenne de blocs de grès cubiques, amoncelés les uns sur les autres et formant des murailles élevées d'environ cent cinquante pieds au dessus du niveau de la plaine. Plusieurs beaux *talha* ornaient notre camp, qui présentait par son entourage de rochers aux formes saisissantes, un délicieux contraste avec toute la région déserte des alentours.

Notre voyage du 7 août fut long et pénible. Le sol était rude et pierreux, semé de ramifications rocheuses d'où s'élevaient de petits pics. Nous rencontrâmes ensuite de vastes vallées unies produisant quelquefois un peu de verdure, mais cependant arides en général. Quelque stérile que semble être cette contrée, il s'y rencontre néanmoins de grands troupeaux de bœufs sauvages (*Antilope bubalis* ou *Alcephalus bubalis*), qui errent librement, et qui changent de lieu de refuge selon qu'ils se trouvent plus ou moins poursuivis. Nos gens essayèrent de les pourchasser, mais ce fut en vain. Quoique ces animaux paraissent doués d'une vélocité très médiocre, ils grimpent avec beaucoup d'aisance sur les rochers, et disparaissent bientôt entre les anfractuosités du sol.

Vers cinq heures de l'après-midi, nous avions à notre

gauche des éminences considérables pouvant avoir mille pieds de hauteur. Un groupe confus de rochers et de blocs isolés de granit, semblables à des cabanes, s'adossait à cette imposante masse de montagnes. Nous le traversâmes en montant doucement jusqu'à ce que nous eussions atteint le point culminant d'où nous descendîmes dans une vallée pourvue d'une assez grande variété d'herbes, et de quelques *talha*. Ce lieu offrant de la nourriture fraîche à nos chameaux affamés, nous nous y arrêtâmes, et nous prîmes, ainsi que nos bêtes, un repas rendu bien nécessaire par une marche aussi fatigante que celle que nous venions d'effectuer.

Le lendemain, 8 août, nous continuâmes à avancer pendant un mille et demi, dans un chemin serpentant entre des masses de granit styliformes, et nous arrivâmes à un site plus ouvert. Devant nous s'étendaient au loin des montagnes considérables formant la région montagneuse d'Anahef, où se trouvent quelques bons pâturages. Plus loin un embranchement occidental de notre chemin conduisait vers Tadent, ville bien pourvue d'eau et de végétation, où, pour ce motif, une famille d'Asgar a établi sa résidence permanente. Plus loin encore, nous trouvâmes le sol couvert de *bourekkeba*, espèce d'herbe très juteuse qui atteint une hauteur de deux à trois pieds, et que les chameaux aiment beaucoup, mais que nous n'avions pas encore rencontrée jusqu'alors. Finalement, après avoir contourné un promontoire de la montagne qui s'avançait dans la plaine, nous pénétrâmes dans la grande vallée de Ngakeli, qui est enfermée entre des chaînes de montagnes pittoresques à la crête aigüe. La vallée se distinguait par une abondance de végétation que nous n'avions pas encore observée depuis notre entrée au désert.

Nous remarquâmes surtout plusieurs exemplaires du *Balanitis Ægyptiacus* nommé *hadjilidj* par les Arabes et *addoua* par les tribus Haoussa. Les racines funiliformes de cet arbre, mises à nu par les pluies, s'étendaient sur le sol à une grande distance. C'est de ces racines que les indigènes font généralement les manches de leurs légers javelots.

Une excursion d'environ deux milles me mit à même d'apprécier l'étendue de cette vallée. Après notre long trajet à travers les régions nues et mornes du désert, j'éprouvai une grande joie à contempler cette abondance et cette beauté relatives de la nature, et je pus me rendre compte de l'enthousiasme avec lequel les indigènes saluent ces stations favorisées de l'immense solitude. Aussi nos Kel Owi furent-ils on ne peut plus charmés en m'entendant exprimer mon admiration pour le magnifique *addoua*. En général, c'étaient des compagnons de route fort agréables, pour autant qu'ils n'eussent rien à demander. Ils me servirent leur savoureux *foura*, composé de pâte crue de millet délayée dans de l'eau et assaisonnée de fromage de chèvre : ce mélange constitue le mets favori et souvent unique, du reste, des habitants d'Asben.

Le soir, quelques chasseurs, venant de Tadent, arrivèrent dans notre camp. Richardson leur acheta une provision considérable de viande séchée de *wadan* ou *aoudad* (*Oryx Gazella*), grande et robuste sorte d'antilope qui se trouve abondamment dans les montagnes du désert, où on la chasse, pour la plupart du temps, en compagnie des bœufs sauvages.

Le 9 août, au point du jour, nous nous remîmes en route et traversâmes immédiatement un étroit passage bordé de plusieurs pics de rochers aux formes imposantes. Parmi

ceux-ci il en était un, que je dessinai, et qui se distinguait, non seulement par ses cinq mille pieds d'élévation au dessus du niveau de la mer (ce qui le constitue le plus haut sommet entre Fallesseles et Aïr), mais encore par sa coupe svelte et gracieuse. Une suite de montagnes à la crête graduellement inclinée, s'y reliait immédiatement. De petits rejetons de rochers, renfermant des cristallisations, se montraient partout sur notre route. Sept milles et demi plus loin, nous traversâmes une grande chaîne de montagnes profondément crevassée, pour redescendre dans la vallée d'Arokam. Celle-ci consiste en un ravin sauvage et profond entouré de rochers abrupts, et constitue l'un des spectacles les plus grandioses qu'offre le désert. Nous nous y arrêtâmes qu'il était encore de bonne heure, à une demi lieue environ du puits du même nom.

Le même soir arriva près du puits Arokam une caravane considérable qui se dirigeait vers Rhat; elle était composée principalement d'Anisslimen ou de Merabetin de Tintarh Ode. Ainsi que nous l'apprîmes le lendemain matin, ces indigènes s'étaient vivement opposés à ce que nous entrassions dans leur pays et surtout dans leur ville sacrée. L'attitude hostile de cette caravane nous obligea à nous remettre en route, et à aller camper un peu plus loin, malgré notre désir de rester jusqu'au lendemain en cet endroit. Nous nous engageâmes dans un Wadi secondaire qui débouchait dans la vallée d'Arokam, en face de notre camp. Décrivant des sinuosités nombreuses, nous traversâmes plusieurs vallées, et après trois milles de marche, nous montâmes dans un col de la montagne, à l'aspect le plus intéressant; des deux côtés s'élevaient de raides murailles de roc aux couches superposées et couronnées de

crêtes régulières; le côté oriental surtout était particulièrement remarquable; j'ai essayé de rendre par le dessin cette chaîne singulièrement composée de couches de gneiss verticales. Le sommet le plus élevé était d'environ mille pieds, les autres, en moyenne, de six cents pieds au dessus du sol de la vallée. Dès huit heures du matin, nous campions déjà à la sortie du défilé que nous venions de traverser.

Le lendemain 11 août, après avoir fait une couple de milles sur un sol irrégulier composé de granit effleuri et traversé par des crêtes de gneiss, nous atteignîmes une plaine plus élevée, d'où nous pûmes plonger nos regards dans l'immense solitude aride qui s'étendait au delà du sol granitique dont nous étions entourés. Plus loin, les éminences du terrain se rapprochaient de plus en plus des deux côtés, et formaient ainsi une sorte de large ravin. Après avoir parcouru ce dernier, nous arrivâmes dans une plaine nue toute couverte de gros gravier, à la suite desquels nous rencontrâmes une suite de montagnes reliées entre elles, et encaissant des vallées plus ou moins régulières. La plus remarquable parmi ces dernières est la vallée Assettere, dans la partie supérieure de laquelle se trouve le puits bien connu de Tadjett Erat. Encore pourvus d'eau, nous le laissâmes de côté pour aller camper dans une autre vallée ornée d'une riche végétation. Vers le coucher du soleil, je gravis la plus haute cîme voisine, élevée de douze cents pieds au dessus du sol de la vallée, et d'où je jouis d'un horizon fort étendu. La composition géognostique du terrain consiste entièrement en granit et ses similaires tels que le mica, le quartz et le feldspath. Le fond de la vallée portait la trace évidente du passage alternatif d'un torrent;

nous observâmes la même chose dans plusieurs petits ravins descendant au sud-est de la masse des rochers.

Nous étions fort gênés, deux de nos domestiques étant incapables de travailler, attaqués qu'ils étaient du ver de Guinée (*Vena medinensis*), affreuse maladie fort répandue dans toute l'Afrique centrale. Une des causes principales auxquelles elle paraît être due, est la consommation d'eau boueuse et stagnante qui produit souvent, sous l'influence de la chaleur, des humeurs corrompues. Je n'ai jamais constaté un seul exemple de cette affection chez les femmes. Je l'ai constamment redoutée pendant mes voyages dans l'Afrique centrale, mais heureusement je n'en ressentis, comme Overweg et plus tard le docteur Vogel, que les effets les moins graves par la formation de plaies aux jambes dont nous étions atteints presque tous les ans, vers la fin de la saison des pluies.

Le 12 août, nous continuâmes à suivre les sinuosités de la route, le long de la vallée. Nous tirâmes un peu d'eau de deux puits que nous rencontrâmes en chemin, effarouchant par notre présence plusieurs volées de poules sauvages qui avaient cherché un refuge commun dans ce lieu solitaire. La formation du granit au pied du versant oriental était fort belle et présentait toute l'apparence de la syénite. La végétation dans ces vallées séparées, était vivace et variée; mais avant que nous eussions atteints le puits d'Issala ou Aïssala, prochaine étape de notre voyage, le site changea complétement d'aspect. Les parois du roc étaient crevassées, et des masses cyclopéennes s'accumulaient les unes sur les autres, tandis que les parties basses du sol étaient encombrées de blocs de granit qui obstruaient presque entièrement le passage. En descendant au milieu de ce chaos de rochers,

nous arrivâmes au puits, où nous eûmes la joie de retrouver enfin la caravane des Tinylkoum dont nous nous étions séparés, un mois auparavant, dans la vallée d'Elaouen. Tandis que nous faisions le détour par Rhat, les Tinylkoum avaient pris, avec nos bagages, la route directe vers Arikim. Ils nous attendaient déjà depuis quatre jours. Nous fûmes heureux de revoir nos anciens compagnons de voyage, et ce qui ne nous fit pas moins de plaisir, fut de retrouver en bon ordre nos effets. Mohammed Boro qui était resté avec les Tinylkoum depuis Elaouen, fit également, de nouveau, route avec nous. Nous campâmes à peu de distance de nos amis, dans un creux de rochers situé un peu plus vers l'ouest.

Au dessus du puits s'élève une masse confuse de blocs de granit, dont la couche inférieure était couverte d'inscriptions Tefinagh. L'une d'elles, dont je pris copie, était tracée avec tant de soin que si elle se fût trouvée dans les régions voisines du littoral, on eut pu lui attribuer une origine punique.

Nous restâmes en cet endroit jusque dans l'après-midi du lendemain, pour emballer tous nos bagages ensemble et remplir d'eau fraîche nos outres. Aussi ne fîmes-nous ensuite qu'une courte étape et nous installâmes-nous dans la même vallée, à un endroit couvert d'une riche verdure, ce qui nous permit de faire de plantureuses provisions pour notre prochaine marche à travers le désert.

Outeti, le chef des Touareg de Rhat, nous avait accompagnés jusqu'alors. Quoique d'après les conventions conclues à Moursouk, les chefs Asgar dussent nous conduire jusqu'à Aïr, Outeti voulut s'en retourner, précisément au moment où nous commencions la partie la plus périlleuse de notre

voyage. Antérieurement, M. Richardson avait eu déjà avec lui une violente querelle, à la suite d'une réclamation exhorbitante qu'il avait élevée, du chef des services qu'il nous avait rendus, et qui, du reste, lui étaient déjà payés. Ce ne fut qu'à grande peine que nous réussîmes à le contenter au moyen de trente piastres; importun jusqu'à l'obsession, il était venu mendier auprès de moi, jusqu'à ce que je lui donnasse un morceau de mousseline blanche et un châle rouge.

Nous en avions à peine fini de cet ami et protecteur, qu'un second vint invoquer les mêmes droits à notre reconnaissance. Le lendemain matin, comme nous venions de plier nos tentes, Mohammed Boro m'envoya sous main mon adroit ami Abd El Kader, pour faire valoir à mes yeux son influence et sa puissance illimitée dans le pays que nous allions traverser. Je savais déjà depuis longtemps combien l'amitié de cet homme nous était précieuse, mais grâce à l'insuffisance de nos moyens, Richardson avait résolu de ne faire de présents qu'à la dernière extrémité, ce qui enlevait à ces derniers la valeur qu'ils pouvaient avoir, lorsqu'il les donnait enfin.

Nous arrivâmes alors dans la véritable région centrale de l'aride désert qui s'étend dans la direction méridionale, jusqu'aux premiers embranchements des montagnes d'Aïr. Le sol granitique en efflorescence, était en partie réduit à l'état pulvérulent. Nous marchions plus ou moins à la débandade, et montant insensiblement, nous atteignîmes, à deux heures et demie de l'après-midi, le point le plus élevé de la vaste et morne solitude. Çà et là, des masses de rochers isolés s'élevaient au milieu de cette mer de sable, semblables à des îles. Ces blocs aux parois perpendiculaires,

accompagnés de pics isolés complétement styliformes, offraient un coup d'œil vraiment merveilleux. Overweg en distingua, à la base, la formation concentrique. Le croquis que j'en conservai, retrace plus ou moins le caractère général de ces éminences. Après plus de douze heures de marche, nous nous arrêtâmes sur ce sol désolé, dépourvu de végétation aucune, et dans lequel nous ne pûmes qu'à grand'-peine fixer nos pieux de campement.

Le lendemain, 15 août, l'aspect du désert resta le même; au bout de trois milles et demi, le sol devint plus rocailleux et plus déchiré, mais bientôt nous rentrâmes dans l'océan de sable. Le ciel était couvert d'épais nuages; dans l'après-midi, il s'éleva un vent violent, auquel succéda, vers trois heures, une forte pluie accompagnée de coups de tonnerre dans le lointain. L'air était entièrement lourd et accablant, ce qui était le premier indice de notre entrée dans la région du tropique. Ce fut à ce moment que nous arrivâmes, à notre grande joie, à la Mararraba, située à mi-chemin entre Rhat et Aïr. Cet endroit est indiqué par de vastes blocs de granit auprès desquels les indigènes inspirés d'une certaine terreur religieuse, ont coutume d'aller porter leur pierre en passant. Devant nous s'élevait l'imposante crête granitique du Ghifengouetang, qui rappelle beaucoup une muraille artificielle, et dont le versant, de la base au sommet, est complétement enseveli sous des masses de sable. Nous franchîmes un col de la montagne et, après avoir marché pendant peu de temps entre des dunes de sable, nous arrivâmes dans une vaste plaine graveleuse où nous établîmes notre camp.

Là, notre attention, consacrée jusqu'alors aux merveilles de la nature, se reporta forcément sur nous-mêmes, car le

soir, je fus pris des plus sérieuses inquiétudes au sujet de la conduite de Mohammed Boro. Depuis longtemps déjà, il brûlait de se venger de la négligence avec laquelle nous l'avions traité. Ce jour-là, il était feu et flamme; il convoqua tous les hommes libres du camp pour leur faire part d'un prétendu message annonçant qu'un grand nombre d'Hogar devaient arriver à Assiou. Je supposai qu'il le savait déjà depuis longtemps, et sa manière de faire me donna lieu de croire qu'un orage allait éclater sur nos têtes; mais cette fois encore, il n'arriva rien qui servît le ressentiment de cet homme.

Pendant notre voyage long et fatigant du 16 août, nous continuâmes de fouler un sol pierreux et toujours parsemé de cailloux. Partout dominait le granit. Nous aperçûmes une belle espèce de marbre blanc, en traversant un col sablonneux qui coupait une éminence assez importante. Ensuite, nous vîmes un terrain d'une aridité extrême, nommé Ibellakangh, où nous eûmes à traverser une petite crête de gneiss recouverte de gravier.

Pendant toute la journée, le ciel fut encore couvert de petits nuages dans la direction du midi; le soleil était d'une ardeur insupportable. Dans l'après-midi, d'épaisses et sombres nuées d'orage s'accumulèrent vers l'est, et bientôt éclata un violent ouragan du tropique, remplissant l'air de tourbillons de sable, et enfin accompagné d'une pluie torrentielle. Notre caravane fut complétement mise en déroute par l'orage qui, fort heureusement, ne fut pas de longue durée. Lorsque le temps s'éclaircit de nouveau, les esclaves Haoussa nous montrèrent au midi le profil vague et lointain des montagnes d'Asben.

Nous nous reposâmes enfin, vers six heures du soir,

après quatorze heures de marche ; mais malgré notre grande lassitude, nous nous remîmes en route une heure avant minuit, et par un léger clair de lune, pour arriver le plus tôt possible au puits Assiou. Les Kel Owi donnèrent pour prétexte à ce départ précipité la disette d'eau ; mais en réalité, ils appréhendaient plutôt d'être atteints par les Hogar qui nous suivaient, avant que nous eussions atteint la vallée Assiou, qui est considérée comme la limite entre le pays des Asgar et celui des Kel Owi. Nous marchâmes toute la nuit sans nous arrêter, en luttant avec peine contre l'excès de notre fatigue. A sept heures du matin, nous campâmes dans la vallée Assiou, couverte d'une maigre verdure, près de quatre puits qui appartiennent encore aux Touareg, tandis que les autres, situés un peu plus au midi, peuvent être regardés comme appartenant aux Kel Owi.

Assiou ou Asseou a été de tous temps un lieu très important pour les caravanes, comme point de jonction des routes de Ghadames et de Taouat. Il devait en être ainsi déjà au temps du célèbre voyageur Ebn Batouta, en 1353, puisqu'en revenant du pays des nègres, il abandonna la route septentrionale conduisant vers l'Égypte pour revenir par Bouda, à Tandjah, son lieu natal. Sauf le puits, toute la vallée présente le spectacle de la solitude et de l'abandon ; çà et là un groupe de blocs de granit coupe la vaste plaine sablonneuse qui est bornée au nord par une pente de terrain rocailleux assez douce, et au midi par des hauteurs. Nous nous figurions avoir effectué la partie la plus dangereuse de notre voyage, mais nous ne tardâmes pas à être cruellement détrompés en découvrant, à nos dépens, que la prétendue frontière entre le territoire des Asgar et celui des Kel Owi,

ne nous mettait nullement à l'abri des expéditions déprédatrices des tribus du nord.

Il nous fallut toute une journée pour abreuver nos chameaux et remplir nos outres. Le 18 août nous nous remîmes en route, et après deux lieues de chemin, nous commençâmes à monter, d'abord en pente douce, et plus rapidement ensuite. Les rochers, composés de schiste argileux rouge et vert, étaient très crevassés, et couverts de sable. Nous venions précisément d'atteindre le plateau supérieur, lorsque notre compagnon de voyage Mohammed E' Sfaksi répandit l'alarme parmi toute la caravane, en s'écriant que l'ennemi était là. En un instant chacun courut aux armes, et le désordre et le bruit furent tels, qu'il s'écoula pas mal de temps avant que nous pussions connaître la cause de cette alerte. Nous apprîmes enfin qu'un homme de notre *kafla,* qui était resté en arrière avec ses esclaves, près du puits Assiou, avait aperçu trois Touareg montés sur des chameaux et arrivant rapidement; rejoignant en hâte la caravane, il avait laissé un esclave en arrière pour voir si d'autres Touareg arrivaient à la suite des premiers. L'esclave n'avait pas tardé à le rejoindre à son tour, disant avoir aperçu, dans le lointain, encore un certain nombre de chameaux. Cette nouvelle parut éveiller les instincts belliqueux de la caravane, et on distribua de la poudre et du plomb à ceux qui avaient des armes à feu. Je suis convaincu que si nous avions été attaqués dans ce moment là, tous se seraient bravement comportés. Mais, un peu de réflexion nous fit supposer que nos ennemis choisiraient la nuit, plutôt que le jour, pour nous attaquer. Nous continuâmes donc notre route, et nous rencontrâmes bientôt une petite *kafla* venant du Soudan, composée de quelques marchands Teda ou Tebou, de dix

chameaux et d'environ trente-cinq esclaves. Nous connûmes plus tard le sort terrible qui attendait ces malheureux. Les Hadanarang, cette rapace tribu des Asgar dont j'ai déjà parlé, ayant appris que nous avions traversé leur pays sans payer de tribut, tombèrent sur les Tebou, et se vengeant sur eux de notre passage, les massacrèrent, emmenant leurs esclaves et leurs chameaux.

A midi nous commençâmes à gravir un terrain rocailleux à la pente presqu'insensible, par où nous arrivâmes sur le plateau supérieur, dont le sol d'abord couvert de gravier devenait ensuite schisteux. Finalement nous atteignîmes une chute de terrain formant la vallée de Fenorangh. Large de moins d'un mille sur environ deux de long, elle produit une végétation extrêmement abondante, et offre, par conséquent, une importante station aux caravanes venant du nord, et qui ont eu à traverser la partie la plus aride du désert. Aussi malgré le danger dont nous étions menacés, résolûmes-nous d'y rester, non seulement le même jour, mais encore le lendemain, afin de laisser nos chameaux épuisés reprendre des forces nouvelles dans ces riches pâturages.

Nous nous établîmes aussi près que possible les uns des autres, pour pouvoir réunir nos forces en cas d'attaque. La journée se passa tranquillement, mais vers le soir apparurent trois hommes bien armés et montant des chameaux. Ils appartenaient à la tribu des Kel Fade qui ont leurs établissements dans les montagnes de Fade Hang, au nord du territoire d'Aïr. C'étaient les mêmes individus que l'on avait vus le matin s'avancer vers le puits Assiou. Alors s'ouvrit une série de scènes tragi-comiques. Chacun vit des brigands dans les trois étrangers, et ne douta nullement de leurs

mauvaises intentions ; on ne pouvait cependant les attaquer ni les chasser, tant qu'ils garderaient envers nous des apparences d'amitié. Ils réussirent ainsi à se faufiler chez nous et s'y installèrent, nous obligeant en quelque sorte, à les héberger. Telle est la tactique ordinaire des bandits du désert qui n'attaquent jamais ouvertement les caravanes, mais cherchent d'abord à s'y mêler sous des apparences amicales, jusqu'à ce qu'ils réussissent à détruire le peu d'union qui règne encore parmi cette collection disparate d'individus, pour en faire leur profit. C'est pourquoi l'on devrait toujours, au désert, tenir à distance respectueuse des visiteurs aussi suspects. En passant tranquillement la nuit parmi nous, nos trois hôtes purent se rendre compte de la crainte et de l'inquiétude générale qu'ils nous causèrent, et rire sous cape de nos risibles préparatifs de défense. On monta la garde pendant toute la nuit, et les quatre pièces de notre bateau furent placées au nord de nos tentes de manière à pouvoir nous offrir un abri couvert, en cas d'attaque.

Le lendemain matin, les trois flibustiers s'éloignèrent pour aller rejoindre leur troupe qui s'était tenue, pendant la nuit, à peu de distance au delà des rochers qui bornaient la vallée, du côté occidental. Plus tard dans la journée, nos gens trouvèrent en cet endroit des traces d'autres chameaux, ce qui donna encore une fois lieu à des inquiétudes. Le soir, trois nouveaux hôtes, autres que ceux de la veille, mais appartenant également à la troupe de brigands qui nous poursuivait, c'est à dire à la famille des Asgar que j'ai déjà mentionnée sous le nom d'Hadanarang, vinrent dans notre camp. Il ne nous arriva rien de fâcheux, mais nos persécuteurs n'en trouvèrent pas moins le moyen de nous nuire en exploitant les prétextes religieux. Le lendemain

de grand matin, tous les vrais croyants furent convoqués à une prière solennelle, et comme nous trois chrétiens n'y prenions naturellement aucune part, nous fûmes, de cette manière, isolés du reste de la caravane.

Lorsque nous nous remîmes en route, nous serrâmes nos rangs, suivant d'abord la vallée, puis gravissant un terrain incliné. A environ un mille sur la droite, nous avions une chaîne de montagnes coupée de distance en distance en parties plus ou moins considérables, par des ravins. Après avoir dépassé cette chaîne, nous entrâmes dans une vallée de forme irrégulière, couverte d'une jeune végétation, et dont nous suivîmes les nombreux détours.

Soudain j'aperçus, dans l'éloignement, quatre individus, au haut d'un monticule de sable. Nous détachâmes aussitôt de notre caravane une petite troupe d'hommes légèrement armés, dont trois archers, qui s'avancèrent en ordre de bataille vers les inconnus. Me trouvant précisément au premier rang, je crus devoir, dans l'intérêt de ma sécurité personnelle, mettre pied à terre et tenir mon chameau par la bride. Mais quel ne fut pas mon étonnement, en voyant deux de ces hommes, de concert avec nos Kel Owi, se livrer à une danse guerrière. S'élançant ensuite vers moi, les danseurs saisirent la bride de ma monture et me demandèrent tribut. Je mettais déjà la main sur mes pistolets pour repousser par la force cette soudaine agression, quand j'appris, fort à temps, la signification de cette scène.

Nous étions arrivés à un endroit important dans les annales modernes des Kel Owi. Lorsque ces derniers, qui avaient jusqu'alors composé une tribu berbère pure, se furent emparés du pays d'Alt Gober avec Tin Schaman, sa capitale, ces pâles conquérants conclurent avec les nègres

indigènes un traité en vertu duquel ceux-ci ne seraient pas chassés, tandis que le chef des Kel Owi ne pouvait épouser qu'une femme noire. C'est en commémoration de ce traité que les esclaves (*ikelan*) peuvent, en ce lieu situé au pied de la petite montagne Maket N Ikelan, demander un léger tribut à leurs maîtres. Le nègre qui me tenait était le *serki n bai*, ou chef des esclaves, Ces pauvres diables, auxquels l'abjection de la servitude n'enlève pas la gaîté, exécutèrent encore une autre danse pendant que nous continuions notre route. En d'autres circonstances, ce détail de mœurs nous eût beaucoup intéressés, mais comme nous étions serrés de près par les trois brigands, nous nous trouvions constamment sous l'influence des craintes d'une surprise.

Le sol, complétement stérile, n'était composé que de gravier et devint de nouveau raboteux et entrecoupé de rochers de granit, dans les creux desquels nos gens trouvaient un peu d'eau pluviale. A ce site accidenté succéda une plaine ouverte, bornée plus loin par une éminence semi circulaire. Tandis que nous gravissions celle-ci, il s'éleva un orage que faisait présager déjà, dès le matin, une chaleur lourde et suffocante; toutefois, il ne fut pas aussi violent que l'ouragan qui avait signalé notre arrivée à Assiou.

Nous nous arrêtâmes enfin dans une plaine siliceuse entourée de rochers. Les trois importuns qui nous serraient toujours de près, avaient déclaré ouvertement aux Tinylkoum qu'ils voulaient nous tuer, nous trois chrétiens. Ils prétendirent se mettre auprès de nous et de nos bagages et M. Richardson fut, comme la veille, forcé de les héberger.

Pendant ce temps, les esclaves des Kel Owi couraient parmi tout le camp, avec des gestes et des cris sauvages, pour demander à chaque homme libre un petit tribut (*maket n ikelan*). Chacun dut donner quelque chose, soit une poignée de dattes, un couteau, un morceau de mousseline ou quelque autre bagatelle. Mais dans la disposition d'esprit où nous nous trouvions, inquiets et surexcités, nous ne prîmes guère plaisir à leurs gambades, ni à leurs jeux.

Le lendemain, 21 août, nous nous remîmes en route de très bonne heure, au clair de lune, gravissant la pente inégale du sol. Les rochers latéraux se rejoignaient assez fréquemment formant ainsi d'étroits défilés. Après un trajet de cinq milles et demi, nous atteignîmes le point le plus élevé, d'où nous pûmes embrasser tout le site, parsemé de collines de granit et empreint du caractère le plus morne. A gauche, et dans le lointain, s'élevait un beau groupe de montagnes dont je pris le dessin.

Après avoir traversé plusieurs petites vallées, nous arrivâmes dans celle, plus importante, de Djinninaou. Elle portait les traces irrécusables du passage tout récent d'un vaste torrent d'eau pluviale dont elle avait dû être inondée, tandis qu'il n'avait plu que fort peu autour de nous. La vallée était abondamment pourvue de verdure et gagnait en beauté à mesure que nous avançions. En quelques endroits croissaient un grand nombre d'arbres, principalement des balanites (*aborak*). Plus haut, et vers la gauche, il se trouvait de l'aimant, à ce que l'on me dit, mais malheureusement je ne pus vérifier le fait. Plus loin, la vallée se divise en trois branches, dont celle de l'est est la plus belle et la plus riche en végétation ; la partie occidentale, nommée Tiout, est également ornée d'arbres et de verdure. Nous

suivîmes l'embranchement du milieu jusqu'à un endroit agréable et fort pittoresque, où il se rétrécissait, et où nous plantâmes nos tentes. A nos pieds serpentait le lit profond d'un torrent pluviatile dont les bords étaient garnis de *talha* et d'*aborak* luxuriants. En ce lieu, l'eau descendant du rocher, avait formé un petit réservoir, et la fraîche verdure vivifiée par la pluie de la veille, contrastait admirablement avec la teinte jaune foncé des blocs de granit formant le fond du paysage. Sur l'un de ces derniers, voisin du réservoir, je découvris quelques griffonnages assez grossiers, représentant des bœufs, des ânes et un animal de forme élancée qui semblait vouloir rappeler une giraffe.

Le lendemain matin, 22 août, nous ne partîmes pas de très bonne heure, nos Kel Owi ne retrouvant pas leurs chameaux. Traversant le lit rocailleux du torrent, nous montâmes dans un défilé fort étroit. Partout le sol, couvert de gravier, y révélait le passage récent d'un torrent d'eau de pluie, dont les bords étaient couvert d'un épais tapis de gazon vert foncé, émaillé de jolis petits *mimosa*. Sortis du ravin, nous nous trouvâmes sur un terrain élevé, d'où nous eûmes de nouveau une large vue du paysage environnant, découvrant dans le lointain quatre chaînes de montagnes considérables. Les vallées que nous eûmes à traverser ensuite étaient ornées de la plus brillante végétation; çà et là se montraient des fleurs que nous n'avions pas encore rencontrées, parmi lesquelles l'espèce de rhamnée nommée *senna* se montrait en grande quantité. Tout autour de nous se voyaient des montagnes et des rochers aux formes les plus variées. Après avoir gravi insensiblement une série de vallées et de plaines successives, nous entrâmes dans le vaste et bel Erasar N Ghebi, qui se faisait remarquer par sa luxuriante

végétation. Nous y découvrîmes d'abord l'*abisga* (*Capparis sodata*), arbuste de la famille des capparidées, que les Arabes nomment *siwak*, *lirak* ou plutôt *el irak*. Cet utile végétal caractérise plus que tout autre chose la transition des limites du désert aux régions fertiles de l'Afrique centrale, c'est à dire entre les 15e et 20e degré de latitude nord; mais nulle part je ne les vis en aussi grande abondance que dans mon voyage sur la rive septentrionale de l'Issa ou Niger, entre Timbouctou et Ga Rho. Les indigènes en mangent les baies, semblables à des raisins de Corinthe, lesquelles nous offrirent un léger supplément au frugal menu du désert. Ces baies sont meilleures séchées, car fraîches elles ont un goût de poivre assez prononcé. La racine de cet arbuste produit le bois dont les mahométans, à l'imitation du Prophète, se frottent les dents pour les embellir. Le bois lui-même est très solide et peut être employé à beaucoup d'usages où la durée est nécessaire. Les chameaux aiment assez les feuilles fraîches de l'*abisga* lorsqu'elles sont mélangées avec d'autre fourrage, sinon ils ne tardent pas à en trouver le goût trop amer. Ce végétal est donc fort utile aux indigènes, tant comme moyen de nutrition que sous le rapport des usages domestiques.

Nous débouchâmes de la vallée Ghebi par une petite ouverture latérale qui nous conduisit bientôt dans la plaine large, mais moins fertile, de Ta Rha Djit, où nous nous arrêtâmes un peu après midi, dans un endroit découvert. Elle est importante comme la première qui offre un établissement fixe, dans le territoire d'Aïr ou Asben. Le petit village qui forme cet établissement, composé de tentes de cuir, est habité par des indigènes de la tribu des Fade Angh, qui vivent dans une certaine indépendance

des Kel Owi, tout en reconnaissant l'autorité du sultan d'Agades.

Notre station en ce lieu parut mécontenter nos guides et nos chameliers, qui se montrèrent maussades dès le premier moment où nous nous y arrêtâmes. Nous désirions nous assurer la protection du chef Fade Angh qui nous avait été dépeint comme un personnage très important; mais lorsque nous envoyâmes chez lui, nous apprîmes qu'il était absent, mais qu'un autre individu, que l'on disait être son frère, allait le remplacer. Lorsque celui-ci arriva du village, suivi de quelques compagnons, je vis qu'il ne jouissait d'aucune considération. L'un des flibustiers qui étaient encore toujours restés en notre compagnie, le frappa à plusieurs reprises de sa lance sur les épaules, comme pour nous montrer combien peu il l'estimait.

Nous remarquâmes généralement un contraste étrange entre ces indigènes, dont le caractère nous parut vil et dégénéré, et nos robustes et vigoureux persécuteurs, dont l'apparence ouverte et virile commandait encore le respect, quelque convaincus que nous fussions de leurs mauvaises intentions à notre égard. Les rapports des sexes ne sont pas aussi purs que l'on pourrait bien le croire, dans cette partie du désert, car les femmes y sont une vraie marchandise. Toutefois, les anciens écrivains arabes rapportent que des mœurs aussi dissolues ont toujours caractérisé les tribus berbères des confins du désert. Nous trouvâmes le même relâchement chez la tribu des Tangama, et non seulement Agades, mais encore le petit village de Tintelloust, a ses courtisanes.

Tandis que je me reposais avec Overweg à l'ombre d'un *talha*, il se forma autour de nous tout un cercle de curieux

auxquels nous distribuâmes quelques petits présents. Nous vîmes aussi quelques femmes; elles se distinguaient par le genre de beauté qui rendit célèbre la Vénus Callipyge, dû au grand développement de la partie du corps appelée par onomatopée *teboulloden*, dans la langue du pays; Léon l'Africain avait déjà indiqué « le parti di dietro pienissime e grasse » comme un trait caractéristique des femmes Touareg[1]. J'ai noté comme indices du génie de la langue, les noms de trois beautés du pays : Tilittifok, Tatinata et Tenetile.

Je remarquai la force et la belle stature des ânes employés par les indigènes. A part cela, nous ne trouvâmes dans cette contrée que la misère, au lieu de l'abondance et de la richesse que nous nous attendions à y rencontrer. Ce fut en vain que nous cherchâmes à acheter un mouton ou une chèvre, et nous ne pûmes pas même nous y procurer un peu du célèbre formage d'Aïr, que nous avions si ardemment désiré en traversant le désert.

Arrivés à Ta Rha Djit, nous nous réjouissions à la pensée de pouvoir prendre un peu d'aise et de repos; mais notre illusion fut de courte durée. Nous eûmes d'abord l'ennui de nous voir exiger le payement d'un droit pour puiser de l'eau au réservoir de Djinninaou, prétention à laquelle nous résolûmes de souscrire pour satisfaire les importuns. A peine cette difficulté était-elle levée, que le bruit se répandit qu'une bande de cinquante à soixante

[1] Pour expliquer ici la présence de cette citation italienne, il sera utile de rappeler que Léon l'Africain, géographe arabe, né à Grenade vers 1500, et auteur d'une description de l'Afrique, a traduit lui-même son œuvre en italien.

NOTE DU TRADUCTEUR.

mehara, ou guerriers montés à chameau, était en route pour venir nous attaquer. Cette nouvelle mit toute la caravane sens dessus dessous. Chacun demanda à grand cris du plomb et de la poudre, et les munitions furent distribuées entre les voyageurs. Mais les Tinylkoum, soit par bêtise, soit par trahison, en donnèrent également aux trois intrus qui nous obsédaient toujours en se donnant pour des amis. Ceux-ci en passèrent naturellement à leur bande et nous privèrent ainsi de notre principale garantie de supériorité et même de sécurité. En général, les Tinylkoum évitaient de se mettre mal avec eux, en vue de l'avenir, et nous sacrifiaient ainsi à leurs propres intérêts.

Le soir, et pendant toute la nuit, brillamment éclairée par les rayons de la lune, notre camp resta livré à une grande agitation. Toute la caravane était rangée en ordre de bataille. L'aile gauche fut composée de nous et d'une partie des Kel Owi qui avaient quitté leur campement pour venir prendre position devant nos tentes. Le centre se composait des Tinylkoum et de Mohammed Sfaksi ; et l'aile droite, qui s'appuyait au rocher, consistait dans le reste des Kel Owi, placés à côté de Mohammed Boro. L'aile gauche était protégée par les quatre parties de notre bateau. A dix heures du soir, nous vîmes effectivement apparaître une troupe de *mehara*, que nous saluâmes d'une vigoureuse fusillade. Nos balles leur passèrent au dessus de la tête sans leur faire aucun mal, mais ils ne s'en retirèrent pas moins, tandis que la mousqueterie et les cris continuèrent dans le camp pendant toute la nuit.

La situation resta la même le lendemain. Les brigands tentèrent, mais sans plus de résultat, une nouvelle attaque, à la suite de laquelle se présentèrent leurs chefs, deman-

dant qu'on leur livrât les trois chrétiens, condition moyennant laquelle ils s'engageaient à ne plus inquiéter la caravane. Cette prétention de leur part fut repoussée et nous restâmes désormais à peu près tranquilles, les bandits étant convaincus que pour atteindre leur but, il leur fallait déployer en réalité la force dont ils n'avaient fait jusqu'alors que se vanter.

Tandis que nous campions dans la vallée Ta Rha Djit, entourés de circonstances aussi inquiétantes, nous reçûmes la visite inattendue d'El Choueldi, le plus grand marchand de Moursouk, qui, revenant de Soudan avec sa caravane, se dirigeait vers le nord et avait planté sa tente à peu de distance de la nôtre. Le riche et actif négociant voyageait depuis de longues années sur la route du Soudan, et cette contrée était devenue sa patrie plutôt que le Fezzan. Il était à même de nous rendre de grands services, tant par l'influence qu'il exerçait sur les gens de notre caravane, que par sa parfaite connaissance du pays dont nous venions de franchir la frontière. Mais il manquait de pénétration et d'énergie, et cherchait toujours à nous aveugler sur les dangers du voyage; toutefois il parcourut notre camp et rappelant à nos gens que nous étions les envoyés d'une puissante nation, les exhorta à nous défendre bravement au besoin. Il nous représenta le Soudan sous un aspect aussi favorable que nous pouvions le désirer et nous inspira une bonne opinion des produits du sol en nous envoyant un plat d'excellentes dattes d'Asben. En somme, Choueldi était un homme qui ne cherchait qu'à obliger.

Sur nos instances réitérées, M. Richardson envoya un présent à Mohammed Boro. S'il l'eût fait deux mois plus tôt, il nous eût épargné bien des pertes et des dangers. Quoi

qu'il en soit, il était encore important de gagner à nos intérêts cet homme passionné et vindicatif.

Le matin du 24 août, nous quittâmes notre camp de Ta Rha Djit. Nous passâmes bientôt auprès de celui de Choueldi, qui se préparait également à partir. Nous rencontrâmes, ce jour là, un sol rocailleux, semé de pics isolés ou de blocs de rochers, et alternant avec des enfoncements de terrain qui prenaient, sur une plus ou moins grande étendue, la forme de vallées. Au lieu de la fraîche verdure que nous avions admirée dans la vallée septentrionale de Fade Angh, nous trouvâmes l'herbe beaucoup moins belle. Ceci paraît non seulement être dû à l'insuffisance relative des pluies, mais témoigne d'une moins grande fertilité du sol.

Il était encore de bonne heure dans l'après midi, lorsque nous établîmes notre campement dans une plaine située dans la vallée Imenan, au pied méridional d'une petite éminence de rochers. De grands *talha* ornaient la vallée, et l'herbe dont j'ai déjà parlé sous le nom de *bourekkeba*, y croissait à une hauteur considérable. Notre lieu de station était bien fait pour inviter au calme et au repos; mais le soir, apparurent de nouveau cinq de nos avides persécuteurs. Bien montés, outre leurs propres chameaux, ils en conduisaient encore six autres par la bride. Malheureusement cette fois encore, ils vinrent mettre pied à terre à peu de distance de nos tentes, et parlèrent, avec de grossiers éclats de rire, aux Asgar de notre caravane. Il nous fallut même leur servir à souper, et pendant qu'ils mangeaient, notre domestique Mohammed le Tunisien nous avertit que nous courions un grand danger, ces Hogar étant chargés par Nachnouchen de réunir du monde dans le pays des Kel Owi, pour nous enlever, de manière à ce qu'il ne restât plus

de trace de nous. Quoique nous acquîmes plus tard la certitude que tout ceci était faux, du moins en ce qui concerne Nachnouchen, il était évident que nous devions nous préparer à essuyer une attaque sérieuse.

Nous tînmes un grand conseil de guerre où il fut résolu d'accepter le combat, si les assaillants n'étaient pas plus de vingt ou trente; mais dans le cas contraire, nous devions tâcher d'en terminer pacifiquement en abandonnant une partie de nos effets. Immédiatement, il fut procédé à tous les préparatifs de défense nécessaires. Mais tandis que les Tinylkoum et nous mêmes, nous nous étions hâtés de ramener nos chameaux vers le camp, les Kel Owi laissèrent paître librement les leurs, pensant bien qu'en qualité d'indigènes et de maîtres du pays de ces flibustiers, ils n'avaient rien à redouter de leur part.

Avant minuit, nos fâcheux visiteurs avaient de nouveau disparu du camp, ce qui éveilla naturellement nos soupçons. Le lendemain matin de bonne heure, lorsque les Kel Owi voulaient rassembler leurs chameaux ils s'aperçurent avec stupéfaction, que ces animaux avaient disparu à leur tour, emmenés pendant la nuit par les brigands.

Le jour ne commençait qu'à poindre, que nos hôtes de la veille nous apparurent sur les rochers situés au midi de notre camp, et que nous les vîmes descendre vers nous, de toute la vitesse de leurs sveltes et agiles montures. Arrivés près de nous, ils demandèrent tout bonnement à notre escorte qu'elle leur livrât les trois chrétiens avec leurs bagages et leurs chameaux. L'impudence avec laquelle cette prétention avait été élevée par un si petit nombre d'individus indiqua qu'il devait y avoir du renfort dans les environs. Toutefois, nous la rejetâmes avec fermeté, déclarant

qu'au besoin nous combattrions jusqu'à la dernière extrémité.

Nous étions encore en pourparlers avec eux, lorsque tout à coup apparut une troupe d'une quarantaine d'hommes montant de légers *meheri*, et armés d'épées, de lances et de boucliers. Ils descendirent de la colline au trot, et, avec des cris sauvages, nous provoquèrent au combat. Leur intention était évidemment de nous terrifier par leur apparition soudaine; mais aussitôt la première impression de surprise passée, la plus grande partie de notre caravane marcha contre eux, armée de pistolets, de fusils et d'épées, et se déclara prête au combat. L'épée à la main, Mohammed Boro se mit bravement à notre tête et me cria de me tenir à ses côtés. Des Tinylkoum, le fidèle Moussa et le gentil petit Sliman nous restèrent seuls fidèles. Parmi les Kel Owi, Farredji montra beaucoup de courage dans cette circonstance. Notre vaillante attitude imposa aux aggresseurs, que nos baïonnettes, non moins que nos armes à feu, contribuaient à tenir en respect. Quoiqu'il en fût, notre position n'était pas tenable, car tout en conservant l'ennemi à distance, nous laissions derrière nous tous nos bagages exposés à devenir sa proie.

Sur ces entrefaites, on parlementa de nouveau; tandis qu'une partie des troupes assaillantes s'approchaient à cet effet, les autres se tenaient en arrière et nous criaient qu'ils allaient chercher du renfort. Les parlementaires ennemis disaient ne pas venir pour combattre leurs coreligionnaires, mais n'en vouloir qu'aux chrétiens. En mettant ainsi en avant l'élément religieux, ils ne tardèrent pas à semer la désunion dans notre caravane, et à affaiblir, détruire même la sympathie que nous inspirions à nos compagnons. Ils

nous firent ensuite plusieurs propositions toutes également inacceptables. D'abord, ils voulurent simplement qu'on nous livrât à eux comme infidèles, pour qu'ils nous missent à mort; sur notre refus, ils prétendirent, sans plus de succès, nous faire rebrousser chemin. Alors ils nous demandèrent d'abjurer la foi chrétienne pour embrasser l'islamisme, proposition incroyable que nous repoussâmes avec indignation. Enfin ils réclamèrent une partie considérable de nos bagages comme rançon. Il ne nous restait rien d'autre à faire que d'admettre cette dernière prétention, et nous nous engageâmes à leur livrer des marchandises pour une valeur d'environ cinquante livres sterling, afin de rentrer en possession des chameaux qui nous avaient été volés, et de pouvoir poursuivre notre route sans être inquiétés. Nous n'en dûmes pas moins sacrifier encore neuf autres chameaux, après avoir, en outre, bien nourri cette horde de brigands.

Malgré tous ces sacrifices, nos craintes n'étaient nullement dissipées; l'horizon n'était pas encore éclairci et quelque autre orage pouvait encore nous menacer, car nous dûmes nous estimer heureux de ce qu'un Anislim ou Merabet, qui s'était joint aux bandits, contre nous, voulût bien nous offrir pour l'avenir, sa protection qui, plus tard, se révéla à nous sous l'aspect le plus équivoque.

Nous quittâmes le plus tôt possible ces lieux inhospitaliers et après une courte marche d'environ deux heures, nous fîmes halte dans un vallon de forme irrégulière, mais sans déployer nos tentes.

Le lendemain matin, 26 août, nous repartîmes de bonne heure; pendant les trois premiers milles et demi, nous marchâmes sur un sol bas, entrecoupé de pics granitiques.

Ensuite nous montâmes considérablement et nous eûmes une vue magnifique sur la vaste masse de montagnes qui bornait l'horizon au midi, et que la plupart des peuplades indigènes appelaient autrefois Absen ou Asben. On ne sait si ce nom est propre à la montagne elle-même ou si cette dernière ne l'a reçu que parce qu'elle constitue, pour les voyageurs arrivant du nord, l'éminence la plus considérable du territoire d'Aïr ou Asben; sans aucun doute, elle est, aux yeux des indigènes, la limite septentrionale du Soudan. La cîme la plus élevée en est le Tengik ou Timge, et d'après le vieil Annour, qui connaissait bien son pays, il n'en est pas de plus haute dans toute la contrée d'Aïr. La montagne Doghem, que je rencontrai plus tard, entre Tintelloust et Agades, me parut plus importante, mais Annour n'en persista pas moins dans son opinion que le Timge la surpassait en élévation. Malheureusement les périls et les incertitudes de notre situation ne nous permirent pas de songer à une exploration plus étendue de cette intéressante région de montagnes.

Nous en étions séparés par une zône de désert aride. En traversant celle-ci, nous aperçûmes dans le lointain, une autruche, la première que nous eussions rencontrée depuis le commencement de notre voyage. Après une marche assez monotone, nous fîmes halte dans une espèce de bas-fond dont l'aspect, semblable à celui de toute la contrée déserte environnante, n'offrait rien de remarquable.

La nuit suivante, j'eus mon premier tour de garde; un peu après onze heures, j'entendis du bruit; regardant dans la direction d'où il me semblait partir, j'aperçus deux Touareg armés seller leurs *meheri*, puis disparaître dans l'ombre; cela me parut suspect, mais je ne crus pas devoir

jeter inutilement l'alarme dans le camp, et je me contentai d'avertir Overweg qui venait me relever.

Le 27 août, longtemps avant le jour, nous continuâmes notre marche par un clair de lune magnifique. Quelques *mehara* nous suivaient de loin et nous conclûmes que l'on se préparait à nous attaquer de nouveau, à la première occasion favorable. L'inquiétude où nous plongea cette appréhension, ne nous permit pas de prendre les angles des montagnes que nous découvrions à quelque distance.

Pendant le premier mille, le terrain resta inégal ; outre le gneiss qui le composait, nous aperçûmes de nouveau de beau marbre blanc fort dur. A notre droite s'élevait le rocher Itsa, remarquable par sa crête dentelée. Bientôt après, nous distinguâmes sur le sol des traces d'hommes et de chameaux, ce qui ne nous laissa plus douter qu'il n'y eût à notre poursuite une nouvelle troupe d'indigènes, avide de butin.

Dans l'entretemps, nous nous étions rapprochés de la masse considérable des montagnes d'Asben, qui coupe d'une manière si pittoresque la monotone et ennuyeuse plaine du désert. En suivant le pied des premières éminences du rocher, nous entrâmes dans la vallée Tidik. La vue en produisit sur nous une impression fort agréable et sans les préoccupations dont nous étions assaillis, nous y aurions éprouvé un véritable bien-être. Elle n'est pas fort étendue, à la vérité, mais elle est richement ornée de *talha* qu'entourent des guirlandes d'orchidées et de plantes parasites entremêlées d'une manière charmante et dérobant à la vue les blocs de rochers qui n'apparaissent que çà et là, entre les éclaircies du feuillage. Dans un bas-fond de la vallée se trouve, un peu plus vers l'orient, le village du même nom ;

mais il était désert pour le moment, les Kel Tidik (littéralement « *colons de Tidik* ») ayant émigré vers les vallées occidentales, plus belles et moins arides que la leur.

A mesure que nous avancions, la plaine se rétrécissait de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle finît par ne plus former qu'un étroit passage, que l'on considère habituellement comme la véritable entrée du Soudan. A notre droite, et vers l'ouest, nous distinguions entièrement le mont Kadamellet, à la large base surmontée d'un double sommet. Le défilé n'était pas long et s'élargit bientôt sous la forme d'un emplacement étroit et irrégulier, resserré des deux côtés entre des masses de roc. Le chemin était devenu si rude et si peu praticable, que nous n'avancions qu'avec une extrême lenteur. Ajoutons à cela, qu'ensuite des signes non équivoques d'une attaque imminente, nous marchions en ordre de bataille. Ce ne fut que dans l'étroit et aride bas-fond de Taroï que nous fîmes une courte halte pour puiser de l'eau de pluie à un petit réservoir. Là encore, nous remarquâmes avec étonnement la vigueur et la beauté des ânes que les indigènes venaient y abreuver.

Ce fut en cet endroit que le site perdit son cachet de stérilité pour devenir même pittoresque çà et là. Les éminences secondaires disparurent peu à peu, démasquant les montagnes qui s'étendaient à notre gauche, et que nous pûmes bientôt contempler dans toute leur élévation. Tout ce spectacle était de nature à éveiller en nous le plus vif intérêt au point de vue de la science, mais absorbés par les nécessités impérieuses de la vie matérielle, nous n'eûmes que fort peu de loisir.

Nous n'étions plus qu'à une huitaine de milles de Selou-fiet, et nous comptions bien pouvoir y arriver le même

jour, dans la pensée de nous y trouver en lieu sûr, lorsque tout à coup et sans motif plausible, on fit halte pour camper, à une heure encore peu avancée. Nous nous trouvions sur le bord d'une large vallée, et le tapis de verdure dont elle était couverte pouvait faire supposer que l'on voulait faire paître nos bêtes; mais ce n'était nullement de cela qu'il s'agissait. Il devenait évident pour nous que plusieurs individus de notre caravane nous avaient trahis et étaient de connivence avec nos persécuteurs. Le petit Annour paraissait ne pas être du nombre; il se montra sincèrement dévoué à nos intérêts et formait des vœux pour que nous sortissions sans dommage de cette nouvelle épreuve; mais il était trop faible et trop peu énergique pour travailler à l'accomplissement de ce désir.

La réalité de notre situation ne tarda pas de se révéler à nos yeux. A peine deux jours auparavant, nous avions été dévalisés par les tribus pillardes de la frontière; c'était le tour des Merabetin ou Anisslimen, tribu fanatique et à moitié indépendante, ayant pour principale résidence Tin Tarh Ode, de faire valoir leurs prétentions. Ces peuplades jouissent d'une grande considération et se soustraient jusqu'à un certain point à la puissance du vieil Annour. Pour bien se rendre compte de la position critique où nous nous trouvions, nous, les trois premiers chrétiens qui eussent jamais pénétré dans le pays, il faut connaître la situation ou se trouvait celui-ci. Le vieux chef Annour qui seul pouvait, par son influence, contenir l'esprit turbulent de ces tribus sauvages et barbares, était malade à Tintelloust; à Agades, résidence de leur chef commun, il n'y en avait point à ce moment, plusieurs partis s'y disputant le choix d'un nouveau prétendant. Ensuite, il régnait parmi

ces belliqueuses tribus, une grande fermentation produite par l'expédition des Kel Owi contre les Ouelad Sliman, qui avaient pris à ces derniers presque tous leurs chameaux, et cherché à s'emparer des lacs salés de Bilma, qui constituaient leur principal moyen d'existence. Revenus vainqueurs à Kanem, les Kel Owi étaient altérés de pillage. Qui donc, dans ces circonstances, eût prit le parti de malheureux étrangers sans défense? La situation se présentait à nous sous l'aspect le plus sinistre. Sous prétexte de religion, on nous sépara du reste de la caravane, en ne nous laissant qu'une tente pour nous trois. A peine cela était-il effectué, que nous vîmes une troupe d'une cinquantaine d'hommes s'avancer vers nous; mais ils ne nous attaquèrent pas et se contentèrent de nous faire des menaces. Lorsque la nuit fut venue, leur nombre s'accrut du double; ils nous déclarèrent alors n'être pas venus dans le but de nous faire du mal, mais réclamèrent avec instance notre conversion à l'islamisme, attendu qu'aucun infidèle n'ayant jamais mis le pied dans leur pays, ils ne voulaient pas qu'il en devînt ainsi; en cas de refus, nous devions être mis à mort immédiatement.

Nos domestiques et nos chameliers nous firent part de cette prétention révoltante comme de la chose la plus simple et la plus aisée à concevoir; ils étaient fermement convaincus qu'en cas de refus de notre part, nous serions massacrés; en conséquence ils nous conseillèrent de faire semblant, pour quelques jours, d'abjurer notre religion. Nous repoussâmes ce conseil avec autant de fermeté que de dégoût. Une catastrophe était dès lors chose tellement imminente, que nos deux principaux serviteurs, Mohammed le Tunisien et El Moukni, nous demandèrent un écrit

par lequel nous reconnussions qu'ils étaient innocents de notre mort.

Résolus de rester dignes de notre pays et de notre croyance, nous nous préparâmes à subir le sort qui nous était réservé. Le moment était grave et solennel. Il s'éleva encore une violente discussion sur nos religions respectives, et le vieux fanatique qui servait de guide à notre caravane, ayant déclaré qu'en notre qualité de chrétiens, nous méritions la mort, je lui tendis la gorge en l'invitant à me porter le premier coup. Nous nous retirâmes ensuite, tous trois, au fond de notre tente, où nous nous assîmes dans le plus profond silence. Chaque instant pouvait être pour nous l'heure d'une fin sanglante. Tout à coup, le fidèle Sliman s'élança dans notre tente en s'écriant, avec l'accent du plus cordial intérêt : « Vous ne mourrez pas! » Après de longues et vives discussions entre nos gens et nos compagnons, d'une part, et les fanatiques Merabetin, de l'autre, dans lesquelles étaient en jeu le fanatisme, la crainte et les intérêts les plus divers, on avait fini par s'entendre et par convenir que nous nous rachèterions en donnant des marchandises pour une valeur d'environ deux cent trente florins; moyennant ce sacrifice, nous pourrions continuer notre route sans aucun danger. Ainsi la cupidité matérielle l'avait heureusement emporté sur le fanatisme religieux.

Ce ne fut pas sans éprouver encore des sensations bien pénibles que nous passâmes la nuit, brûlant de voir arriver le matin pour pouvoir quitter le plus tôt possible ce théâtre d'affreuses émotions; toutefois il fallait, avant tout, que l'on procédât au choix des marchandises dont l'abandon devait être le gage de notre future sécurité; or ceci n'était pas une petite affaire, d'autant plus que la populace, qui ne s'était

pas encore retirée, pouvait faire main basse sur le reste. Fort heureusement, Mohammed Sfaksi fit passer une partie de nos bagages pour les siens; il brisa aussi l'une des dix caisses de fer renfermant du biscuit, que nous transportions avec nous. La stupide canaille qui nous obsédait, se figurait qu'elles étaient pleines d'argent, et son désappointement ne fut pas médiocre, lorsqu'au lieu des trésors espérés, elle n'en vit sortir qu'une sorte de pain sec et sans goût.

Nous partîmes enfin, laissant à peu de distance à notre gauche le haut pic Timge ou Tengik, qui dominait toutes les masses de roches environnantes. Malheureusement nous ne pûmes, encore une fois, évaluer avec quelque certitude l'élévation, ni de ces dernières, ni du pic en question. La plaine est située à dix-sept cents pieds au dessus du niveau de la mer, et les montagnes peuvent avoir, en moyenne, deux à trois mille pieds de plus; de sorte que le Timge ne s'élève à guère moins de six mille pieds.

Traversant ce site imposant, nous ne tardâmes pas à arriver dans la riche vallée de Seloufiet, qui formait en cet endroit un grand coude vers l'ouest, en contournant une masse de rochers de granit; quoique richement ornée d'arbres et d'arbustes, elle était dépourvue d'herbe : elle annonçait les régions tropicales par la présence du palmier d'Égypte (*Cucifera* ou *Corypha thebaïca*), qui ne fait qu'y signaler la limite septentrionale de la vallée, tandis que dans la plaine du Nil, où il est fort répandu, il s'avance beaucoup plus vers le nord. Ce palmier était donc déjà, pour moi, à la suite de mes voyages antérieurs dans la Nubie et la Haute Égypte, une ancienne connaissance que je fus heureux de retrouver au milieu de tant de changements dans

les productions de la nature et les conditions d'existence de l'homme. Il y croissait encore quelques dattiers isolés, mais ils disparaissaient successivement pour faire place au palmier flabelliforme, plus propre aux régions tropicales.

Le village de Seloufiet consistait en soixante ou soixante-dix huttes qui indiquaient à leur tour l'approche des contrées méridionales. Elles étaient construites en herbes sèches, mais d'une autre manière que celles que nous avions rencontrées précédemment; tandis que dans ces dernières, les branches formant la charpente étaient ployées en demi cercle, le corps même des huttes de Seloufiet était séparé du toit, qui finissait en pointe au lieu d'être arrondi. Ce lieu n'était donc pas dépourvu d'intérêt, mais encore une fois, nous ne devions pas y jouir d'un long repos ni d'une grande sécurité. La nuit, nous entendîmes des grognements semblables à celui du chacal, poussés par une foule d'individus qui s'étaient amassés autour de notre camp. Neus fîmes feu à plusieurs reprises, pour leur montrer que nous étions sur nos gardes, et nous nous mîmes ainsi à l'abri de tout ennui personnel; seulement, comme il n'y avait pas de fourrage dans les environs, nous avions dû envoyer nos chameaux paître à une certaine distance. Nous pouvions donc à bon droit être inquiets sur le compte de ces indispensables compagnons de voyage, et en effet, le lendemain matin, nous vîmes qu'ils avaient tous disparu. Nous apprîmes, plus tard, que ceux qui nous les avaient volés étaient précisément ces Merabetin qui nous avaient itérativement assurés que, grâce à leur protection, nous n'avions désormais plus rien à craindre. Il s'ensuivit que nous dûmes encore rester là toute une journée pour rentrer en possession de nos chameaux, dont une partie, du reste, nous furent seu-

lement rendus. Lorsqu'enfin nous nous remîmes en route, le 30 août, il nous en manquait quinze. Nous fûmes conséquemment obligés d'abandonner notre barque et quelques autres objets qui, n'ayant de valeur que pour nous mêmes, portaient en quelque sorte avec eux leur garantie d'inviolabilité.

Nous partîmes, nourrissant de meilleures espérances pour l'avenir, et la disposition favorable de nos esprits fut encore accrue par le riant aspect de la vallée. Nous y rencontrâmes de petits champs artificiels couverts de sarrasin en pleine maturité, présentant un coup d'œil des plus agréables pour le voyageur arrivant du désert, en ce qu'ils indiquent le commencement d'une région fertile et cultivée. Nous y vîmes aussi une sorte de bascule de puits, d'une construction fort simple et portant en arabe le nom de *chattara;* elle sert à arroser les champs en question. Une tige, munie d'une traverse à laquelle s'adapte un vaisseau de cuir, compose tout l'appareil.

Comme nous nous tînmes toujours dans la direction du pic aigu qui domine Tin Tarh Ode, nous sortîmes de la partie principale de la vallée de Seloufiet que suivait toujours notre route, pour arriver sur un terrain rocailleux. Une large crevasse de la montagne de Timge, nous donna vue, en cet endroit, sur les ravins qui en divisent les diverses élévations. Descendant de nouveau, nous arrivâmes dans une plaine couverte d'une abondante végétation et où se montrait encore, outre l'*abisga* (*Capparis sodata*), la *tounfafia* (*Asclepias gigantea*). Nous y rencontrâmes de plus une plante nouvelle, l'*elloa* ou *allouot*, sorte de cucifère aux feuilles très juteuses, portant de fort belles fleurs violettes. Nos chameaux s'en montrèrent très friands, la préférant à

toute autre nourriture; seulement nous n'en rencontrâmes plus guère par la suite, si ce n'est isolément.

Après avoir fait deux milles dans cette plaine, nous fîmes halte dans un endroit tout entouré de la fraîche verdure de l'*abisga* et situé un peu au delà de Tin Tarh Ode. C'était le village des Merabetin ou Anisslimen, qui s'étend le long des éminences inférieures de la montagne. Il consiste en une centaine d'habitations, pour la plupart des huttes d'herbes et de feuilles de palmier; il ne s'en trouve, dans le nombre, que fort peu qui soient bâties en pierre.

Malgré son peu d'étendue, ce village est important pour le commerce qui s'opère entre les régions septentrionales et centrales de l'Afrique, attendu qu'il offre, sous la protection de ses habitants religieux et éclairés, un degré de sécurité extraordinaire au milieu de ces contrées sauvages et infestées de bandits. Il serait assez difficile d'établir exactement l'origine de cette colonie; toutefois elle semble devoir remonter à l'époque de la conquête du pays par les Kel Owi, quoique ces Anisslimen n'appartiennent pas à cette tribu. Il me fut donc impossible de me faire une opinion bien exacte sur ce point, mais toujours est-il que les formes sveltes et le teint clair des indigènes de cette petite peuplade me prouvèrent qu'ils ne s'étaient pas mêlés à la race du Soudan, comme les Kel Owi en général. Leur costume seul est semblable à celui qui se porte dans le pays qu'ils habitent. Les jeunes garçons, entre autres, qui se trouvaient en grand nombre aux environs de notre camp, ne portaient pour tout vêtement qu'un petit tablier de cuir attaché aux hanches, et avaient la tête rasée à la manière des enfants du Soudan, conservant une touffe de cheveux d'un pouce de haut sur autant de large, allant du milieu du front à la nuque.

Toutefois, il n'est nullement improbable que ces Africains convertis à l'islamisme n'aient emprunté cette coutume à la tribu des Masigh ou Imoscharh, cette dernière prédominant partout dans la réforme mahométane de toutes ces tribus.

Les Anisslimen se nomment eux-mêmes « gens pieux et soumis à Dieu, » ce qui ne les empêche pas de s'occuper des affaires de ce monde. C'est ainsi qu'ils cherchent à exercer une grande influence sur les affaires du pays, et se tiennent dans une certaine indépendance à l'égard du puissant chef de Tintelloust.

Dès que nous nous fûmes installés dans notre nouveau campement, nous nous mîmes en devoir d'entrer en relations avec les habitants, afin de nous pourvoir de vivres; mais nous fûmes frappés du prix exorbitant que l'on nous en demanda; le beurre et le fromage, par exemple, étaient inabordables. A mon grand étonnement, on nous apprit, plus tard, que le beurre était importé, presque tous les ans, dans le pays, par les Sakomaren, tribu des Imoscharh vivant plus au nord, sur la route du Taouat, et possédant de grands troupeaux de moutons et même de bêtes à cornes.

Nous fûmes obligés de rester à attendre, dans notre camp près de Tin Tarh Ode, le retour des chameaux qui nous avaient été enlevés à Seloufiet; en outre, de cette dernière localité, nous nous étions adressés au vieux Annour, à Tintelloust, dans l'espoir qu'il nous enverrait une escorte pour nous protéger.

Tandis que nous étions ainsi dans l'attente, nous eûmes l'occasion d'observer un remarquable phénomène naturel qui faillit nous toucher d'assez près pour ne pas exciter seulement notre intérêt scientifique. Partout aux alentours, il tomba une pluie tellement abondante qu'en vingt-quatre

heures la paisible vallée où nous nous trouvions, et qui avait près de deux mille pas de large, fut convertie en un torrent furieux emportant les brebis, les chameaux et déracinant les arbres. A peine venions-nous d'échapper heureusement aux dangers que nous avaient suscités le fanatisme et la cupidité des hommes, qu'il nous fallut lutter contre la furie d'un élément inconnu dans les contrées du Nil, situées sous la même latitude, et duquel, par conséquent, nous ne pouvions nous former à l'avance aucune idée.

Il était environ quatre heures de l'après midi, quand tout à coup notre camp retentit du cri d'alarme : « Le torrent arrive ! » Une vaste nappe d'eau, couverte d'une écume blanche, arrivait du midi, passant entre les arbres et suivant la direction de la vallée. En quelques instants, celle-ci fut entièrement submergée, ne laissant plus apparaître au dessus des flots que notre camp, semblable à une île. Épuisés de chaleur et de sécheresse, nous considérâmes d'abord avec une sorte de joie enfantine ce spectacle extraordinaire, mais comme il acquit bientôt un caractère des plus menaçants je fis prendre les précautions nécessaires pour éviter des malheurs. Le lendemain, l'inondation présentait l'image de la destruction et était bien propre à nous donner une idée saisissante du déluge.

Pendant toute la nuit et la matinée du lendemain, il continua, sans interruption, à tomber des torrents de pluie. L'eau montait toujours dans la vallée, et menaçait de submerger l'éminence où nous étions campés. Nos gens tentèrent, par un effort aussi tardif que puéril, de nous protéger en élevant une digue. Nous dûmes enfin nous résoudre à abandonner en hâte notre lieu de campement, pour transporter sur une autre île notre bagage, non sans quelque

dégât; nos chameaux, emportés par les flots, ne purent qu'à grand'peine se maintenir à l'aide des gros arbres qui s'élevaient encore au dessus de l'eau. Celle-ci gagnait constamment et commençait à battre, en écumant, les bords de notre île, et les envahissait toujours de plus en plus. Le torrent balayait devant lui des troncs d'arbres déracinés qui passaient, tantôt isolés, tantôt réunis comme en forme de radeau, devant l'étroite retraite d'où nous contemplions cette scène extraordinaire. Pied à pied, il nous fallut nous retirer jusqu'au point culminant de notre lieu de refuge et finalement, il resta à peine assez de place pour nous tenir tous; nous pouvions calculer de combien de pouces l'eau devait encore monter pour emporter tout notre bagage et menacer même nos jours.

Heureusement, la crue s'arrêta et l'eau resta pendant quelque temps au même niveau ; nous la vîmes ensuite baisser graduellement et, le cœur plein de joie, nous comprîmes que ce nouveau péril était à son tour conjuré. Il était plus de midi.

Il nous arriva en même temps un autre événement non moins heureux. A mesure que les flots se retiraient, nous voyons, sur la rive occidentale du torrent, une troupe de *mehara* bien armés s'avancer vers nous. C'était l'escorte que nous envoyait Annour pour nous protéger. Il était plus que temps qu'elle arrivât, car tandis que nous nous trouvions dans la pénible position que je viens de décrire, une nouvelle bande de pillards s'était réunie dans le but de faire une nouvelle tentative pour nous dévaliser avant que nous fussions placés sous la protection de ce puissant chef.

Leur plan étant déjoué, nous pûmes au moins envisager l'avenir avec quelque peu de sécurité. Toutefois, notre situa-

tion était encore loin d'être agréable; presque tous nos bagages étaient complétement trempés, nos tentes gisaient dans la boue, sur le passage du torrent, et notre solide et commode, mais lourde tente tripolitaine avait absorbé une si grande quantité d'eau qu'un chameau parvenait à peine à la traîner. Lorsqu'enfin nous abandonnâmes notre lieu de campement, nous eûmes, Overweg et moi, une fâcheuse mésaventure; nos chameaux, épuisés de fatigue, glissèrent à l'endroit le plus bourbeux, et en tombant nous jetèrent dans la vase. Trempés jusqu'aux os et les jambes nues, nous arrivâmes enfin à notre nouvelle station, qu'il faisait nuit. C'était un terrain élevé et rocailleux, situé à quelque distance du bord de la vallée et où nous aurions dû nous établir dès le commencement,

Par bonheur, le temps s'éclaircit de nouveau le lendemain, et un vent frais qui s'éleva nous vint en aide pour sécher notre bagage. Notre camp ressemblait à un vaste pré de blanchisserie, et nos effets redevinrent, l'un objet après l'autre, en état de nous servir de nouveau. Après nous être un peu reposés de corps et d'esprit, nous allâmes rendre visite aux personnages éminents de notre nouvelle station. Nous nous y assîmes en demi cercle, tenant de la main droite nos lances verticalement appuyées à terre. Au centre se plaça le chef Hamma, le belliqueux gendre du vieux Annour; nous remarquâmes encore entre autres, un certain Mohammed, son cousin, qui devint plus tard mon ami. Ils avaient tous un extérieur assez agréable, mais différant beaucoup de celui des Asgar ou des autres tribus vivant sur les limites de la contrée d'Aïr. Plus petits de taille, ils avaient le teint plus noir, et leurs traits, au lieu d'être réguliers et nettement accusés comme ceux des indigènes du nord,

étaient plutôt pleins, arrondis et respiraient la bonne humeur. Leurs vêtements étaient moins épais; quelques-uns d'entre eux, au lieu de la sombre chemise bleu foncé, en portaient une bleu clair; leur coiffure était rehaussée par un bandeau rayé de rouge et de blanc.

Nous remerciâmes le chef pour le service que nous avait rendu son beau-père Annour. Pour le reste, notre entrevue s'écoula plus ou moins froidement comme il en est d'ordinaire entre gens qui ne se connaissent point.

Vers dix heures du soir, nous reprîmes notre voyage. Laissant à gauche la vaste vallée Tin Tarh Ode, nous franchîmes quelques ravins et nous marchâmes toujours sur un sol inégal, jusqu'à ce que nous eussions atteint le commencement de la belle et large plaine Fodet; arrivés là, nous fîmes halte près des pics de rochers qui la bornent du côté oriental.

Le lendemain 3 septembre, nous traversâmes quelques sites fort pittoresques parmi lesquels se distinguait la vallée Fodet elle-même qui se partage, au point le plus intéressant, en deux embranchements dont celui du côté de l'est coupe l'abrupt versant du groupe de montagnes de Timge; bornée de plusieurs éminences, cette partie de la plaine offre un coup d'œil aussi curieux qu'étendu. Assis sur mon chameau, et sans m'arrêter, j'en pris le croquis.

Nous voyions encore des traces nombreuses de l'inondation de l'avant-veille, et le sol de la plaine brillait encore d'une masse de petits fragments de minéraux abandonnés par le torrent. A plusieurs endroits nous vîmes les ruines d'habitations emportées par les eaux. Notre caravane était de nouveau en bonne disposition, et notre escorte, voulant nous donner un échantillon de sa vélocité, se livra à une course de

chameaux. C'était un spectacle fort singulier. Que l'on se figure un chameau, quelque svelte qu'il soit d'ailleurs, mis au galop; le cavalier balloté de tous côtés sur sa petite selle imparfaitement ajustée aux flancs de la pauvre bête, que battent les armes de toute espèce, les sacs à provisions, les lourds ornements de cuir traînant en arrière, et surtout l'énorme bouclier de peau d'antilope durcie. Deux ou trois des vaillants champions mordirent la poussière, ce qui mit bientôt fin au jeu. L'agile chameau est parfait pour le trot, mais ne vaut rien pour le galop, ses mouvements étant, comme ceux de la girafe, fort irréguliers. Quoiqu'un chameau au galop semble une chose extraordinaire, inouïe pour un observateur européen, je crois devoir faire remarquer que le fait n'est pas rare chez les tribus de l'Arabie méridionale; on le trouve même retracé dans les sculptures assyriennes.

Nous continuâmes notre chemin dans cette région montueuse, jusqu'à ce que nous arrivâmes à une crête. Nous redescendîmes ensuite le long de plusieurs petits vallons, puis le passage s'élargit et nous nous trouvâmes dans un profond ravin. Tous ces vallons s'inclinaient vers l'ouest. Vers trois heures nous fîmes halte dans un prolongement de la vallée Afis, à peu de distance d'un puits, non loin du versant méridional de la montagne, laquelle, à cet endroit, offrait un aspect extrêmement sauvage.

Nous n'avions pas encore lié assez étroitement connaissance avec les gens de notre escorte, mais aussitôt campés, nous eûmes occasion de le faire d'une manière assez fâcheuse. Ils voulurent se faire payer, élevant de ce chef des prétentions exorbitantes. Ne se trouvant pas satisfaits de ce qui leur fut donné, ils tombèrent sur l'un de mes colis dont ils

s'approprièrent la moitié du contenu. Le dommage en lui-même était de peu d'importance, mais nous n'en éprouvâmes pas moins un certain émoi de nous voir pillés par notre propre escorte. Toutefois Hamma, le gouverneur du pays, se donna beaucoup de mal pour nous faire restituer les objets volés.

Le lendemain 4 septembre, nous arrivâmes à Tintelloust, la résidence du vieux chef Annour et la troisième grande station de notre voyage. L'aube amena une pluie torrentielle que des masses de nuages et de fréquents éclairs avaient annoncée depuis la veille. Dans l'Afrique centrale, les pluies matutinales sont extrêmement rares, sauf lorsqu'elles sont une continuation de celles de la nuit, comme c'était probablement ici le cas.

Nous attendîmes que le plus fort fût passé, et, à sept heures, nous partîmes. Nous n'étions pas sans inquiétudes sur la réception dont nous serions l'objet de la part d'Annour, de qui dépendait tout le succès de notre entreprise. Nous n'avions que des notions favorables quant à son caractère personnel, mais il était devenu vieux et faible et se trouvait fréquemment malade; s'il venait à mourir, nous ne nous dissimulions pas les dangers que nous ferait courir la perte de l'appui que nous offrait son autorité, dans ce pays turbulent et complétement barbare. Ce fut sous l'empire de ces pénibles réflexions que nous fîmes la dernière étape de notre voyage vers Tintelloust.

Nous abandonnâmes bientôt la vallée Afis pour arriver, par une montée rocailleuse, dans une autre vallée où se trouve situé le village de Sarara ou Assarara. Nous nous y engageâmes entre deux groupes de montagnes, et après avoir parcouru encore un bas-fond de rocher, nous pénétrâmes, à neuf

heures et demie, dans la vallée de Tintelloust. Celle-ci consiste en un vaste ravin sablonneux dépourvu de végétation, à part quelques broussailles croissant sur les bords. Sur les premières éminences, du côté oriental, se montrait un petit village se confondant presque entièrement avec le roc dont il était environné. C'était le lieu de résidence, tant désiré, d'Annour.

Nous n'entrâmes pas dans le village lui-même, mais nous choisimes notre lieu de campement sur une colline de sable qui s'élevait dans un angle de la montagne. Le pied de cette éminence était abondamment orné de la verdure du *Capparis Sodata ;* un pli de terrain couvert de beaux *talha* nous séparait d'une abrupte crête de granit dépendant de la montagne Tounan. Au midi, l'horizon était borné par l'imposant groupe du Boundaï; vers le nord-est, nous avions vue sur le village et la masse de rochers qui en formaient le fond; enfin, notre emplacement était magnifique. Néanmoins, nous eûmes encore à compter avec la curiosité et l'importunité des indigènes de l'endroit, et en outre, la situation nous offrait, en compensation de ses avantages, l'inconvénient de nous isoler de nos protecteurs, dont le voisinage eût été parfois désirable, au contraire, parmi ces sauvages peuplades. La distance qui nous séparait n'était cependant que de douze cents pas.

Notre camp fut bientôt établi. Il consistait en quatre tentes groupées en demi cercle, ayant toutes leur ouverture dirigée vers le midi. Ce lieu portera sans doute, en mémoire de nous, parmi les indigènes, le nom de « Colline des Chrétiens. »

Le lendemain de notre arrivée, nous allâmes faire une visite au vieux chef. Il nous reçut sans cérémonies et avec

une sorte de barbare bonhomie. Il nous fit observer, avec une rude simplicité, qu'en notre qualité de chrétiens nous étions arrivés impurs dans son pays, mais que nous étions purifiés à ses yeux par les fatigues et les dangers que nous avions éprouvés. Une fois placés sous sa protection, nous n'avions plus à craindre que les voleurs et le climat. Il reçut avec plaisir les présents que nous étalâmes devant lui, mais sans proférer une parole; il ne nous offrit pas non plus la moindre hospitalité. Nous ne savions trop où nous en étions avec lui, mais nous ne devions pas tarder à l'apprendre.

Peu de jours après, il nous envoya l'avertissement, peu équivoque, que si nous voulions nous rendre au Soudan à nos risques et périls, nous pouvions profiter de la caravane au sel, qu'il ne nous en empêcherait pas; mais que si nous voulions qu'il vînt avec nous et nous protégeât, nous eussions à lui compter une somme d'argent assez ronde. En général et dès le début, sa conduite envers nous ne fut pas amicale, quoique simple et droite. Il disait sans détour ce qu'il prétendait, mais une fois satisfait, il tenait sa parole avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Il ne nous avait pas offert l'hospitalité, mais il ne nous obséda pas de sollicitations importunes ni ne permit à ses gens de nous en faire. Après avoir longuement observé sa manière d'agir et être arrivé sain et sauf à Katsena sous sa protection, je dois reconnaître qu'il était un homme honnête et sur qui l'on pouvait compter. Quoi qu'il en soit, nous eûmes beaucoup de peine à nous procurer la somme qu'il exigeait de nous, et M. Richardson se vit obligé de contracter une dette qui, par le mépris ultérieur des conventions y relatives, s'éleva au chiffre considérable de quinze cents écus d'Espagne.

Nous étions toujours dans la saison pluvieuse. Presque

tous les jours nous étions incommodés par des torrents de pluie qui, d'un autre côté, nous indiquaient d'une manière certaine que nous avions atteint enfin ces nouvelles régions centrales tant désirées; ce qui nous fit prendre notre mal en patience. La pluie arrivait presque régulièrement entre deux et trois heures de l'après midi, lorsque la chaleur était dans sa plus grande intensité. La tempête qui s'y mêlait ordinairement, arrivait presque toujours de l'ouest ou du sud-ouest, quoique le vent se tint généralement à l'est. La pluie était parfois très violente et souvent même accompagnée d'une sorte d'ouragan contre la furie duquel nous avions beaucoup de peine à maintenir nos tentes. Nos bagages furent de nouveau complétement mouillés. La pluie la plus forte et la plus persistante fut celle du 9 septembre, et les masses d'eau descendant des hauteurs environnantes formèrent un vaste torrent, qui envahit non seulement la vallée principale, mais encore le petit ravin qui passait derrière notre camp. Malgré l'humidité, l'air était sain et fortifiant, conformément à l'assertion de Léon l'Africain, qui loue le climat d'Aïr pour « la bontà e temperenza dell'aere. » En outre, nous préférions de beaucoup les pluies torrentielles aux arides vents chargés de sable qui nous avaient si fréquemment incommodés.

En peu de temps, toute la nature fut animée d'une nouvelle vie. De jour en jour, l'on pouvait observer la croissance des feuilles, des jeunes pousses et l'épaississement de la verdure. Les vigoureux *mimosa* offraient un aspect magnifique; ils ne s'étendaient pas, comme généralement dans le désert, en forme de léger pavillon, mais s'élevaient en masses coniques d'un feuillage compact; un midi, je mesurai l'ombre de l'un d'eux; elle avait soixante-dix pieds de diamètre.

Le règne animal aussi avait sa part dans ce renouvellement des forces vitales de la nature. Les cimes épaisses des arbres retentissaient du gazouillement des griottes et des pinsons, ainsi que du roucoulement des tourterelles et du petit pigeon d'Égypte, tandis que la huppe sautillait joyeusement sur le sol. Des singes descendaient, dès qu'ils se croyaient inaperçus, des premières éminences du Tounan, pour aller boire dans le petit ravin situé derrière le monticule où nous étions campés; pendant la nuit, nous entendions régulièrement les hyènes et les chacals rôdant autour de nous, et de temps à autre le rugissement lointain de quelque lion.

Malheureusement, le plaisir de notre séjour fut troublé par un vol dont nous fûmes victimes dans la nuit du 16 au 17 septembre. Comme je l'ai dit, les pluies incessantes avaient mouillé tout notre bagage, et nous étions inquiets à l'égard de nos armes et de nos instruments. Overweg et moi, nous résolûmes en conséquence de nettoyer nos fusils, qui étaient jusqu'alors restés constamment chargés; puis nous ne les rechargeâmes pas immédiatement, afin de les laisser bien sécher.

Dans l'après midi, nous reçûmes la visite de deux individus bien vêtus, montés à *meheri*. Contre l'habitude de ce genre de passants, ils ne nous demandèrent rien, mais examinèrent nos tentes avec beaucoup d'attention. Le soir nous entendîmes de la musique et des danses au village, où se célébrait une noce; nos domestiques nègres y prirent part au clair de lune, si bien qu'épuisés de fatigue, ils finirent par tomber dans un profond sommeil.

Inspiré d'un pressentiment sinistre et tâtonnant dans l'obscurité, j'attachai toutes nos brebis derrière nos tentes, avant de me coucher. Mon sommeil était agité; vers deux

heures, j'entendis un bruit particulier, comme si une troupe d'individus venaient, en courant, entourer notre camp. Je voulus me lever, mais j'entendis la musique du village et, me figurant que c'était de là que venait le son qui m'avait réveillé, je voulus me rendormir. Soudain retentit un bruit plus fort, comme si plusieurs hommes descendaient rapidement de la colline. Saisissant une épée, je m'élançai dehors; nos armes à feu, par malheur, n'étaient pas encore rechargées. Tandis que je faisais le tour du camp, M. Richardson sortit, à moitié vêtu, de sa tente, et me pria de poursuivre des voleurs qui venaient de lui enlever divers objets. En effet, quelques malles avaient été transportées hors de la tente, mais le contenu en était intact. Sauf un, tous ses domestiques avaient pris la fuite. Rien de fort grande valeur n'était perdu, mais la discipline de notre petite troupe était gravement compromise. Nous crûmes devoir prendre à l'avenir plus de précautions pour éviter le retour d'une pareille mésaventure, et la première conséquence en fut que nous transportâmes, dès le lendemain matin, notre camp de l'autre côté de la vallée, tout près du village.

Nous crûmes dès lors que le plus fort était fait et que nous nous trouvions désormais en bonne voie pour atteindre le but de notre expédition. Nous n'étions cependant guère dans des conditions matérielles fort agréables ; nos moyens étaient tellement restreints que nous avions à peine le nécessaire, et pendant les premiers temps de notre séjour à Tintelloust, nous souffrîmes réellement de la misère. Plus tard nous reçûmes d'Assodi, ville située au sud-ouest de Tintelloust, une charge de chameau de sorgho (*dhourra*); mais la préparation de cette graine exige beaucoup de soins, car il est nécessaire de la couper et de la piler pour en sépa-

rer la gousse, fort amère, chose extrêmement difficile pour le voyageur européen qui n'a pas d'esclave pour faire sa cuisine. De plus, l'uniformité de notre régime était nuisible même aux indigènes et faisait beaucoup de tort à notre santé.

Je mis à profit notre séjour en cet endroit pour étudier cette contrée jusqu'alors complétement inconnue. Mais avant d'entretenir le lecteur des résultats de mes travaux, je crois utile de lui faire connaître jusqu'à un certain point la nature du pays qu'il s'agit de décrire, ainsi que de ses habitants.

A partir de Tidik, le territoire propre d'Aïr s'étend, vers le nord, à une longueur de deux degrés, sur une largeur moyenne de quarante à soixante milles marins, entre les 19e et 17e degrés de latitude septentrionale et les 8e et 9e de longitude orientale de Greenwich. Une masse de rochers de granit, qui enforme le noyau, s'élève en groupes de montagnes de hauteurs diverses, enclavant de chaque côté des sillons profondément creusés, où l'eau des pluies tropicales descendant des montagnes trouve son écoulement, principalement en septembre et octobre. Une abondante végétation s'y produit, fécondée par ces eaux, et rendue plus fertile encore par le mélange, en forte proportion, du basalte au granit du sol; là où domine le grès, la nature est extrêmement pauvre. La hauteur moyenne des plaines peut être évaluée à dix-sept ou dix-huit cents pieds; celle des masses de montagnes les plus considérables, à quatre ou cinq mille, et les pics les plus élevés, entre autres le Tengik ou Timge, peuvent dépasser en élévation cinq mille cinq cents pieds.

Les innombrables vallées, grandes et petites, de la contrée, ne forment pas un bassin commun. Le versant occidental des plus hauts groupes de montagnes s'incline entièrement vers l'ouest; mais les vallées qui suivent même la

pente générale du sol s'éloignent et se perdent peu à peu sans se réunir entre elles. L'inclinaison du sol est médiocre et les plaines les plus voisines entre elles s'écartent fréquemment les unes des autres, dans des directions complétement opposées; le voyageur qui ne connaîtrait pas les deux extrémités de cette série de vallées, se croirait dans un merveilleux labyrinthe de rochers. Il en est un grand nombre qui sont si fertiles, qu'il s'y trouve abondamment du fourrage, non seulement pour les chameaux, mais encore pour les bêtes à cornes; on y rencontre beaucoup de chèvres, mais point de brebis. Les chevaux sont fort rares dans la contrée d'Aïr, où on les fait paître dans les prairies du Damerghou. Outre plusieurs espèces de *mimosa*, ces vallées renferment des bois épais de palmiers d'Égypte et des *Capparis Sodata* en grande abondance; un grand nombre d'entre elles sont propres à la culture du blé et là où l'industrie des indigènes est plus avancée, on rencontre même des dattiers. Le froment et le millet noir (*Pennisetum Typhoïdeum*) entre autres, pourraient y être récoltés plus largement pour les besoins de la population, quoique jamais en fort grande quantité, la culture restant forcément restreinte dans des sillons très étroits.

Le lion sans crinière est fort répandu dans les parties les plus inaccessibles de la contrée, et particulièrement au midi du 18e degré, dans les montagnes de Baghsen, de Doghem et dans les hautes régions d'Auderass. Il s'y trouve aussi en abondance des léopards (*Felis Leopardus*), que redoutent extrêmement les indigènes d'Asben; cependant nous n'en aperçûmes aucun. L'hyène (*Hyæna Striata*) y paraît rare, mais le chacal (*Canis Aureus*), par contre, s'y voit fréquemment. Les régions inférieures des montagnes semblent être habitées spécialement par les singes de l'espèce des cer-

copithèques (*Cercopithecus Griseo-viridis*). Les dorcas et les *mohor* (*Antilope Sœmmeringii*) abondent dans toutes les vallées, mais la grande *Antilope Leucoryx* se hasarde rarement dans les contrées habitées. L'*Antilope Oryx,* plus grande mais moins belle que cette dernière, ne s'avance guère jusqu'aux limites méridionales d'Asben, tandis que le *wadan* (*Oryx Gazella*), au contraire, se tient en deçà des confins septentrionaux du pays. Les oiseaux y sont fort abondants mais d'un nombre d'espèces restreint. L'autruche habite les plaines, comme celle de Tin Teggana, en grandes troupes ; il existe encore différentes sortes de pigeons, des huppes et des pintades (*Numida Meleagris*).

Le nom d'Aïr, que les Arabes orthographient Ahir, est cité pour la première fois par Léon l'Africain, dans son ouvrage, écrit en 1526. Il paraît donc ne pas être le nom primitif de la contrée mais provenir plutôt des conquérants berbères ou Masigh. Celui que portait antérieurement le pays, devait être Asben ou Absen, qui est encore en usage parmi les nègres et les diverses peuplades qui y demeurent. En outre, la contrée des Goberaoua, qui constitue la partie la plus belle et la plus importante du territoire des Haoussa, et qui, loin d'appartenir à la race nègre, paraît avoir eu, dans l'origine, des rapports étroits avec l'Afrique septentrionale, était autrefois indiquée sous la même dénomination.

La capitale du royaume d'Asben était, du moins autrefois, Tin Schaman, actuellement un village situé à une vingtaine de milles au nord d'Agades. Cette localité a dû être jadis le foyer d'une certaine civilisation et d'un degré de science assez important, car plusieurs natifs de Tin Schaman sont cités comme savants. Au temps de Léon l'Africain, le pays était déjà soumis aux Berbères; non pas

qu'il constituât un État purement berbère, mais plutôt une colonie de cette dernière race, dominant une population de nègres. Toutefois, les maîtres actuels du pays, les Kel Owi, ne sont cités par aucun écrivain avant Hornemann (1802); il est vraisemblable qu'ils ne s'y sont établis qu'à une époque relativement récente, qui ne peut guère remonter plus haut que vers 1740. Il n'est pas encore possible, jusqu'à présent, d'indiquer exactement leurs établissements antérieurs; toutefois il paraît certain qu'ils arrivèrent du nord-ouest et que leurs subdivisions les plus nobles appartenaient à la tribu, jadis nombreuse et puissante, des Aouraghen.

Le nom de Kel Owi signifie « colons d'Owi, » car le mot *kel* indique les tribus fixes, par opposition à celles qui vivent à l'état nomade. Un trait général et caractéristique des Kel Owi et de leurs consanguins, consiste en ce qu'ils résident dans des villages composés de huttes stables et solides, et non de tentes de cuir ou de huttes mobiles en nattes, comme les Tagama et un grand nombre d'*imrhad* des Aouelimmiden.

En opérant la conquête du pays, les Kel Owi n'extirpèrent pas la race nègre, ou plutôt sous-libyenne qui s'y trouvait à leur arrivée, mais s'y mêlèrent, principalement en épousant les femmes des anciens habitants qui furent seuls en grande partie exterminés. De cette manière, les Kel Owi ont joint à leur cachet berbère primitif et aux mœurs sévères des Masigh, le caractère gai et enjoué des indigènes africains; ils y ont presque entièrement perdu leur haute et belle taille, et leur barbe claire a fait place à celle, plus foncée, des Ba Haousche; enfin la langue Haoussa leur est devenue aussi familière que leur idiome Aouraghiy primitif, quoique les hommes entre eux se servent ordinairement de ce

dernier. Par suite de ce mélange de races, les Kel Owi sont traités avec une sorte de mépris par les races berbères pures, qui les désignent souvent comme *ikelan* ou esclaves.

La manière dont les Kel Owi se sont établis dans le pays ressemble beaucoup à celle des anciens Grecs, lorsqu'ils arrivèrent en Lycie, car les femmes y jouissent, du moins en ce qui concerne le domicile, d'un certain privilége sur les hommes ; ainsi, lorsqu'un Ba Asbentschi épouse une femme d'un autre village, celle-ci ne quitte pas son lieu natal, mais le mari, au contraire, vient s'y fixer auprès d'elle. On pourrait encore expliquer ce fait de quelque autre manière, mais au fond de la question se trouve toujours le même principe, que le chef des Kel Owi ne peut pas épouser une femme de la tribu Masigh, mais seulement une femme noire ou esclave.

Tout ce qui n'avait pas été anéanti, de la population mâle, fut réduit par les Kel Owi en état d'esclavage, sous la condition toutefois que ni ces indigènes ni ces enfants ne seraient jamais vendus hors du pays. Il se trouve encore, dans ce dernier, une race bâtarde, issue du mélange des nègres et des femmes Imoscharh ; ce sont les Aboghelites ou Bousaou. Ils ont les traits plus berbères que les Kel Owi eux-mêmes, mais le teint plus noir et la taille moins élevée; leur caractère est fort dégradé et ils ont presque entièrement perdu le cachet de noblesse et de distinction qui se reconnaît chez les plus sauvages bandits de la pure race Targi. Ces indigènes vivent principalement dans les régions situées au midi et au sud-est du territoire d'Asben.

La race des Kel Owi se divise en un grand nombre de subdivisions ou familles (*tioussi,* au singulier *taoussit*), dont l'agglomération forme l'ensemble de la grande tribu. La famille la plus noble est actuellement celle des I Rholang, à

laquelle appartient l'*amanokal* ou chef suprême. Toutefois, la distinction dont elle est l'objet ne repose pas sur une plus grande pureté d'origine, mais uniquement sur une prépondérance factice et une considération dont la source ne semble remonter qu'à l'époque du prédécesseur d'Annour, le chef actuel. L'héritier présomptif de ce dernier est Hadj Abdona, fils de sa sœur aînée, car l'hérédité ne se constitue pas du père au fils mais du titulaire actuel au fils de sa sœur. Ce singulier usage n'existe pas seulement dans un grand nombre d'États de l'Afrique centrale, mais encore dans plusieurs parties de l'Inde; il n'y a donc pas lieu de l'attribuer à une cause berbère, d'autant plus que la tribu noble des Aouelimmiden le considère comme honteux et ne témoignant que du peu de confiance du chef en la vertu de sa femme; car la pensée qui git au fond de cette coutume est, sans doute, que le fils de la sœur doit avoir dans les veines une certaine quantité du sang de la famille, tandis que le fils du chef lui-même, en cas d'infidélité de la femme, peut ne pas en avoir du tout.

La famille ou la tribu des I Rholang habite plus de dix villages, tous situés à l'est ou au sud-est de Tintelloust, la résidence d'Annour. Cette famille a conclu une alliance avec deux autres branches puissantes des Kel Owi, les Kel Asaneres et les Ikaskesan ou Ikeschkeschen. Les Kel Asaneres sont les « colons d'Asaneres, » et ce dernier village est fort important par sa situation sur le lac salé de Bilma qui en constitue la principale richesse et les moyens d'existence. Les Ikaskesan, qui semblent également descendre des Aouraghen portent aussi, par suite de leur résidence dans le village Tamar, le nom de Kel Tamar. Ceux-ci ne constituent donc qu'une fraction des Ikaskesan, tandis qu'une

autre subdivision de ces derniers est en partie dispersée dans la contrée, plus méridionale, du Damerghou, et en partie établie dans un endroit nommé El Akouas ou, plus généralement, Alakkos, situé entre le Damerghou et Mounio, où elle vit en communauté avec la race bâtarde des Kel Akouas. Cette dernière branche des Ikaskesan, qui portent, dans leur belle taille et dans le teint délicat de leur physionomie, des vestiges plus évidents du pur sang berbère que la tribu des I Rholang, mène une vie fort sauvage et désole par ses brigandages les diverses contrées situées au nord des Haoussa et de Bornou.

La famille des Kel Ferouan (établie à l'est de Tin Tarh Ode, dans la belle plaine d'I Ferouan), semble avoir prédominé autrefois sur les I Rholang. Comme signe de la supériorité de race des Kel Ferouan sur les autres tribus, il subsiste encore cette coutume, que lorsque le sultan d'Agades s'absente de la ville pour longtemps, ses fonctions sont exercées par le chef des Kel Ferouan.

La tribu des Kel Owi, qui se partage ainsi en un grand nombre de branches, forme encore une plus vaste communauté avec les Kel Gheress, les Itessan, ou plutôt I Ti San, et quelques autres tribus moins considérables. L'autorité sur cette grande association appartient à l'*amanokal* ou sultan d'Agades. Les Kel Gheress et les I Ti San habitaient jadis paisiblement le même territoire que les Kel Owi, et vivaient dans les prairies fertiles et en partie magnifiques, situées au pied des montagnes de Baghsen. Il y a vingt ou trente ans, l'une et l'autre tribu furent chassées de leurs établissements par les Kel Owi, et allèrent demeurer à l'ouest et au sud-ouest d'Agades. Depuis cette époque elles se trouvent avec les Kel Owi, tantôt en rapports de bonne

amitié, tantôt en état d'hostilité. C'est ainsi que trois ans après mon séjour à Aïr, en 1854, éclata entre ces tribus une guerre sanglante et terrible, guerre qui semble avoir épuisé leurs forces réciproques et où périrent plusieurs personnages de mes connaissances, entre autres Hamma, le gendre d'Annour.

Les Kel Gheress et les I Ti San, réunis, égalent les Kel Owi en puissance, quoiqu'ils soient moins nombreux. Beaucoup plus belliqueux que ces derniers, ils possèdent beaucoup de chevaux, de sorte que leurs forces consistent principalement en cavalerie parfaitement équipée. Les Kel Owi, par contre, n'ont guère de chevaux et ne peuvent se servir que de chameaux. Or, dans le combat, le cavalier a d'immenses avantages sur le guerrier qui n'a que cet animal pour monture.

Les Kel Owi peuvent réunir dix mille hommes montés et armés, non compris les esclaves; mais la diversité d'intérêts créée par le nombre de leurs subdivisions, dissémine tellement leurs forces, qu'ils font rarement cause commune, comme dans leur expédition contre les Ouelad Sliman. Ceux-ci n'en épuisèrent pas moins leurs ennemis en leur prenant tous leurs chameaux, au nombre de cinquante mille, et en s'emparant des lacs salés de Bilma, la richesse et la seule ressource de la tribu. Quiconque vit quelque peu de temps dans le pays, doit remarquer que la population n'y pourrait être aussi nombreuse, si le commerce du sel de Bilma ne permettait aux habitants de se procurer avantageusement par voie d'échange, des marchandises chez les Haoussa ; car ce ne sont pas seulement des étoffes qu'ils vont chercher chez ces derniers, mais même des vivres. Un grand nombre de vallées pourraient y produire bien davan-

tage, si elles étaient convenablement cultivées. Le commerce du sel, en ce qui concerne les habitants d'Asben, ne paraît pas remonter à une époque très éloignée. Il est plutôt vraisemblable qu'il ne s'exerce dans cette localité que depuis un siècle, c'est à dire depuis le temps de la conquête du pays par les Kel Owi; car il est évident qu'aussi longtemps que les Teda, ou plutôt Tebou, furent une nation puissante, ils n'auraient pas permis à des étrangers de tirer profit d'un aussi riche produit naturel de leur sol. Ce qu'Edrissi raconte du trafic de l'alun dans la vallée de Kaouar, se rapporte indubitablement au commerce du sel.

CHAPITRE VI.

EXCURSION A AGADES.

Je profitai du loisir que me donnait notre séjour plus ou moins long à Tintelloust, pour faire une excursion à Agades, désirant en même temps relever un peu le moral de notre troupe, ébranlé par tant de malheurs. Quoique je ne connusse pas encore, à cette époque, l'importance de cette ville, j'avais depuis longtemps formé le projet d'aller la visiter, car que peut-il y avoir de plus attrayant que de rencontrer au milieu des hordes sauvages et barbares, entre les limites du désert et les fertiles contrées de l'Afrique centrale, une ville considérable, dont l'importance doit avoir égalé autrefois celle de Tunis? C'est dans cette situation qu'Agades fut fondée il y a quatre cents ans et qu'elle s'est conservée comme un centre de paisibles relations commerciales entre des nations du caractère le plus différent entre elles. En réalité, c'est comme par un hasard que cette ville n'a jamais éveillé chez les Européens un intérêt aussi vif et

aussi romantique que Tombouctou, sa jumelle. Tandis que cette dernière était dans toute sa splendeur, Agades, depuis longtemps le grand marché de l'or pour l'Afrique septentrionale, était à peine connue de nom en Europe; Tombouctou, par contre, favorisée par le voisinage d'un grand fleuve, était célèbre par les quantités de ce précieux métal qu'elle exportait vers le Maroc.

En dépit des nombreux conseils que je reçus de gens, compétents ou non, qui voulaient me détourner d'une entreprise aussi périlleuse, je ne me laissai pas ébranler dans ma résolution. Grâce à des arrangements avec le chef Annour, je parvins à écarter les nombreux obstacles qui entravaient, dès l'abord, la réalisation de mon projet. Le 30 septembre, je fis au chef ma visite d'adieu. Je me munis d'un présent convenable pour lui, ainsi que de ceux que je destinais au sultan d'Agades, afin qu'il eût connaissance de mon désir de les offrir à celui-ci et qu'il y donnât son assentiment. Il fut satisfait du tout et me promit une complète sécurité; il fit également écrire une lettre à Abd El Kader ou Kadiri, le nouveau sultan récemment élu à Agades, lettre dans laquelle il me recommandait chaudement à lui.

Pour ma plus grande sûreté, Hamma, le gendre d'Annour, devait m'accompagner dans mon voyage; toutefois je dus encore le payer à part pour sa peine. Je pris avec moi, en outre, deux domestiques, notre Tunisien Mohammed et l'adroit nègre Bousaou de M. Richardson, le nommé Amankei. Ce dernier nous fut complétement inutile en route; à peine étions-nous partis, qu'il recommença à souffrir du ver de Guinée, et pendant tout le temps, il fut comme paralysé.

Enfin, notre départ fut fixé au 4 octobre. C'était par une belle matinée; l'air salubre et rafraîchissant nous for-

tifiait de corps et d'esprit. Le vieux chef, qui n'avait jamais visité notre camp, sortit du village afin de me voir partir pour ce voyage qui n'était pas sans importance pour lui-même. Il était vêtu avec une recherche particulière et portait sur la tête un châle de la plus pure blancheur, quoique la propreté ne fût pas sa vertu dominante. Il me répéta de nouveau, avec un geste significatif, « que mon salut reposait sur sa tête ; » puis, avec une libéralité qui nous frappa de stupéfaction, il nous donna un bœuf de son maigre troupeau.

Notre petite troupe se composait de six chameaux, de trente-cinq ânes et de deux bœufs. Je devais monter l'un de ces derniers jusqu'à ce que Hamma fût à même de me louer un chameau. L'un des bœufs, doué d'un vif sentiment de la liberté, résista à toutes les tentatives que nous fîmes pour le charger de quelque chose, et finit par s'en retourner à son troupeau. Quant au second, nous pûmes enfin lui mettre sur le dos, tant bien que mal, quelques bagages, puis je dus m'arranger de manière à me jucher moi-même au dessus de tout. La chose était d'autant moins aisée qu'il n'y avait ni selle ni rien de semblable sur quoi je pusse m'asseoir, mais seulement des paquets irréguliers, mal attachés et balançant de côté et d'autre. Toutefois, avec l'espoir de pouvoir maîtriser ma monture, je m'installai de mon mieux et prenant congé de mes amis, je suivis mes noirs compagnons de voyage.

Nous sortîmes bientôt de la vaste vallée de Tintelloust, pour gravir la pente d'un terrain rocailleux d'où nous pûmes contempler le massif groupe de montagnes d'Eghellal. Je m'accoutumai peu à peu à l'instabilité de mon assiette et prenant mon compas, je me mis en devoir de retracer la direction de notre route. Tout à coup, le bagage glissa de

côté sur le dos de mon bœuf; je me penchai un peu du côté opposé pour maintenir l'équilibre et je roulai à terre avec tout l'attirail. J'aurais pu me blesser grièvement en tombant sur ce sol pierreux, mais fort heureusement le choc fut amorti par mon fusil que je portais en bandoulière ; je fus même assez heureux pour ne pas briser mon compas dans ma chute.

Je me relevai bien vite, mais j'aimai mieux continuer la route à pied, que de remonter sur mon bœuf. Nous arrivâmes ainsi dans la vallée Eghelloua, où nous fîmes halte auprès des puits qu'elle renferme. A partir de cet endroit, je me mis en croupe de Hamma sur le maigre dos de son chameau, me tenant à la selle. Ce siége déjà peu commode me devint insupportable, car tandis que le canon du fusil de mon ami me menaçait sans cesse, l'énorme bouclier de peau d'antilope suspendu à la selle, me battait constamment la jambe.

Je fus donc heureux d'arriver au petit village de Tigger Ere Sa, situé au bord d'une vallée richement ornée de *talha*. Nous prîmes notre gîte dans un angle de rochers fort pittoresque, entouré de blocs de granit à pic. Hamma loua dans ce village deux chameaux pour mon voyage à Agades, aller et retour.

Le lendemain 5 octobre nous passâmes par un site fort remarquable. Le terrain rocailleux était abondamment coupé de vallées aux détours capricieux, dominées par des groupes de montagnes et des pics isolés. Notre rencontre la plus intéressante de toute cette journée de marche, fut la montagne Tschereka dont nous vîmes la double cime sous des aspects divers. D'abord il nous sembla n'apercevoir qu'un mamelon légèrement fendu au sommet, puis nous vîmes se

dessiner graduellement deux pics d'égale hauteur, séparés du haut en bas, et assis sur une large base. Nous laissâmes à notre droite cette montagne ainsi que la ville d'Assodi, située à proximité. Malheureusement, je ne pus décider Hamma à dévier un peu de notre route pour visiter cette ville dont je ne puis parler, par conséquent, que par ouï-dire.

Assodi était autrefois une ville importante, très fréquentée des marchands; tombée aujourd'hui, elle ne renferme plus qu'un petit nombre d'habitants. Les ruines, que l'on dit être celles d'un millier de maisons toutes bâties d'argile et de pierre, occupent un assez grand espace; mais aujourd'hui il n'y aurait plus guère d'occupées qu'environ quatre-vingts demeures. D'après le compte de ces dernières, il doit y avoir eu jadis huit ou dix mille habitants à Assodi. Cela est d'autant plus probable, qu'il s'y trouvait autrefois sept *tamisghida* ou mosquées, dont la plus grande était ornée de colonnes. La ville semble n'avoir jamais été entourée de murs et être déchue depuis que les Kel Owi l'ont prise aux Kel Gheress. Depuis lors la population s'est dispersée et se tient en divers petits groupes de huttes, dans le voisinage. Le marché d'Assodi n'est cependant pas sans importance. L'habitation du chef Astafidet, qui y réside, est située, dit-on, sur une petite éminence dans la partie occidentale de la ville, et entourée d'une vingtaine de cabanes. Il n'y a pas de puits à Assodi et toute l'eau doit y venir du dehors.

Tandis que je m'entretenais de cette localité avec mes compagnons, nous vîmes se dérouler devant nous un beau point de vue de la chaîne de montagnes du Boundaï qui se reliait aux éminences voisines et au mont Eghellal. Nous atteignîmes ensuite la magnifique vallée Tschisolen, où

nous nous reposâmes sous un énorme *talha* pendant les heures les plus chaudes du jour. Après nous y être pourvus d'une bonne provision d'eau, nous continuâmes notre route en foulant de nouveau un sol rocailleux où croissaient abondamment des herbes dans tous les interstices des pierres; à droite s'élevait une masse abrupte de cônes et de pics, à gauche, notre route était dominée par la forme vaste et majestueuse de la montagne Eghellal. Vers le soir nous eûmes l'agréable spectacle d'un troupeau de bœufs bien nourris revenant du pâturage et regagnant leurs étables au village d'Eghellal, situé au pied de la montagne du même nom; c'étaient de belles et vigoureuses bêtes de moyenne taille, ayant toutes une bosse et le poil d'un brun foncé luisant.

Nous nous arrêtâmes à six heures du soir dans la vallée d'Eghellal, à quelque distance du puits. Nous y reçûmes la visite du fils de Tetima, sœur aînée d'Annour, et par conséquent, comme nous l'avons vu, l'héritier présomptif du vieux chef; il venait de sa résidence de Tafidet, dépendante de Hadj Abdoua. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, à la physionomie intelligente et agréable. Je m'entretins avec lui de la différence qui existait entre l'Égypte, qu'il avait visitée en revenant de son pèlerinage, et son propre pays. Sans connaître les avantages de la demi-civilisation de l'Égypte, il avait fort bien remarqué, dans cette dernière contrée, le paupérisme inhérent à toute grande agglomération d'individus et il me disait, avec un certain orgueil, qu'à Aïr, peu de gens vivaient aussi misérablement qu'une partie considérable de la population du Caire.

Nous remettant en marche le 6 octobre de grand matin, nous atteignîmes bientôt une plaine ouverte. A notre droite

s'élevait, longue et isolée, la montagne Agata, au pied occidental de laquelle est situé le village du même nom. La fertilité du sol semblait s'accroître considérablement en cet endroit ; la végétation s'y montrait plus fraîche et plus abondante ; les *mimosa* et les *Capparis* y croissaient en abondance. Un peu plus à l'ouest , au pied du mont Adjouri, s'étendait même un bois touffu de dattiers portant des fruits d'un goût exquis.

De là, nous descendîmes dans le lit large et sinueux d'un torrent intermittent qui descendait de la montagne, et nous pûmes embrasser, d'un coup d'œil, la forme curieuse du mont Belassega. A cet endroit, la plaine se rétrécissait ; traversant un col de la montagne, nous vîmes se dérouler à nos pieds un spectacle des plus pittoresques. A droite s'élevait l'imposante et superbe masse des monts Abila ou Bila ; entre le pied de ces montagnes et les hauteurs escarpées dont nous parcourions les embranchements, s'ouvrait une large vallée s'étendant presque exactement de l'orient à l'occident. Au bas du versant oriental serpentait un étroit vallon, orné d'arbres nombreux dont l'épais feuillage, d'un vert tendre, offrait un contraste saisissant avec les sombres masses des rochers environnants.

Pendant les heures brûlantes du midi, nous prîmes un peu de repos dans le lit d'un torrent où il restait encore au fond une minime, mais précieuse quantité d'eau. Le soir, nous fîmes encore une courte étape, et nous allâmes prendre gîte dans la plaine de Tiggeda qui s'étend auprès du versant occidental du mont Bila. Cette vallée était assurément la plus belle que j'eusse vue jusqu'alors dans ces contrées. Le large lit sablonneux du torrent était encadré d'une fraîche verdure comparable au plus beau gazon d'Europe,

et la végétation abondante et touffue des nombreux *mimosa*, des *taborak* (*Balanites Ægyptiacus*) des *Capparis* formait un épais berceau de feuillage, tandis que les espaces libres du sol étaient couverts de *tounfafia* (*Asclepias Gigantea*) et d'autres arbustes. A une grande élévation au dessus de ces ondoyantes masses de verdure, se dressaient les superbes cimes qui couronnaient la chaîne massive de montagnes voisines, brillamment éclairées des rayons du soleil couchant. C'était un spectacle enchanteur et bien propre à exciter notre enthousiasme. La vallée n'est pas toujours aussi déserte que nous la vîmes cette fois; lorsque nous y revîmmes, en retournant, il s'y trouvait campées des hordes des Kel N Neggarou avec leurs troupeaux de bœufs et de moutons.

Le 7 octobre, nous profitâmes de la fraicheur du matin pour commencer une étape des plus intéressantes. Nous suivîmes d'abord les détours de la vallée de Tiggeda. De nombreuses bandes de pigeons y prenaient leurs gracieux ébats et nous vîmes une svelte antilope isolée traverser brusquement le taillis. Après avoir franchi une légère élévation de terrain, nous entrâmes dans la vallée Erasar N Assada, plus pittoresque encore que celle que nous avions vue la veille. A l'ouest, l'horizon n'était borné que par des rochers de peu d'élévation ; à l'est, au contraire, se dressaient les masses imposantes du majestueux Doghem. La végétation prenait en ces lieux une surabondance de développement réellement tropicale. Le palmier d'Égypte (*Cucifera Thebaïca*) que je n'avais plus rencontré depuis Seloufiet, y était extrêmement commun, mais il y croissait à l'état sauvage. Je remarquai également de nombreuses espèces d'accacias toutes des plus belles ; autour de leurs troncs et de leurs

branches s'enroulaient, en mille circonvolutions capricieuses, une multitude de plantes grimpantes. Toute cette verdure formait un fourré tellement épais que nos chameaux avaient beaucoup de peine à s'y frayer un chemin. A tout instant nous étions obligés de nous baisser pour ne pas être arrachés de notre selle; en effet, mon domestique Mohammed, pris par le turban étroitement enserré autour de sa tête, resta suspendu dans les lianes, tandis que son chameau continuait son chemin.

Cette fois, nous rencontrâmes des voyageurs; d'abord deux musiciens de singulière mine, accoutrés d'une chemise bleue très étroite et la tête couverte d'un petit chapeau de paille noire. Chacun d'eux portait un grand tambour ou timbale qui leur avait servi à divertir les hôtes d'une noce au village voisin. Peu après, nous rencontrâmes une grande caravane composée d'une soixantaine d'esclaves et de quarante chameaux. Les malheureux noirs, égayés par le caractère pittoresque du paysage, chantaient une joyeuse chanson sur une mélodie sauvage de leur pays, comme si la vue de la nature si fraîche et si sereine leur eût fait oublier leurs douleurs. En tête de la caravane marchaient deux des chameliers avec lesquels nous étions venus de Moursouk. Ils avaient probablement placé l'argent qu'ils avaient reçu de la mission britannique, dans le hideux commerce dont l'abolition est le désir le plus ardent du gouvernement anglais.

En sortant de cet épais fourré, nous eûmes une première vue du sommet majestueux du Doghem. Un étroit défilé coupant, à gauche, l'abrupte muraille du roc, conduisait au village Assada. Nous commençâmes à gravir ce passage, au point culminant duquel nous vîmes se dresser à

notre gauche et dans toute son immensité la forme puissante et large du Doghem. Cette imposante montagne fit sur moi une profonde impression ; je ne pus m'empêcher de la considérer comme la plus haute de la contrée d'Aïr, quoique le vieux chef Annour eût prétendu, comme je l'ai dit plus haut, que le Timge était plus élevé. Le Doghem paraît être formé de basalte ainsi que le groupe entier du Baghsen. Nous ne pûmes explorer ni l'une ni l'autre de ces montagnes.

De là nous descendîmes dans la pierreuse plaine Erarar N Dendemou. Elle est tellement couverte de petits *talha*, que le voyageur est à chaque instant obligé de se garer des épines. Le long de l'étroit sentier que nous suivions, le sol portait de nombreuses empreintes de pas de lion. Le lion abonde sur ce plateau de montagnes, et tandis qu'on l'a souvent appelé par licence poétique, « le roi du désert, » je puis cette fois avec vérité le désigner comme le roi de ces sauvages régions ; il aime surtout les contrées qui, comme celle d'Asben, nourrissent par l'abondance des eaux et de la végétation une grande quantité d'animaux, et qui, étant peu peuplées, leur offrent des retraites sûres dans les défilés des montagnes. Cependant le lion ne paraît pas y être fort dangereux. D'après ce qu'assurent les indigènes, il n'a, dans toute la zône limitrophe, point de crinière, ou n'en a du moins qu'une fort courte ; sous ce rapport, il se rapproche du lion de Gouserat.

Cependant le temps était devenu très lourd et un peu avant midi, il se déchaîna un ouragan qui dura environ une demi-heure ; ce fut le dernier de la saison des pluies. La suite de notre marche en fut rendue un peu incommode ; le sol était couvert d'eau à une certaine hauteur, et les ravins desséchés

s'étaient subitement transformés en torrents impétueux. Nous traversâmes ainsi l'abrupte et sombre vallée de Ta Rhist; elle était entièrement couverte de fragments de basalte de la grosseur d'une tête d'enfant, et entourée d'éminences de rochers d'un aspect désolé. Tout y indiquait les traces d'une violente commotion de la nature.

Au milieu de ce désert effrayant et sauvage, se trouve un oratoire remarquable, celui du célèbre et vénéré Makam E'Scheich Ben Abd El Kerim. Aucun voyageur musulman venant du nord, ne manque d'y aller faire ses dévotions; car cet oratoire fut fondé par le fameux Mohammed Ben Abd El Kerim Ben Marhili, qui transplanta l'islamisme dans les régions centrales du Soudan et étendit jusqu'à ces lieux la lutte formidable qui, de pays en pays, sembla devoir envahir même les contrées situées au delà de l'équateur. El Marhili, qui mourut en l'an 1533 de notre ère ou 940 de l'hégire, vivait à l'époque où commençait à décliner en gloire et en puissance le vaste royaume Sonrhaï qui s'était élevé si haut sous l'énergique gouvernement de Senni Ali et de Mohammed El Hadj Askia. Victime d'une injustice de la part d'Askia Ismaïl, Abd El Kerim se tourna vers la contrée qui avait la première résisté avec succès à la puissance d'Assaki ou Askia, et qui promettait d'acquérir un nouvel éclat, par l'élément fécond d'une réforme religieuse. Inspiré de ces grandes idées, l'apôtre de la Nigritie centrale se rendit à Katsena; étant en chemin, il fonda en cet endroit un lieu de prière, en souvenir de la route par laquelle le dogme d'une divinité unique, venant des contrées lointaines de l'Orient, avait pénétré dans le pays des noirs. Actuellement l'enceinte sacrée du *msid* ou *messalla*, n'est plus indiquée que par des pierres régulièrement rangées autour d'un

espace de soixante-dix pieds de long sur quinze de large; le *mamber* ou la niche destinée à la prière, est ornée d'un petit *talha*.

Nous quittâmes enfin ce terrain de roc, rude et désolé, pour entrer dans la partie supérieure de la célèbre vallée Anderas. Redoutant l'humidité de la plaine, nous nous campâmes sur le versant de la montagne. A notre retour, je vis dans cette fertile vallée un barbare exemple de la manière de labourer; trois esclaves attelés à une espèce de charrue, étaient, comme des bêtes de somme, excités au travail par leur maître. Ce lieu est probablement le plus méridional du centre de l'Afrique où la charrue soit employée; car dans tout le Soudan, la houe (*fertana*) est le seul instrument dont on se serve pour le défrichement du sol.

Le temps orageux et la pluie étaient passés, et le lendemain matin, 8 octobre, le ciel était beau et serein. La vallée, fermée des deux côtés de murailles de roc très escapées, abondamment ornée d'arbres et d'arbustes, et renfermant encore un magnifique bois de palmiers flabelliformes, étalait aux limpides clartés du matin toute sa splendeur. Cette fertile vallée produisait aussi, outre le froment et le blé noir, du vin, des dattes et des légumes.

Mais bientôt nous quittâmes de nouveau cette étroite bande de terrain cultivé et nous gravîmes la pente de rochers qui se trouvait à notre droite, dominée par quelques éminences isolées. Plus avant nous trouvâmes le sol recouvert d'une mince couche de natron que des indigènes s'occupaient de recueillir. Cependant il n'est pas de bonne qualité et n'est nullement comparable à celui de Mounio ou des rives du lac Tsad. Ce minéral, qui constitue une branche importante du commerce du Soudan central, se trouve en

plusieurs endroits sur la limite qui sépare le désert des districts fertiles de ce dernier pays. Dans le Saberma (l'une des provinces du riche Gando, situé sur le Niger,) se trouve également un district renommé pour le natron; dans le Soudan occidental au contraire, et notamment à Tombouctou, ce produit est presqu'entièrement inconnu.

Le terrain redevint fertile dans la vallée Boudde, où nous arrivâmes ensuite. Cette vallée, qui serpente longuement à travers les rochers, dans la direction du S.-S.-O. ou N.-N.-E., renfermait une série ininterrompue d'étroits bouquets de bois, composés de palmiers, d'*abisga* et de *talha*. A midi nous traversâmes le lit sablonneux et à peu près desséché d'un cours d'eau qui coule, comme un filet, entre des coteaux couverts d'une riche végétation; nous nous reposâmes ensuite à un endroit où les *mimosa*, développés d'une manière extraordinaire et étroitement entrelacés de plantes grimpantes, formaient un massif presque impénétrable. C'est dans cette vallée de Boudde que j'appris à connaître les désagréables qualités du *karengia* (*Pennisetum Distichum*). Les capsules de cette plante, hérissées et armées de picots, obligent le voyageur dans l'Afrique centrale, à des précautions continuelles et insupportables. Pareilles à des glouterons, elles s'attachent aux vêtements et aux doigts, où leurs petites épines restent plantées, de sorte qu'il faut toujours être muni d'une petite pince pour les en extraire, car si on les y laisse, elles produisent une légère suppuration. Cette plante a cependant aussi son utilité; elle sert d'aliment aux chevaux et aux bêtes à cornes; la semence du *karengia*, que l'on appelle *ousak*, offre à l'homme une nourriture peu substantielle, à la vérité, mais d'un goût assez agréable; on s'en sert encore pour la préparation

d'une boisson qui, par son action rafraîchissante, ressemble un peu au *foura* ou à l'eau de millet.

Immédiatement à côté de notre lieu de station, se trouvait un cimetière des *imrhad* qui habitent à une petite distance vers l'est le petit village de Taouar Noueidjoud. D'autres peuplades de même race occupent quelques autres villages situés au delà. En général les fertiles vallées qui entourent Agades sont habitées par un grand nombre d'*imrhad* qui se séparent en une foule de branches.

Le 9 octobre, nous continuâmes notre route, d'abord sur un terrain rugueux, jusqu'à ce que nous eussions de nouveau atteint une veine de fécondité dans cette masse de rochers arides; c'était la vallée Tefarrakad; la végétation y est plus étendue par la multiplicité des embranchements qu'offrent les sources. Plus loin vers l'est se trouvent plusieurs autres vallées qui, sous le rapport de la richesse et de la fécondité, ne le cèdent en rien à celle de Tefarrakad.

Après avoir fait trois milles de chemin nous arrivâmes dans une autre plaine fort belle, celle de Borh El. Celle-ci présente un intérêt tout particulier; car à notre retour j'y vis un exemplaire grand et fort remarquable d'une espèce de *Ficus*, nommé *baoure* en Haoussa. C'était un arbre d'un vaste pourtour, garni de larges feuilles charnues d'un vert magnifique. A huit pieds au dessus du sol, il ne mesurait pas moins de vingt-six pieds de circonférence et sa hauteur jusqu'à la couronne s'étendant au loin, était d'au moins quatre-vingts pieds. Aussi loin que portent mes souvenirs, je n'ai point vu dans le Soudan de *baoure* plus grand; celui-ci était d'autant plus remarquable qu'il me parut être seul de son espèce dans cette région; du moins nous n'en vîmes aucun autre pendant notre trajet à travers le territoire

d'Asben. C'est également en ces lieux que j'entendis pour la première fois le cri bruyant de la pintade (*Numida Ptilorhyncha*); néanmoins je ne vis aucun de ces oiseaux sortir du fourré.

Dans toute l'étendue de la plaine, qui comprenait environ un demi mille, la végétation formait un massif ininterrompu dont la sauvage exubérance présentait le tableau le plus pittoresque. Plus loin, le taillis disparaissait et le sol se couvrait d'une sorte de melons sauvages, et une grande quantité de *tounfafia* (*Asclepias Gigantea*) témoignaient de la fertilité du sol. Nous rencontrâmes encore un petit champ de sarrasin, tandis que, partout aux alentours, se faisaient remarquer des traces d'une ancienne culture. Ces vallées ont dû offrir jadis un aspect bien différent de celui qu'elles présentent actuellement. Aujourd'hui elles ont été cédées aux diverses tribus des *imrhad*, sous la condition que ceux-ci payeraient un tribut à leurs maîtres. Mais depuis que la puissance du chef suprême résidant à Agades, n'est plus qu'illusoire et que les *imrhad* ont cessé de craindre celle de son *kaïd* ou lieutenant, ils ont préféré le vol et le brigandage à la culture, et ces belles vallées sont ainsi tombées dans l'état du plus complet abandon.

Nous nous arrêtâmes de bonne heure dans l'après midi, mais nous manquions d'eau dans notre lieu de campement. Pour ce motif, nous nous remîmes en route le lendemain 10 octobre, de grand matin et après un trajet d'un peu plus de trois milles, en gravissant une pente douce, nous atteignîmes le sommet du plateau de rochers sur lequel est bâtie la ville d'Agades. L'aspect de ce plateau n'est pas uniformément désolé : çà et là se montrent des bas-fonds où croissent des herbes et des *mimosa*. Notre route devenait de plus

en plus animée aux approches de la ville, et bientôt mes compagnons me montrèrent, avec un certain orgueil national, le haut Messalladje, la merveille d'Agadès, qui apparaissait dans le lointain.

Cependant nous ne devions pas entrer immédiatement dans cette ville remarquable. A mon grand étonnement, mes compagnons se mirent en devoir de s'installer, à sept heures et demie du matin, dans un des plis de terrain dont je viens de parler. J'appris alors que nous devions, en vertu d'une ancienne coutume, rester en cette endroit jusqu'au coucher du soleil, pour ne pénétrer dans la ville qu'à la nuit. Nous y reçûmes la visite de deux cavaliers venus d'Agades, le fils du *kadhi* et son suivant. Ils avaient un aspect chevaleresque et me paraissaient d'autant plus intéressants que je n'avais vu encore aucun cavalier dans cette contrée. Le fils du *kadhi*, bel homme très svelte, était vêtu d'une tunique et de culottes de soie et coton; outre l'épée et le poignard, il portait encore une lance de fer mais point de bouclier; ses étriers étaient de cuivre et ressemblaient beaucoup, par la forme, à ceux dont on se sert en Europe; les ornements du harnais étaient également en cuivre. Sa selle ressemblait à l'ancienne selle arabe, qui diffère peu de l'anglaise.

Pendant notre halte, j'achetai de Hamma, sur son conseil, une tunique noire du Soudan, pour me conformer davantage à la mode indigène. Je la mis au dessus d'une autre tunique ou chemise blanche fort ample, et je couvris le tout d'un burnous également blanc. Enfin, au moment où le soleil descendait à l'horizon, nous apprîmes que les Kel Gheress et les I Ti San, qui étaient venus en grand nombre à Agades, étaient retournés dans leur campement, à quelque

distance de la ville. Nous partîmes et bientôt nous atteignîmes celle-ci. Nous traversâmes un quartier ruiné et à demi abandonné, pour arriver à la maison d'Annour, qui devait nous servir de demeure pendant notre séjour à Agades. Après m'être un peu arrangé, et avoir étendu des nattes et des tapis sur le sol, je me livrai au sommeil, rêvant de la nouvelle zône terrestre où je venais d'entrer.

Je restai environ trois semaines, du 10 au 30 octobre, à Agades. Avant de raconter les événements quotidiens du séjour que j'y fis, il convient que je donne au lecteur un aperçu historique qui lui fasse connaître quelque peu la ville. Les sources arides auxquelles je suis forcé de puiser ne me permettront que d'esquisser à grands traits le passé de cette capitale si remarquable.

D'abord je rappellerai, comme on l'a fait avant moi, la supposition peu rationnelle d'après laquelle, avant que n'eussent paru les excellentes *Recherches*, de Cooley, *sur les pays nègres des Arabes*, Agades était confondue avec Aoudaghost. Cette hypothèse n'a d'autre fondement qu'une prétendue similitude de noms. Aoudaghost est déjà citée en l'an 1000 de notre ère, ou 350 de l'hégire, et l'on doit en chercher l'emplacement, d'après les renseignements relatifs à l'histoire du Sonrhaï, vers les contrées lointaines de l'ouest, dans le voisinage de Tedjigdja et de Kasr El Barka, au pays de Taganet.

Agades, au contraire, est décrite en 1526 par Léon l'Africain, comme une ville nouvelle. Cela concorde parfaitement avec le témoignage de Marmol dans sa *Descripcion de l'Africa* qui dit qu'Agades fut fondée cent soixante ans avant l'époque où il écrivait, c'est à dire en 1460. Il est seulement étonnant qu'aucun de ces deux écrivains ne nous dise qui la créa.

Mais nous savons maintenant que Hadj Mahommed Askia, le puissant chef du vaste royaume de Sonrhaï, qui s'empara d'Agades en l'an 1515 de notre ère, ou 921 de l'hégire, en chassa les cinq tribus berbères qui y étaient depuis longtemps établies. D'après cela, il paraît plus que probable que ce furent ces tribus qui fondèrent la ville, sans doute afin d'en faire un magasin ou un entrepôt assuré pour leur commerce avec les pays nègres. La fondation d'un établissement aussi considérable à l'extrémité du désert, prouve suffisamment que ces tribus jouissaient, à cette époque, d'une immense influence dans ces contrées ; d'après le rapport du sultan Bello, il paraît certain qu'elles conquirent tout le pays d'Aïr, et même, en l'absence de cette assertion, on pourrait affirmer qu'ils devaient être les maîtres de la contrée avant de pouvoir s'engager dans une semblable entreprise.

Les cinq tribus auxquelles nous avons attribué la fondation d'Agades, étaient, d'après tous les renseignements que les informations les plus minutieuses me firent obtenir sur les lieux, celles des Gourara de Taouat, des Tafimata, les deux subdivisions berbères des Beni Wasit et des Tesko, demeurant à Ghadames, la tribu autrefois nombreuse et puissante des Masrata et enfin celle d'Aoudjila. Ces populations étaient donc issues de cinq contrées différentes, séparées les unes des autres par des régions immenses, et il est tout à fait évident qu'elles se seront réunies à une aussi grande distance de leurs contrées natales et à l'extrémité du désert, pour y fonder une colonie importante. Ce seul fait que les noms de toutes ces tribus et de leurs divisions sont encore attachés à certaines parties de la ville, ne laisse aucun doute sur la vérité de cette conjecture.

Comme je l'ai déjà dit, les cinq tribus furent chassées

d'Agades par Hadj Mohammed Askia, en 1515. Par malheur, nous ne possédons aucun renseignement sur la manière dont le puissant chef du Sonrhaï s'empara de la ville. La tradition rapporte seulement qu'un nombre considérable de Berbères quittèrent Agades avec 500 *djachfa*. La *djachfa* est une sorte de cage servant à transporter les femmes, que l'on fixait sur le dos des chameaux et que possédaient seuls, d'habitude, les Arabes ou les Berbères aisés. Il est donc à présumer que le nombre des premiers habitants, qui abandonnèrent la ville devant le bras victorieux du conquérant, était considérable. Je ne puis cependant préciser dans quelles circonstances s'opéra leur départ. Tentèrent-ils de se frayer un passage à travers l'armée ennemie, ou se fièrent-ils à la promesse fallacieuse d'une retraite assurée? Toujours est-il que, d'après la tradition, ils furent tous massacrés.

Il est extrêmement probable ensuite, que ce grand conquérant, après avoir chassé les anciens indigènes, fonda un nouvel établissement de ses propres tribus dans cette localité si importante ; cette circonstance expliquerait le fait apparemment singulier, que la langue généralement en usage à Agades (la langue Emghedesi) est un dialecte de celle du Sonrhaï et est identique à celle de Tombouctou. Quiconque étudie avec attention le caractère de la population actuelle, ne peut douter un instant qu'une fraction considérable des populations berbères antérieures, probablement les classes pauvres, ne soit restée dans la ville et ne se soit, par la suite des temps, confondue avec les colons Sonrhaï. Car, abstraction faite de la langue, qui est fortement mélangée de mots berbères, il est impossible de méconnaître qu'il y a encore aujourd'hui dans la population d'Agades beaucoup de sang berbère, fait qui se manifeste

plus clairement encore chez les femmes que chez les hommes. Le type Sonrhaï est sans nul doute très varié, mais il semble avoir pour traits caractéristiques la taille un peu au dessus de la moyenne, une structure musculaire assez médiocre, des narines généralement fort dilatées, le front haut, les lèvres épaisses, et le teint d'un noir léger. Ce cachet se retrouve partout parmi les habitants nègres d'Agades, notamment chez les hommes, mais il s'unit, pour la plupart du temps, à une taille plus haute et plus svelte, ce que je n'ai jamais remarqué chez les individus de pur sang Sonrhaï; les femmes, au contraire, ont presque toujours un type que j'attribue au mélange de sang berbère. On ne remarque pas non plus à Agades ce brillant particulier de la peau, qui caractérise d'une manière évidente les populations Sonrhaï, dans un grand nombre de contrées du Niger moyen.

Il est fort à regretter que Léon l'Africain ne donne aucun renseignement sur la langue usitée, de son temps, à Agades. Ses observations à ce sujet eussent été de la plus grande importance, puisqu'il vivait précisément à l'époque où cette colonie berbère fut transformée en ville nègre. Il est extraordinaire qu'il ne dise pas un mot de l'expédition de Mohammed Askia contre Agades, alors qu'il laisse clairement entendre que celle-ci était une ville nègre, et qu'il rapporte que le roi de cette localité payait déjà alors un tribut au roi de Tombouctou (ou plus exactement de Gao ou Gogo). On peut admettre d'après cela et d'après d'autres assertions encore, que déjà avant l'invasion de Mohammed Askia, il y avait, sinon dans la ville même, du moins dans les environs, une population Sonrhaï. Selon le témoignage de Léon, la ville était alors dans un état florissant, remplie de marchands étrangers, et en possession d'un nombre considé-

rable d'esclaves; il en résulterait également que le roi, bien qu'il payât un tribut de 150,000 ducats à Mohammed Askia, jouissait, du moins de ce côté, d'une grande indépendance; car si, par son origine berbère, il était le jouet des chefs de sa race, il n'en possédait pas moins en propre des forces militaires assez respectables.

Quoiqu'il reste quelque obscurité dans l'ensemble des rapports historiques relatifs à Agades, il est hors de doute que les habitants y parlent un dialecte de la langue Sonrhaï, fortement mêlé d'éléments berbères ou Temaschirht. En outre, on y parle également la langue du Gober ou Haoussa, qui est celle des affaires dans toute la contrée d'Asben. L'arabe, par contre, semble y avoir eu peu d'influence, ne s'étant introduit dans le langage que pour les mots servant à exprimer les quantités numériques à partir de quatre. Je trouvai encore une preuve évidente de l'intimité des rapports entre Agades et la nation Sonrhaï, dans la circonstance que voici. Les habitants d'Agades désignent les Imoscharh ou Touareg absolument sous le même nom que celui que Mungo Park apprit, dans la langue Sonrhaï, comme indiquant la subdivision de tribu qui vit près de Tombouctou et sur les rives de l'Issa ou Niger. Ce nom est celui de *Sourgou;* or, les Sourgou constituent identiquement la puissante tribu des Aouelimmiden, dont j'avais déjà tant entendu parler dans le pays d'Asben, sans avoir pu jusqu'alors en établir exactement le lieu de résidence. Ce nom est le même que leur donnent les Sonrhaï.

Ce ne sont pas seulement les habitants d'Agades même qui parlent la langue Sonrhaï, mais encore d'autres peuplades voisines, notamment les habitants de Teghidda et la tribu des Ighdalen. Les Ighdalen ou Eghedel forment

une race fort curieuse ; ils sont de sang mêlé berbère et Sonrhaï, et leur type est particulièrement remarquable. Dès les premiers jours de mon arrivée à Agades, lorsque je visitai l'*erarar n stakan*, ou marché aux chameaux, les Ighdalen me frappèrent par l'originalité de leur physionomie. C'étaient des hommes hauts de taille et large de carrure, aux traits grossiers fortement accentués; ils portaient les cheveux longs, leur couvrant le dos et le visage, au grand effroi des Touareg. Quelque temps après, je reçus la visite d'un jeune homme fort intéressant, de cette tribu. Il avait la figure ronde et pleine, les traits agréables et fort réguliers; les yeux noirs, beaux et pleins de vivacité, le teint olivâtre, à peine plus foncé que celui d'un Italien. Sa chevelure était noire, mais ne pendait pas librement, comme chez ses compatriotes; longue d'environ quatre pouces, elle était, au contraire, hérissée et découpée en rond autour des oreilles, comme en forme de brosse. Ce jeune homme, doué d'un caractère entreprenant, était allé plusieurs fois à Sokoto.

D'après ce que j'ai pu constater, les Ighdalen sont un dernier et faible débris de l'ancienne et célèbre tribu de Ghedala, quoique le nom paraisse être assez différent, au premier aspect. Le caractère tout particulier des Senhadja, auxquels appartenaient les Ghedala, força les meilleurs écrivains arabes de les séparer de la souche commune des Masigh pour les rattacher directement à la tribu des Himyariti.

Les Ighdalen habitent principalement Ingal, Teghidda et les environs. Ingal est une petite ville située à quatre journées d'Agades, sur la route de Sokoto. Teghidda est à trois journées d'Ingal et à cinq journées O.-S.-O. d'Agades. Cette dernière localité offre un haut intérêt, comme étant, sans

aucun doute, celle désignée sous le même nom, par Ebn Chaldoun et Ebn Batouta comme une petite ville agréable, construite en pierres rouges, située à l'est de Gogo, sur la route de l'Égypte, et se trouvant en union intime et en relations amicales avec les oasis septentrionales de Msab et de Ouarghela. Teghidda, qui était régie antérieurement par un chef berbère portant le titre de sultan, fut soumise pendant un certain temps à Gogo ou plutôt au royaume de Melle qui comprenait également, à la fin du quatorzième siècle, le territoire du Sonrhaï ; l'usage qui s'y faitégalement de la langue Sonrhaï, permet de faire remonter son origine à une colonisation, soit sous le règne de cet Askia, soit à une époque précédente. En tout cas, il n'est pas douteux que Mohammed Askia, lorsqu'il s'empara d'Agades, ne prit également Teghidda qui se trouvait sur sa route. Au temps d'Ebn Batouta, Teghidda, ou Te Kadda, était renommée pour ses mines de cuivre, dont les produits étaient exportés jusqu'aux pays de Gober et de Bornou ; aujourd'hui, au contraire, pour autant que j'ai pu m'en renseigner, il ne reste aucune trace de l'existence de ces mines ; toutefois je constatai que les étriers et une grande partie du harnachement des chevaux étaient de cuivre. Par contre, on récolte aussi bien à Teghidda qu'à Ingal, d'excellent sel de couleur rouge (*dja n ghischerî*), qui surpasse de beaucoup en qualité celui de Bilma.

Il est vraisemblable que la colonie berbère primitive fut établie à Agades dans le but arrêté d'en faire un entrepôt commercial pour les transactions entre Gogo, la florissante capitale du royaume de Sonrhaï et l'Égypte, d'un côté, et le Taouat, de l'autre. L'or était le principal article de Gogo, et ce précieux métal constituait aussi la marchandise de

prédilection des anciens négociants d'Agades. En effet, Agades avait pour l'or un poids particulier, le *mithkal*, qui sert encore, aujourd'hui que la place est déchue de son importance commerciale et qu'il ne vient plus un grain d'or sur le marché, comme unité dans toute estimation de prix. Le *mithkal* d'Agades diffère du poids de même nom en usage à Tombouctou ; le premier équivaut aux deux cinquièmes d'un écu d'Espagne, et le second à un écu et un tiers. Pour le commerce de gros, l'on a un poids de plus grande dimension, appelé *karroue;* le petit *karroue* vaut trente trois *mithkal* et demi, ou deux *rotll* et un sixième; le grand *karroue* vaut cent mithkal ou six *rotll* et demi.

L'importance du commerce et l'ancienne splendeur d'Agades sont clairement prouvées par cette circonstance, que j'ai déjà citée, que le roi de cette localité était à même de payer à celui de Sonrhaï, son suzerain, un tribut de 150,000 ducats, somme énorme pour le pays. Lorsque Gogo descendit, en l'an 1591 de l'ère vulgaire, au rang d'une ville de province du Maroc et porta tout son or au puissant souverain de cet empire, Agades perdit aussi sa vie active et sa prospérité. En 1770, Gogo fut conquise par la tribu Touareg des Aouelimmiden ; il est probable que c'est à la suite de cette conquête qu'Agades déchut complétement, privée désormais de ses meilleures ressources commerciales, et qu'elle se trouva réduite à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

La situation actuelle du souverain d'Agades ne peut être mieux définie que par les mots dont Léon se servait pour la dépeindre, de son temps : « Allevolte scacciano il re e pongono qualche suo parente in luogo di lui, nè usano ammazzar alcuno e quel che più contenta gli abitatori del diserto è

fatto re in Agadez. » Le sultan d'Agades est élu par les tribus Touareg du pays, mais il n'appartient plus à la race berbère, et doit être issu d'une famille du Scherif Adel qui habite, non pas à Agades, ni même dans le pays d'Aïr, mais dans celui de Gober. Je ne parvins malheureusement pas à découvrir la cause de cette singularité. Peut-être faut-il l'attribuer à l'influence que l'émir de Sokoto exerce jusqu'à un certain point sur le choix du sultan d'Agades, et qui est incontestable comme j'en acquis moi-même la certitude, lorsque je me trouvais à Sokoto, en avril 1853. A cette époque, la lutte pour l'élection d'un souverain était de nouveau engagée à Agades, et le frère du sultan détrôné vint instamment me supplier d'intercéder auprès de l'émir pour que son frère recouvrât la dignité qu'il avait perdue.

Les tribus qui prennent la principale part aux choix du sultan, sont celles des I Ti San, de Kel Gheress et des Kel Owi. Comme le prince nouvellement élu ne pourrait gagner sa résidence sans l'assentiment des I Ti San et des Kel Gheress, dont la domination s'étend sur la route du Gober, le vieux chef Annour prononce en dernier ressort, sans que les habitants de la ville aient le mot à dire, car ce prince est moins le souverain d'Agades que celui de toutes les tribus Touareg avoisinantes. On peut aisément juger de l'incertitude et des difficultés de sa situation, lorsqu'on considère que toutes ces tribus vivent ordinairement en lutte et en guerre ouverte entre elles. Toutefois, lorsque le sultan est un homme intelligent et énergique, il peut, par son influence, exercer une action salutaire dans cette arène où se combattent tant d'intérêts et de passions contradictoires.

Son principal revenu consiste actuellement dans les présents qu'il reçoit à son entrée en fonctions, puis dans le tri-

but d'une peau de bœuf (*koulaba*), de la valeur d'environ un demi écu d'Espagne, que lui paie chaque famille ; il perçoit en outre, un autre tribut plus important, mais moins assuré, qui pèse sur les *imrhad;* puis encore un impôt de 10 *mithkal*, ou quatre écus d'Espagne par charge de chameau, pour toutes les marchandises allant à Agades, excepté les vivres, qui passent en franchise ; à ces diverses ressources viennent se joindre un minime droit de transit sur le sel venant de Bilma, et enfin les amendes infligées aux voleurs, aux perturbateurs, souvent même à des tribus entières. A ce que l'on m'assura, les habitants d'Agades ne paient aucune redevance au sultan, mais sont, en revanche, astreints au service militaire. Il jouissait, sans aucun doute, autrefois, d'un revenu plus important, le commerce de la ville étant alors beaucoup plus considérable et les *imrhad*, qui avaient à le pourvoir de bétail, de blé, de fruits et de légumes, se trouvant soumis à une obéissance plus absolue ; aujourd'hui toutes ses ressources réunies n'atteignent pas la somme de vingt mille écus.

Comme je l'ai déjà dit plus haut, il avait été choisi, peu de temps avant mon arrivée, un nouveau sultan, Abd El Kadiri, dont l'installation solennelle eut lieu le 16 octobre, pendant mon séjour à Agades. Dès l'après-midi de la veille, dix chefs Kel Gheress firent leur entrée à cheval, et le soir nous apprîmes qu'Astafidet, le chef Kel Owi résidant à Assodi, s'approchait de la ville et arriverait en grande cérémonie le lendemain matin. Cette nouvelle mit en grand émoi mes compagnons, qui se hâtèrent d'approprier leurs habits de fête (*yado*), et Hamma eut à peine le temps de se procurer un nombre suffisant de glands de soie pour en orner son grand bonnet rouge, et donner un air plus impor-

tant à sa singulière petite figure. Le soir, il y eut des chants et des danses (*ourgi* et *wa sa*), dans toute la ville. Les partisans du prétendant Makita ou Imkiten exceptés, chacun s'abandonnait à la joie. Trois chefs I Ti San étaient arrivés pour soutenir les droits de ce dernier, et le sultan se vit obligé de les faire mettre en prison.

Le 16 octobre, de grand matin, Astafidet entra dans la ville, accompagné d'une petite partie de son escorte, laissant le reste au dehors. On le disait accompagné en tout de deux mille hommes, mais il y avait de l'exagération. L'installation (*saraouta*) du nouveau sultan eut lieu immédiatement après; mais comme cette cérémonie se passait dans l'intérieur du palais (*fada*), je dus me contenter de la description que m'en firent mes amis. D'abord on alla chercher Abd El Kadiri dans ses appartements privés, pour le conduire au palais public; là, il fut conduit, précédé des chefs I Ti San et Kel Gheress, vers le *gado*, espèce de divan ou de lit de repos, où il prit place. Ce divan, composé de feuilles de palmier ou de branches d'un autre arbre semblable à l'*angarib*, que l'on emploie dans les contrées voisines du Nil, était couvert de nattes et de tapis qu'y avaient déposés, au préalable, des gens de qualité. Le sultan s'y assit, les pieds posés à terre, puis les élevant jusque sur le *gado*, il se croisa les jambes à la manière orientale; dès ce moment, il était installé dans sa nouvelle dignité. Telle était la simplicité enfantine de la cérémonie à laquelle prennent une part commune ces diverses tribus, à l'inauguration de leur sultan.

La séance d'investiture terminée, toute l'assemblée sortit du palais, en procession solennelle, et se dirigea vers l'antique chapelle du Merabet Sidi Hammada, située hors de la ville, à Tarabere, où le prince et sa suite devaient passer

tout le jour en prière. J'aurais bien voulu contempler de près cet intéressant spectacle, mais je crus imprudent de me mêler à la foule dans une semblable circonstance, et me contentai, par conséquent, de voir la procession du haut de la terrasse de notre maison. Voici quel était l'ordre du cortége : en tête marchait le sultan, accompagné de musiciens et montant un magnifique cheval de la race du Taouat, race d'une célébrité proverbiale parmi les tribus berbères du désert, comme les femmes des Imanang et la richesse de Tunis. Il portait, au dessus d'une chemise du Soudan, en soie et coton de couleurs bariolées, un burnous bleu que je lui avais donné en présent au nom de la reine d'Angleterre. A son côté, pendait un grand sabre courbe, à la garde dorée. A sa gauche, chevauchait Mohammed Boro, l'ancien ministre, et à sa droite, Aschou, le ministre actuel. Venaient ensuite les *fadaoua n serki,* ou adjudants du sultan. A ceux-ci succédaient, réunis, les chefs I Ti San et Kel Gheress, tous à cheval et en grand costume, armés de l'épée, du poignard, d'une longue lance et d'un immense bouclier, puis suivait la longue file des Kel Owi, montés sur des chameaux de selle et précédés de leur sultan titulaire Astafidet. La marche était fermée par les habitants de la ville, dont plusieurs à cheval, mais la plupart à pied; quelques-uns d'entre eux étaient armés de la lance et de l'épée, mais le plus grand nombre portaient des arcs et des flèches. Tous avaient revêtu, pour la circonstance, leurs plus riches habits, et leur ensemble, digne de figurer dans un tableau, rappelait les cortéges chevaleresques du moyen âge. Le bonnet rouge et de forme élevée des Touareg, était tout entouré de glands et de petites pochettes de cuir renfermant des amulettes; le noir *tessil ghemist* ou *litham* l'enveloppait et couvrait le visage

de manière à ne laisser voir que les yeux; au dessus de ce voile, était encore tourné d'une manière fantastique un châle égyptien (*aliafou*) rayé de rouge et de blanc; cet assemblage singulier donnait à la coiffure des Touareg l'aspect d'un heaume lourd et massif. En outre, leur vêtement bleu foncé, presque noir lorsqu'il est neuf, brillait de loin comme du métal et rappelait la pesante armure des anciens chevaliers. En de pareilles journées de fête, le Targi n'aime que trop, lorsqu'il le peut, son *tekatkat tailelt* (littéralement « robe de pintade ») de soie et coton, moucheté de blanc et de noir; au dessus de cette ample tunique, il jette en plis majestueux son burnous rouge ardent, en ayant bien soin de mettre en évidence les passementeries de soie bariolée qui en ornent les coins.

Comme je l'ai déjà dit, le sultan avait revêtu, au dessus de son éclatant *riga* le beau burnous bleu que je lui avais apporté; et cette circonstance, que leur chef portait en un jour aussi solennel un vêtement reçu d'un étranger, et surtout d'un chrétien, produisit l'influence la plus favorable pour nous dans les tribus assemblées dans la ville, et même parmi les autres qui l'apprirent, bien loin dans le désert, vers l'ouest. Dès le début, mes rapports avec le sultan furent empreints d'une parfaite cordialité réciproque. Le jour même de mon arrivée à Agades, le 11 octobre, je reçus la visite du premier serviteur du sultan, l'eunuque Amagei ou Maggi, et mes compagnons Kel Owi, tirés à quatre épingles, m'informèrent que je devais me tenir prêt à me rendre chez le sultan. Je me hâtai de jeter mon burnous blanc au dessus de ma tunique noire, et chaussant mes souliers ghadamsis, je partis, muni de mes lettres de recommandation et de mon traité.

Nous dirigeâmes nos pas vers la tour de vigie laquelle, quoique bâtie seulement de bois et d'argile, contrastait par sa hauteur avec les habitations environnantes. Nous arrivâmes bientôt à la porte qui conduisait au palais ou *fada*. Ce dernier consistait en un petit quartier séparé, avec une cour de forme irrégulière et vingt ou vingt cinq maisons. Une partie de ces dernières étaient même ruinées et, au milieu de cette demeure princière, s'élevaient une couple de huttes rondes, de l'aspect le plus pauvre et le plus malpropre, construites en herbes et en roseaux. L'habitation particulière du sultan avait été récemment restaurée et offrait un aspect convenable et décent. Les murs en étaient bien polis, et la porte d'entrée était munie de planches neuves et d'un battant, fixé non plus avec des clous mais au moyen de courroies.

En attendant, nous nous accroupîmes à terre, dans la partie de la première salle, qu'une petite balustrade, haute d'une dixaine de pouces, séparait du reste, comme dans toutes les maisons de la localité. Sur ces entrefaites, Maggi, qui nous avait annoncés à sa majesté, vint nous prendre pour nous conduire dans la place attenante, où se tenait le sultan, et qui était séparée de la première par une lourde porte de bois. Cette salle d'audience me parut beaucoup plus convenable que je ne m'y étais attendu. Elle mesurait, en longueur et en largeur, de quarante à cinquante pieds; le plafond, assez bas, reposait sur deux piliers d'argile, courts et massifs, semblables à des colonnes de bois, légèrement rétrécis, vers le haut, et couronnés chacun d'une simple planche. Étayées sur ces dernières, il se trouvait une rangée d'autres grosses planches dans le sens de la largeur, et deux rangées semblables, dans la longueur de

la salle; ces planches soutenaient le toit, dont elles laissaient voir la charpente intérieure, irrégulièrement construite. Celle-ci était abondamment couverte de branchages surmontés, à leur tour, de nattes; au dessus du tout était étendue une couche d'argile fortement tassée. Entre les deux colonnes, au fond de la salle, se trouvait une lourde porte conduisant vers l'intérieur de la maison, tandis que dans les murailles latérales étaient pratiquées deux grandes ouvertures servant de fenêtres.

Abd El Kadiri, fils du sultan El Bakiri, se tenait assis entre la colonne de droite et le mur. Il me parut être bien bâti; ses traits étaient amples et respiraient la bienveillance, pour autant que le bandeau de mousseline blanche qui lui entourait le visage, me permit d'en juger. Toutefois, cette couleur du *litham* ou *tessil ghemist,* jointe à sa tunique grise et au caractère de sa physionomie, nous indiquèrent qu'il n'appartenait pas à la race Touareg ou berbère.

Nous le saluâmes tous, l'un après l'autre, puis nous allâmes nous placer, à quelque distance, en face de lui. Il adressa d'abord quelques questions polies à Hamma, au sujet du vieux chef, puis m'appelant auprès de lui, il se livra avec moi à une conversation très amicale, dans laquelle il s'informa de l'Angleterre et de ses habitants. Je dois faire remarquer que notre expédition, tout en étant principalement composée d'Allemands, au préjudice de l'élément anglais qui s'y trouvait en minorité, n'en avait pas moins le caractère officiel d'une expédition anglaise. Nous dissimulâmes donc, l'un et l'autre, notre nationalité, mais nous ne crûmes pas devoir suivre le procédé de ce parti égoïste et sans conscience qui existe en Angleterre, et qui en est arrivé à déshonorer complétement son pays aux yeux

des nations de l'ancien et du nouveau continent. Je déclarai donc au sultan que les Anglais désiraient entrer en relation d'amitié avec tous les chefs et les grands personnages de la terre, pour nouer avec eux des rapports légaux et pacifiques et qu'ainsi, malgré leur immense éloignement, ils souhaitaient faire également sa connaissance. Je lui remis les lettres du chef Annour et de M. Richardson et le priai, en même temps, de faire parvenir à Aliou, sultan de Sokoto, une autre lettre par laquelle nous nous excusions de n'être pas en état d'aller visiter sa capitale, à cause des nombreuses tribulations et des pertes sensibles que nous avions essuyées. Je me plaignis aussi à Abd El Kadiri, de la manière injuste et outrageante dont nous avions été traités par des tribus soumises à son autorité, lesquelles nous avaient dérobé presque tous les présents dont nous nous étions munis, tant pour lui que pour les autres princes du Soudan. Il m'exprima son mécontentement à cet égard, et son regret de ce que je n'étais pas à même de me rendre directement à Sokoto, en profitant de la caravane au sel des Kel Gheress, dont la compagnie eût pu m'offrir en route une parfaite sécurité. Finalement il nous laissa, après que nous eûmes déposé devant lui un drap contenant les présents que nous lui destinions. L'entretien avait eu lieu, non seulement pour moi-même, mais aussi pour mes compagnons, en langue Haoussa.

Mes cadeaux furent bien reçus du sultan, qui m'envoya, le même jour, en échange, un beau mouton gras. Ceci me prouva que l'on pouvait obtenir dans cette localité de la viande excellente. Abd El Kadiri m'offrit encore un mets savoureux *(finka-so)*, sorte de crêpes faites de farines de froment, sans œufs, mais fortement imprégnées de beurre.

Outre cela, le sultan eut pour moi d'autres attentions encore. C'est ainsi qu'il m'envoya, le 12 octobre, ses musiciens afin qu'ils vinssent me rendre, ainsi qu'à mes compagnons, l'hommage de leur talent. Ils étaient quatre ou cinq, et se firent entendre sur les instruments usités dans le Soudan, mais imités des Arabes. Nous entendîmes, entre autres, avec intérêt les variations dont un *maimolo*, sorte de guitariste, s'accompagnait sur le *molo* à trois cordes, en improvisant un chant fort sentimental, sur des airs indigènes.

Tandis que je me trouvais encore à Agades, le sultan quitta la ville, le 21 octobre, accompagné de forces militaires considérables, pour aller entreprendre un *yaki* ou *eghehen*, c'est à dire une expédition guerrière ou une excursion ayant pour but le pillage, contre les flibustiers qui nous avaient dépouillés. Déjà dès le soir du 16 octobre, après l'installation solennelle du sultan, il fut tenu un divan entre tous les chefs, pour conférer sur cette expédition. Il parut d'abord qu'elle allait être dirigée contre les bandits des Aouelimmiden, le bruit s'étant répandu que cette tribu méditait un coup contre Aïr, à l'indicible émoi de la population. En effet, les Aouelimmiden, qui forment le vaste groupe des Touareg du sud ouest, sont un sujet de terreur permanente pour les Kel Owi abâtardis par leur mélange avec la population nègre indigène. Le vieil Annour lui-même m'avait souvent fait un tableau épouvantable des mœurs barbares de cette tribu; depuis, j'eus fréquemment occasion d'en rire de bon cœur avec ces mêmes Aouelimmiden, qui étaient devenus mes meilleurs amis et mes plus sûrs protecteurs.

Le 19 octobre, les chefs tinrent un nouveau conseil où il

fut résolu que l'expédition serait d'abord dirigée contre les *imrhad*, les Ikaskesan et contre Fade Angh. Cependant, le soir, on cria publiquement aux habitants de ne pas se hasarder sur la route du Damerghou, ce qui fit supposer que les opérations allaient être entreprises contre le midi. Peut-être voulait-on, en l'absence du sultan, empêcher les habitants de fréquenter la route méridionale, menacée qu'elle était par les Aouelimmiden. On publia aussi l'ordre de se pourvoir de vivres, pour éviter la disette lorsque la voie du Damerghou serait coupée. Le crieur était muni d'un méchant tambour, consistant en un vieux baril recouvert d'une peau.

Avant le départ du sultan, j'obtins de lui une audience de congé, dans la matinée du 21 octobre. Tout annonçait que l'on était prêt à partir. Abd El Kadiri se tenait assis dans sa cour, entouré d'un grand nombre d'individus et de chameaux, tandis que le vacarme d'une foule d'écoliers qui apprenaient le Koran par cœur, de l'autre côté de la cour, m'empêchait d'entendre de quoi parlaient le sultan et ses compagnons. Au milieu de cette foule et en plein vent, cette dernière audience ne pouvait être que très froide et purement officielle. Appuyé par Hamma, je dis au prince que j'attendais encore de lui une lettre adressée au gouvernement sous les auspices duquel je voyageais ; lettre dans laquelle il exprimât le plaisir et la satisfaction qu'il avait éprouvés en se voyant honoré de la visite d'un membre de la mission, et où il promît sa protection à tout voyageur qui viendrait, par la suite, visiter son pays. Le sultan promit de satisfaire à mon désir; toutefois, soit qu'il l'eût mal interprété, soit qu'il ne voulût pas écrire directement à un gouvernement chrétien, il ne se rendit pas à mes vœux. Je reçus seulement

de lui, par l'entremise d'Hamma, trois écrits par lesquels il recommandait ma personne et mes bagages aux gouverneurs de Kano, de Katsena et de Daoura. Ils étaient conçus en assez mauvais arabe, et sauf les noms et titres des destinataires respectifs, rédigés dans les mêmes termes comme ci-après :

« Au nom de Dieu, etc.

« De l'émir d'Agir, Abd El Kadiri, fils du sultan Mohammed El Bakiri, à l'émir de Daoura, Is Hhak. Que la grâce de Dieu soit avec les plus anciens compagnons du prophète, et sa bénédiction avec les califes. Amen. Que sa faveur incessante et la plus haute prospérité soient à jamais avec vous. Je vous envoie ce message au sujet d'un étranger, mon hôte, Abd El Kerim[1], qui est venu auprès de moi et se propose de se rendre auprès de l'émir El Moumenin (le sultan de Sokoto), afin que, lorsqu'il viendra à vous, il soit l'objet de votre bienveillance et de votre protection, et qu'aucun pillard ni flibustier ne puisse nuire à lui ou à son bagage, jusqu'à ce qu'il soit arrivé en sûreté auprès de l'émir El Moumenin.

« Nous vous avons écrit ceci principalement à cause des bandits, afin que vous puissiez le protéger contre eux de la manière la plus efficace possible. Adieu. »

Au bas de ces lettres se trouvait le sceau du sultan. Hamma m'en montra encore une autre, qu'il avait reçue lui-même d'Abd El Kadiri. Elle était adressée à tous les chefs du pays d'Aïr, auxquels elle portait dans les termes les plus

[1] J'avais, dès le commencement de mon voyage, pris le pseudonyme d'Abd El Kerim.

pressants l'invitation de prendre, de commun accord, des mesures extrêmement énergiques contre les brigands, et spécialement contre la tribu des Kel Fade.

Sur ces entrefaites, toute la population de la ville était tombée en proie à une grande agitation, et quiconque s'y trouvait, en état de porter les armes, se préparait au combat. Au coucher du soleil, le *yaki* ou corps expéditionnaire sortit de la ville; outre l'infanterie il y avait encore environ quatre cents hommes montés, soit à cheval, soit à chameau. Ils bivaquèrent près du camp d'Astafidet. Abd El Kadiri déploya une tente grise à peu près de la dimension de celle d'un agha turc, au centre des campements respectifs des Kel Gheress, des Kel Ferouan et des Emghedesi; par contre, Astafidet, qui n'avait pas de tente, était entouré des Kel Owi. Au milieu de ses préoccupations actuelles, le sultan ne m'oublia pas, mais il eut, au contraire, la prévenance de m'envoyer une provision de froment, de beurre et de légumes.

En somme, je tiens Abd El Kadiri pour un homme très bienveillant, mais sans énergie. Tout le monde convenait qu'il était le meilleur membre de la famille à laquelle devait appartenir le sultan d'Agades. Il avait déjà été revêtu antérieurement de la même dignité; mais après avoir été chassé pendant quelques années par Hamed E Roufaï, il voyait ce dernier, à son tour, obligé de plier devant lui; toutefois en 1855, pendant mon séjour à Sokoto, mon illustre hôte et protecteur était de nouveau sur le point de devoir céder la place à son compétiteur.

L'entreprise contre les flibustiers eut un plein succès; les Fade Angh et d'autres tribus des *imrhad* perdirent tous leurs biens. Abd El Kadiri prit neuf chameaux à l'individu qui

m'avait volé le mien, mais il ne me fut rendu ni celui-ci ni un autre. Il en fut de même de tous les objets que nous avions perdus. De cette manière, quoique le succès de l'expédition ne nous produisît aucun profit matériel, la chose en elle-même avait son avantage, puisque les coupables avaient été punis pour avoir dépouillé des chrétiens. Il était du moins, par là, posé en principe qu'il n'était pas moins injuste de voler des chrétiens que des musulmans et que, du moins sous ce rapport, les deux croyances étaient mises sur le pied d'égalité.

Le plus haut personnage après le sultan, est le visir ou ministre, que l'on désigne sous son titre indigène de *ko keou ghereghere* c'est à dire « gouverneur ou ministre de l'intérieur ; » les Arabes le nomment *scheich el arab*, et les Haoussa *serki n touraoua,* ou « Chef des Blancs. » C'est sous ce dernier titre qu'il est généralement connu. C'était lui qui percevait autrefois les droits sur les marchandises importées du nord dans la ville, emploi qui devait naturellement être fort important et le mettre particulièrement en rapport avec les Arabes. Actuellement, ses fonctions principales consistent à accompagner chaque année, d'Agades à Sokoto, la caravane des Kel Gheress qui fournit à toute la partie occidentale du Soudan central le sel du lac de Bilma ; il a pour mission de protéger cette caravane, non seulement contre les périls de la route, mais encore contre les exactions outrées des habitants eux-mêmes. Il reçoit en moyenne, pour ses peines, un *kantou* de sel, soit la huitième partie de chaque charge de chameau. Ceci équivaut à huit ou dix mille écus d'Espagne par convoi, somme considérable pour le pays. Chaque caravane se compose de plusieurs milliers de chameaux, sans qu'il y en ait jamais moins de trois mille. Le *kantou* de sel

rapporte, dans le Soudan, de cinq à sept et même huit mille coquillages ou *kourdi*, soit deux à trois écus d'Espagne. Il n'est donc pas étonnant que ces fonctionnaires jouissent d'une fortune considérable, et que Mohammed Boro et son successeur Aschou soient des personnages relativement fort riches.

Aschou, le *serki n touraoua* actuel, était un homme de haute et forte taille; il était complétement vêtu de blanc, ce que l'on pouvait considérer comme un signe de son autorité sur les *touraoua*. Il me reçut avec une grande cordialité et s'entretint avec moi de la différence qui existait entre nos patries respectives; il me fit ensuite conduire par l'un de ses serviteurs dans un petit jardin qu'il avait joint à sa maison de ville, afin que je visse quelles plantes il pouvait s'y trouver qui fussent semblables à celles de mon propre sol. Naturellement il n'y en avait pas, et mon guide conçut la plus pauvre idée d'un pays où nous n'avions ni *senna*, ni *bamia*, ni indigo, ni coton, ni sarrasin, ni palmier d'Égypte, ni *talha*, le plus beau, selon lui, de tous les arbres de la création. Quand je lui assurai qu'au contraire, nous avions mieux encore, il ne voulut pas m'en croire.

Ainsi que le lecteur s'en souviendra, l'ancien *serki n touraoua*, Mohammed Boro, avait été notre compagnon de voyage, de Moursouk à Tin Tarh Ode. Ayant appris que, depuis son retour, il était tombé malade de la fièvre, je lui fis une visite dès le lendemain de mon arrivée. Il habitait une petite maison, fort jolie pour Agades, située sur la place *erarar n sakan*, ou « Place aux jeunes Chameaux. » Cette habitation, l'une des meilleures de la ville, se composait de deux étages. L'intérieur en avait été fraîchement blanchi à l'occasion du retour du maître.

Mohammed Boro se trouva fort honoré de notre visite et

nous reçut avec beaucoup de cordialité. Lorsque nous le quittâmes, il nous reconduisit assez loin dans la rue. Quoiqu'il n'exerçât pour lors aucune fonction, il jouissait d'une grande influence à Agades ainsi qu'à Sokoto ; dans cette dernière ville il passe pour le plus riche négociant. En outre, c'est encore un homme remarquable par ses innovations en matière de culture. Suivant l'usage des anciens patriarches, Boro s'est entouré d'une petite colonie qui ne compte pas moins d'une cinquantaine de membres; doué d'une activité et d'un esprit d'entreprise peu ordinaires, il a pu, en 1854, faire un nouveau pèlerinage à la Mecque.

Boro accompagna le sultan dans son expédition contre les flibustiers et voulut rejoindre ensuite, avec toute sa famille, la caravane des Kel Gheress, sur la route de Sokoto. C'était une occasion magnifique pour moi d'aller visiter cette ville remarquable, en toute sécurité et par la voie la plus directe; mais l'insuffisance de mes moyens ne me permettait pas de donner suite à ce projet et, dans tous les cas, il valait mieux que je parcourusse les contrées qui entouraient le lac de Tsad, avant d'entrer dans les régions occidentales.

Le 20 octobre, Mohammed Boro vint me voir pour s'expliquer franchement avec moi sur l'état de nos rapports réciproques. Il me dit avoir été très irrité contre nous et, pour ma part, je ne pus l'en blâmer, car nous avions agi envers lui d'une manière assez peu convenable, et même avec quelque dédain. Je suis encore convaincu aujourd'hui, que nous aurions reçu un bien autre accueil dans le pays d'Aïr, si nous avions, dès le début, traité cet homme important avec toute la considération voulue. Après un long entretien, nous nous quittâmes dans les termes de la plus

cordiale amitié. Boro peut être considéré comme l'un des types les plus remarquables que présente la Nigritie; il doit avoir été, dans la fleur de ses années, un homme éminent dans toute l'acception du mot, et il méritait bien certainement l'éloge que font de lui les Emghedesi, lorsqu'ils commencent ainsi un de leurs chants populaires : « Il n'y a pas d'hommes à Agades, sauf Boro et Dahammi. »

Les autres personnages de l'entourage du sultan et revêtus des principales dignités, sont le *ko keou keina* ou *bâba n serki*, c'est à dire le premier eunuque, actuellement Amagei ou Maggi; puis les *fadaoua n serki*, ou adjudants du sultan, parmi lesquels se trouvaient quelques-uns des fils de Mohammed Boro; enfin le *kadhi* ou *alkali*, et le chef militaire ou ministre de la guerre, Sidi Rhalli.

J'appris à connaître le *kadhi* ou juge dans l'exercice de ses fonctions, mes compagnons ayant eu un procès à plaider devant lui. Il demeure près de la grande mosquée où Messalladje, dans une maison complétement isolée. Nous le trouvâmes assis avec le *mufti* dans la première salle de sa demeure, salle où se prononçaient les jugements. Mes compagnons avaient porté plainte contre un habitant de la ville, nommé Wa N Seres, individu du plus pur sang berbère. Ils l'accusaient d'avoir vendu un chameau qui avait été dérobé aux Kel Owi; lui prétendait, de son côté, avoir acheté cet animal d'un homme qui lui avait juré que ce chameau n'avait pas été volé. Après avoir entendu les deux parties, le juge prononça en faveur de Wa N Seres. La cause fut entièrement traitée en langue Temaschirht ou plutôt dans le dialecte Ouraghiy. Immédiatement un autre procès commença. Pendant les débats, nous nous assimes derrière une sorte de *veranda* couverte de nattes et soutenue

par de larges piliers, qui était élevée devant la maison; mais nous n'y restâmes pas fort longtemps, ma présence ne paraissant pas faire grand plaisir au *kadhi*.

Dans une autre circonstance encore, ce dernier me témoigna de l'hostilité, en refusant de me laisser monter sur la haute tour de la Messalladje. Il était très attaché à sa croyance et me considérait comme un intrus hérétique; dans tous les cas, il n'était pas d'un caractère bienveillant. Son inimitié, me fut, du reste, fort désagréable, en ce sens qu'il eût pu me donner beaucoup de renseignements, car il n'était pas dénué de connaissances, tandis que je ne rencontrai personne d'autre dans la ville, qui fût quelque peu versé dans la littérature arabe. Je terminerai maintenant mon récit par quelques observations générales.

La ville d'Agades est entièrement située sur un plateau qui n'est entrecoupé que de quelques monticules de débris pierreux. A part une cinquantaine de maisons qui ont deux étages, la haute tour de la Messalladje domine seule le niveau des terrasses plates qui couronnent les habitations. De la terrasse qui surmontait la nôtre et où je montais presque tous les jours, j'avais un fort beau point de vue sur toute la ville.

Au temps de sa plus grande splendeur, c'est à dire avant la conquête par Mohammed Askia, en 1515, Agades avait un pourtour de trois milles et demi, et pouvait bien compter une population d'au moins cinquante mille âmes. A la fin du dernier siècle, soit vers 1790, c'était encore une ville considérable. On dit que depuis lors la plupart des habitants ont émigré vers les localités voisines du pays des Haoussa, telles que Katsena, Tessaoua, Maradi et Kano. L'époque de cette regrettable désertion ne peut être rap-

portée à celle de la grande révolution dont le Soudan central fut le théâtre, à l'avénement de Djihadi ou du réformateur Othman Da N Fodie, car elle la précéda d'au moins une quinzaine d'années. Par contre, elle suit à peu de distance la conquête de Gogo par les Aouelimmiden, conquête qui, par la destruction complète de cette ville, dut porter un grand coup à Agades, en lui coupant son principal débouché commercial.

La ville actuelle n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était autrefois ; j'évalue à six ou sept cents les maisons encore habitées, et à environ sept mille âmes l'ensemble de la population, y compris naturellement les esclaves. La force armée de la place est d'à peu près six cents hommes. Un assez grand nombre d'habitants mâles sont presque toujours absents pour affaires de commerce. Un élément qu'il faut comprendre dans le compte de la population, consiste dans les jeunes garçons qui vont dans cinq ou six écoles apprendre un peu à lire et à écrire. Pendant mon séjour, il y en avait ainsi deux cent cinquante à trois cents, de l'âge de sept à dix ans. Ceci donne à supposer qu'ils ne vont pas tous à l'école, mais que l'on y envoie seulement ceux dont les parents jouissent d'une certaine aisance.

La planche ci-jointe indique les divers quartiers, les marchés et les principaux édifices d'Agades.

L'élévation du plateau sur lequel est bâtie cette ville, peut être évaluée à deux mille cinq cents pieds. Le grès semble y être saturé de sel jusqu'à une certaine profondeur, à ce qu'indiquent non seulement les étangs, mais encore les puits; il en résulte que l'on est obligé d'aller chercher toute l'eau potable à des puits situés au dehors de la ville.

La partie méridionale d'Agades, aujourd'hui presqu'en-

tièrement abandonnée, en est le quartier le plus ancien, et l'endroit nommé *katanga* paraît être la limite septentrionale de la ville d'autrefois. Les murs, complétement ruinés vers l'orient et le midi, subsistent encore à une certaine hauteur du côté de l'ouest, mais peuvent être escaladés très aisément en beaucoup d'endroits. Ils sont passablement entretenus dans le quartier septentrional où se trouve située la *fada* ou palais du sultan, mais n'en sont pas moins chancelants et menacent de crouler avant un temps fort long. A peu de distance hors de la porte occidentale gisent, à moitié ensevelies sous le sable, les ruines d'un vaste faubourg nommé Ben Gottara. Tout près de celui-ci se trouve une place du nom d'Afarmad Arangh, ou « la Pierre aux Corbeaux; » c'est en ce lieu que la main du bourreau (*doka*) fait tomber de temps à autre, la tête de quelque chef rebelle ou de quelque meurtrier; toutefois, pour autant que j'ai pu m'en assurer, ce cas se présente fort rarement à Agades.

A l'intérieur de la ville, et sur la limite septentrionale du quartier abandonné du midi, se trouvent trois petits étangs d'eau stagnante. Les profondes excavations qui les forment sont dues apparemment à des extractions de matériaux, opérées pour la construction des principaux monuments de la ville. La figure de ces étangs représente un ovale assez régulier. Le plus grand et le plus occidental des trois porte, ainsi que le quartier sud-ouest de la ville, le nom de Masrata, qui est celui d'une tribu berbère autrefois très puissante. L'étang oriental, avec le quartier qui l'entoure, est nommé Terdjeman, à cause des interprètes qui y habitent en grand nombre. En effet, les trois langues Temaschirht ou Targi, Gober ou Haoussa, et Sonrhaï, se mêlent à Agades d'une manière remarquable; que l'on y ajoute les idiomes,

moins répandus, des peuples marchands qui fréquentaient autrefois ce marché, puis la langue arabe, et l'on comprendra sans difficulté que le moindre marchand ait besoin d'un truchement (*terdjeman*) et qu'un quartier aussi vivant que le centre de la ville soit entièrement habité par des traducteurs.

L'aspect actuel de l'ensemble d'Agades, est celui d'une ville abandonnée ; partout on y retrouve les vestiges d'une splendeur évanouie. Au centre même de la ville, les maisons sont pour la plupart en ruines, et des mosquées, autrefois nombreuses, il n'en reste plus que fort peu. Tout autour du marché, au dessus des murailles chancelantes sont perchés des vautours affamés, épiant le moment de fondre sur quelque débris. Dans les commencements, ce spectacle ne fut pour moi qu'une image plus complète de l'abandon et de la solitude, mais plus tard, j'observai que ces oiseaux carnassiers sont les hôtes permanents de tous les marchés, non seulement à Agades, mais dans toutes les villes de l'intérieur.

Le monument le plus remarquable d'Agades est la Messalladje ou église, avec sa haute tour, visible de fort loin. Aussi longtemps que le sultan fut absent et que la ville se trouva pleine d'étrangers en partie fanatiques, je crus dangereux de trop m'approcher de cet édifice ; mais aussitôt que le sultan fut rentré et qu'Agades eut repris un peu de calme, j'insistai à plusieurs reprises auprès de Hamma, pour qu'il me facilitât la visite de la mosquée et l'ascension de la tour. Peu de jours avant mon départ, le 27 octobre, je pus aller avec lui, voir sans danger ce curieux monument.

La Messalladje dépasse de quatre-vingt-dix à quatre-vingt-quinze pieds la terrasse peu élevée qui forme le toit

de la mosquée. A sa base, la tour mesure environ vingt pieds dans les deux sens, tandis qu'elle semble n'en avoir plus que huit au sommet. Ce bâtiment, dont la forme est d'abord carrée, s'élève en diminuant, tandis qu'un peu au dessus de sa partie moyenne, se produit un renflement comme dans le vaste palmier de l'Afrique centrale (*Borassus Flabelliformis Æthiopicus*), ce chef d'œuvre de la nature. L'intérieur de la tour est éclairé par sept ouvertures sur chaque face. Ainsi qu'une partie des maisons d'Agades, la tour est entièrement faite d'argile, mais afin de donner à une construction formée de cette matière toute la force et la durée requises, les quatre parois en sont reliées entre elles par treize rangées de traverses en troncs de palmiers, espacées sur la hauteur de l'édifice; ces traverses ressortent encore de trois à quatre pieds de chaque côté et fournissent un moyen, fort incommode il est vrai, d'atteindre au sommet de la tour. Celle-ci ne sert pas à appeler les fidèles à la prière, ce qui se fait du haut de la terrasse seulement, mais sa destination primitive était plutôt de servir de vigie.

La Messalladje est relativement une construction nouvelle; commencée seulement en 1844, elle n'était peut-être pas encore entièrement achevée lors de mon voyage dans l'Afrique centrale; du moins on me dit que les rangées de traverses que j'ai indiquées avaient été destinées, dans le principe, à soutenir un escalier d'argile. Il est intéressant à remarquer, au point de vue historique, que cette tour, ainsi que je le constatai dans la suite de mon voyage, est bâtie entièrement sur le même modèle que celle qui s'élève sur le tombeau du grand conquérant Hadj Mohammed Askia, à Gogo, cette ancienne et célèbre capitale du royaume Sonrhaï.

A quelque cinquante pas de là, se trouve encore la partie inférieure d'une autre tour plus ancienne, que sa position inclinée rend plus remarquable même que les fameuses tours de Bologne et de Pise; vu la légèreté des matériaux qui la composent, il est très probable qu'avant peu d'années elle aura croulé sous l'effort de la pluie et des tempêtes.

L'intérieur de la mosquée, où mes compagnons me conduisirent sans faire de difficultés, consiste en nefs étroites et basses, séparées entre elles par des piliers d'énorme grosseur. Ceux-ci n'ayant à supporter qu'un toit composé de planches de palmiers, de nattes et d'une couche d'argile, on ne s'explique guère ces singulières proportions. Il est probable que le bâtiment actuel ne fut d'abord destiné qu'à servir de base à une mosquée plus vaste, qui, dans tous les cas, serait encore à construire.

Le silence morne qui régnait dans le sombre édifice, n'était troublé que par la voix d'un seul individu assis sur une natte boueuse, contre le mur occidental de la tour, et lisant les feuilles d'un manuscrit déchiré. C'était le *kadhi*, dont j'ai déjà signalé l'animosité à mon égard. Nous allâmes vers lui, le saluant avec respect, mais il nous reçut d'une manière peu avenante. Hamma lui demanda alors la permission de monter à la tour, mais le *kadhi* lui répondit tout bonnement que cela était impossible, l'entrée de la tour ayant été condamnée à cause du grand nombre de Kel Gheress qui y montaient précédemment. Nous fîmes encore une démarche, tout aussi inutile, auprès de l'*iman*. Je dus donc renoncer à mon projet, malgré tout le regret que j'en éprouvai; en effet, du haut du monument j'aurais été à même non seulement d'évaluer, en prenant quelques

angles, la route exacte de Tintelloust, mais encore de me former une idée du pays s'étendant vers le midi et l'ouest, que je ne devais pas visiter.

La Messalladje est la principale mosquée de la ville et semble avoir occupé déjà le premier rang parmi les soixante-dix lieux de prière que comptait Agades au temps de sa splendeur. Des dix qui sont encore en usage aujourd'hui, il n'en est que trois qui méritent d'être mentionnés, le Msid Mili, le Msid Eheni et le Msid El Mekki.

Notre demeure n'était guère propre à nous donner une idée des habitations particulières de la ville, n'étant appropriée qu'au séjour momentané de la suite d'Annour. Par contre, je pus, grâce à Hamma qui me mena partout avec lui, visiter quelques autres maisons. Parmi celles-ci, l'une des meilleures et des plus commodément arrangées était celle d'Idder. Idder est un des noms propres les plus répandus chez les Emghedesi; l'habitant dont il est ici question était un courtier qui demeurait non loin de chez nous, vers le midi.

Nous entrâmes d'abord dans une première chambre, longue de vingt-cinq pieds et large de neuf, dont une partie était isolée de chaque côté au moyen d'une petite balustrade. Cette espèce d'antichambre donnait accès dans une salle de plus grande dimension, suivie d'une autre salle encore; celle-ci, de forme irrégulière, communiquait, par deux portes, avec une cour sur laquelle empiétaient arbitrairement plusieurs autres parties de la maison. A gauche, dans cette cour, se trouvait un énorme lit (n° 1) solidement construit en gros sommiers et surmonté d'un vaste baldaquin reposant sur quatre poteaux; ce lit était fermé du haut et de trois côtés par des nattes formant rideaux, tandis

que le quatrième côté était pourvu d'une clôture en planches. Cet appareil colossal et soigneusement fermé offrait à lui seul l'aspect d'une petite maison et pouvait constituer un lieu de repos frais et agréable. Ces lits sont un meuble propre à la plupart des habitations des Sonrhaï, attendu que ces derniers font un cas particulier de leur lit conjugal; dans les huttes les plus modestes, la couche de la femme, étroitement fermée, forme comme une petite chambre à part. Néanmoins, je ne vis nulle part dans tout le Sonrhaï, de lits aussi vastes qu'à Agades.

Dans le mur de la première salle, qui communiquait à droite avec la cour, étaient fixées plusieurs rangées horizontales de grands vases (n° 2) dont les ouvertures tournées vers cette cour, offraient un tiède abri à un grand nombre de ramiers. A gauche, entre les murailles à moitié ruinées de deux autres chambres (n° 3), étaient renfermées une douzaine de chèvres. Au fond de la cour se trouvaient plusieurs compartiments et en face de celui situé le plus à droite (n° 4), s'élevait une sorte de grand pavillon composé de poteaux et de nattes, offrant une retraite pleine d'ombre et de fraîcheur. Une troupe d'enfants jouaient aux alentours, les ramiers se livraient à leurs joyeux ébats, tandis que les chèvres faisaient entendre leur voix grêle et tremblotante; et malgré l'aspect de désordre qu'offrait l'ensemble de ce spectacle, tout semblait respirer un air de bien-être et de paisible aisance.

Quelques autres maisons que je visitai, quoique moins profondes et pourvues de cours moins vastes, étaient généralement construites sur le même modèle. Les escaliers qui conduisaient à l'étage supérieur, ou plutôt à la spacieuse chambre située sur la terrasse des habitations, étaient pour

la plupart placés dans la cour et bâtis en pierres et en argile fort irrégulièrement combinées ; en réalité, ils n'étaient autre chose que ce qu'exprime le nom qu'ils portent dans la langue Haoussa : *abi n haoua*, c'est à dire « un objet servant à monter. » Dans quelques cours, de jeunes autruches couraient de droite et de gauche, comme des poules. Une maison qui se distinguait par son aspect confortable, avait tous les créneaux de ses murailles garnis d'œufs de ces oiseaux.

Le commerce actuel d'Agades est fort peu important. Il est à remarquer qu'aucune sorte de monnaie, ni or, ni argent, ni *kourdi* ou coquillages, ne circule sur le marché. Le prix des marchandises s'y évalue plutôt en articles de diverse nature, tels que du calicot, des châles, des tuniques ou du sarrasin (*Pennisetum Typhoïdeum*). Ce dernier y est actuellement, en réalité, la base monétaire de toutes les transactions commerciales ; le sorgho (*Holcus Sorghum*) n'y vient presque jamais au marché. Le *Senna* ou *Cassia Senna* constituait autrefois un article d'exportation d'une certaine importance, mais le prix de cette plante sur les côtes a tellement baissé, qu'il représente à peine la valeur, assez élevée, du transport.

Agades n'est donc pas une place favorable, de nos jours, pour des entreprises commerciales de quelque importance. Comme leurs ancêtres depuis trois cents ans, les indigènes du Taouat sont les principaux marchands de la ville et semblent entièrement appropriés à la manière particulière dont les affaires y sont traitées. En effet, comme ils ne vendent pas en gros, mais sont plutôt détaillants, ils s'installent tranquillement avec leur assortiment de marchandises de diverses espèces, et cherchent à en tirer bon parti en ache-

tant les plus grandes quantités possibles de sarrasin, aux époques où il est à bas prix, apporté par les caravanes du Damerghou; lorsqu'il est renchéri, ils tâchent de revendre en détail leurs approvisionnements. Presque tout l'argent à l'aide duquel ils trafiquent appartient aux habitants de Ghadames, et le bénéfice qu'ils en retirent leur donne à peine de quoi se nourrir et se vêtir convenablement, ce qu'ils recherchent surtout. Les indigènes du Taouat tenaient une espèce de bourse dans la maison d'Idder, Emghedesi intelligent qui était, dans un certain sens, un agent de leur pays. Cet Idder n'est pas le courtier dont j'ai décrit plus haut l'habitation.

L'importance que peut offrir Agades, au point de vue européen, consiste en ce qu'elle est située sur la route directe la plus rapprochée qui conduit vers Sokoto et toute cette partie du Soudan, tandis que, par le temps, on pourra peut-être établir de ce côté de nouvelles relations avec le Niger moyen. Je crois que cette ville constituerait un excellent lieu de résidence pour un agent européen, en vue d'ouvrir des rapports avec l'Afrique centrale. Les marchands indigènes semblent ne fréquenter que les marchés de Katsena, Tessaoua, Maradi, Kano et Sokoto, et ne se rendent jamais sur les places septentrionales de Rhat et de Moursouk, si ce n'est en passant pour aller faire quelque pèlerinage à la Mecque; il ne paraît pas y avoir plus de mouvement du côté de Gogo ni de Tombouctou.

Une importance particulière s'attache aux grandes caravanes des I Ti San et des Kel Gheress, qui retournent chaque année aux mines de sel de Bilma. Précisément pendant mon séjour à Agades, la caravane au sel s'était réunie dans les environs et s'apprêtait à partir pour Bilma.

Quoiqu'il y eût peut-être beaucoup d'exagération de la part des indigènes, lorsqu'ils évaluaient à dix mille le nombre des chameaux qui la composaient, elle n'en était pas moins fort considérable, et beaucoup d'habitants sortirent de la ville pour terminer leurs petites affaires avec les voyageurs ou dire adieu à des amis. Dans ces contrées où l'on ne peut rien isolément, mais où tous doivent mettre en commun leurs efforts, le départ de la caravane au sel est un de ces événements caractéristiques qui partagent l'année en deux parties bien distinctes. Ces pérégrinations annuelles, qui n'ont d'autre but que le commerce du sel, ont en elles-mêmes quelque chose de grandiose et répandent une certaine vie pleine de poésie, sur les vastes régions désertes qui s'étendent entre les localités visitées par les caravanes.

Parcourant les divers marchés de la ville, je trouvai en vente à l'*erasar n sakan*, ou marché aux chameaux, une cinquantaine de ces animaux; mais la plupart étaient encore jeunes, et les autres n'étaient que de qualité médiocre. Le *serki n ka soua,* ou maître du marché, perçoit une légère remise sur la vente de chaque chameau. De là, je me rendis au marché aux légumes (*ka soua n delelti*), qui était fort mal approvisionné. Il ne s'y trouvait exposé en vente que des concombres et des *molouchia* (*Corchorus Olitorius*) en assez grande quantité. Le marché à la viande, au contraire, était richement fourni; cette abondance pouvait avoir, du reste, pour cause accidentelle le grand nombre d'étrangers arrivés dans la ville pour l'inauguration du sultan.

Je me rendis ensuite au marché aux merceries, nommé *katanga*, où se trouvaient assises, sous une galerie bâtie sur des troncs de palmiers, six ou sept femmes étalant sur une espèce de comptoir divers articles tels que des bracelets,

des colliers, des sandales, de petites boîtes oblongues en fer blanc, destinées à renfermer des amulettes, des tasses en cuivre, des selles d'ânes ou de chameaux, et d'autres objets. J'y vis aussi de jolies petites boîtes en cuir aux ornements coloriés, de toute dimension depuis un pouce jusqu'à un demi pied. Elles servent à conserver du tabac ou des parfumeries et, comme étant d'origine étrangère, portent le nom arabe de *batta*, d'où dérive, en Temaschirht, *telboutten*.

Pour le reste, l'industrie d'Agades est fort peu importante et se borne entièrement aux ouvrages de cuir et à la quincaillerie. Les premiers, à l'exception des chaussures et de la sellerie, sont presqu'exclusivement l'ouvrage des femmes, qui les confectionnent avec beaucoup de goût. Pour en fabriquer les ornements, elles emploient de préférence de fine peau de mouton égyptienne ou plutôt arabe, nommée *kourna*, et principalement celle de couleur verte. On y fait des sacs à provisions fort beaux, quoique ceux que je rapportai de Tombouctou le fussent encore bien davantage. Je remarquai aussi de très jolies nattes, tissées d'une sorte d'herbe à la fibre délicate, et diversement coloriées. Je vis chez un chausseur, qui, à mon grand étonnement, était de pure race berbère, une paire de magnifiques sandales, qu'il était occupé de confectionner avec l'aide d'un ouvrier, et qui pouvaient rivaliser avec ce qui se faisait de plus beau, dans ce genre, à Kano. Mes beaux souliers de Ghadames, richement ornés, furent pour ces artisans un sujet de vive curiosité, et ils avouèrent leur impuissance à fabriquer quelque chose de pareil.

La fine ferronnerie offre, à Agades, beaucoup d'intérêt, quoiqu'elle paraisse quelque peu grossière au point de vue européen; les ornements de métal y ressemblent assez à ceux

dont les Espagnols garnissent encore aujourd'hui leurs longs poignards. Partout chez les Touareg, le forgeron ou *enhad* est un personnage fort considéré et le nombre d'individus qui en exerce la profession est très grand. La plupart du temps, le premier ministre des chefs subalternes est un forgeron. A Tombouctou, ceux qui se livrent à ce métier portent le nom honorifique de *mallem*, et leur femme (*mallema*) est toujours la suivante de la femme du chef.

Je m'étonnai, au commencement, de voir que les guerriers à cheval étaient armés, non de la lance, mais d'arcs et de flèches. Plus tard, cependant, je m'habituai à la vue de ces archers montés, en remarquant que toutes les tribus guerrières des Foulbe, et particulièrement les braves combattants de Fogha, étaient équipés de même. Presque tous les chevaux sont ornés de *karouraoua*, sorte de rangées de petites sonnettes attachées autour de la tête. Celles-ci produisaient un bruit fort et continu, qui faisait croire à la présence d'un grand nombre de cavaliers tandis qu'il n'y en avait en réalité que fort peu. Les chevaux étaient en général d'une assez belle stature, mais mal entretenus, la cherté relative du blé ne permettant pas de les nourrir d'une manière convenable.

Les habitants de la ville me traitèrent, en somme, avec une cordialité d'autant plus extraordinaire que j'étais le premier chrétien qui les eût jamais visités. Les femmes et les enfants seulement me tourmentèrent parfois de leurs petits accès de fanatisme, lorsque je me trouvais sur la terrasse. Au commencement, me prenant probablement pour un idolâtre, ils appuyaient, dans l'expression de leurs formules religieuses sur le mot « Allah, » « un seul Dieu. » Plus tard, lorsqu'ils eurent appris que je ne reconnaissais moi-

même qu'une divinité unique, ils mirent en avant le nom du Prophète. Mais toutes ces petites persécutions contribuèrent plus à me fortifier qu'à me faire faiblir dans mes principes.

Une fois seulement, j'eus à subir une mésaventure assez dangereuse, non sans qu'il y eût quelque peu de ma faute. Par une belle soirée de clair de lune, j'entendis, à peu de distance de notre demeure, comme un bruit de chants et de danses, empreint d'une joyeuse vivacité. Un de mes compagnons Kel Owi, le malin Mohammed, voyant que je m'intéressais à ce qui pouvait se passer, me mit méchamment dans une position fort critique, en me disant que Hamma demandait à me voir assister aux réjouissances auxquelles lui-même prenait part. Je ne me laissai que trop légèrement persuader, et je partis, armé seulement d'un couteau de chasse, et sans escorte. Il était environ dix heures du soir et la lune, brillant d'une lumière sereine, éclairait un spectacle des plus curieux; peu à peu je m'approchai des groupes que je distinguais déjà de loin. Quatre jeunes gens, aux gestes énergiques et passionnés, tournaient en rond en se livrant à des exercices guerriers, et frappaient fortement le sol du pied gauche. Un cercle de curieux les entouraient, battant des mains pour accompagner leurs mouvements. J'aurais bien voulu rester en cet endroit, mais voyant que Hamma n'était pas là et que les jeunes gens qui s'y trouvaient appartenaient à la tribu mal famée des Bousaou, je crus agir prudemment en me retirant au plus tôt. Je n'étais pas encore fort éloigné, que ces individus, tirant leurs épées, s'élancèrent à ma poursuite en poussant le cri de guerre des fils du Koran. La petite avance que j'avais sur eux me permit heureusement d'arriver jusqu'à notre demeure sans devoir faire usage de mon couteau de chasse pour me

défendre. Mais arrivé là, j'eus à subir encore les taquineries de mes amis Kel Owi qui mirent la chaîne à la porte de la maison et me laissèrent, avec de grands éclats de rire, me tirer d'affaire au dehors avec mes persécuteurs. Ceux-ci, néanmoins, se contentèrent de me menacer; sinon leurs longues épées leur eussent donné un grand avantage sur moi, armé comme je l'étais. Lorsqu'enfin mes compagnons m'ouvrirent la porte, indigné, je chargeai mes pistolets, déclarant que je casserais la tête au premier qui me toucherait.

Quelques jours plus tard, je reçus la visite des fils de Mohammed Boro, en leur qualité d'adjudants du sultan. Faisant probablement allusion à la scène que je viens de décrire, ils me demandèrent si j'avais à me plaindre en quelque manière de la conduite des habitants à mon égard. J'eus le bon esprit de leur répondre que je n'en avais pas le moindre sujet.

Les mœurs des femmes d'Agades ne sont guère dignes d'éloges. Un matin, arrivèrent dans notre maison cinq ou six femmes ou filles, qui venaient m'offrir leurs services, alléguant avec une grande naïveté, que l'absence du sultan rendait toute retenue superflue. Deux d'entre elles étaient assez jolies et bien faites sans trop d'embonpoint; elles avaient de longs cheveux noirs retombant en tresses, des yeux vifs, le teint clair, comme beaucoup de femmes à Agades, et les traits agréables. La plus grande d'entre elles était toute vêtue de blanc. Elles n'avaient pas de voile mais portaient, plutôt par coquetterie que par décence, une sorte de coiffure, et avaient toutes le sein couvert.

Je ne me laissai pas ébranler dans ma prudente réserve par les séductions de ces femmes. Si un Européen pouvait

se faire suivre, dans ces pays, d'une compagne, il gagnerait beaucoup dans l'opinion des indigènes qui ne comprennent pas que l'on puisse vivre sans femme. Quoique cela ne soit guère faisable, il est bon, dans l'intérêt du succès même de l'entreprise à laquelle on se livre, de se conduire avec sagesse, dût-on même s'exposer aux railleries des indigènes, moins scrupuleux sur ce point.

Une autre fois, Hamma me conduisit chez une dame emghedesi, avec laquelle il vivait ouvertement en rapports d'intimité. Fort jolie, d'une taille en dessous de la moyenne, elle avait le teint clair et les traits agréables. Elle portait une masse d'ornements en argent et un beau costume complet en étoffe de soie et coton. Elle était mariée, mais son mari était depuis longtemps à Katsena et elle ne paraissait pas avoir, pendant son absence, pris pour exemple la conduite de Pénélope. Cette personne avait plusieurs enfants, dont aucun ne me parut avoir plus de cinq ans; ils étaient entièrement nus, mais portaient également des ornements d'argent et de perles.

L'une des boissons préférées à Agades est l'eau de millet, ou *foura*. Pour la prendre, les indigènes s'accroupissent autour du vase qui la contient, puis la grande coupe en forme de cuiller (*loudde*) fait la ronde et chacun, tour à tour, la remplit pour la passer à son voisin. La planche ci-contre retrace l'un de ces ustensiles ainsi qu'une cuiller ordinaire, toutes deux d'un travail grossier, quoique assez ornées. Le *foura* n'est pas seulement agréable, mais encore très rafraîchissant; mélangé de fromage, il forme un mets substantiel. Les Arabes prétendent que l'usage presque exclusif de ce breuvage, préparé sans feu, à l'aide de blé cru, est cause de l'abondance de vermine qui règne chez les Kel Owi.

D'après Léon l'Africain, la manne constituerait un élément important de l'alimentation quotidienne des habitants d'Agades. Je n'ai pas remarqué, pour ma part, que la manne fût employée comme nourriture, ni même recueillie dans le voisinage de la ville, mais j'ai négligé de prendre des informations exactes sur ce point.

Pour compléter ma description, je dois relater quelques promenades que je fis aux environs de cette capitale avec Hamma et quelques autres Kel Owi. La cause de ces excursions consistait en ce que les maisons d'Agades sont dépourvues de certaines commodités auxquelles nous sommes habitués dans le nord de l'Europe. Il règne dans cette localité, comme dans bien des villes d'Italie, la coutume du « *dapertutto* » qui causa tant d'étonnement à Gœthe, au commencement de son voyage de Torbole au lac de Garda. A la vérité, le grand nombre de maisons ruinées qui se trouvent dans les divers quartiers, contribue à voiler un peu la chose, mais les indigènes nomades qui se trouvent à Agades, n'aiment pas ce système et préfèrent sortir de la capitale pour se rendre aux environs. Or, le peu de sécurité du pays et les discordes qui y règnent constamment rendent impossible d'aller vaquer à ce genre d'affaires si ce n'est en compagnie. On se réunit donc en grand nombre, et lorsqu'on est arrivé à quelque arbre reconnaissable de loin, toutes les lances se plantent en terre, la pointe en haut, et la troupe se disperse derrière les buissons, chacun s'arrangeant à sa guise. Tous se rassemblent ensuite de nouveau sous l'arbre et rentrent dans la ville en cortége solennel. Ces petites excursions me mirent à même de connaître les bas fonds qui entourent Agades et qui ne sont pas pour elle d'une minime importance, en ce qu'ils lui

fournissent de très bonne eau et produisent du fourrage en abondance pour les bêtes de somme des caravanes qui se rendent au marché.

Au point de vue sanitaire, la situation de la ville paraît très favorable, tous les vents circulant librement sur le plateau où elle est située; les étangs qui se trouvent dans l'intérieur sont trop peu importants pour influer sur l'état de l'atmosphère. Toutefois, pendant mon séjour à Agades, il y régnait la petite vérole, maladie aussi grave que fréquente dans l'Afrique centrale, et contre laquelle plusieurs tribus idolâtres se prémunissent par l'inoculation, tandis que les mahométans repoussent cette dernière comme contraire à leur croyance au fatalisme. Il succombait chaque jour deux ou trois personnes à Agades, des suites de cette affection, mais cela n'était que momentané, et il faut se rappeler que, partout sous les tropiques, la fin de la saison des pluies est l'époque la plus malsaine de l'année. Agades paraît être complétement exempte des maladies d'yeux, qui sont cependant si répandues.

Je ne puis m'étendre davantage sur la vie privée des habitants de cette ville. Quoique les mœurs n'y soient pas à l'abri de la critique, il s'y rencontre des indices remarquables d'une vie commode et heureuse. Je n'y remarquai presque aucun signe de cette misère propre aux cités déchues. L'impression que produit cette capitale est des plus favorables, en comparaison de la vie morne et empreinte de servilisme de la plupart des localités du Fezzan. Quoique Agades ait perdu ses plus robustes éléments de prospérité, elle possède encore maints germes incontestables de vie nationale.

Nous dûmes enfin songer au départ. Hamma m'avait

promis de choisir, pour rentrer à Tintelloust, la route orientale, qui passe par le grand village Afa Sas; mais nous étions restés à Agades beaucoup plus longtemps que nous ne l'avions d'abord projeté. En outre, Hamma était chargé d'acheter des vivres pour la caravane au sel, ce qui lui prit jusqu'au 29 octobre et nous fit craindre qu'il n'arrivât trop tard à Tintelloust. Il résolut donc de reprendre, pour retourner, la route directe par où nous étions venus.

Nous quittâmes Agades le 30 octobre, pour arriver à Tintelloust le 5 du mois suivant. Quoique nous suivissions le même chemin, l'aspect qu'offraient les montagnes, vues du côté opposé, nous donna un magnifique spectacle tout différent du premier. Nous nous arrêtâmes en d'autres endroits que ceux où nous avions déjà campé et je pus ainsi, à plusieurs reprises, rectifier et compléter mes précédentes observations.

Nous eûmes en route notre incident de voyage. Comme nous pénétrions dans la vallée Boudde, Hamma, d'une voix retentissante, nous appela aux armes. Une troupe de cinq lions s'avançait vers nous, venant du côté de l'orient où, fort heureusement, le pays était découvert et où le sol ne portait que de minimes éminences de rochers. Nous courûmes vite aux armes et nous marchâmes contre ces animaux, mais dès qu'ils nous eurent aperçus, ils retournèrent en arrière, s'enfuyant vers leurs retraites des montagnes. Le lion d'Aïr qui, généralement, ne semble pas très cruel, n'a que peu ou point de crinière; du moins les indigènes prétendent qu'il en est ainsi. Quant à moi, je n'ai jamais pu voir même la peau d'un lion ni en cet endroit, ni plus tard près du Niger.

Arrivés dans la vallée Tiggeda que nous avions trouvée

complétement déserte auparavant, et où se trouvait, cette fois, une caravane de Kel Owi avec du bétail au pâturage, nous apprîmes avec effroi que le vieux chef Annour avait quitté Tintelloust pour se rendre dans le Soudan, non seulement avec mes premiers compagnons de voyage, mais avec toute la caravane. Hamma n'ajouta pas foi à cette nouvelle; appréciant trop bien sa propre importance, il considéra comme impossible que son beau-père eût quitté le pays avant son retour.

Le matin du 5 novembre, il faisait tellement froid que nous ne partîmes qu'assez tard. Après une marche de onze heures et demie, nous atteignîmes le monticule de sable, situé en face de Tintelloust, où nous avions campé pendant si longtemps. Le calme le plus profond régnait dans la résidence d'Annour, qui était parti avec ses courtisans, ses forgerons, et tous les grands personnages, hommes et femmes. Hamma s'introduisit dans le village, pour voir si personne n'était resté. Pendant ce temps, nous fîmes cuire notre riz et commençâmes nos préparatifs pour la nuit; mais il ne fallait pas songer au repos. En revenant de Tintelloust, Hamma nous cria de nous remettre immédiatement en route. Quoiqu'une marche nocturne fût chose effrayante après une journée aussi laborieuse, je n'écoutai que mon désir d'avancer vers le midi et ce fut de grand cœur que je m'écriai : « *se fataoutschi se Kano,* » « pas de repos avant Kano ! »

CHAPITRE VII.

DE TINTELLOUST A TAGHELEL.

Il était dix heures du soir, lorsque rentrant dans la vaste vallée, nous repartîmes de Tintelloust; mais je ne tardai pas à ressentir les souffrances de la fatigue poussée à l'excès. Je dus, pour ne pas m'assoupir et tomber de chameau, me traîner à pied pendant une partie de la nuit, ce qui n'était guère agréable sur un terrain rude et couvert en beaucoup d'endroits de hautes herbes fort touffues. Vers quatre heures du matin, nous entrâmes dans la grande plaine Tin Teggana qui communique directement avec la vallée de Tintelloust, et où nous trébuchâmes sur maintes tiges de *bourekkeba* et d'autres végétaux. Enfin arriva le jour, accompagné d'une certaine fraîcheur; quoique appesantis par le sommeil, nos regards aperçurent à quelque distance le camp de la caravane. Le vieux chef Annour était fort bien disposé et me reçut avec beaucoup de bienveillance, plus amicalement même que mes deux collègues européens

qui ne laissaient pas que de ressentir quelque jalousie du succès de mon voyage à Agades.

Nous espérions désormais pouvoir partir pour les contrées méridionales sans autre retard, lorsque vers midi Annour vint nous déclarer qu'il ne pouvait nous accompagner plus loin, mais qu'il devait, au contraire, attendre le retour de Bilma de la caravane au sel; toutefois son premier esclave, Singhina, partant le lendemain pour le midi, il nous laissait libres de l'accompagner, si tel était notre désir. Il s'attendait évidemment à notre refus, mais comme je consentis à partir dans ces conditions, il allégua, ainsi que Singhina, qu'il y avait trop de dangers à courir. Dans cette conjoncture, il nous fallut, bon gré malgré, nous résoudre à attendre. Nous crûmes bien faire d'envoyer tout notre bagage en avant, par Singhina, ce qui du moins nous permettait d'espérer voyager avec une sécurité plus grande, n'ayant plus à nous inquiéter de notre bien ; car malgré le peu d'importance auquel il avait fini par se réduire, il n'en excitait pas moins la cupidité des indigènes, qui ne comprenaient pas comment on pouvait traîner à grands frais avec soi des objets sans valeur, et ne cessaient, par conséquent, d'y soupçonner la présence de trésors cachés.

La vallée Tin Teggana, où nous devions donc nous attarder, est d'une étendue d'environ trois milles; elle est bornée à l'est par une chaîne de montagnes peu élevée, que domine le petit pic Adode; à l'ouest, elle est fermée par le Boundaï et plusieurs groupes de rochers, et au midi par un terrain montant où s'élèvent quelques aiguilles isolées. Au nord, la vue s'étend librement sur la vaste plaine, jusqu'à la masse de montagnes considérable qui borne au nord la vallée de Tintelloust. Cette région forme le noyau des domaines du

vieux chef; ses chameaux y paissent durant toute l'année et lui-même y vient régulièrement chaque fois en cette saison, pour respirer le bon air, tandis que la nature brille de toute sa vigueur et sa jeunesse et que la température offre encore quelque fraîcheur.

Comme notre station devait se prolonger en cette endroit, notre vieil ami crut devoir choisir un emplacement favorable pour notre camp. Le 9 novembre, nous nous installâmes dans le vallon latéral Ofayet, joli petit embranchement de la grande plaine Tin Teggana; il descend des hauteurs occidentales par un défilé que forment le Boundaï et quelques autres montagnes moins élevées, situées plus vers le midi. Coupé par le lit d'un torrent intermittent, ce vallon était abondamment planté de *mimosa* et le sol était couvert de hauts *bourekkeba* et de l'espèce de cucifères bleus que j'ai déjà indiqués sous le nom d'*allouot*, dont l'ensemble formait un massif fort beau. Au commencement nous recueillîmes du petit bois, puis de grosses branches; enfin nous dûmes abattre des arbres entiers pour entretenir nos feux pendant la nuit, car il faisait non seulement frais, mais par moments, excessivement froid, et chaque soir, nous nous étendions devant nos tentes, autour d'un vaste feu. Peu à peu disparurent les hautes herbes, non seulement broutées par les chameaux, mais encore employées à la construction de petites huttes carrées ou coniques composant de temps en temps quelque bourgade au milieu de cette sauvage contrée. Comme l'indique la gravure, le pic Adode forme le fond de la vallée.

Je résolus d'utiliser le mieux possible notre loisir forcé, qui dura jusqu'au 12 décembre, en rédigeant un résumé détaillé de tout ce que j'avais appris à Agades. J'espérais

par là exciter l'intérêt du public savant en faveur de notre entreprise et ouvrir au gouvernement anglais, par mes renseignements, de nouvelles voies d'exploration. Le 14 novembre déjà, j'eus occasion d'envoyer la première partie de mon travail par le marchand ghadamsi Aboubekr El Ouachschi. Celui-ci était venu à Tin Teggana pour se plaindre du vol d'une partie de ses marchandises, duquel il avait été victime à Tessaoua. Après avoir terminé mon rapport sur Agades, je commençai à étudier, d'une manière générale, la langue qui se parle dans cette capitale. Je me servis principalement à cet effet, d'un certain Soummousouk qui était très versé dans l'idiome particulier d'Agades et qu'Annour employait, pour ce motif, en qualité d'interprète. Cet individu était, d'autre part, un fieffé coquin et, pendant notre séjour à Agades, il avait plusieurs fois volé et trompé Hamma. Quoi qu'il en soit, il me fut utile pour ce que je me proposais, et je ne m'aperçus pas, dans mes voyages subséquents, qu'il m'eût jamais induit en erreur sur aucun point. Avec son assistance, j'en étais arrivé, le 8 décembre, à me faire un vocabulaire assez étendu, de la langue Emghedesi.

De cette manière, j'employai utilement et agréablement le temps de notre station en cet endroit. La conduite de nos serviteurs nous causa cependant beaucoup d'ennuis. Notre affranchi tunisien, Mohammed, nous était devenu tout à fait insupportable par son impudence et je l'aurais renvoyé sur le champ, si j'avais pu en trouver une occasion favorable. Notre Ibrahim était, il est vrai, un peu meilleur, mais ne pouvait néanmoins inspirer la moindre confiance. Ceci était d'autant plus regrettable qu'il avait déjà fait précédemment de grands voyages dans le Soudan et qu'il eût pu, conséquemment, nous rendre d'immenses services. Le plus

utile de tous nos domestiques était Mohammed (indigène de Gatron, localité située dans le midi du Fezzan), qui, malgré sa jeunesse, avait déjà beaucoup voyagé; déjà père de famille, il était fort raisonnable et doué d'un vif sentiment de l'honneur. Sauf une courte interruption en 1851, lorsque je l'envoyai à Moursouk porter les effets et les papiers de Richardson, mort en route, il resta constamment à mon service, jusqu'à mon retour au Fezzan, dans l'été de 1855.

Pendant notre séjour dans le vallon Ofayet, le 20 novembre, nous apprîmes que les E Fade (habitants du district de Fade Angh) étaient tombés tout à coup sur Tin Tarh Ode, emportant avec eux deux troupeaux de chameaux et tout ce qu'ils avaient pu enlever encore, après que tous les habitants qui n'avaient pas accompagné la caravane au sel, ou n'étaient pas allés au Soudan, s'étaient enfuis dans les montagnes. Les E Fade avaient apparemment voulu se dédommager des pertes que leur avait fait subir le sultan d'Agades dans son expédition destinée à les punir de leurs déprédations. Ils savaient bien qu'un nouveau châtiment ne tarderait pas à les atteindre, s'ils restaient où ils étaient; ce fut pourquoi ils ramassèrent leur peu de bien et le produit de leurs pillages chez les Anisslimen de Tin Tarh Ode, pour quitter avec leurs familles leurs établissements de Fade Angh. S'installant chez leurs amis les Hadanarang, la pillarde tribu des Asgar dont j'ai parlé plus haut, ils pouvaient, de là, causer de grands dommages aux Kel Owi et couper leurs rapports avec Rhat. Le danger résultant de cette situation menaçante du pays, était encore accru par le départ imminent d'Annour pour le Soudan. Dans ces circonstances difficiles, le vieux chef, accompagné de Hamma et de sept autres fidèles compagnons, se rendit, le 21 novem-

bre au village Tin Teyyat, situé dans la montagne, pour aller demander conseil au vénérable Mallem Asori, le sage d'Aïr. Ce vieux de la montagne avait spontanément, dès qu'il eut appris la nouvelle, fait engager les E Fade à restituer les chameaux volés et même à rentrer dans leurs établissements.

Dès le soir du 25 novembre, Annour revint de son importante excursion, et le lendemain matin, il nous donna quelques détails sur le « Lion de Teyyat, » ou Mallem Asori. Ce dernier, nous disait-il, avait, sans jamais quitter le pays d'Aïr, atteint le suprême degré de toute science et de toute sagesse, de manière à embrasser à la fois les choses divines et humaines; il était pour lors, presque aveugle, ne voyant plus que fort peu, et d'un seul œil; son père avait été également un homme d'une haute sagesse. Autrefois, poursuivit Annour, le pays avait possédé un autre *mallem* nommé Hammi, natif de Tin Tarh Ode; de son temps, les Anisslimen, ses compatriotes, suivaient les voies de la justice, et ce ne fut qu'après sa mort qu'ils foulèrent aux pieds toute loi et toute crainte de Dieu; cela alla même si loin, que tous les désordres dont le pays fut depuis le théâtre, peuvent être considérés comme causés par leurs menées et leurs intrigues. Annour continua de la sorte, sur son thème favori, et donna libre cours à sa colère contre les gens qui méconnaissaient l'autorité du sage de la montagne.

Le 28 novembre, Hamma rentra d'une expédition contre les E Fade, expédition qui, semblait-il, n'avait pas été couronnée de tout le succès espéré, et le 30, le vieux Annour tint de nouveau une conférence secrète avec Mallem Asori et le sultan Astafidet. Cette réunion des trois principaux personnages du pays d'Aïr eut lieu dans un ravin solitaire

situé à mi-chemin entre Tin Teggana et Assodi. Annour en revint le 1er décembre, et dès le lendemain matin, nous vîmes le vigoureux vieillard traverser le camp au galop. C'était la première fois que nous voyions à cheval notre ami; quoique âgé de soixante-seize ans, il se tenait droit et ferme en selle.

Reconcilié avec notre caractère, qui lui avait déplu au commencement, le vieux chef vivait avec nous sur le pied de la plus grande cordialité, et au lieu de témoigner désormais la crainte « que nous ne missions son pays par écrit, » il cherchait plutôt à rectifier les fausses opinions que nous pouvions nous en être formées sous l'un ou l'autre rapport. Il contempla avec un plaisir extraordinaire mon dessin de la route de Tintelloust à Agades. Il éprouvait une satisfaction mêlée de fierté, en voyant qu'un étranger, venu d'une contrée si lointaine, était à même d'apprécier les beautés particulières des ravins et des montagnes de son pays. Il se plaisait même à observer notre manière de faire et de vivre, et un jour il alla jusqu'à nous exprimer franchement sa crainte que notre croyance ne valût mieux que la sienne. Néanmoins, il n'aimait pas, en général, d'aborder des questions religieuses quoique, pour autant que nous pûmes le remarquer, il observât strictement les prières prescrites par sa croyance.

Pendant ce temps, Overweg explorait constamment les environs, et s'il lui eût été donné de revoir sa patrie, ses remarquables observations géologiques auraient contribué à faire mieux connaitre ces contrées. Ce fut ainsi qu'il découvrit au bord oriental de la vallée plusieurs petites aiguilles basaltiques dans le voisinage de l'Adode, qui se compose probablement, à son tour, des mêmes éléments.

Le 5 décembre, arriva enfin la première troupe de la caravane au sel de Bilma, ce qui nous ouvrit la perspective d'un départ prochain. Les rapports du pays d'Asben avec les mines de sel de Bilma sont tellement importants, que nous aurions bien voulu pouvoir visiter ce dernier endroit si remarquable. Aussitôt que nous avions eu connaissance de la halte prolongée à laquelle nous nous trouvions astreints, Overweg avait fait tout son possible, et avec une louable ardeur, pour pouvoir y accompagner la caravane au sel. Mais, eu égard à notre intimité avec les Tures, Annour pouvait voir de mauvais œil la chose, qui resta à l'état de projet.

Tandis que le mois se passait ainsi en retards, les préparatifs de départ de toute la troupe finirent peu à peu par être terminés. D'abord, comme le puits qui nous avait alimentés commençait à se trouver à sec, il devint nécessaire de nous pourvoir d'eau, non seulement pour les besoins actuels de la nombreuse caravane, mais encore pour l'usage de ceux qui restaient dans le pays en l'absence du chef. Dans des contrées comme celle là, l'eau est naturellement une des premières questions vitales. Le 7 décembre, le vieux Annour, avec tous ses gens, quitta notre camp en cortége solennel, pour aller creuser un nouveau puits. Ils cherchèrent à l'aide d'un épieu le meilleur endroit et commencèrent immédiatement leur travail, au point où un embranchement latéral débouchait dans la vallée principale. Lorsqu'ils eurent trouvé de l'eau, ils endiguèrent leur puits au moyen de pierres et de branchages, afin qu'il pût rester en bon état jusqu'à la prochaine saison des pluies; car dans ces pays, peu d'entreprises sont destinées à durer plus d'une année; chaque saison pluvieuse y inaugure une création nouvelle dans la vie des hommes comme dans celle de la nature.

Le 12 décembre, nous continuâmes enfin notre voyage. La contrée m'était devenue si familière, qu'avant de la quitter je voulus encore jeter un dernier regard sur la vallée de Tintelloust. Je gravis donc une des premières éminences du Boundaï, du haut de laquelle j'embrassai d'un coup d'œil tout l'ensemble de la plaine jusqu'à l'imposante masse de montagnes qui la borne d'une manière si pittoresque, vers le nord. La vallée reposait, calme et paisible, dans les molles et limpides clartés d'une belle matinée d'hiver. Pas un souffle n'y agitait le feuillage des arbres, pas un être vivant n'y animait la solitude, et je n'entendais que le cri lointain des chameaux qui transportaient en d'autres lieux le ménage et le bien de leurs maîtres nomades, livrant pour quelque temps la vallée au silence et à l'abandon.

Nous partîmes assez tard dans la matinée, mais encore avec lenteur et pour nous arrêter bientôt de nouveau. Finalement arriva le vieux chef, conduisant vigoureusement son chameau par la bride, puis les groupes bigarrés de la longue caravane se mirent en mouvement. C'était toute une tribu en marche, les hommes à pied ou montant des chameaux, les femmes à bœuf et à âne, portant avec elles non seulement leurs ustensiles de ménage, mais encore tout l'attirail des légères habitations indigènes; de sorte que nattes, perches, boîtes, pots, assiettes, vases à boire, pendaient pêle mêle suspendus aux flancs des bêtes de somme. Deux troupeaux, l'un de bétail, l'autre de chèvres laitières, couraient, ainsi qu'une quantité de jeunes chameaux, à côté de la caravane; et ces derniers, dans leurs capricieux ébats, mettaient souvent le désordre dans la file des chameaux de charge, tous attachés les uns aux autres. L'ensemble de ce spectacle offrait un tableau plein de vie et d'animation.

Comme l'ensemble de cette caravane faisait ressortir le côté domestique de la vie errante, l'aspect général de l'*aïri* portait à son tour, le cachet de l'activité sociale et commerciale. Je me sers ici à dessein de l'expression *aïri* qui est le nom indigène, officiel pour ainsi dire, de la caravane au sel. Le départ de cette dernière, chaque matin, avait quelque chose d'imposant et de solennel. Au signal donné par tous les tambours, répondait un sauvage cri d'enthousiasme retentissant parmi tout le camp ; puis arrivaient successivement, en ordre de bataille, les divers contingents de la caravane, conduits par leurs *madogou*, c'est à dire premiers serviteurs des chefs respectifs. Tous marchaient ainsi en cortége long et paisible, traversant les vallées et les plateaux des montagnes. Le soir, avaient lieu des jeux et des danses (*ourghi* ou *eddil*, et *adelloul*) dans toute l'étendue du camp. Les joueurs de tambour s'exerçaient à l'envi, pour montrer leur savoir-faire, et il en était, dans le nombre, qui excitaient un véritable enthousiasme parmi les danseurs. Ces nombreuses scènes vives et animées, dans un site entrecoupé de masses de rochers sauvages, éclairées de vastes feux, présentaient un tableau de mœurs d'une beauté pittoresque et toute particulière, qui pouvait faire oublier les mauvais côtés que présente la vie du désert.

Ce qui frappe surtout le voyageur c'est de voir que cette grande émigration d'une tribu errante, n'a pour but que l'exploitation d'un seul objet de commerce. La nature féconde s'est plu à créer dans la région la plus nue et la plus aride du désert, dans le Tebou, près de Bilma, ce riche gisement de sel, tandis qu'elle a complétement refusé à de vastes et fertiles contrées de l'intérieur ce minéral devenu indispensable à la nourriture de l'homme. Ce ne sont cependant ni les

Tebou ni les Haoussa, c'est à dire ni les producteurs ni les consommateurs, qui se livrent à ce grand trafic, mais c'est un tiers qui, s'interposant, pourvoit aux besoins de ces derniers en se créant à lui-même des moyens d'existence. Ce tiers est l'indigène des régions inhospitalières qui s'étendent entre le nord et le midi. Parcourant des espaces immenses, il se rend aux mines de sel, charge de leur produit ses centaines et ses milliers de chamaux et, faisant des trajets qui durent des mois entiers, se rend aux contrées fertiles, où les habitants lui prennent volontiers son sel en l'échangeant contre du blé ou des produits de leur industrie; tant est gravé profondément dans les lois de la nature le principe de la solidarité des peuples par l'échange des productions.

Le sel se recueille à Bilma à l'état liquide; on le coule ensuite dans des formes de bois où il prend la forme d'une espèce de chapiteau. Ce cylindre de sel s'appelle alors *kantou*, et dix de ceux-ci forment une bonne charge de chameau. Un *kantou* équivaut à cinq pièces de moindre dimension, nommées *asserim*, qui se subdivisent encore en quatre *fotou;* un *kantou* vaut donc vingt *fotou*. Ces pains de sel sont renfermés dans des sacs de feuilles de palmier, que l'on appelle *takroufa*. Le cours à Bilma, est de deux *sekka* de sarrasin pour trois *kantou* de sel. Il existe encore en outre un sel plus fin qui s'expédie en poudre et qui est le seul que puissent employer les Européens, car le sel ordinaire de Bilma est fort amer pour des étrangers et leur gâte le goût de tout aliment. Ce sel fin coûte trois fois plus cher que l'autre.

Pendant notre marche, je m'efforçai sans cesse d'évaluer approximativement la grandeur de la caravane pour pouvoir apprécier l'importance de cette vaste entreprise nationale et commerciale. Ceci offrait de grandes difficultés, l'*aïri* se

composant d'un grand nombre de subdivisions appartenant à des communautés ou à des chefs différents. Au dire de l'un des serviteurs d'Annour, les plus dignes de foi, il y en avait plus de trente; mais il ne me fut pas possible de m'en assurer. Je crois toutefois ne pas être loin de la vérité en évaluant, en cette circonstance, l'importance de la caravane au sel des Kel Owi, à trois mille cinq cents charges de chameaux, sans compter, naturellement, les jeunes bêtes sans emploi. La valeur totale du sel transporté pouvait s'élever à cent cinquante millions de coquillages ou *kourdi*, soient soixante mille ducats d'Espagne. De cette quantité, un millier de charges allaient à Sinder ; une couple de cents en étaient destinées à Tessaoua et à tous les marchés de la contrée, jusqu'au Gober; le reste devait être transporté à Kano, le centre d'affaires le plus important de tout le Soudan central. De cette manière, un espace d'environ quarante milles allemands carrés était approvisionné de sel. La partie orientale du Bornou reçoit le sien directement de Bilma, tandis qu'il n'en arrive que fort peu dans la région du Niger, qui possède d'autres sources et d'autres voies de relations commerciales. Il ne faut cependant pas perdre de vue que le pays d'Asben étant depuis longtemps livré à des désordres, la caravane pouvait être moins considérable qu'en d'autres temps; quoique, cependant, sous l'empire de certaines circonstances, elle puisse devenir beaucoup moins importante encore, et même ne pas se former du tout, comme je l'observai moi-même par la suite. Quelque minime que puisse paraître au point de vue européen, la valeur du sel importé annuellement, elle n'en est pas moins très considérable, eu égard aux conditions économiques de l'Afrique centrale.

Le contingent d'Annour pouvait s'élever, dans le principe, à environ trois cents chameaux, mais tandis qu'une partie de leur chargement resta à Tessaoua, l'autre fut dirigée vers Sinder. Après ces considérations générales sur le caractère et l'importance de la caravane au sel, je reprends le récit de notre voyage.

L'aridité du désert et la fécondité semblent se disputer la région du sud-est d'Aïr, que traversait notre route vers le midi. Tantôt l'aspect de la nature nous faisait croire que nous avions atteint déjà la zône fertile; tantôt, au contraire, le site prenait le caractère de la plus profonde désolation. Lorsque nous partîmes, le 12 décembre, nous marchâmes d'abord sur un sol rude et rocailleux. Pendant un certain temps, la vaste vallée fut, comme celle de Ta Rhist sur la route d'Agades, parsemée de gros blocs de basalte. Plusieurs éminences et des pics fortement accusés caractérisaient cette région volcanique. Nous laissâmes à notre droite le pic Ebarrasa et nous fîmes halte, un peu avant midi, au pied nord-est de celui de Teleschera, dont la forme est semblable à celle d'un pain de sucre. Je me promettais de jouir, du haut de cette montagne, d'une vue très étendue sur le côté oriental du pittoresque groupe de l'Eghellal, et même sur toute la contrée voisine. Je me mis donc en devoir de monter au sommet, mais ce ne fut qu'au prix des plus grands efforts que je pus y arriver. Après avoir gravi les mamelons inférieurs, composés de grès, je trouvai les flancs du rocher fort escarpés et couverts de détritus qui, détachés, fuyaient constamment sous mes pas. Le sommet le plus élevé se compose de colonnes de trachyte d'environ deux pieds et demi de diamètre et d'une régularité telle qu'on les croirait dues au travail de l'art humain ; quelques-unes ont jusqu'à

cent pieds d'élévation, tandis que d'autres sont brisées à une plus ou moins grande hauteur. Je montai jusqu'à ces colonnes et j'y arrivai, complétement épuisé d'efforts; je me trouvais à quinze cents pieds, au moins, au dessus du niveau de la vallée. Malheureusement l'atmosphère était chargée de vapeurs, ce qui restreignit beaucoup l'étendue de mon horizon. La descente me fut presque plus pénible encore que l'ascension et lorsque je revins dans ma tente, j'étais à bout de forces. J'étais déjà très affaibli, à cette époque, par les influences du climat ainsi que la mauvaise nourriture, et de tout le voyage, je ne fus plus en état de gravir une montagne, même de hauteur médiocre.

Le 13 décembre, nous traversâmes un pays montueux, dont le niveau général allait en s'élevant. Un peu avant le lever du soleil, le thermomètre ne marquait que 5° centigrades de chaleur, la température moyenne n'ayant été que fort basse pendant tous ces jours. Parcourant un sol pierreux, nous ne tardâmes pas à descendre dans la vallée Tanegat, qui est large d'un demi mille, et dont nous suivîmes la direction. Devant nous se dressait un groupe de montagnes considérable, dominé par le haut pic Mari, qui se distinguait par sa coupe pittoresque. Nous nous installâmes dans le lit d'un torrent pluviatile, mais cette fois nous n'avions pas à redouter de dangers semblables à celui que nous avions couru près de Tin Tarh Ode. Notre campement était orné de quelques beaux accacias de l'espèce nommée *gaouo;* mais à part ceux-ci, la vie végétale y était insignifiante. Des oiseaux de proie, attirés par l'espoir de quelque butin, se montraient en grand nombre, principalement le vautour chasse-fiente (*Neophron*) et le corbeau noir du désert (*Corvus Umbrinus*).

Le 14 décembre, nous partîmes de bonne heure, mais

après une marche d'une sixaine de milles seulement, nous fîmes halte sur un terrain inégal, couvert d'un grand nombre de petites éminences granitiques. Ce fut seulement en cet endroit que toute la caravane au sel se trouva réunie, et le lendemain matin, 15 décembre, le départ général s'opéra promptement. Nous prîmes d'abord une direction complétement occidentale, tandis que nous avions, pendant ces derniers jours, marché vers le sud-est, décrivant constamment des sinuosités et faisant des haltes nombreuses; celles-ci avaient eu pour cause la nécessité de faire reposer les chameaux des fatigues de leur marche à travers le plateau nu et aride qui sépare les montagnes de la contrée d'Asben du bas pays de Bilma.

Nous avions alors à notre gauche le Mari qui, vu de ce côté, présentait la forme remarquable retracée dans la planche ci-contre. Nous circulâmes à travers un labyrinthe de gros blocs de rocher isolés, puis le sol de la vallée s'aplanit graduellement, et après que nous eûmes de nouveau traversé le lit d'un torrent pluviatile intermittent, nous plantâmes nos tentes au bord d'un cours d'eau nommé Adoral. Ce fut là que nous rencontrâmes le premier exemplaire du nid flottant de l'oiseau tisserand, formé d'herbes sèches entrelacées avec le plus grand art et suspendu aux branches des arbres par un seul filament.

Le 16 décembre, nous trouvâmes la plaine ornée de magnifiques *addoua* ou *taborak* (*Balanites Ægyptiacus*) au large branchage. Leur couronne s'abaissait parfois jusque sur le sol, formant un berceau de la plus fraîche verdure. Plus tard, lorsque nous fûmes arrivés sur un terrain de roc, plus élevé, nous aperçûmes pour la première fois les montagnes de Baghsen qui s'élevaient derrière une chaîne d'émi-

nences secondaires. Nous nous arrêtâmes, encore de bonne heure, près du puits Albes, entre des masses de granit isolées, mélangées de quartz, lesquelles formaient les seuls accidents du sol jusqu'au pied du Baghsen. Nous restâmes en cet endroit pendant les deux jours suivants encore, afin que nos chameaux pussent bien se reposer.

Le 19 décembre, repartit enfin notre pesante caravane. La végétation, diminuant sans cesse, finit par disparaître tout à fait. Notre étroit sentier s'étendait sur une rude plaine de basalte noir et nous forçait de marcher en file longue et serrée. Plus tard nous quittâmes cette plaine, et après avoir traversé encore le lit d'un torrent hyémal, nous entrâmes dans la vallée Telloua qui renferme un assez grand nombre d'arbres, mais très peu d'herbes. Lorsque nous la quittâmes en remontant de nouveau, nous eûmes en arrière une vue magnifique du mont Adjouri, au pied duquel se trouvent une vallée et un village nommés Tschernia, ou Tschimmia, célèbres par leurs dattiers. Après un trajet d'environ une lieue dans la plaine, nous prîmes gîte dans le lit desséché d'un cours d'eau qui s'étendait du nord au midi, le long de petites éminences basaltiques. Je pris d'abord celles-ci pour des dépendances du Baghsen, mais je m'aperçus plus tard que ce dernier en était séparé par un bas-fond nu et aride.

Ce point était celui d'où l'on pouvait jouir du plus beau coup d'œil sur le versant oriental de ce groupe de montagnes, que je m'occupai de dessiner vers le soir. Des vallées ou des ravins d'une grande profondeur semblent partager toute la masse en plusieurs groupes isolés. Vus du côté de l'orient, ces ravins sont extrêmement arides, mais ils offrent cependant des parties plus favorisées de la nature,

qui sont habitées et cultivées. Les indigènes y parlaient, avec un grand effroi, de nombreux lions qui infestaient ces gorges de la montagne, où, par ce motif, personne ne voulut m'accompagner.

Nous dûmes encore rester là pendant la journée du lendemain, nos chameaux s'étant trop avancés vers le midi et n'ayant pu être retrouvés à temps. Nous vîmes passer une autre caravane qui se rendait également dans les contrées méridionales. Peu après, arriva une petite troupe d'indigènes de Seloufiet qui s'en allaient, au contraire, vers le nord, revenant d'avoir acheté du blé dans le Damerghou.

Le 21 décembre, nous poursuivîmes notre voyage et après trois heures de trajet, nous arrivâmes dans la vallée Ounan, qui forme plutôt un embranchement de la vallée principale. Ici nous aperçûmes des palmiers d'Égypte, d'abord assez rares, puis augmentant en nombre jusqu'à former un joli petit bois. Les palmiers n'étaient pas les seuls arbres que nous y rencontrâmes, et nous vîmes, au point où la vallée reçoit un de ses embranchements, un magnifique fourré composé d'une végétation variée. Il se trouvait également aux environs plusieurs puits, et le site était animé par de nombreux troupeaux de chèvres. En divers endroits nous vîmes des maisons de pierre, et nous traversâmes même un village entièrement composé de maisons semblables. Il me fut dit que ces lieux étaient autrefois un des principaux établissements des Kel Gheress, au temps où ils étaient encore maîtres de tout le pays jusqu'à la route d'Agades. A quatre heures et demie de l'après midi, nous établîmes notre camp sous un sauvage et vigoureux berceau de végétation, au bord d'un torrent qui, dans les temps de pluie, roule parfois de grandes quantités d'eau.

Quoiqu'il n'y eût pas de puits dans le voisinage, nous prolongeâmes notre halte pendant deux jours, afin de laisser nos chameaux bien profiter des excellents pâturages que leur offrait notre station. Le 24 décembre, nous avançâmes un peu plus dans cette belle vallée qui continuait d'offrir un bois épais de palmiers flabelliformes, bordé de chaque côté d'une série de hauteurs. Nous fîmes une courte halte près du puits Tanis N Tanode, afin de nous pourvoir d'eau. Plus loin, les *allouot* à la verdure fraîche et charnue devinrent plus vigoureux et offrirent à nos chameaux une nourriture dont ils avaient besoin. La vallée Bargot, où nous étions entrés dans l'intervalle, prenait graduellement la forme d'une plaine irrégulière, arrosée de quelques cours d'eau. Ce fut là que nous fîmes notre station suivante, entourés d'une exubérance d'herbes.

Une *kafla*, qui disait avoir quitté Tripoli depuis environ trois mois, nous apporta l'inquiétante nouvelle que le choléra y avait éclaté. Cet incident fut le seul qui signala notre veillée de Noël, que nous ne pûmes célébrer qu'en nous contentant de notre amer et éternel *basin*.

Nous restâmes encore deux jours en cet endroit. Le lendemain, nous entendîmes les petites fantaisies de deux musiciens, jouant, l'un du tambour, l'autre de la flûte. Ceci nous servit de réjouissance à l'occasion du jour de fête, quoique nos virtuoses, qui ne se doutaient guère de l'à propos, ne fussent venus que pour obtenir de nous quelque présent.

Je dus enfin me séparer ici de Hamma, mon meilleur ami d'entre les Kel Owi. Il retournait avec Astafidet, le chef Kel Owi résidant à Assodi, pour maintenir l'ordre parmi ces derniers, en l'absence d'Annour. Hamma était un homme

sûr, doué d'un caractère ouvert, et auquel toute notre caravane, moi-même y compris, avait de grandes obligations. Ainsi que Mohammed Burdji, le jeune fils d'Annour, il me quitta en m'exprimant avec tout son intérêt pour moi, l'espoir de me retrouver un jour quelque part. Ces infortunés ne se doutaient pas du sort qui leur était réservé. Ils devaient, l'un et l'autre, trouver la mort dans la sanglante guerre qui éclata, en 1854, entre les Kel Gheress et les Kel Owi.

Le 27 décembre, notre voyage, jusqu'alors plus fictif que véritable, commença en réalité. Nous quittâmes le territoire d'Asben car, quoique la limite méridionale en soit généralement fixée beaucoup plus au midi, près du puits Tergoulaouen, la frontière naturelle en est en cet endroit, où l'on sort de la féconde vallée Bargot pour gravir le stérile et désert plateau, privé d'eau, qui s'étend jusqu'aux prairies des tribus Touareg nomades du Tagama. Le 27 décembre, nous rentrâmes encore dans la plaine de Bargot, qui s'élargit graduellement, finissant par perdre complétement son caractère de vallée. Vers midi nous nous arrêtâmes, du côté du nord, sur une pente douce du sol rocailleux, près d'un abreuvoir nommé A Rhalle.

Le lendemain, nous venions de nous mettre en marche et de gravir cette pente, quand nous fîmes halte tout à coup. On battit des tambours, jusqu'à ce que toutes les parties de la caravane fussent arrivées au haut. Nous en augurâmes que le voyage que nous allions entreprendre était pénible et dangereux. Au commencement, le sol était exclusivement siliceux et çà et là, on voyait se dresser quelque roc isolé. Notre espoir de n'avoir plus à revoir les plaines, chauves et sans fin, du désert, était déçu et nous voyions

s'étendre devant nous une nouvelle zône aride et désolée. Plus loin, nous gravîmes une éminence, peu importante il est vrai, mais fort remarquable, nommé Abardardjen. Cette crête forme la limite septentrionale d'une plaine haute et sablonneuse, portant de rares herbes et des *talha* rabougris, et qui semble s'étendre sur une grande partie du continent africain. Ce plateau, situé à environ deux mille pieds de hauteur, forme la transition de la pierreuse solitude du désert aux régions fertiles du centre; toutefois, il offre un caractère moins morne que les *hammada* du nord. Nulle part la végétation n'y manque d'une manière absolue; en beaucoup d'endroits même, le sol y est couvert de *bourekkeba* et d'autres herbes sur d'assez vastes espaces, et dans les intervalles croissent aussi des arbres, particulièrement de petits *talha*. Le règne animal y est aussi mieux représenté que dans les régions centrales du désert; celle-ci est même le véritable climat de la girafe et de la grande antilope aux longues cornes (*Antilope Leucoryx*), dont la peau sert aux Touareg à la confection de leurs boucliers.

Il était justement midi lorsque nous atteignîmes la crête Abadardjen, plongeant du regard dans l'immense plaine qui s'étendait devant nous. Nous campâmes à deux milles plus loin. Nous trouvâmes ce jour là un premier œuf d'autruche, chose remarquable pour la saison; car dans les régions correspondantes du Nil, ces oiseaux passent pour ne pondre qu'en février et mars.

Le 29 décembre, nous aperçûmes également pour la première fois l'herbe appelée *hhad*, par les Arabes, et qui passe pour le fourrage le plus nutritif que les chameaux puissent rencontrer au désert. Quoique nous ne l'eussions pas encore rencontré jusqu'alors, ce végétal semble être très répandu

dans la partie occidentale du désert. Nous apprîmes aussi, ce même jour, à connaître le *magaria*, arbre de dimension moyenne, portant de petites feuilles d'un vert olive et des fruits brun clair dont la forme ressemble à celle des cerises ordinaires. On sèche ces fruits pour les piler et en arranger la pâte en forme de petits gâteaux; mais ils ne sont pas fort nourrissants. Aux intervalles laissés libres par la végétation, nous remarquâmes de nombreuses traces de girafes, de gazelles, et d'autruches; vers le soir, les vestiges de l'*Antilope Leucoryx* devinrent beaucoup plus fréquents.

Le lendemain, 30 décembre, nous marchâmes pendant plus de sept heures et demie dans une sauvage région des chauves collines de sable. Nous choisîmes alors notre abri non loin du célèbre puits Tergoulaouen, dans un bas-fond se dirigeant de l'est à l'ouest et qui était borné au midi par des collines de sable et un peu de verdure. Le puits, quoique vaste et garni de bois à l'intérieur, ne renfermait, vu le grand nombre d'hommes et d'animaux dont se composait notre caravane, qu'une quantité fort minime d'eau boueuse. L'endroit est extrêmement aride et solitaire et passe pour dangereux, à cause des fréquentes razzias des Aouelimmiden et des Kel Gheress; car ces hordes de brigands sont toujours sûres d'y surprendre des voyageurs isolés, forcés de faire halte à cette indispensable station du désert.

Ce fut une journée froide et désagréable, que celle qui termina pour nous l'année 1850. Le site que nous parcourions était d'une uniformité constante et ne présentait qu'une vaste et incommensurable plaine de sable où ne croissaient des arbres qu'en certains endroits. La découverte la plus remarquable de notre marche, ce jour là, fut celle du véritable glouteron de Nigritie ou *karengia* (*Pennisetum Disti-*

chum), dont les capsules épineuses sont un des plus cruels fléaux pour le voyageur en Afrique. Ce ne fut qu'avec peine que nous nous trouvâmes un endroit qui en fût exempt, et là même, le vent qui régnait fortement nous en apportait d'une assez grande distance. Nous fêtâmes la Saint-Sylvestre par un plat de deux œufs d'autruche, et après ce frugal repas, nous nous livrâmes de bonne heure au repos.

Nous nous levâmes dans un triste état, le matin du 1er janvier 1851. Blottis les uns contre les autres, tous cherchaient le moyen de se préserver du froid piquant et de l'aigre vent du nord-est qui soufflait avec violence; pour comble de malheur, nos vêtements et nos couvertures étaient couverts d'innombrables glouterons qui, pareils à des aiguilles, en attachaient toutes les étoffes les unes aux autres. Si l'un de nous parvenait à grand'peine à en débarrasser sa personne et ses habits, un coup de vent lui en apportait d'autres en un instant. Ce fut dans ces pitoyables conditions que nous nous mîmes en marche à neuf heures et demie, pour poursuivre notre voyage dans le désert. Nous eûmes la consolation, vers midi, de rencontrer un peu de broussailles, et un peu après, de nouveau *bourekkeba*. Nous vîmes aussi de grandes autruches; une famille entière, le père (*edlim*), la mère (*ribeda*) et leur progéniture, tous à la file l'un de l'autre, passèrent à peu de distance, devant nous, rapides comme le vent. A trois heures et demie, nous campâmes dans un endroit apparemment exempt des insupportables *karengia*, mais ravagé par les excursions souterraines du *fenek* ou *niaouniaoua* (*Megalotis Pallidus?*) et les trouées du cochon de terre (*Orycteropus Æthiopicus*) qui, profondes quelquefois de vingt pouces, sont fort dangereuses pour les montures. L'animal lui-même ne se montre

guère, mais quoique les indigènes ne l'aperçoivent que très rarement, il paraît être très répandu dans toute la Nigritie.

Pendant la première moitié de notre marche suivante, la plaine resta encore nue, mais dans l'après midi, une grande abondance d'arbres et de buissons nous annonça que nous avions atteint la région méridionale, plus fertile, du plateau. La hauteur de ce dernier semblait être d'environ dix-huit cents pieds au dessus du niveau de la mer. Lorsque nous nous arrêtâmes afin d'établir notre camp, nous eûmes de la peine à trouver une place convenable pour y planter nos tentes, à cause des broussailles chargées d'épines, qui encombraient le sol. Pendant la marche du 3 janvier, nous remarquâmes plusieurs indices de notre entrée dans une zône inconnue. D'autres animaux et des races nouvelles nous apparurent. Après avoir traversé le pays de la girafe, de l'autruche, etc., nous vîmes, peu après notre départ, les premiers zébus d'Afrique, ces bœufs gibbeux du Soudan, robustes, beaucoup plus grands que ceux de l'Inde, et que l'on emploie à la fois comme montures et bêtes de somme. Nous avions, en quittant Rhat, abandonné la région du bétail ordinaire. Nous rencontrâmes d'abord une caravane d'une vingtaine de ces animaux, chargés de blé, et plus tard nous eûmes le spectacle d'un troupeau entier, nous annonçant le voisinage d'habitations indigènes. Nous n'étions pas loin d'un village appartenant à la tribu nomade des Tagama, et déjà, à dix heures, nous campions dans ses environs, près d'un puits profond de dix-sept brasses, nommé In Assamet. Le même nom s'est étendu à la subdivision des Tagama qui demeure en cet endroit.

Le village se composait de huttes d'une espèce particu-

lière; les parois en étaient faites de nattes fixées sur une charpente de branches, et le toit, de peaux de bêtes. Ces huttes étaient peu élevées et d'un aspect assez pauvre, mais les enfants qui jouaient entre elles, mêlés aux animaux domestiques de la colonie, offraient un spectacle fort animé. Les habitants ne tardèrent pas à pénétrer dans notre camp et à nous devenir insupportables par leur indiscrétion et leur amour de la mendicité. Les hommes montaient, en vrais nomades, de vilains petits chevaux, ce qui était d'autant plus disgracieux qu'ils étaient généralement eux-mêmes de haute taille. Leur teint était plus clair que celui des Kel Owi.

Les femmes que nous vîmes n'étaient pas trop mal, et avaient les traits assez réguliers; mais grâce au lait qui constituait leur nourriture principale, elles étaient grosses et bouffies outre mesure. Il n'y avait chez elles aucune trace des formes sveltes qui font la beauté de la femme, et leur caractère dominant était une excessive obésité qui se trahissait surtout par le développement extraordinaire des parties charnues. Comme je l'ai dit plus haut, les Touareg ont un nom particulier (*teboulloden*) pour ce genre d'appas que nos dames d'aujourd'hui cherchent à acquérir par des moyens artificiels qui suppléent à ce que leur a refusé la nature. Les principales d'entre ces beautés étaient vêtues d'un *tourkedi* noir et d'un pardessus, et les plus pauvres simplement de coton blanc. Les vêtements des hommes étaient pour la plupart faits de la même étoffe; beaucoup d'entre ces derniers portaient les cheveux pendants en longues mèches, pour indiquer qu'ils étaient Anisslimen ou Merabetin, c'est à dire hommes saints. Un pareil titre ne semblait guère bien porté, au premier aspect de toute la colonie en général. Les femmes se montraient fort disposées à entrer, sans aucune

honte, en rapport avec les voyageurs, et les hommes s'offraient avec insistance pour leur servir d'entremetteurs. Ce fait, presque inexplicable pour nous, mais qui constitue un trait caractéristique de la vie du désert, est un reste des anciennes coutumes païennes, que l'islamisme non seulement n'a pas déraciné, mais qu'il favorise au contraire, par les relations commerciales qu'il entretient dans ces régions inhospitalières. Nous fîmes encore une autre observation extrêmement remarquable au sujet des Tagama. Une foule de circonstances particulières m'apprirent que cette tribu, que Ptolémée cite sous le même nom, mais comme ayant une résidence quelque peu différente, s'était convertie au christianisme, mais que plus tard, elle fut subjuguée par d'autres tribus mahométanes. Au reste, la contrée s'appelle encore Arroumet, « le Pays des Chrétiens. » Je cite ici cette circonstance qui ne renferme aucune relation de voyages que je sache. Les Tagama ne forment plus aujourd'hui qu'une très petite tribu et reconnaissent, jusqu'à un certain point, l'autorité du sultan d'Agades. Tandis qu'ils ne comptent plus actuellement qu'environ trois cents guerriers, pour la plupart à cheval, et armés de piques, ils constituaient autrefois une tribu beaucoup plus considérable, jusqu'à ce qu'Ibram, père du chef actuel et contemporain du sultan Bello, de Sokoto, eût entrepris, avec l'aide des Kel Gheress, une expédition malheureuse contre cette ville. De nos jours encore, ils n'osent pas y pénétrer et transportent leur sel à Kano. Quoique leurs principales ressources consistent actuellement dans l'élève du bétail et la chasse, ils prennent part au commerce du sel et se joignent aux entreprises de la caravane des Kel Gheress, mais non de celle des Kel Owi. Leurs vilains petits chevaux sont très bons pour la

chasse et se distinguent par leur légèreté à poursuivre les girafes et les antilopes.

Nous avions donc devant nous un état insolite de choses, complétement nouveau. Au moment de partir, le samedi 4 janvier, nous en eûmes encore une autre preuve, en voyant arriver « la plus belle des belles, » dame de qualité qui méritait bien cette distinction, si l'ampleur des dimensions crée des droits à la beauté. Le vieux chef lui-même était pour elle plein d'égards et de déférence. Ce volumineux exemplaire du beau sexe indigène, sous le poids duquel suait et soufflait un malheureux taureau, était malade et venait réclamer les soins du *tabib* ou *ne meglan*, dénomination dont M. Overweg s'était rendu l'objet en pratiquant la médecine. Toutefois sa manière d'opérer était assez originale, car il traitait ses clients non d'après la nature de leurs affections, mais selon les jours de la semaine. Ainsi, il avait son jour pour le calomel, un autre pour des poudres purgatives, ou le sel de Glauber, la magnésie, la crême de tartre et ainsi de suite. Ce n'était que là où le temps et les circonstances le lui permettaient, qu'il étudiait de plus près l'état des malades; or, dans le cas présent, c'était chose impossible, nos compagnons étant déjà en selle, et je ne sais ce qu'il advint de l'infortunée reine de la beauté.

Après quelques milles de chemin, nous arrivâmes au bord d'une pente de rocher fort escarpée qui plongeait, semblable à une terrasse régulièrement inclinée, dans une plaine située à une centaine de pieds au dessous. C'était la limite méridionale du plateau pierreux et aride où notre caravane était montée le 28 décembre, et dont la dernière partie seulement nous avait offert quelque signe de vie animale et végétale. Le versant que nous devions descendre avait peu d'étendue

du côté occidental, mais vers le sud-est nous pûmes le suivre pendant un temps assez long.

Après notre descente du versant, la nature du pays changea d'aspect ; au lieu d'un plateau stérile, nous vîmes un steppe couvert d'une végétation abondante et nouvelle pour nous; à chaque pas, le site devenait de plus en plus agréable et nous annonçait l'approche de la terre promise, féconde en blé, du Damerghou.

Après deux milles de trajet, nous passâmes déjà près du premier amas stagnant d'eau pluviale des régions du tropique. Ce *tebki*, ainsi qu'on l'appelle dans la langue Haoussa, s'étendait sur une longueur considérable. Un peu plus loin, nous arrivâmes à un puits desséché, portant, comme le *tebki*, le nom de Farak. Notre voyage du lendemain, 5 février, devint encore plus agréable, lorsque, vers midi, nous parcourûmes un pays bordé de chaque côté de petites chaînes de monticules et, plus loin, un nouvel établissement des Tagama. Celui-ci consistait encore en huttes couvertes de peaux, à l'aspect misérable, comme celles d'In Assamet. Il s'y trouvait de nombreux troupeaux de bêtes à cornes et de moutons, chose nouvelle pour nous, car nous n'avions pas encore remarqué de ces derniers. Toutefois ils avaient du poil au lieu de laine, les moutons ordinaires paraissant n'appartenir qu'aux Sonrhaï et aux Touareg occidentaux, qui vivent sur les bords du Niger. Nous ne tardâmes pas à être entourés d'un grand nombre d'indigènes à cheval, desquels l'aspect martial contrastait agréablement avec la physionomie de leurs frères dégénérés de la veille. Leur camp était adossé à un magnifique bouquet d'arbres luxuriants, tandis qu'un petit lac nommé Goumrek, entouré d'accacias touffus de l'espèce dite *baggaroua*, présentait un coup d'œil

enchanteur. Le bétail, groupé de diverses manières, s'abreuvait sous leur épais ombrage.

Dans la matinée du même jour, j'avais remarqué une espèce de plante toute nouvelle, qui croît assez rarement dans le Soudan central, mais qui vient très abondamment sur la rive septentrionale du Niger, comme je l'observai par la suite. C'est une sorte d'euphorbe très vénéneuse qui atteint une hauteur d'un pied et demi à deux pieds; dans la langue Haoussa, elle se nomme *koumkoummia*, tandis que les Arabes de Tombouctou l'appellent « la Mort aux Lions. » Je vis encore d'autres plantes nouvelles, par exemple un arbuste épais, nommé *dilou*, que j'avais déjà observé sur le plateau, peu de temps avant de le quitter; dans le steppe suivant, je rencontrai un second arbuste, du nom d'*agouaou*, formant une masse touffue de rameaux d'un bois très blanc. Plus loin, nous rencontrâmes beaucoup de melons sauvages, mais ils étaient dépourvus de saveur. Il s'y trouvait en abondance une sorte de laurier, appelée *arsa*, ainsi que des plantes grimpantes dont la présence témoignait de la fécondité toujours croissante du sol; cependant elles n'étaient pas encore extrêmement vigoureuses. Lorsque nous nous établîmes, dans l'après midi du 5 janvier, au bord d'un torrent desséché, nous fîmes encore la découverte d'une plante inconnue, mais en même temps d'un nouveau fléau, portant le nom d'*aïdo;* c'était une graminée pourvue de capsules noires aux épines encore plus fortes que celles du *karengia* et très dangereuses pour les voyageurs qui marchaient pieds nus. Je crois que ce végétal correspond à celui que les relations de voyage désignent, avec les mêmes propriétés fâcheuses, comme existant dans les contrées du Nil, sous le nom de *tarba*.

A un mille à peine au delà de notre campement, le site, encore une fois, changea complétement de caractère. Nous entrâmes dans une région montueuse d'une structure toute particulière; les sommets des collines qui le composaient, étaient nus et désagréablement coupés de gris et de noir, tandis que les parties basses du terrain étaient couvertes de taillis. Après être arrivés au point culminant de la contrée, d'où nous pûmes en contempler le curieux ensemble, nous redescendîmes dans une sorte de vallon dont la largeur augmentait et diminuait tour à tour. Plusieurs indices, tels que la présence de forts roseaux, hauts de dix pieds en certains endroits, et l'état du sol, singulièrement coupé de profonds sillons, prouvaient que ce bas-fond devait se trouver parfois converti en marécage. Lorsque nous en sortîmes, ce fut pour arriver dans un autre pays montueux fort agréable, ressemblant assez à un parc; dans l'après midi (6 janvier), nous vîmes, près de deux villages, les premiers champs de blé du Damerghou. Nous avions incontestablement effectué, dès lors, une partie importante de notre voyage. Jusqu'à ce moment, nous n'avions pas rencontré un seul pays qui fût en état de produire de la nourriture en suffisance, même pour une petite partie de sa population; ici, au contraire, nous avions atteint enfin cette région fertile de l'Afrique centrale qui non seulement peut nourrir ses propres habitants mais qui produit encore assez, malgré son peu d'industrie, pour alimenter d'autres contrées moins favorisées de la nature. Je me sentis intérieurement heureux d'en être arrivé à ce point du voyage et je remerciai la Providence d'avoir réservé ce succès à notre entreprise, car nous voyions s'ouvrir devant nous, comme brillante récompense de nos fatigues et de nos efforts, une contrée destinée

à occuper peut-être un rang important dans l'histoire future de l'humanité.

Tandis que je rêvais à de nouvelles découvertes et que je m'abandonnais à quelques souvenirs du pays, j'éprouvai une frayeur subite à la vue de trois cavaliers galoppant vers moi en s'écriant : « *La ilah ila Allah !* » « Point d'autre Dieu que le seul Dieu ! » C'était Dan Ibra, ou Ibram (le fils d'Ibrahim), avec deux de ses compagnons. Dan Ibra était le chef redouté des Tamisgida, que n'avait pu vaincre jadis le vieux Annour lui-même, mais auquel il fut, au contraire, forcé de payer un léger tribu pour pouvoir passer sur son territoire avec sa caravane, en se rendant au Soudan. Le belliqueux chef était vêtu de son costume le plus beau, composé d'une riche tunique nigritienne et d'un burnous bleu, brodé d'or. Je répondis à son salut, jurant que je connaissais le seul Dieu mieux qu'il ne le connaissait lui-même, ce qui le rendit un peu plus liant; après quoi il s'adressa à Richardson. Toute son attitude me fit voir combien la protection d'Annour nous était nécessaire et jusqu'à quel point nous avions eu raison de redouter le passage des frontières du Damerghou.

Laissant à notre gauche une couple de villages, nous arrivâmes de nouveau dans un pays ouvert et plat, dans les parties basses duquel les eaux devaient probablement se rassembler en temps de pluie pour former un réservoir d'une étendue assez considérable. Non loin du village (*oungoua*) Sammit, le terrain commença à s'élever un peu, et nous atteignîmes sans grande fatigue le pied occidental de la côte sur laquelle ce village se trouve situé. Nous plantâmes nos tentes à quelques centaines de pas en deçà, au milieu d'un champ de blé déjà fauché. Nous constatâmes en ces lieux les premiers signes d'une remarquable activité, car les indigènes

de Tagama ne nous avaient révélé que d'une manière douteuse leur esprit actif et industrieux. Ce fut ainsi qu'à peine descendus de nos montures, nous vîmes deux robustes nègres accourir pour nettoyer l'emplacement où nous venions nous établir ; en quelques instants, nous fûmes entourés d'individus des deux sexes, qui venaient nous offrir en vente une foule d'objets de diverse nature, tels que du sarrasin, deux sortes de fèves et de ces gâteaux bruns nommés *dodoa*, dont j'aurai occasion de parler plus longuement dans le cours de mon récit. Il se trouvait de la volaille en grande quantité dans ce pays fertile en blé et, soupant d'un excellent bouillon de poule, nous pûmes apprécier une fois de plus les bienfaits de la civilisation.

Continuant notre route le lendemain matin, 7 janvier, nous eûmes quelques petites averses qui nous inspirèrent des craintes pour notre chargement de sel. Je rappellerai ces pluies accidentelles de l'Afrique centrale, lorsqu'il sera question de mon séjour à Tombouctou. Depuis plusieurs jours il s'était produit en même temps un excellent changement dans la température, par la cessation des froids piquants qui nous incommodaient auparavant tous les matins. Mes observations météorologiques accusent, le 7 janvier, 16° centigrades, tandis que la température n'avait été que de 7°,5 le 2, et 9° le 3. Peu après notre départ, nous remarquâmes quelques jardins légumiers à la verdure fraîche et vivace, auxquels succéda une contrée onduleuse et fertile quoique dépourvue d'arbres, aux champs de chaume étendus, entrecoupés de prairies, tandis que la chaîne peu élevée des montagnes nommées Douaitsou N Damerghou, se dirigeait vers l'est, parallèlement au sentier que nous suivions. Des deux côtés, et à peu de distance, se trouvaient

des villages et des métairies dispersées. Du plus grand de ces villages, nommé Madja, vinrent à nous les habitants, pour la plupart esclaves et idolâtres, pauvrement vêtus, nous offrant en vente des comestibles. Dans le voisinage des fermes isolées, nous aperçûmes pour la première fois, auprès d'un groupe de puits une quantité considérable de chevaux s'abreuvant parmi le bétail. Un assez grand nombre de ces animaux broutaient aussi le chaume. L'auge de l'abreuvoir fut encore pour nous un objet d'intérêt particulier; elle consistait en une écaille de tortue longue de plus de deux pieds, dont la vue nous prouva que dans ce pays, la tortue terrestre (*Tylopoda*) atteint fréquemment cette dimension.

Le premier village que nous avions rencontré dans cette journée, me donna l'occasion de voir de près le style particulier d'architecture qui s'étend parmi toute l'Afrique centrale, non sans des modifications d'une certaine importance. Les huttes étaient presque entièrement construites en paille de sarrasin, n'ayant guère d'autre soutien que les faibles branchages de l'*Asclepias Gigantea;* elles n'offraient pas, par conséquent, la solidité des huttes que nous avions remarquées dans les villages du pays d'Asben, mais les surpassaient de beaucoup en propreté, les matériaux en étant fort abondants et faciles a renouveler à chaque moisson. La principale différence qui existe entre les huttes d'Asben, semblables à des ruches, et celles du Damerghou, consiste en ce que ces dernières ont le toit complétement distinct des parois latérales, tandis que les autres ne forment qu'une voûte d'une seule pièce; or, le toit des huttes du Damerghou, légèrement recourbé, se termine en pointe. Lorsqu'on observe la coupe générale de ces huttes, on ne peut que s'étonner de la grande ressemblance qu'elles offrent

avec celles des habitants primitifs du Latium, telles qu'elles sont décrites par Vitruve et d'autres auteurs et que l'on représente encore parfois en terre cuite. Le nom « *kosi*, » qu'elles portent dans la langue de Kano ou de Bornou, a un rapport singulier avec le mot latin « *casa* » qui pourrait bien être le même au fond. Cela est d'autant plus vraisemblable que le mot « *koude* », qui en est l'une des formes, signifie *hutte* dans la langue Tamil et dans divers idiomes asiatiques. Il se trouve encore beaucoup d'autres points de ressemblance entre le Kanori et les langages de l'Asie centrale.

Les petits tas de blé que je remarquai entre les huttes étaient fort caractéristiques pour un pays de culture, et offraient conséquemment, le plus vif intérêt pour moi. Le blé n'était pas mis simplement en bottes ou en gerbes superposées, mais se trouvait dans une sorte de grande corbeille de roseaux entrelacés, reposant sur un échafaudage d'une couple de pieds de haut, construit en fortes branches; ce système avait pour but de défendre le précieux contenu des corbeilles contre les atteintes des souris et des termites. La fourmi blanche ou *gara* (*Termes Fatalis*) ne fait pas seulement grand tort aux provisions de blé mais constitue encore un terrible fléau pour les maisons, qu'elle détruit complétement ainsi que les parties les moins solides du mobilier qu'elles renferment. Diverses sortes de souris (*koussou*) commencent à se montrer en cet endroit; on y trouve en abondance la souris sauteuse (*Dipus*) déjà signalée par Hérodote comme propre à la contrée, et qui paraît plus jolie au voyageur qu'au laboureur inquiet du sort de sa récolte. L'espèce de céréales cultivée dans tout le Damerghou est le sarrasin (*Pennisetum Typhoïdeum*) mais seulement le blanc, pour autant que je sache. Le pays ne produit pas de maïs, mais

par contre nous y trouvâmes de grandes étendues de terrain couvertes d'*Asclepias Gigantea*, cette gigantesque et uniforme mauvaise herbe des tropiques, qui ne sert qu'à charpenter les huttes de paille, à faire des échaliers ou à brûler; on en emploie la moëlle pour fabriquer de l'amadou, et la paille où celle-ci est renfermée sert à confectionner des tuyaux de pipe. Le suc laiteux que sécrète abondamment cette plante peut devenir, par la suite, un produit des plus importants, comme il l'est déjà plus ou moins dans l'Inde. Jusqu'à présent on ne l'utilise, dans quelques parties du Soudan, que pour faire fermenter l'épaisse bierre de millet (*gia*) des indigènes, et activer le caillement du lait; ce suc offre, par contre, le grave inconvénient de gâter les habits des voyageurs et de faire tomber le poil aux endroits où il touche le corps des chevaux; toutefois les vaches et les chèvres mangent sans incommodité les feuilles de ce végétal.

Plus loin, nous vîmes des villages, des champs de chaume, de vastes prairies en friche couvertes d'asclépiades, des fermes dispersées, des troupes de chevaux et de bétail au pâturage, tandis que le pays était légèrement ondulé et coupé çà et là de quelques lits de ruisseaux desséchés. Tout à coup nous fûmes frappés d'un spectacle tout nouveau, en rencontrant un endroit important, nommé Dam Magadji (ou plutôt Dan Magadji, « le Fils du Lieutenant, » dont la localité a pris le nom). Formant un quadrilatère régulier, et entouré d'un mur d'argile, ce village s'étendait à notre gauche, tandis que nous commencions à apercevoir en avant, dans la direction de Sinder, un pic élevé, appelé Saousaoua. Nous arrivâmes à un petit hameau d'où sortirent un grand nombre d'indigènes venant à notre ren-

contre; ils nous saluèrent amicalement et nous informèrent que nous étions arrivés à Taghelel, domaine du vieux chef.

Le village lui-même consistait en deux hameaux, séparés par un groupe de quatre ou cinq tamarins (*tsamia*), premiers mais tristes représentants de cet arbre magnifique, le plus bel ornement de la Nigritie. Comme nous devions nous arrêter pendant quelques jours en cet endroit, nous fîmes en sorte de nous y installer le plus commodément possible; nous y parvînmes non sans quelque peine, malgré nos petits ennemis, les fourmis blanches.

La plus grande partie de la journée du lendemain fut employée par nous à recevoir des visites. La première dont je fus honoré était pour moi du plus vif intérêt, mais dura un peu longtemps. Mon visiteur était un bel Ikaskesan à l'aspect chevaleresque; sans être haut de taille, il était bien bâti et ses traits expressifs et réguliers trahissaient, ainsi que la couleur légère de son teint, la noblesse de sa naissance. Il était vêtu d'un beau burnous rouge qui pouvait bien valoir soixante-dix mille *kourdi*, et tout son costume était extrêmement propre et soigné. Ce personnage était pour moi non seulement un magnifique représentant de sa race, mais encore une individualité remarquable, comme ayant pris part à la campagne contre les Ouelad Sliman, tribu arabe vivant sur les bords du lac Tsad. Il me confirma les détails généraux que nous avions reçus précédemment sur cette expédition et j'appris à connaître par lui jusqu'où allait l'audace de ces bandits qui, sortis de Kanem, s'étaient avancés jusqu'à une demi journée de Tintelloust. Je ne savais pas alors combien tôt je devais chercher fortune auprès du reste de cette horde de pillards qui s'étend depuis les steppes de la Syrte jusqu'aux plaines brûlantes de Kanem.

Après cette intéressante visite, je reçus celle d'une foule de gens ennuyeux et je fus heureux de voir Overweg me soulager un peu en attirant sur lui l'attention générale, comme il revenait d'une excursion près d'un vaste étang situé au pied de la colline voisine nommé Farara. Deux canards bien gras, qu'il y avait tués avec notre domestique Ibrahim, nous vinrent d'autant plus à point pour le soir, que le vieux chef se conduisit fort mal à notre égard. Quoiqu'un grand nombre d'hommes et de femmes marchaient devant nous, chargés de boissons et de vivres, nous n'obtînmes rien de ces gens qui ne répondirent à nos demandes réitérées qu'en nous riant au nez. Tandis qu'on se livrait, au village, à des danses, de la musique et des réjouissances de toute espèce, un *maimolo*, ou guitariste, trouva moyen d'arriver jusqu'à nous pour consoler les trois pauvres voyageurs esseulés, louant les qualités de chacun d'eux et ne les traitant de rien moins que de ministres d'État du Dieu tout-puissant.

Le territoire du Damerghou s'étend sur une longueur d'environ soixante milles ou un degré, et une largeur de quarante; pris dans son ensemble, il forme un pays accidenté dont le sol très fertile pourrait nourrir la population la plus étroitement agglomérée. Cette contrée doit avoir eu autrefois beaucoup plus d'habitants qu'aujourd'hui, et s'être trouvée fortement dépeuplée par les sanglantes luttes du sultan de Bornou contre celui d'Agades et les Touareg. Quant à ce qui concerne l'origine de la population, le nom de Damerghou, qui a la même racine que ceux des diverses contrées qui entourent Bornou (telles que Damerghou, Gamerghou, etc.), semble attester que le pays qu'il désigne a appartenu aux Kanori ou à quelque autre race très voisine de celle-ci. Il est encore un fait, que la popula-

tion Bornou est actuellement de beaucoup supérieure, dans la contrée, à la population Haoussa dont la partie la plus noble habitait primitivement, comme nous l'avons vu plus haut, le pays voisin d'Aïr ou Asben.

Pendant nos trois jours de séjour à Taghelel, je commençai à dresser une liste des villes et villages principaux du Damerghou, susceptibles de développements par des investigations ultérieures. Je ne citerai ici que les quatre localités dont l'importance est due moins à l'étendue de leur emplacement et au chiffre de leur population, qu'à leur signification politique. La première est Koula N Kerki, située à une demi journée (*oueni*, comme disent les Haoussa) à l'est de Taghelel; cette ville, assez considérable, est la résidence du chef Moussa, qui peut être considéré, dans un certain sens, comme celui du Damerghou (*serki n Damerghou*). Toute la population de la contrée, à la seule exception des gens des gouverneurs résidant dans les trois autres capitales, lui doit tribut et hommage. Olaloa, située à trois milles et demi au sud-est de Taghelel et moins vaste que la ville précédente, est la résidence de Masaouadji, homme franc et bienveillant, membre de la famille d'Annour. Il s'y trouve une place, pourvue de hangars (*rounfona* ou *rounfa*) où l'on tient marché tous les dimanches. Vient ensuite Farara, qui s'élève à deux milles au sud-ouest de Taghelel, au sommet de la colline dont le pied est baigné par le grand étang que j'ai cité plus haut; c'est là que demeure Makita ou Imkiten, l'un des personnages les plus influents du pays. En quatrième lieu se trouve Taghelel même, résidence d'Annour; quoique peu considérable (car les deux hameaux réunis ne contiennent guère plus de cent vingt huttes), cette localité n'en est pas moins, sous tous rapports, d'une haute impor-

tance politique dans ce petit pays peu homogène, déchiré par les luttes des factions. Il s'y trouve également un marché pourvu de hangars et de boutiques. On y vendait, le vendredi 10 janvier, mais les affaires y étaient complétement nulles. Le marché ne s'ouvrit qu'assez tard, et lorsque je le visitai dans l'après midi, les objets qui y étaient exposés consistaient en coton (article exclusivement d'importation dans le pays) tabac, œufs d'autruche, fromage, nattes, cordages, filets, vases de terre, *goura* (sorte de coupes taillées dans la petite calebasse (*Cucurbita Lagenaria* et *Cucurbita Ovifera*), *boukourou* ou *akoschi* (plats de bois), *korio* (vaisseaux de paille fermés et de plus grande dimension, servant à contenir des liquides, et principalement du lait); j'y vis aussi une sorte d'assiettes rondes (*fefe*), faites d'herbes fines entrelacées, et servant également de plateaux ou de couvercles. Il se trouvait encore au marché une assez grande quantité de légumes, des oignons et deux bœufs. Les acheteurs pouvaient être au nombre d'une centaine. Pendant l'après midi, deux *magosaoua* ou idolâtres, vêtus de la manière la plus fantastique, se livrèrent devant nos tentes à la danse appelée « Danse du Diable. »

Taghelel était, sous plusieurs rapports un point important pour la suite de notre voyage. Nous étions arrivés dans des contrées où il devenait possible au voyageur de poursuivre sa route, même isolément. Vu le mauvais état de nos finances, nous dûmes, Overweg et moi, nous séparer ici de M. Richardson, afin que chacun de nous pût, sans bruit, s'arranger de son mieux, jusqu'à ce qu'il nous arrivât de nouvelles ressources de la patrie.

CHAPITRE VII.

SÉPARATION DES VOYAGEURS. — TESSAOUA, KATSENA. — ARRIVÉE A KANO.

Le samedi 11 janvier, était le grand jour où nous devions nous quitter, par les motifs que je viens d'indiquer. Richardson résolut de se rendre directement à Koukaoua par Sinder; Overweg, d'aller vers le Gober et Maradi, tandis que j'accompagnais la caravane au sel jusqu'à Kano, en passant par Katsena. Nous devions nous retrouver à Koukaoua dans les premiers jours d'avril.

Lors de notre séparation, M. Richardson était en bonne santé, mais des symptômes qu'il était impossible de méconnaître prouvaient qu'il avait subi déjà profondément l'influence du changement de climat, en passant de l'air fortifiant des contrées montagneuses d'Aïr à la température suffocante des régions basses et fertiles du Soudan. Peut-être était-ce un pressentiment chez moi, mais au moment de nous quitter, j'hésitai à lui confier un petit paquet de lettres que j'avais cachetées à dessein pour qu'il les expédiât en Europe avec

ses propres dépêches, lorsqu'il serait arrivé à Koukaoua; je préférai emporter mes lettres avec moi à Kano, et elles parvinrent d'autant plus tôt à leur destination, que je dus moi-même, ultérieurement, faire partir de Koukaoua les dépêches de Richardson.

Comme ma route coïncidait pendant quelques jours encore avec celle d'Overweg, je devais, ce jour-là, prendre également congé du vieux chef entre les mains duquel notre sort avait reposé si longtemps; du moins, en fut-il décidé ainsi par Annour lui-même. En effet, notre rusé ami nous fit accroire, avec un air de parfaite bonne foi, que des circonstances le forçaient de se rendre immédiatement à Sinder et qu'ainsi il ne pouvait nous accompagner davantage, comme il l'eût désiré. La suite des événements nous fit voir que ceci n'était qu'un prétexte. Annour me confia donc aux soins de son frère Eleidji, qui devait conduire l'*aïri* jusqu'à Kano. Heureusement cet homme m'inspira une entière confiance; dépourvu, selon toute apparence, de l'égoïsme qui caractérisait son frère, il semblait être un vieux chef bon et pieux.

Tandis que la protection d'Eleidji était propre à garantir efficacement notre commune sécurité, je fus encore assez heureux, quant à mes affaires privées, pour prendre à mon service un homme extrêmement utile, du moins pour le voyage jusqu'à Kano. C'était Gadjere, le premier esclave d'Annour, à Taghelel. Je n'avais pu encore l'apprécier jusqu'alors, mais son robuste bœuf de transport et sa petite jument me vinrent on ne peut plus à point, car mon chameau n'était pas assez fort pour porter seul tout mon bagage et en outre il me fallait encore une monture pour moi-même. Je suis heureux de devoir rendre hommage à la

délicatesse d'Annour en cette circonstance. Avant le départ, le vieux chef m'appela auprès de lui ainsi que Gadjere et fit présent à ce dernier, en présence de tous ses gens et sans doute à mon intention, d'un beau burnous rouge ; il accompagna ce don des recommandations les plus formelles pour que Gadjere me conduisît sain et sauf à Kano : ce fut avec un véritable regret que je me séparai de notre vénérable et digne ami, qui nous avait fourni le remarquable exemple d'un adroit diplomate et d'un chef pacifique au milieu de hordes barbares, et s'était conduit, en général, de la manière la plus honnête envers nous. Lorsque je lui touchai la main pour prendre congé de lui, il était assis, comme un patriarche, au milieu de ses esclaves et de ses serviteurs libres, et leur distribuait des présents. C'étaient des voiles noirs, des vêtements de femme et surtout des bracelets d'argile, décorés des couleurs les plus variées, qui viennent d'Égypte et que les femmes du pays aiment passionnément.

Après avoir dit cordialement adieu à M. Richardson qui était prêt à monter sur son bon petit chameau, je quittai notre camp de Taghelel, vers sept heures du matin. Je me sentais extrêmement heureux et j'envisageais avec confiance l'avenir, car le plus fort était fait désormais et je ne voyais plus devant moi qu'une ère de prospérité. J'étais ravi de me retrouver à cheval, car le chameau est une monture si capricieuse qu'il faut bon gré mal gré se soumettre à ses lubies; en outre, les fourrés épais qui se rencontrent dans le Soudan devaient rendre le voyage à chameau non seulement très fatigant, mais complétement insupportable.

Tout s'offrait à nous sous un aspect plus large et plus rassurant; il n'y avait plus assez de danger désormais à faire la route, pour devoir marcher étroitement serrés et en

ordre de combat. Nous nous mîmes donc en chemin, laissant à l'ouest la ville Olaloa, située sur une petite chaîne de collines. Devant nous s'étendait une plaine presque continue, que nous quittâmes pour descendre dans un bas-fond. Ce fut dans celui-ci que je remarquai les premiers nids réguliers de termites, dont la forme tient plus ou moins du style de l'architecture gothique; ces nids avaient environ cinq pieds de hauteur. Le même jour nous vîmes, à l'abreuvoir de Ghilmiram, combien le fertile Damerghou avait à souffrir de la sécheresse; car tous les jours nous devions, Gadjere et moi, descendre à droite ou à gauche de la route pour faire boire nos animaux, opération qui exigeait de notre part les plus grands soins; vingt puits, qui n'avaient, à la vérité, qu'une profondeur de quelques pieds, contenaient à peine, tous ensemble, de quoi désaltérer nos deux montures. Que de temps et d'ennuis ne devait pas coûter l'abreuvement des chevaux et du bétail amené du village par troupeaux!

Nous suivîmes ensuite la même route que la caravane, passant à travers un épais fourré où dominait le *kalbo* aux grandes feuilles sèches, d'un vert olivâtre et aux longues cosses rouge brun. J'eus occasion de remarquer, chemin faisant, l'étonnante vigueur des bêtes de somme d'Asben; quoique n'étant que de taille moyenne, elles portent des fardeaux de plus de deux cents livres; elles sont pour la plupart brunes de poil et n'ont que des cornes assez courtes. Sous le rapport de la force, le taureau du Soudan même ne peut rivaliser avec ces animaux. Nous atteignîmes de nouveau nos compagnons de voyage et nous continuâmes à suivre le lent et monotone trajet de l'*aïri*. Nous traversâmes pendant quelque temps un pays boisé où domine le *goschi*,

arbre aux fruits comestibles, puis nous allâmes camper dans un bas-fond fort boisé à son tour. Mon nouveau camarade contribua beaucoup à notre bien-être par le soin intelligent avec lequel il prépara notre feu du soir, chose qui ne manque pas d'importance dans l'Afrique centrale, pendant la saison des froids. Il me renseigna aussi sur les différentes routes conduisant de Sinder à Kano. Elles sont au nombre de quatre; l'une, la plus occidentale, passe par Daoura; la seconde, par Kasaoure; la troisième, par Garou N Ghedoumia, et la quatrième par Goummel. Gadjere ne connaissait parfaitement que la troisième, dont il m'indiqua quelques stations.

Le lendemain matin, dimanche 12 janvier, nous prîmes l'avance sur la caravane. Il faisait un temps magnifique et notre marche fut des plus agréables. Le sol était couvert de hautes herbes (*gamba*) et un groupe de beaux arbres, entourant un puits desséché, abritait un grand nombre de pintades et de ramiers. A partir de ce puits, le site devint plus ouvert, et après plusieurs milles de chemin, nous passâmes près du lac Koudoura, situé tout à fait contre notre route. Pendant les temps de pluie il est d'une étendue considérable, mais il était actuellement plus ou moins desséché et ses eaux avaient, à cause de la composition argileuse du sol, une teinte entièrement semblable à celle du lait. Nous rencontrâmes en cet endroit une troupe de voyageurs à l'aspect fort singulier pour le pays, et aussi légers d'esprit que de costume. Celui-ci consistait en une courte chemise que de faibles vestigues indiquaient encore avoir dû être autrefois teinte en bleu foncé, et un vrai diminutif de chapeau de plail, posé sur l'oreille. Leur bagage était à l'avenant et se composait d'un sac de cuir contenant du millet broyé, quel-

ques calebasses renfermant le *foura* tant aimé et une couple de calebasses moins grandes, servant de tasses. L'un de ces oiseaux de passage, qui se distinguait par sa tournure efflanquée, marchait en tenant un cheval; la pauvre bête était dans un état si misérable qu'elle ne pouvait porter son maître, quoique ce dernier n'eût rien à lui envier sous le rapport de la maigreur. C'était évidemment une insouciante compagnie de musiciens ambulants. Peu après, apparut sur les bords du lac un convoi de bœufs de charge. Tout cela, ainsi qu'une petite troupe de voyageurs que nous rencontrâmes dans l'après midi, nous indiqua que nous étions arrivés dans une contrée où le commerce était facile et permanent. Nous avions désormais laissé en arrière le pays des caravanes (*kafla, aïri* ou *karabka*), et pénétré dans les régions où l'on voyage par groupes isolés (*fataki*). En effet, tandis que le peu de sécurité des routes du Soudan y rend nécessaire la réunion d'un grand nombre d'individus, ici cesse la particularité caractéristique de la supputation du temps par rapport à l'époque fixe et invariable des caravanes. La seule exception à cette règle existe pour quelques produits qui appartiennent exclusivement à certaines époques de l'année, tels que les noix de *gouro*, et pour la *kafla* arabe qui se rend tous les ans de Koukaoua à Kano, et qui semble se gouverner plutôt d'après d'anciennes coutumes que d'après des causes naturelles. Toutefois le Soudan offre beaucoup de routes qui ne sont pas sûres, principalement vers les frontières; naturellement, on y voyage en plus grandes compagnies.

Nous fîmes halte près du lac jusqu'à ce que l'*aïri* nous eût rejoints, puis nous continuâmes à avancer avec une grande lenteur, l'épaisseur du taillis rendant la célérité

complétement impossible aux chameaux. Au moment où nous allions déployer nos tentes dans un endroit nommé Am Sou Sou et situé au milieu d'une forêt, nous vîmes arriver avec impétuosité une troupe de seize cavaliers vêtus à la manière des Touareg. Leurs formes moins robustes et la variété plus grande de leurs costumes, trahissaient évidemment en eux un mélange avec la race Haoussa ; nous ne tardâmes pas, d'ailleurs, à nous convaincre que ces individus appartenaient à la tribu singulièrement mêlée des Bousaou, qui est fort répandue dans toute cette contrée et produit dans la population une infusion assez considérable de sang berbère. Ces cavaliers étaient en route pour aller faire une expédition piratique contre les Fellani. A peu de distance à l'est de notre camp se trouvait un grand lac portant le nom de Taghelel; cette appellation est commune à un très grand nombre d'endroits dans le pays, et tire probablement son origine d'une sorte d'arbres dont j'aurai souvent occasion de parler par la suite.

Quand nous repartîmes, le matin du 15 janvier, le ciel était si couvert d'épais nuages que le soleil ne parut que lorsque nous avions déjà fait quatre ou cinq milles de chemin. Nous passâmes alors auprès d'un tamarin (*tsamia*), le premier exemplaire de cet arbre majestueux, que j'eusse rencontré dans sa pleine croissance. On peut réellement dire que l'on sent la fraîcheur de son ombre en contemplant son feuillage massif et parfaitement arrondi, qui a parfois quatre-vingts pieds de diamètre et retombe avec une grande régularité jusqu'à peu de distance du sol. Il n'est rien de plus étonnant, sous ce climat torride, que le contraste de la température qui règne sous ce magnifique pavillon créé par la nature, et de la chaleur brûlante qui sévit tout alentour.

Nous fîmes, ce même jour, deux nouvelles découvertes du règne végétal, en rencontrant les premiers champs de coton et le premier tulipier. Celui-ci était couvert de fleurs aux couleurs les plus éclatantes, mais dépourvu du moindre feuillage; les champs de coton, qui nous révélaient de nouveaux aperçus de l'industrie indigène, rompaient agréablement l'uniformité des champs de blé. Les arbrisseaux qui les composent sont presque toujours en frondescence tandis qu'il s'en trouve quelques-uns en fleurs et d'autres à l'état de maturité. Malheureusement, les jeunes plantations seules étaient cultivées avec soin.

Le lendemain matin, 14 janvier, nous arrivâmes bientôt à un village du nom de Babei. Il en sortit des femmes qui vinrent nous offrir en vente des amandes de terre (*godjia*) et des *dakkoua;* ce dernier produit, dont la composition varie selon les localités, consistait ici en une sorte de pâte sèche de sarrasin broyé avec des dattes, mêlée d'une énorme quantité de poivre; ailleurs les *dakkoua* sont faits de riz écrasé et de miel. Les champs, soigneusement enclos, de ce village composé de huttes légères, entouraient un puits de vingt brasses de profondeur. Les indigènes y étaient occupés à tirer de l'eau, chose qui constitue à certains moments une question vitale dans toute cette contrée. La peine que l'on éprouve à s'en procurer à une pareille profondeur, pour les besoins journaliers, est souvent telle, que la plus grande partie des habitants d'une localité y travaillent parfois pendant toute une demi journée. Fort heureusement, ceci n'a lieu qu'à une certaine époque de l'année, car au moment des travaux agricoles, il se trouve de l'eau partout.

Ce fut près du village Tschirak que me quitta Overweg. Il avait résolu de suivre la route directe de Tessaoua pour

effectuer son voyage projeté vers le Gober et Maradi. C'était de sa part une entreprise bien courageuse, car il partait sans être accompagné d'aucun des gens d'Annour, dont la protection eût pu lui être nécessaire en route. Overweg était en excellent état de santé et partait plein d'ardeur pour aller étudier le monde nouveau qui s'ouvrait devant lui. Nous nous quittâmes en échangeant les vœux les plus sincères, car nous ne nous doutions pas que les circonstances nous forceraient de nous réunir encore à Tessaoua. Poursuivant seul ma route, je m'attachai d'autant plus à mon ami nègre Gadjere, qui était un homme très expansif. A la vérité, j'eus fort à souffrir des plaisanteries grossières, quoique sans malice, qu'il échangeait avec ses camarades, sur le compte de l'étranger qui voulait s'enquérir de tout; mais je tirai bon profit des renseignements qu'il me donna. Ce fut ainsi que passant près des deux villages Bagangare et Tangonda, il me fit remarquer diverses espèces nouvelles d'arbres; c'étaient le *baouschi*, le *karammia* et le *gonda* (*Carica Papaya*). Ce dernier est encore assez rare dans la contrée, mais il devient plus abondant vers le midi jusqu'au Benoüe, quoique toujours plus ou moins isolé, ce qui lui donne une apparence exotique. Je n'appris à connaître qu'à Katsena les fruits savoureux, semblables à des melons, qui ont fait donner à cet arbre, par quelques-uns, le nom de melonnier.

Le site offrait une beauté et une originalité des plus grandes ; les villages et les champs de blé se succédaient tour à tour, entrecoupés de taillis épais; le sol, légèrement ondulé, devenait parfois presque montueux. Des troupeaux nombreux de beau bétail couraient les champs moissonnés, tandis que d'autres scènes intéressantes animaient le paysage. C'est ainsi que nous vîmes passer une longue file

d'hommes portant tous sur la tête de grandes corbeilles remplies de fruits du *goreba* ou palmier d'Égypte (*Cucifera* ou *Hyphœne Thebaïca*); ces fruits sont très recherchés dans beaucoup de contrées de la Nigritie et forment un condiment agréable pour un grand nombre d'aliments.

Ce palmier devenait de plus en plus abondant sur notre route et ornait principalement les champs de chaume situés à l'est du village de Gosenakko, près duquel la caravane fit une station. Ce ne fut pas une halte d'une nuit, comme d'habitude, que l'on fit en cet endroit, mais on s'installa commodément, au contraire, pour y passer plusieurs jours. J'entrai dans le village avec Gadjere, pour abreuver mon cheval et jeter en même temps un coup d'œil sur la localité, qui est d'une assez grande étendue et se compose d'une partie intérieure, entourée d'une palissade très serrée, en troncs d'arbres, au dehors de laquelle s'étendent plusieurs faubourgs sans clôture. Il était encore de bonne heure dans l'après midi et le puits, non encore occupé par les indigènes, était à notre discrétion, tandis que je dus, plus tard, payer pour avoir de l'eau; car pendant les heures les plus chaudes de la journée, ni les villages ni les villes de ces contrées n'offrent une grande animation, sauf là où se tient un marché. Bientôt cependant on commença à se remuer à Gosenakko, et une quantité de femmes aux voix perçantes se mirent à crier des comestibles de toute espèce et jusqu'au soir l'air retentit de leur assourdissante cacophonie, dont le refrain se composait des mots *nono* (lait caillé), *maï* (beurre), *dodoa* (les gâteaux dont j'ai parlé plus haut), *kouka* (les jeunes pousses de l'*Adansonia Digitata*, dont on fait un bouillon qui se prend avec la viande et le *touo*), puis *yaro da daria*. Ces derniers mots, fort expressifs selon le

génie particulier de la langue Haoussa, signifient littéralement « le petit garçon riant, » ou « le petit garçon occupé à rire; » c'est le nom que l'on donne aux amandes douces de terre qui, légèrement cuites dans les cendres, constituent l'une des friandises les plus simples, mais les meilleures, du pays. Le mets ordinaire des indigènes du Soudan, le *touo*, sorte de pudding chaud de sarrasin (*gero* ou *Pennisetum Typhoïdeum*), ne s'y vend pas, les Kel Owi d'Asben n'en faisant aucun cas et préférant à toute chose leur eau de millet (*foura*), qui consiste en une modeste infusion de blé cru pilé. Il est vrai de dire qu'ils assaisonnent cette boisson d'excellent fromage de chèvre qui forme un aliment plus digestif dans leur climat, moins chaud que celui du Soudan.

Pendant la seconde journée de notre halte près de Gosenakko, plusieurs fractions attardées de l'*aïri* nous rejoignirent, et notre camp fut bientôt livré à la plus vive animation. Ce soir là je pus être, pour ma part, fort heureux de mon sort car, après bien des difficultés, j'étais parvenu à me procurer deux poules qui me fournirent le menu d'un souper splendide; en effet, le proverbe des Arabes, qui dit qu'au Damerghou l'on obtient « un poulet pour une aiguille, » a malheureusement perdu tout crédit, tant chez eux que dans le pays même. Pendant mon repas, un *maimolo*, accompagnant de son instrument à trois cordes un chant à ma louange, me gratifia d'une mélodie monotone mais pleine de sentiment.

J'étais résolu de mettre à profit notre station pour faire une excursion à Tessaoua, qui n'était qu'à quelques milles, et j'avais choisi, dans ce but, la date du 15 janvier. Mon étonnement ne fut pas médiocre, ce jour là, en voyant arri-

ver Farredji, l'un des serviteurs du chef Kel Owi Lou Sou, accompagné de trois cavaliers Bornou. Ils étaient porteurs de lettres de ce dernier et du scherif El Fa Si, l'agent du visir du cheik de Bornou, adressées à Eleidji, le chef de notre caravane, et lui prescrivant de nous envoyer bon gré mal gré, Overweg et moi, à Sinder. Le prétexte de cette mesure était la prétendue arrivée d'une lettre du consul de Tripoli nous ordonnant de rester à Bornou jusqu'à ce qu'il eût été pris des mesures relativement à nos pertes récentes. Eleidji savait parfaitement que tout cela n'était que pur mensonge, et il déclara qu'il ne nous ferait faire quoi que ce fût contre notre volonté. Les courriers étaient munis d'une seconde lettre pour Annour. En présence de ces faits, je ne me hâtai que d'autant plus de me rendre à Tessaoua, où j'avais l'espoir de rencontrer Overweg; je partis donc au plus tôt.

Pendant les trois premiers milles, nous traversâmes un pays dépourvu de culture, s'étendant à l'ouest de Gosenakko, et un site désert, où croissaient principalement le *doummia* et le *ghera sa*. Après environ deux autres milles de marche, nous atteignîmes les faubourgs de Tessaoua et, arrivés au fossé qui entoure la clôture de la ville elle-même, nous nous mîmes en devoir de rechercher la demeure du riche chef indigène Al Wali, sous la protection spéciale duquel s'était placé Overweg.

L'habitation de mon compatriote, le premier Européen qui eût jamais visité Tessaoua, était étroite mais commode. Elle se composait d'une cour clôturée au moyen de nattes; à droite en entrant s'élevait un portique spacieux formé de troncs d'arbres et de nattes, constituant par son ombre le principal agrément de l'habitation; en face, se trouvait la

hutte elle-même. L'étendue en était d'environ dix pieds; les murs consistaient en argile (*bàngo*) et le toit était de paille, comme d'habitude. L'intérieur était divisé en deux compartiments par une cloison transversale. Overweg ne fut pas médiocrement étonné de la nouvelle que je lui apportais. Nous nous rendîmes aussitôt ensemble chez le marchand ghadamsi El Ouachschi, avec lequel nous nous étions liés d'amitié pendant notre séjour dans le vallon Ofayet, afin de lui demander son avis. Il nous conseilla de ne pas nous rendre à Sinder et défendit plus tard cette opinion, dans une vive discussion qu'il eut avec Farredji lui-même et ses amis Manso et Al Wali. Il était possible que le cheik de Bornou et son vizir approuvassent la démarche et eussent donné aux agents de ce dernier à Sinder des instructions à l'effet de nous empêcher d'aller à Kano, localité sur laquelle ils avaient depuis longtemps des vues hostiles; car ils pouvaient avoir entendu parler depuis longtemps de notre dessein de visiter cette importante place commerciale. Toutefois, il n'était pas invraisemblable que Lou Sou, envieux de l'influence qu'Annour exerçait sur nous, ne fût pour quelque chose dans l'affaire. Quoi qu'il en fût, il était indispensable qu'au moins un des membres de notre expédition se rendît à Kano, Overweg, Richardson et moi-même ayant à y acquitter une dette considérable.

Tandis que nous délibérions, on annonça l'arrivée de notre vieux protecteur Annour en personne. Je résolus d'aller le trouver sur-le-champ à sa petite propriété de Natschira, située à un peu plus d'un mille au nord-est de la ville. Je rencontrai bientôt au milieu d'une plaine un groupe de huttes où se tenait Annour. Ce chef redouté reposait, entouré de ses serviteurs, sous un pavillon conique occu-

pant une vaste étendue de terrain; il était en complet négligé; vêtu seulement de culottes, et s'appuyait du bras gauche sur sa chemise roulée en forme de coussin. Il ne semblait pas de bonne humeur et, quoique ce fût alors l'heure la plus chaude de la journée, il ne m'offrit, ni une rafraîchissante tasse de *foura*, ni même une simple gorgée d'eau. Mais ce qui me surprit encore plus que la contenance froide et hostile d'Annour, ce fut d'apprendre de sa propre bouche qu'il n'était nullement allé à Sinder, où nous croyions qu'il avait accompagné Richardson, mais qu'il venait, au contraire, directement de Taghelel. La lettre qui lui était adressée de cet endroit ne lui était pas encore parvenue et partant, il ignorait qu'elle lui avait été envoyée.

Voulant laisser passer la mauvaise humeur du chef, je parcourus, en compagnie de Gadjere, son domaine qui me parut être d'une certaine étendue. La localité se composait de huttes éparses dont les habitants, serviteurs et en majeure partie esclaves d'Annour, semblaient vivre dans des conditions assez favorables. Je pus, en cette occasion, me convaincre de nouveau que les Touareg, et notamment les Kel Owi, traitent les esclaves, à de rares exceptions près, non seulement avec humanité mais encore avec l'amitié et les égards les plus grands; ils paraissent aussi, plus qu'il n'est n'est d'usage dans le Soudan proprement dit, favoriser la vie de famille parmi les esclaves.

Lorsque je revins de mon excursion, je trouvai Overweg auprès du chef. Celui-ci avait, sur ces entrefaites, reçu les dépêches de Sinder et, quoique ni lui-même ni aucun de ses gens ne sût lire, le contenu lui en était déjà connu; il refusa de trancher la question et nous engagea à faire ce que nous jugerions le plus convenable. Je retournai donc à la ville

avec mon compatriote, et après être resté quelque temps avec lui, je retournai vers notre campement, où j'arrivai vers le soir. J'étais si bien disposé à faire honneur à un bon souper que je ne pus m'empêcher de paraphraser le salut habituel « *ina labari,* » « quelles nouvelles? » en « *ina labari n to konia,* » c'est à dire « quelles nouvelles du pot au feu? » ce qui excita grandement la gaîté de mes compagnons. Rien ne protége plus efficacement le voyageur isolé, dans ces contrées lointaines, que de s'identifier le plus possible aux mœurs des indigènes.

J'étais très satisfait de mon excursion de la journée. Tessaoua était la première grande ville que j'eusse vue, de la Nigritie proprement dite, et elle m'avait laissé une très favorable impression. Partout j'y rencontrai les preuves évidentes de la vie commode et paisible des indigènes; leurs habitations étaient convenablement appropriées à toutes les nécessités de l'existence, du moins pour ces contrées; en outre, les cours et les huttes, toutes construites de manière à en rendre le séjour agréable, étaient ombragées par des arbres au vaste feuillage, tandis que de nombreux enfants, des chèvres, des poules et des pigeons y répandaient partout l'animation, dans une abondante confusion témoignant du bien-être des habitants. Çà et là apparaissaient aussi parfois, soit un cheval, soit un bœuf de charge.

Le caractère de la population est parfaitement en rapport avec cette aisance de ses demeures; les indigènes sont doués d'un tempérament modéré qui leur permet de jouir gaîment de la vie; ils éprouvent une inclination très douce pour les femmes, et se plaisent au chant et à la danse; le tout sans excès. Chacun, à Tessaoua, trouve son plus grand bonheur dans une jolie compagne, et quand les circonstances le lui

permettent, il en adjoint une plus jeune à la première, ou bien donne à celle-ci son congé. Les habitants les plus riches ont seuls parfois plus de deux femmes, tandis que la majeure partie de la population n'en a qu'une. Comme beaucoup des indigènes appartiennent encore au paganisme et que leur culte ne frappe pas de peines aussi sévères l'usage des boissons fortes, ils boivent du *gia* préparé à l'aide du sorgho, mais avec mesure et sans que jamais l'ivrognerie s'ensuive.

Leur costume est des plus simples et consiste en une ample chemise, généralement de couleur foncée, et des culottes qu'ils tirent, du reste, lorsqu'ils ont de longues marches à faire, pour les convertir en sac à provisions; ils sont ordinairement coiffés d'un léger bonnet de coton blanc qui, posé négligemment, prend tour à tour toutes les formes possibles. D'autres, principalement les marchands et les *mallem*, mettent une petite coiffure verte très serrée qui porte, à cause des oreillères dont elle est pourvue, le nom de « gueule de lion » (*baki n saki*). Les gens aisés seuls se permettent le *senne,* vêtement ressemblant beaucoup au plaid écossais, se portant entièrement de la même manière, et consistant en étoffes épaisses et rayées, de diverses espèces. De belles sandales, quelques pochettes de cuir rouge généralement suspendues au cou par un cordon, un coutelas et d'autres instruments plus petits complètent l'accoutrement.

Les femmes sont assez jolies et ont les traits passablement agréables et réguliers, tant qu'elles sont jeunes; elles ont en outre les formes assez arrondies, mais le rude labeur domestique les fait vieillir de bonne heure. Un vaste drap de coton, de couleur sombre, le *tourkedi,* constitue ordinairement tout le costume des femmes; celles qui ne sont

pas mariées l'attachent au dessous du sein, les autres au dessus. Elles prennent peu de soin de leurs cheveux et leur parure se borne, pour la plupart du temps, à quelques rangées de perles de verre, passées autour du cou. Les Bousaou, qui sont assez nombreux dans la ville, se distinguent des autres habitants par le voile qu'ils portent devant le visage et la manière dont ils s'arrangent les cheveux, soit en forme de couronne sur le sommet de la tête, soit en long faisceau droit. Les païens ne sont vêtus, pour la plupart, que d'un tablier de cuir, et les enfants en bas âge seuls vont nus. Comme on le voit, il existe à Tessaoua un certain degré de civilisation.

La ville, dont la population s'élève certainement à dix mille âmes, offre le spectacle d'une vie de bien-être et de grande activité commerciale. J'y vis, au marché, une grande quantité de bétail et quelques chameaux exposés en vente; l'article principal y étaient les vivres, mais je ne rencontrai aucun objet de valeur. Voici encore quelques détails sur le revenu et le degré de puissance du prince de Tessaoua, détails dont je suis redevable à Gadjere. Chaque chef de famille lui paie un impôt de capitation (*kourdi n kaï*) de trois mille *kourdi;* il y a ensuite plusieurs degrés d'amende pécuniaire (*kourdi n laefi*). Ainsi le fait de battre autrui (sans doute en cas de sévices graves), est passible d'une amende de dix mille *kourdi;* la procréation d'un enfant naturel en coûte cent mille. L'énormité de cette somme, comparativement aux ressources du pays, indique suffisamment que cette circonstance y est extrêmement rare. En cas de meurtre avec préméditation, tous les biens du meurtrier échoient au prince. Celui-ci a droit de vie et de mort, sans appel au chef de Maradi; par contre, son autorité est limitée par une

espèce de ministère dont les attributions sont assez importantes. Chacun des villages placés sous son autorité a son maire qui régit lui-même les affaires d'importance secondaire et qui est responsable de l'impôt pour toute l'étendue du territoire qu'il administre. En somme, le petit pays de Tessaoua pourrait être fort heureux, si les habitants n'en étaient constamment exposés aux incursions des flibustiers.

Comme nous y devions rester pendant toute la journée du 16 janvier, je repris la lettre de l'agent à Sinder du vizir Hadj Beschir et je me mis en devoir de lui répondre sur le même ton. Je l'assurai que mon plus vif désir était d'aller rendre mes devoirs au fils de Mohammed El Kanemi et à son illustre visir, mais que j'avais des affaires à terminer à Kano d'abord, et que j'étais fermement résolu à poursuivre mon plan sans son intervention, n'éprouvant pas même le moindre désir d'aller lui rendre visite, à lui. Cette lettre devait être pour moi, plus tard, d'une grande importance, Scherif El Fa Si l'ayant envoyée à Koukaoua, où elle me servit d'introduction auprès du cheik et de son visir. Mais ce ne fut pas chose aisée, dans le moment, que de faire emporter cette réponse par les belliqueux messagers qui m'avaient apporté la lettre. Ils jurèrent ne pas pouvoir s'en retourner sans nous emmener avec eux, et ce ne fut qu'après qu'Annour lui-même fût venu dans notre tente, déclarant avec fermeté qu'il nous défendrait contre n'importe qui, et que moi-même j'eusse donné deux *mithkal* à chacun de ces individus, qu'ils consentirent à s'en aller tout en murmurant. Le vieux chef avare, mais droit et énergique, avait, cette fois encore, acquis un nouveau titre à notre reconnaissance.

Le lendemain 17 janvier, je me rendis de rechef à Tessaoua et j'allai, en compagnie d'Overweg, rendre visite à

notre ami El Ouachschi. Nous le trouvâmes occupé au long et ennuyeux travail du compte des coquillages, inséparable de toute affaire commerciale dans ces contrées. En effet, dans tous les pays de l'intérieur, il n'en est pas comme dans ceux du littoral occidental de l'Afrique, où les coquillages qui servent de monnaie courante *(Cypræa moneta)* sont enfilés par chapelets de cent, mais ils s'y emploient, au contraire, un par un. L'usage ordinaire est de les prendre par cinq à la fois pour en former des tas, soient de deux cents, soient de mille. Après que notre ami eut, avec l'assistance de cinq ou six personnes, terminé le travail, réellement héroïque, du compte de cinq cent mille de ces coquillages, nous allâmes rendre visite également au prince Masaouadji, malade en ce moment; nous allâmes voir encore le *bousou* ou métis touareg Amankei, dont j'ai souvent parlé dans mon journal, ainsi que Richardson dans le sien, et qui se rendit si utile à notre service. Sa demeure ressemblait à celles que j'ai décrites plus haut, sauf que l'intérieur de la cour en était complétement dérobé aux regards profanes. Nous fîmes un petit présent à chacun de ses domestiques, et l'on nous offrit une gorgée de *foura*. Pendant l'après-midi, nous parcourûmes longuement le marché qui était moins fréquenté que lorsque je le vis précédemment. Ce fut là que je vis et goûtai pour la première fois le pain, un peu fade, fait à l'aide du fruit de la *magaria* (*touo n magaria)*. Ce qui ne m'étonna pas médiocrement, ce fut de voir des plats entiers de libellules grillées (*fara*), qui forment en grande partie la nourriture des indigènes, surtout lorsqu'il y a disette de blé. L'espèce que l'on prend dans ce but est celle de ces insectes qui ont deux pouces de long; ce mets constitue un plat très appétissant. Au milieu du marché se trou-

vaient de petits foyers *(maïdeffa)* où l'on fumait de petits morceaux de viande piqués sur des bâtons, et que l'on vendait un coquillage pièce *(ouri)*. Nous ne trouvâmes pas mal drôle de rencontrer là, mis en vente, le drap rouge qui m'avait été volé, de mon bagage, dans la vallée Afis.

Ce que nous vîmes de plus intéressant était la teinturerie *(marina)* que je crois être la seule de toute la localité. Elle consistait en une plate-forme d'argile, haute de trois pieds environ, et munie de quatorze excavations dans lesquelles on faisait un mélange d'indigo et de feuilles du *Tephrosia Toxicaria;* c'est dans ces sortes de cuves que l'on plonge les vêtements pendant un temps qui varie de un à quinze jours, selon le degré de teinture que l'on veut leur donner. Ce sont réellement ces teintureries qui donnent à beaucoup de parties du Soudan un certain degré de civilisation, et c'est à elles que se rattachent bon nombre de questions intéressantes. En effet, cette branche d'industrie, qui pénètre toute la vie sociale du pays, ne s'est révélée que depuis le XVIIe siècle, après l'époque où Léon l'Africain décrivit ces contrées. Où donc ces Africains ont ils appris à donner à leurs étoffes de coton ces teintes magnifiques qui, si elles offraient de la solidité, ne le céderaient en rien aux plus belles productions européennes du même genre?

En revenant le soir à notre camp, près de Gosenakko, j'appris à ma grande joie que nous repartions le lendemain, 19 janvier. Nous nous remîmes effectivement en marche, et avec d'autant plus d'ardeur que tous nos animaux s'étaient amplement reposés. Sur toute notre route, les tamarins qui la bordaient de chaque côté, nous offrirent, le plus bel ornement du pays. Près du grand village Kalgo, situé à environ cinq milles de notre dernier campement, le sol devint mon-

tueux, mais ce ne fut que pour peu de temps; quelques milles plus loin, l'aspect du paysage changea brusquement et nous vîmes des groupes épais de palmiers flabelliformes *(Hyphœna Cucifera)* étendant à une grande hauteur et d'une manière fort pittoresque leurs nombreux et légers éventails. Je contemplai avec plus de plaisir encore que ces sveltes palmiers, les *bore* ou *baoure*, que nous rencontrâmes dans l'après-midi. Ils me rappelèrent un exemplaire que j'en avais rencontré dans la vallée Borh El, au milieu des montagnes du désert, exemplaire dont le développement extraordinaire m'avait vivement frappé et qui dépassait de beaucoup en hauteur ceux que je rencontrais en ce moment, dans la fertile Nigritie.

Peu après, nous arrivâmes dans la *faddama*, ou vallée boisée de Gasaoua et laissant à notre droite la ville, ensevelie dans une épaisse forêt, nous fîmes halte à peu de distance sur un petit plateau, qui fut bientôt envahi de petits marchands et de revendeurs. Parmi les visites que je reçus, il y eut celle d'un *mallem* des plus agréables, venu de la ville; modeste et convenable dans ses manières, il offrait un curieux exemple de ces petits savants, ou plutôt maîtres d'école africains dont la science, sauf une connaissance souvent assez étendue du petit cercle terrestre qui les entoure, se borne généralement à l'abécédaire arabe et à quelques versets du Koran.

Au coucher du soleil, le *serki n touraoua* ou consul des blancs sortit de la ville pour venir rendre ses devoirs à Eleidji. Il était vêtu richement et d'une façon extrêmement pittoresque, portant une tunique rayée de vert et de blanc, de larges culottes jaspées de la couleur du plumage de pintade, qu'aiment tant les indigènes, et ornées de broderies de

soie verte. Son épée pendait à de larges cordons de soie rouge qui lui passaient sur l'épaule droite, ornés de glands énormes. Il portait au dessus du tout un burnous couleur feu et sa coiffure consistait en un bonnet rouge qu'entourait un turban croisé également de rouge et de blanc, arrangé avec une grâce et un soin tout particuliers. Le consul montait un magnifique cheval dont la tête et le col étaient fantastiquement ornés d'une profusion de glands, de grelots et de petites pochettes de cuir renfermant des amulettes. Sous la selle, on distinguait une chabraque composée d'une quantité de petites pièces triangulaires de toutes les couleurs imaginables. Ce splendide petit-maître africain me reçut, lorsqu'Eleidji me présenta à lui, avec un flux de compliments proférés avec l'accent doux et agréable, propre à la langue Haoussa. Il avait voulu tirer du lieutenant d'Annour un présent, comme tribut de passage pour moi, mais Eleidji avait repoussé sa demande, et il dut se contenter de me voir présenter à lui. En compensation, mon honorable ami et protecteur me demanda plus tard, avec la naïveté qui le caractérisait, une tasse de café. Le café est pour les gens de ce pays un grand régal, extrêmement rare, et qui offre en outre, un souvenir de leur passage en Arabie à ceux qui ont fait comme Eleidji, le pèlerinage de la Mecque. Ce fut la seule fois qu'Eleidji me demanda quelque chose. Le pauvre vieillard ayant perdu son chemin au milieu des forêts du désert, périt misérablement, trois ans plus tard (en 1854), entre Katsena et l'endroit dont je parle. J'ai conservé de lui un souvenir des plus affectueux et plein de regrets. Il me semble le voir encore avec sa haute taille légèrement voûtée, monté sur son svelte et blanc *meheri*, s'enquérir, chemin faisant, des principes de notre religion. Inférieur à son frère

en énergie et en perspicacité, il le surpassait, au contraire, en amabilité et en modestie et était, sans contredit, l'homme le plus honorable et le plus religieux qui existât parmi les Kel Owi.

Le soir, Gadjere me fit le récit d'un siége et d'un assaut de neuf jours que les belliqueux habitants de Gasaoua avaient soutenus, deux ans auparavant, contre toute une armée du sultan Bello. Ce chef entreprenant mais peu heureux, en somme, cherchait à subjuguer les tribus idolâtres de la contrée; mais il dut se retirer honteusement devant la résistance que lui offrirent surtout les archers de Gasaoua.

Nous restâmes encore campés, le 20 janvier, près de Gasaoua, et j'eus ainsi l'occasion de réunir des renseignements de diverse nature sur le pays que nous venions de traverser. L'un de mes rapporteurs, à cet égard, était un esclave domestique d'Annour, nommé Maadi, natif du Bornou; pendant trois ans, il avait vécu dans l'esclavage sous les Yedina ou pirates du lac Tsad, que les populations environnantes appellent Bouddouma. Quoiqu'il eût été privé de sa liberté par ces rapaces indigènes, il n'en était pas moins un admirateur et un défenseur énergique de son pays, représentant ses compatriotes comme une nation brave et chevaleresque. Quoique un petit nombre seulement en soient convertis à l'islamisme, ils forment un ensemble de gens pieux et craignant Dieu, entre lesquels la tromperie et le vol sont inconnus. Grâce aux indications de Gadjere et d'autres compagnons, je pus dresser une liste de toutes les localités environnant Gasaoua. Tandis qu'il s'en trouvait dix-huit du côté oriental de la ville, on ne m'en cita qu'une seule dans la direction contraire, beaucoup plus exposée aux incursions des Fellani; elle se nommait Tindoukkou, ce qui semble

prouver clairement ses étroits rapports avec la race berbère. Tous ces endroits sont soumis à l'autorité de Raffa, le *baba* ou gouverneur de Gasaoua, qui vit dans une certaine indépendance vis à vis du chef de Maradi.

Dans le cours de la matinée, il se passa dans le camp un événement fort curieux, indice significatif de l'état de guerre qui règne d'une manière permanente dans ces contrées. Une troupe d'une quarantaine de cavaliers, pour la plupart bien montés, conduits par le *serki n goumda*, passa entre nos lignes de campement. Ils étaient suivis d'un certain nombre de sveltes et robustes archers ayant pour tout vêtement un tablier de cuir. C'était une expédition guerrière; quoique l'esprit belliqueux ne soit pas la qualité prédominante des indigènes de l'Afrique centrale, ces habitants des frontières appartiennent incontestablement à la race des plus vaillants soldats. Cette troupe était en route pour aller se joindre au prince de Maradi, dans son invasion piratique du territoire des Fellani. Comme toute la vie de ces régions est un chaos étonnant des choses les plus opposées, un mélange de la barbarie la plus profonde et d'une certaine civilisation, un spectacle d'un tout autre genre s'offrit en même temps à nos regards. C'était l'arrivée de la caravane au natron de Hadj Al Wali, qui revenait du lac Tsad, pour se rendre à Noupe (ou Nyffi, selon les Haoussa), sur le Niger inférieur. Elle s'avançait en cortége solennel, accompagnée de deux tambours, et offrant une agréable image de la vie gaie et animée des Haoussa. M'initiant de la sorte aux divers côtés de l'existence indigène, je me mis en devoir de visiter l'intérieur de la ville.

Gasaoua ou Ghesaoua, comme l'endroit le plus méridional de l'union Gober-Maradi, est complétement exposée aux

violentes attaques des Fellani convertis à l'islamisme. Cette situation détermine tout le caractère de la ville, dont les faubourgs sont entourés d'une forte palissade et d'un fossé profond. Elle forme un quadrilatère presque régulier dont chaque face est pourvue d'une porte d'argile pratiquée au milieu. Cette dernière particularité donne un aspect plus régulier à l'ensemble des travaux de fortification. Chaque porte est profonde d'environ douze pieds et se trouve surmontée d'un étage également fortifié où peuvent se tenir une douzaine d'archers; les Haoussa donnent à ce genre d'ouvrages le nom significatif de « tête de la ville » (*sanko n birni*). Pour le reste, le pourtour et le caractère intérieur de la place rappellent à peu près Tessaoua. Il y a marché tous les jours, mais les transactions y sont bien moins considérables que dans cette dernière localité qui offre, du moins, plus de sécurité et forme un petit entrepôt pour les marchands qui viennent du nord. L'importance de Gasaoua se rapporte bien plus, au contraire, au rôle que joue cette ville dans la lutte que l'idolâtrie et l'islamisme se livrent dans ces contrées. Cette circonstance n'est pas restée sans influence sur le caractère des habitants de Gasaoua; en effet, je remarquai partout une sorte de tristesse qui ne venait dissiper aucun vestige d'une vie quelque peu joyeuse. Les habitants sont pour la plupart robustes et musculeux et trahissent déjà moins le mélange des Imoscharh à la taille svelte. En fait de femmes, je n'en vis pas en assez grand nombre pour pouvoir me faire une opinion à leur égard; je ne pus guère mieux me rendre compte de l'arrangement intérieur des habitations, me trouvant malheureusement à pied, ce qui ne me permit pas de voir au dessus des clôtures des cours. La population totale ne s'élève pas à moins

de dix mille âmes; la plupart des habitants sont païens et ne portent qu'un tablier de cuir pour tout vêtement. Il devient, par là, probable que la teinturerie (*marina*) de Gasaoua, est de fort peu d'importance.

Revenu au camp, j'assistai à une danse ou, pour mieux dire, à un simple exercice gymnastique qui n'acquérait guère d'intérêt que par le nombre de ceux qui s'y livraient, c'est à dire presque tous les Kel Owi. Se plaçant par couples en longues files, ils se livraient à des mouvements cadencés des bras et des jambes, laissant en même temps passer entre eux quelques-uns de leurs compagnons en élevant les bras et les abaissant tour à tour.

Lorsque nous partîmes, le 21 janvier de bonne heure, le froid du matin était fort vif; au lever du soleil, mon thermomètre ne marquait que 7° centigrades, tandis que, tous les jours précédents, la température avait été, à la même heure, plus élevée de plusieurs degrés, même jusqu'au double. Pendant les trois premiers milles de marche, nous rencontrâmes, çà et là des champs cultivés, entrecoupant le taillis; l'espèce de palmiers nains nommée *ngille* dans la langue Kanori et *kabba* dans l'idiome Haoussa, qui croissaient partout autour de nous, disparaissaient peu à peu pour faire place, plus loin, à des palmiers d'Égypte en plein développement. En même temps le site devenait plus ouvert et je vis, dans le lointain, du côté de l'orient, se profiler à l'horizon une chaîne de monticules. De nouvelles espèces d'arbres nous apparurent, par exemple le *kokia*, aux larges feuilles vert foncé et au fruit non comestible, de la grosseur d'une pomme. Plus tard, je vis le *kokia* prédominer dans les parties boisées du pays des Mousgou. Nous rencontrâmes aussi deux ou trois exemplaires isolés du *Borassus Æthio-*

pum si majestueux, nommé *ghigina* par les Haoussa. Je ne mentionnerai plus longuement cet arbre que lorsque j'aurai à parler des régions où il occupe une large place dans le caractère de la contrée et dans la vie des indigènes, par exemple le pays des Mousgou. Dans celui que nous parcourions pour le moment, ce végétal est entièrement exotique.

Notre marche, ce jour là, était beaucoup plus sérieuse en elle-même, que celle des jours précédents, car nous suivions l'une des routes les plus dangereuses de ces contrées livrées à des luttes perpétuelles, personne n'ayant intérêt à en protéger les frontières. A midi, nous avions à notre gauche un petit bois assez épais, richement peuplé d'oiseaux, principalement de tourterelles, et deux heures plus tard nous arrivions dans un site montueux. Le sol y était couvert d'un beau tapis de verdure et le seul végétal remarquable qu'il portât était le vaste *gamschi* aux grandes et belles feuilles vertes charnues. Ce fut en cet endroit que mes compagnons me firent remarquer les premières traces de pas d'éléphants. Jusqu'à ce moment nous n'en avions pas encore rencontré et il est probable que nous nous trouvions alors à l'extrémité septentrionale du climat propre à ces animaux, du moins dans cette partie de l'Afrique centrale. Par contre, près du lac Tsad et surtout près du Niger, cette limite s'étend beaucoup plus au nord, c'est à dire jusqu'au 17e degré de latitude septentrionale.

Toute cette contrée fut autrefois le siége d'une population calme et florissante, et renfermait un grand nombre de villes et de villages ; mais vers le commencement de ce siècle, il s'éleva un *djehadi* ou zélateur parmi les Foulbe du Gober, lequel entraîna ses compatriotes dans une guerre de

fanatisme et d'extermination contre ceux qui ne partageaient pas sa croyance. Un témoignage muet, mais éloquent, de ces luttes féroces, subsiste encore dans les ruines de la ville considérable de Dankama, qui se trouvent au plus épais de la forêt et où nous arrivâmes vers quatre heures et demie du soir. C'est là que Magadjin Haddedou, roi de Katsena, se retira après la conquête de sa capitale par les Foulbe, et qu'il soutint une lutte acharnée, mais vaine, contre ces sanguinaires ennemis de son indépendance politique et religieuse. Les Foulbe furent néanmoins chassés de Katsena, plus tard, mais revenant avec des forces nouvelles, ils en expulsèrent à jamais le chef Haoussa, et Dankama, où s'était réfugié ce qu'il restait encore de puissance et de la richesse de Katsena, fut prise d'assaut, pillée et réduite en cendres. Un *kouka* (*Adansonia Digitata*) massif et à l'aspect lugubre, au vaste branchage dépouillé, souvenir mélancolique de la ville morte, semblait pleurer sur cette désolation et s'élevait seul au milieu des broussailles qui croissaient, comme d'habitude, en touffes épaisses sur l'emplacement désert (*koufaï*) de Dankama. Cet arbre gigantesque, roi des végétaux, sinon par sa hauteur, du moins par sa masse, est, à cause de ses diverses propriétés utiles, le voisin ordinaire des colonies humaines; ici, il ne faisait qu'indiquer la place, vide désormais, d'une importante cité commerciale.

On eût dit que la caravane était poursuivie par la crainte des mauvais esprits de ces lieux abandonnés, superstition fort répandue parmi les mahométans; en effet, l'*aïri* tout entier, composé de plusieurs centaines d'individus, éclata en cris, en blasphèmes et en imprécations contre les Fellani, auteurs de cette dévastation et destructeurs d'une vie nationale aussi active que celle de Dankama. Tous les tambours

battaient, et leur son retentissait au loin dans la forêt déserte; chacun se hâtait de fuir avec angoisse loin de cet endroit sauvage et lugubre. Les Asbenoua ont bien le droit de gémir sur l'œuvre sanglante des Fellani, car les Goberaoua, quoique expulsés précédemment par eux-mêmes, du pays d'Asben, sont de la même race et du même sang qu'eux, tandis que leurs persécuteurs appartiennent à une tribu complétement différente qui semble faire partie de la grande famille syri-libyenne, quelle que soit, du reste, l'obscurité qui plane encore sur son origine, sa langue et son histoire. Ce fut pour moi un spectacle des plus intéressants que cet émoi de la caravane, qui venait rompre d'une manière assez originale la monotonie du voyage. Le paganisme vaincu dans la lutte, était loin d'avoir cessé de vivre, dans cette contrée. C'est ainsi que, vers le coucher du soleil, nous passâmes près d'une rangée de blocs de granit dont plusieurs s'élevaient à une quarantaine de pieds du sol; c'était un lieu de sacrifices, nommé Korrematse, dont l'usage remontait à une époque peu reculée.

Il faisait déjà complétement nuit, lorsque après une longue journée de marche, nous nous arrêtâmes pour camper. L'obscurité profonde et l'inégalité du sol nous causèrent, à cet égard, de grands embarras. Quand enfin nous nous fûmes installés tant bien que mal et que nous eûmes allumé un grand feu, Gadjere m'entretint avec sa simplicité et son expansion habituelles; il me raconta comment Bello, outre Dankama, avait encore détruit, dans le pays, les villes de Djankouki et de Madaoua, qui ont fait place aujourd'hui à d'affreuses solitudes. Le grand nombre de localités que me nomma mon compagnon, prouve qu'il existe encore dans le pays, quoiqu'il ne soit pas situé à proximité de la grande

voie commerciale, une certaine vitalité; ces localités se trouvaient presque toutes établies au nord-ouest de notre route ou, plus vers le midi, dans la direction occidentale de celle-ci. Il est a remarquer que plusieurs des noms de ces villes sont accompagnés du mot « *samia* » qui me semble être l'une des rares expressions qui indiquent, pour une partie de la nation du Gober, une origine copte, attendu que dans cette dernière langue il existe un mot « *thamia,* » qui signifie ouvrage, bâtisse.

Pendant la nuit, nous entendîmes le rugissement d'un lion, tout près de notre camp, mais notre feu nous préserva de l'approche plus directe de cet incommode visiteur. Sauf dans le pays d'Asben, cet animal féroce me paraît être assez rare dans les parties de l'Afrique centrale que je visitai.

Le lendemain, 22 janvier, après une marche de cinq lieues, nous arrivâmes à l'endroit qui forme la frontière septentrionale du territoire des Fellani, laissant enfin derrière nous les dangereuses contrées limitrophes. Un fossé assez large nous barra le chemin et nous força de faire halte. A partir de là, un étroit sentier coupait l'épais fourré de broussailles épineuses qui formait, avec le fossé, une sorte d'ouvrage avancé, destiné à protéger contre toute surprise les champs cultivés et les prairies de Katsena. Non sans déchirer à moitié nos habits, nous finîmes par sortir de ces broussailles; les champs étaient ornés de beaux arbres, mais offraient le spectacle d'une culture médiocre. Nous passâmes de nouveau auprès d'un bloc de granit isolé et, laissant à gauche deux villages, Toulla et Takoumakou, dont les habitants sortirent pour venir nous saluer, nous déployâmes nos tentes à deux milles au nord-est de Katsena, ou plutôt des vastes murailles de cette ville déserte.

C'était encore une bonne partie de mon voyage effectuée. J'avais atteint les contrées de cette race remarquable qui, venant des rives du Sénégal, s'est, ainsi qu'un torrent, répandue graduellement sur toute l'Afrique centrale. Dans l'origine, les Fellani vivaient modestes et tranquilles, comme *berrorodji* ou pasteurs, conduisant paisiblement leurs troupeaux de bétail dans les forêts et les pâturages, et importaient dans ces contrées la grande espèce de bœufs aux longues cornes recourbées. Devenant de plus en plus forts, ils formaient déjà, au XVIe siècle, une partie importante de la population du Bornou ; après la chute du royaume de Sonrhaï, ils se mêlèrent aux affaires politiques et, au commencement du siècle actuel, aidés de l'impulsion réformatrice de l'islamisme, ils fondèrent plusieurs nouveaux états sur les ruines des anciens, détruits par les guerres civiles. La manière dont je m'arrangerais avec cette tribu dominante pouvait décider de tout le succès de mon voyage de découvertes ; je me trouvais dans la première province de son vaste empire et près du premier gouverneur indépendant, le sultan de Katsena, comme il se nomme d'après l'usage de la Nigritie.

Tandis que nous déployions ma tente, la seule que nous eussions et, par conséquent, assez visible malgré son exiguïté, le sultan, entouré d'une suite nombreuse de cavaliers bien montés, passa à peu de distance. Il jeta un coup d'œil de notre côté, et quoiqu'il eût bien certainement entendu parler depuis longtemps de notre expédition, il fut officiellement informé par Elcidji que j'étais l'un des trois chrétiens venus du nord. Peu d'instants après, il m'envoya un bélier gras et deux grandes calebasses ou *doumma*, faites de la coque du *Fucillea Trilobata*, pleines de miel : cadeau

princier qui me causa moins de plaisir que de contrariété, car j'étais tenu d'y répondre à mon tour par un présent non moins magnifique, tandis que je ne possédais pas, pour le moment, le moindre objet de quelque valeur. Mon embarras s'accrut encore de ce qu'Eleidji, le lendemain matin, m'informa que le sultan attendait en effet un présent d'une certaine importance, et que s'il ne le recevait pas, il m'empêcherait d'aller plus loin. En présence de ces circonstances, je n'osai pas me hasarder à aller visiter la ville, et je me tins coi dans ma tente.

A midi, le gouverneur passa en revue, dans le voisinage de notre camp, quelques centaines de cavaliers bien équipés. Leur armement consistait en une grande épée, le poignard des Touareg et une longue et lourde lance, comme arme principale; il n'en était pas absolument de même pour tous, quatre ou cinq d'entre eux portant des fusils. Ils étaient pour la plupart munis de boucliers, les uns semblables à ceux dont se servent les Touareg, les autres en cuir de buffle et ronds, ayant au moins cinq pieds de diamètre. Le costume de ces hommes était pittoresque, mais, vu les nécessités du service militaire, moins ample et moins recherché que celui que l'on porte habituellement dans le pays. Les deux chemises dont chacun est ordinairement vêtu, étaient, chez eux, assujéties sur la poitrine par des châles égyptiens rouge et blanc; le burnous que portaient quelques-uns entourait le buste. La plupart de ces cavaliers, c'est à dire les Foulbe, portaient un voile noir (*raouani*), coutume que les Fellani N Haoussa ont prise de ces Imoscharh, non avec l'idée superstitieuse de se couvrir la bouche, mais parce qu'ils s'imaginent être ainsi plus beaux et avoir un air plus martial. Les chevaux étaient harnachés à la manière des

Haoussa ; la selle était tout à fait autre que chez les Touareg, et les étriers, fort étroits, avaient la partie inférieure assez singulièrement conformée, décrivant une courbe plus forte que le demi cercle.

Toute cette revue semblait être une démonstration contre les Kel Owi, alliés naturels des races Haoussa indépendantes de Gober et de Maradi, avec l'aide desquelles ils pouvaient aisément tenter, un jour, de reconquérir les provinces tombées au pouvoir des usurpateurs Fellani. C'est cette situation politique qui fait que, malgré tous leurs brigandages, les Kel Owi vivent toujours sur un pied de bonnes relations avec les chefs du Bornou. Le faste et l'appareil princier déployés par cette cavalerie furent dépassés encore par la pompeuse attitude d'une troupe de huit musiciens à cheval, appartenant à la garde du prince. Pendant l'après-midi, ils firent une ronde dans notre camp et vinrent s'arrêter devant ma tente pour me donner un échantillon de leur talent. Leurs instruments consistaient en un tambour (*ganga*) fort ressemblant à ceux de nos pays, mais d'une dimension plus que triple ; un long tube (*pampamme*), puis un autre moins grand, espèce de flûte (*elgaïta*) ; un second tambour, mais n'ayant qu'un côté (*koso*) ; une sorte de double *darabouke* égyptien (*djodjo*) et un petit cornet (*kafo*). Ces virtuoses se mirent à faire, à l'aide de ces instruments, un grand vacarme qui n'avait rien d'harmonieux ni d'original, et je fus heureux de pouvoir acquitter ma rétribution pour cette séance musicale par le don d'une quantité considérable de clous de girofle, attendu que je ne possédais plus ni pièces d'étoffe ni autres objets propres à être donnés en présent.

Le vendredi 24 janvier, était le jour où le gouverneur devait nous donner audience ; en conséquence, je me mis en

route à midi, accompagné d'Eleidji et d'un grand nombre d'Asbenaoua. Observant une rigoureuse étiquette de cour, nous nous arrêtâmes à une assez grande distance de l'endroit où se tenait le prince et, nous asseyant sous un arbre, nous attendîmes qu'il plût à son altesse de nous faire appeler. A la fin arriva en canetant le frère du gouverneur, qui occupait la dignité de *ghaladima;* homme d'une corpulence extraordinaire, il ne trahissait sa qualité de Poullo ou Ba Fellantschi (forme singulière du nom de Fellani, en Haoussa) que par ses traits aigus et expressifs et sa petite barbe de bouc. Il cherchait à isoler mes intérêts de ceux d'Eleidji, et quoique celui-ci eût déclaré n'être venu qu'à cause de moi, un serviteur du *serki* vint me prendre pour me faire comparaître seul devant son maître. Dès lors je me vis obligé de chercher mon salut à l'aide de mes seules forces personnelles.

Mohammed Bello Yerima était assis sous un vaste tamarin à l'ombre épaisse; c'était un homme très maigre, à la fleur de l'âge, aux traits aigus trahissant un caractère ardent, et vêtu avec la plus grande simplicité. Il portait une large et fine chemise et un *raouani* noir qui ne lui couvrait que le bas du visage, de sorte que sa physionomie ne m'échappa point; la modestie de son costume faisait ressortir la splendeur de ceux des personnages assis en demi cercle à ses côtés et formant ainsi une sorte d'espalier pour les visiteurs du prince. Résigné à mon sort, je m'avançai vers ce dernier et, l'ayant salué en Haoussa, je m'assis; je lui déclarai alors en peu de mots que puisque tous les objets de valeur dont mes compagnons et moi, nous nous étions munis, nous avaient été dérobés sur les frontières du pays d'Asben; que ce qu'il m'en restait encore était déjà parti pour Kano,

et que, n'étant conséquemment pas en état de lui offrir un présent digne de son haut rang, je le priais de vouloir bien m'en excuser. J'ajoutai que mon désir le plus ardent était de me rendre à Kano sans retard afin d'y pouvoir mettre ordre à mes affaires, et de me diriger ensuite vers le Bornou, où j'espérais trouver de nouvelles ressources pour mes amis et pour moi. Dans le cas qu'il en fût ainsi, je lui donnais l'assurance que quelqu'un de notre expédition irait du Bornou à Sokoto pour aller saluer son suzerain, l'émir El Moumenin.

Le prince répondit à mon allocution avec une apparence de grande cordialité. Il me dit que je me trouvais désormais sous sa protection (*imana*) et qu'il n'avait d'autre désir que de faire tous ses efforts pour contribuer à mon bien être. Il s'informa de mes compagnons, quoiqu'il fût parfaitement au courant de tout ce qui les concernait, et ne parut pas prendre mal qu'Overweg fût allé à Maradi, dont le gouverneur et la population étaient ses ennemis mortels. Mais tandis qu'il me témoignait tant de bons sentiments, il disait à ses voisins qu'il y aurait, de sa part, folie à me lâcher, tandis que le chef du Bornou et celui de Maradi tenaient si bien chacun un de mes compagnons. Après cette preuve de sa duplicité, ce ne fut pas avec une grande gaîté de cœur que je quittai l'audience du gouverneur. Le présent que j'avais fait à Mohammed, consistait en deux beaux bonnets rouges, une pièce de coton imprimé, assez peu conforme, il est vrai, aux goûts du pays, un rasoir anglais, une paire de ciseaux, une livre de clous de girofle, autant d'encens, un morceau de savon parfumé et un paquet d'aiguilles anglaises. Quoique ce présent ne fût guère brillant, il pouvait à la rigueur suffire; du reste, Annour m'avait dit, lorsque je voyageais avec la caravane au sel, qu'un cadeau de peu d'impor-

tance était tout ce qu'il fallait; le prince parut ne pas voir la chose du même œil et mes dons ne purent satisfaire ni son orgueil ni sa cupidité.

Le lendemain matin, il ne faisait pas encore jour, lorsqu'un serviteur du chef, accompagné d'Eleidji, vint dans ma tente m'engager à laisser partir sans moi la caravane. Eu égard surtout à l'exiguïté de mes ressources pécuniaires, je ne pus accéder à cette demande et je me mis en mesure de suivre, au contraire, la caravane qui était sur le point de partir. Mais Eleidji ne voulut pas me le permettre et resta auprès de moi, ainsi que plusieurs des principaux chefs, jusqu'à ce qu'arrivât Hadj Bel Rhet, qui vint me déclarer officiellement comme quoi j'avais à le suivre dans la ville, pour y attendre les ordres du *serki*. Voyant qu'il ne me restait qu'à m'excuser, et que ma lettre de recommandation du sultan d'Agades ne m'était d'aucun secours, je pris congé d'Eleidji, et le remerciant ainsi que ses compagnons, des peines qu'ils s'étaient données, je suivis Bel Rhet et les siens dans la ville. J'avais fait, le jour précédent, la connaissance de ce Hadj Bel Rhet, par le marchand ghadamsi El Ouachschi, établi à Katsena, que j'avais connu lui-même dans le pays d'Asben. Ce personnage figure dans mes souvenirs de voyage comme le plus odieux des persécuteurs que je rencontrai en Nigritie, quoique la suite de mes rapports avec lui ait effacé quelque peu l'impression détestable qu'il fit sur moi dans le principe. De sang arabe et berbère mêlés, il était natif de Gourara, dans le Taouat, et avait apporté de son pays un ardent fanatisme. Ayant séjourné à Katsena pendant plusieurs années, il s'était élevé, par son adresse, aux importantes fonctions de *serki n Touraoua*, c'est à dire consul des blancs ou des Arabes.

Silencieux, je suivis mon guide avec mes trois domestiques qui marchaient le front courbé sous l'empire du désespoir et de la terreur; notre triste cortége était fermé par mon Bou Sefi, lourdement chargé, et mon bœuf de transport. Lorsque nous arrivâmes aux murs de la ville, je rompis le silence pour manifester mon étonnement à la vue d'une construction aussi vaste et aussi bien entretenue. Bel Rhet, flatté, se prit à sourire. Mon admiration n'était cependant pas affectée, car les murs de Katsena sont réellement quelque chose de grandiose pour le pays ; à la porte par où nous entrâmes dans la ville, *kofa n samri*, ils n'avaient pas moins de trente pieds d'épaisseur à la base, sur autant de hauteur ; ajoutons à cela qu'elles ont un pourtour de plus de trois milles allemands. Cette construction, quoique entièrement faite d'argile, offre une grande solidité et peut remplir parfaitement son but, tant qu'elle sera l'objet d'un bon entretien. Il en est tout différemment de l'intérieur de la ville, qui mérite à peine de porter ce nom. En y entrant, on n'aperçoit que de misérables huttes dispersées et des champs de chaume qui, ombragés par une grande variété d'arbres au feuillage épais, présentent un aspect fort agréable mais qui n'est nullement celui d'une ville. Le circuit de Katsena est si considérable que, même à l'époque de sa plus grande splendeur, cette ville ne pouvait que difficilement renfermer partout des habitations. Nous eûmes à faire au moins un mille et demi de chemin avant d'arriver à la petite maison nommée *Sinsere*, où le gouverneur tenait audience, probablement à cause du voisinage d'un magnifique figuier dont les branches, vastes et touffues, s'étendant sur un espace d'une centaine de pieds, pouvaient abriter un nombreux attirail de cour. Nous dûmes, en cet endroit, attendre

longuement que le gouverneur, qui était à sa maison de campagne, arrivât et me fit appeler. Il me remercia d'avoir voulu rester auprès de lui et m'assura qu'étant désormais son hôte, je serais bien traité; il ordonna ensuite qu'une habitation me fût préparée.

Je quittai donc mon nouveau protecteur et je suivis Bel-Rhet vers la demeure qui m'était assignée. Nous eûmes encore une longue route à faire, passant d'abord entre des constructions isolées, ensuite devant le vaste palais du sultan, puis à travers l'agglomération des maisons qui forme la ville proprement dite. Enfin on m'indiqua une petite habitation située en face de celle de Bel Rhet. Elle offrait un aspect triste et maussade et semblait avoir servi précédemment de harem. A peine y étais-je entré, que le *serki* m'envoya un bélier et deux bœufs chargés, l'un de *gero* (*Pennisetum Typhoïdeum*), l'autre de *daoua* ou sorgho. Cet envoi de vivres, marque apparente d'hospitalité, loin de nous réjouir, nous plongea dans la plus grande perplexité et, en le voyant arriver, nous jetâmes des regards désespérés tour à tour sur nous-mêmes et sur les énormes outres qui renfermaient les provisions; en effet, celles-ci pouvant suffire pendant une année pour moi et mes serviteurs, nous ne voyions que trop clairement que notre séjour en ces lieux pouvait se prolonger indéfiniment et que le gouverneur exécuterait sa menace de nous envoyer directement à Sokoto. Mes domestiques, jusqu'à mon fidèle gatroni Mohammed lui-même, me remercièrent, en vue de ce dernier cas. Mohammed qui avait beaucoup entendu parler de Clapperton, lequel, d'après les Arabes, aurait été empoisonné, éprouvait une terreur sans nom, à l'endroit de Sokoto.

Sur ces entrefaites, Bel Rhet ne m'avait pas laissé beau-

coup de temps pour méditer; il ne tarda pas à revenir pour me conduire de nouveau auprès du gouverneur. Outre son éternel Moussa, il était accompagné du marchand Hadj Wali que j'avais connu à Tessaoua et dont j'ai déjà parlé. Ce dernier, comme s'il eût voulu me persuader d'aller à Sinder, me dépeignit le gouverneur de Katsena comme le plus grand potentat du Soudan et comme un homme dont l'amitié devait m'être plus précieuse que tout au monde. Alors le *serki* lui-même commença à jouer son rôle, avec l'aplomb du comédien le plus consommé. Il mit en avant la malheureuse lettre du sultan d'Agades que l'on pouvait interpréter, ainsi que je l'avais craint de prime abord, comme si ce prince m'avait envoyé directement au gouverneur de Katsena afin de me faire aller sûrement à Sokoto. Toutes mes observations les plus fondées ne servirent de rien; Mohammed Bello avait réponse à tout et ne rougit pas de me répéter ce qu'il m'avait affirmé la veille, dans sa première audience, et d'ajouter qu'il était tout naturel qu'il cherchât à me retenir, voulant devenir mon bienfaiteur (*se al chere*). Voyant qu'il était inutile de répliquer et que je ferais mieux de me taire en attendant patiemment la fin de cette comédie, je me retirai et retournai chez moi.

Le lendemain, j'eus la joie de recevoir la visite d'El Ouachschi. Après lui avoir fait part de ma situation, je sortis avec lui pour aller explorer un peu la ville. A peine avions-nous fait quelques pas, que Bel Rhet nous aperçut et se répandit contre moi en reproches violents, de ce que j'étais sorti sans son autorisation. Après une réplique non moins vive de ma part, il tourna sa colère contre mon compagnon, le réprimandant d'être sorti, contre la volonté du sultan, avec ce *kafer* et de l'avoir ainsi encouragé dans sa

malveillance obstinée. Je ne pus m'empêcher de lui répondre qu'il avait été réservé à son insolence de m'appliquer le nom qu'il méritait si bien lui-même. Alors il s'excusa, disant qu'il ne connaissait pas la signification propre de cette épithète injurieuse, puis se mit à parler des rapports des Anglais avec les différents États mahométans; ici, je dus encore une fois rabattre assez vigoureusement sa présomption, et je dus finir par l'abandonner à sa colère et à ses réflexions.

Ayant repris ainsi un peu de tranquillité, je me rendis avec El Ouachschi chez un ghadamsi, où nous rencontrâmes plusieurs marchands, arabes et indigènes. Un de ceux-ci, également de Ghadames, portait le nom d'Abd El Kerim que je m'étais appliqué à moi-même pour faciliter mes rapports avec les indigènes. Cet individu, mon homonyme, avait accompagné Abdallah (Clapperton) dans son second voyage de Kano à Sokoto, sur lequel il possédait de nombreux détails. Il était aussi de ceux qui croyaient ou prétendaient croire que Clapperton avait été empoisonné par Bello, bruit absurde sur lequel j'aurai occasion de revenir dans le cours de mon récit. On cherchait, de toutes les manières possibles, à me détourner de l'idée d'un voyage à Sokoto. Le but de ces tentatives était facile à pénétrer, car ces Arabes ne redoutent rien tant que de voir s'ouvrir des relations commerciales suivies avec les contrées du Niger. Abd El Kerim apprit de moi avec un vif intérêt mêlé d'étonnement, qu'après la mort de Clapperton, Rischar (Richard Lander) non seulement avait regagné sans danger le littoral, mais que, plus tard, il était encore revenu à deux reprises dans ces contrées, bien loin, par conséquent, d'avoir succombé, victime de son audace.

Lorsque je fus rentré chez moi, Bel Rhet ne tarda pas à venir de nouveau me demander pardon de m'avoir traité de *kafer*. Cette démarche de sa part me fit le plus grand plaisir et je m'efforçai de lui témoigner à mon tour mes intentions conciliantes. Dans ce but, j'empruntai à El Ouachischi un pain de sucre que je portai à Bel Rhet comme un léger témoignage de ma reconnaissance pour les peines qu'il se donnait à cause de moi. En même temps je lui montrai les deux autres lettres du sultan d'Agades, desquelles j'étais porteur, l'une adressée au gouverneur de Daoura, l'autre à celui de Kano, afin de lui prouver à l'évidence que leur auteur n'avait nullement en vue de m'envoyer au gouverneur de Katsena comme une espèce d'*abe n tschi*. Bel Rhet me sut gré de mon attention et, prétendant ne comprendre que dès ce moment mon affaire, me promit son assistance si je voulais m'engager à retourner de Bornou à Katsena, aussitôt que j'aurais été en possession des ressources que j'attendais du littoral. J'y consentis à certaines conditions, car je doutais fort, qu'à moins de me trouver bien en mesure, il m'arrivât de visiter de nouveau ces contrées. Mon triomphe n'en fut que plus grand lorsque, deux années plus tard, je me trouvai à même de retourner à Katsena, muni, à la vérité, de riches présents. Devant la porte de la ville, je rencontrai Bel Rhet, que le gouverneur avait envoyé pour saluer l'étranger dont l'arrivée lui était annoncée. Après qu'il m'eut reconnu, je lui dis : « Me voici. Quoique mes deux compagnons soient morts en route, je suis venu pour remplir ma promesse d'il y a deux ans. » A ces mots, tremblant de joie, il me sauta au cou, en s'écriant à plusieurs reprises : « Abd El Kerim ! Abd El Kerim ! » Je pardonnai alors à cet homme ses vexations passées, en voyant qu'au fond il n'était

pas méchant. Mais dans le cas actuel, dénué de toutes ressources, je luttai contre ma destinée, pour ne pas devoir renoncer à l'exécution de mes vastes projets. Il faut noter toutes ces circonstances, pour bien se rendre compte des travaux que j'ai accomplis.

Plus tard j'accompagnai El Ouachschi dans le quartier désert et ruiné où demeuraient encore, il y a cinquante ans, les marchands ghadamsis. Traversant plusieurs rues qui n'étaient guère en meilleur état, nous arrivâmes à la place du marché, vaste quadrilatère régulier, ressemblant pour tout le reste, au marché de Tessaoua. Il y avait cependant ici une plus grande quantité de coton indigène et de menus objets de quincaillerie, que sur ce dernier marché, mais je n'y vis guère d'activité ni rien de très remarquable. La décadence n'était que trop évidente, dans cet ancien centre d'affaires de l'Afrique centrale, autrefois si considérable. Ce que je rencontrai avec le plus de plaisir, ce furent des citrons très gros, à des prix extrêmement bas, et le fruit, un peu trop mûr à la vérité, du *gonda* (*Carica Papaya*). Ce dernier était, au contraire, fort cher relativement au prix peu élevé des vivres en général; long de sept à huit pouces sur une épaisseur de moitié, beau et fort bon, à la vérité, il ne coûtait pas moins de vingt-cinq à trente *kourdi*, somme qui peut suffire à la subsistance du pauvre pendant quatre ou cinq jours. Je passai la soirée chez moi avec mes domestiques, parmi lesquels Gadjere me causa le plus grand plaisir, par sa conduite pleine d'affection et de vraie cordialité.

Le lendemain, 27 janvier, mes affaires avec le sultan Bello n'avancèrent pas le moins du monde. Il n'exigeait de moi que cent mille *kourdi* ce qui, tout en ne faisant qu'une quarantaine d'écus, n'en constituait pas moins une somme

qu'il ne m'était pas possible de réunir. Il est bon d'ajouter que j'en avais déjà payé autant pour droits sur mon bagage, à mon entrée dans la ville. Bello daigna justifier à mes yeux sa prétention, en me rappelant qu'il m'avait donné deux béliers, deux vases pleins de miel et deux charges de blé, en tout pour une valeur de onze à douze mille *kourdi;* manière d'agir plus digne d'un marchand que d'un sultan. Ce ne fut que le lendemain que je pus réussir à terminer ces pénibles discussions; j'envoyai de grand matin dire à El Ouachschi que je m'étais décidé à faire tous les sacrifices possibles, et en conséquence, il me céda un bournous pour cinquante-deux mille *kourdi.* Tandis que je me demandais si je pourrais acquitter cette nouvelle dette, pour moi considérable, je vis arriver Bel Rhet. Il craignait, sans nul doute, que je ne fisse au gouverneur quelque grand présent sans me croire obligé de lui donner également quelque chose, car il me conseilla d'offrir au sultan divers objets, mais d'une moindre valeur que ce que je me proposais de lui présenter. En conséquence, El Ouachschi m'envoya un petit caftan de velours, un tapis, une veste serrante (*sedrie*) et un châle. Tous ces objets réunis ne s'élevaient pas à plus de trente et un mille *kourdi;* j'y joignis un peu d'encens, un crayon et deux fortes doses de sel de Glauber.

Tandis que Bel Rhet se mettait en devoir d'établir de bons rapports entre le gouverneur et moi, j'allai voir le marché avec El Ouachschi et Gadjere, puis, avec ce dernier seul, un agent de Masaouadji, prince de Tessaoua. Cette dernière démarche, suscitée par mon fidèle serviteur, avait probablement pour but de me faire voir l'importance de la position de ses compatriotes à Katsena. Il me conduisit aussi par un chemin où nous passâmes devant la maison du

sultan d'Agades. Outre le sultan en exercice, qui peut-être même n'y réside jamais, il s'y trouve toujours plusieurs sultans dépossédés de ce petit royaume, qui cherchent à se créer un abri en dehors de leurs anciens domaines. Ce fut ainsi qu'après avoir été déposé, en 1854, mon ami Abd El Kadiri, sultan d'Agades, vint se réfugier en cet endroit. En continuant ainsi notre promenade, nous arrivâmes à la porte nord-ouest de la ville (*kofa n gouga*) qui avait appartenu autrefois aux Asbenoua. C'était sur la plaine qui s'étend devant cette porte, que campait l'*aïri*, tant que Katsena fut le grand entrepôt de cette partie du Tekrour, c'est à dire jusqu'à ce que la ville fut conquise par les Foulbe. Les murailles sont encore assez solides en cet endroit et hautes de trente-cinq à quarante pieds, du côté extérieur; à l'intérieur, au contraire, il s'est formé peu à peu des amas de terre et de débris qui permettent de monter sur les murailles, sans difficulté.

A peine étais-je rentré dans ma sombre et triste demeure, que Bel Rhet vint me dire que le *serki* ne voulait me priver d'aucune partie de mon bien mais que, pour faire honneur à mon présent, il consentait à garder le caftan et le tapis, me renvoyant le *sedrie* et le châle. Il est aisé de comprendre que ces deux premiers objets étaient restés entre les mains de son intermédiaire, mon noble ami du Taouat. Mohammed Bello me fit demander, d'une manière assez pressante, un supplément de médicaments, promettant de me donner un cheval en échange; je me rendis à ce vœu et le lendemain matin je fus invité à aller en indiquer moi-même l'usage au gouverneur.

Bello me reçut dans sa chambre où il me tint deux grandes heures. Outre la manière de se servir des sub-

stances que je lui avais envoyées, il me demanda deux choses d'une tout autre nature, qui passent chez ces gens pour pouvoir se donner également sous forme de médicaments (*magoungouna*, au singulier *magani*), et qui sont fort recherchées de tous les princes du Tekrour. L'une était un *magani el algoua*, c'est à dire un moyen d'augmenter en lui la force génératrice, afin qu'il pût grossir d'une douzaine d'enfants sa famille déjà passablement nombreuse; l'autre était un *magani n yaki*, ou un talisman propre à inspirer la terreur à ses ennemis. Par ce dernier, il entendait me demander des fusées, dont les habitants de la Nigritie avaient appris à connaître les terribles effets, dans sa précédente expédition. J'eus toute la peine du monde à lui faire comprendre qu'il ne dépendait pas de mon bon vouloir de le satisfaire et qu'il m'était impossible de lui donner ce qu'il désirait. Finalement, il me déclara d'un ton déclamatoire, qu'il allait me faire cadeau d'un *abi n haoua* ou « chose à monter, » ce qui me laissait déjà entrevoir que, n'ayant pu réaliser ses ardents désirs, je n'obtiendrais guère de lui un bon cheval; il ajouta cependant que ce dernier serait bien sellé et harnaché. Il voulut en outre m'envoyer à Kano une dent d'éléphant. J'acceptai avec plaisir le premier de ces présents, mais je déclinai positivement la nouvelle offre du gouverneur. Bello me rappela encore la promesse que je lui avais faite, de revenir, et nous nous quittâmes dans les termes de la meilleure amitié.

En rentrant chez moi, je reçus de tous côtés des félicitations sur l'heureuse issue de ma situation. Le cheval, que nous dûmes attendre assez longuement, le lendemain matin, était une fort vilaine bête, n'ayant pour toute pièce de harnachement qu'une selle brisée; je m'en contentai néan-

moins, croyant pouvoir m'estimer heureux d'en être quitte à ce prix.

Avant de terminer ce récit si important au point de vue des mœurs de ces contrées, je retracerai ici quelques détails relatifs à l'état présent et passé du pays.

Katsena constitue l'une des parties essentielles de la nation Haoussa, si l'on peut appliquer le nom de nation à des agglomérations humaines aussi confuses que celles de l'Afrique centrale. Le peu de renseignements que nous possédons ne suffisent guère à établir à quelle époque la population de Katsena commença à former un groupe distinct. Toutefois il paraît évident que son élément constitutif et caractéristique, l'élément Haoussa, n'était pas originairement indigène mais qu'il s'introduisit, au contraire, dans le pays, à une époque relativement récente. Nous savons de source certaine que l'un des états de l'union Haoussa (l'un des plus importants, il est vrai et je crois, le Gober) s'étendait beaucoup plus vers le nord, bien avant le temps d'Ebn Batouta, le célèbre voyageur maugrebin du XIVe siècle. Il me fut assuré, d'autre part, que le nom « Haoussa » lui-même venait du nord, et le génie de la langue, ce document authentique par excellence de la vie passée des peuples, démontre à l'évidence que les Haoussa primitifs sont originaires de cette région.

Leur résidence la plus ancienne, dans le Soudan, est généralement attribuée à la ville de Biram, située entre Kano et Chaddedja, non loin de cette dernière, et nommée communément aujourd'hui Garou N Ghabbes. Selon la généalogie mythique du peuple Haoussa, Baouou, petit-fils de cette ville personnifiée et fils de Karbagari (personnification, à son tour, de la conquête de Biram), était le père des

six autres États Haoussa. L'étymologie du nom de Baouou n'est pas très certaine, mais il est vraisemblable qu'elle se rapporte à l'antique esclavage de la population, le mot « *baoua* » signifiant « esclave, » en Haoussa. D'autre part, il est très important, au point de vue historique, de remarquer que la mère des fils de Baouou était censée appartenir à la tribu du Deggara, toute petite famille berbère vivant au nord de Mounio. Daoura, Gober, Kano, Rano (ces deux derniers comme jumeaux), Katsena et Segseg (jumeaux également), sont ses enfants et forment avec Biram la famille primitive, bien connue, des États Haoussa (*Haoussa bokeou*, ou « les sept Haoussa »). Par contre, les sept autres provinces ou contrées dans lesquelles la langue Haoussa s'est plus ou moins répandue par le temps, indépendamment de l'idiome originaire des indigènes, sont ironiquement nommés *bansa bokeou*, « les sept bâtards. » Ce sont les contrées de Sanfara, Kebbi, Noupe ou Nyffi, Gouari, Yaouri, Yorouba ou Yaribi et celle que les Haoussa appellent Kororofa, tandis qu'elle porte parmi les indigènes, le nom de Mitschi.

Je ne pus guère obtenir que par lambeaux insuffisants quelques renseignements sur l'histoire de Katsena, les livres qui en renfermaient le récit complet ayant été détruits, lors de la conquête de la ville, par les Foulbe ou Fellani, désireux d'anéantir le souvenir des traditions indigènes. Il s'est cependant conservé, non seulement dans la mémoire des peuples, ou, du moins, des habitants les plus instruits, mais encore par écrit, une nomenclature des rois de Katsena, qui remonte jusqu'au commencement du xve siècle. Divers faits, provenant de sources différentes, viennent corroborer l'exactitude de cette liste à laquelle, par consé-

quent, rien ne doit empêcher que l'on n'accorde entièrement confiance.

C'est au chef Komaïo que l'on attribue la création, non de la ville de Katsena elle-même, mais de son existence politique comme province, qui remonte, par conséquent, au commencement du VIIe siècle de l'hégire. La dynastie fondée par Komaïo embrasse quatre règnes; le dernier des princes dont elle se composait fut mis à mort par Korai Ou, qui, arrivant d'Yendoutou, endroit autrefois considérable dont le nom était déjà connu du voyageur Dupuis, vint fonder, à son tour, une nouvelle dynastie à Katsena. J'ignore combien de temps régna ce dernier. En l'an 919 de l'hégire, ou 1513 de l'ère moderne, eut lieu la grande conquête du puissant roi du Sonrhaï, Mohammed Askia, conquête qui produisit la plus grande confusion dans toutes ces provinces. D'après Léon l'Africain, Katsena reconnaissait alors la souveraineté de Kano. Cette fois, la domination des Sonrhaï n'y fut pas de longue durée et fit place, très vraisemblablement, à celle de l'énergique et heureux roi de Kebbi qui refoula Askia vers l'occident, pour livrer ensuite un combat, fécond en vicissitudes, au puissant Donnama, roi de Bornou. Malheureusement, il ne nous est parvenu que des données très vagues sur cette guerre extrêmement intéressante; toutefois, il est à supposer que Katsena ne tarda pas à tomber sous le joug du Bornou.

Vers le milieu du Xe siècle de l'hégire ou du XVIe de notre ère, le roi de Katsena était Ibrahim Madji, que le célèbre et fanatique missionnaire du Taouat, Mohammed Ben Abd El Kerim, avait converti de l'islamisme. Une cinquantaine d'années après l'installation de ce premier prince musulman, semble avoir commencé une nouvelle dynastie, celle des

Habe. La version a subsisté, que celle-ci a régné cent soixante-neuf ans à Katsena; or, comme elle fut détrônée par les Foulbe, l'an 1222 de l'hégire, elle doit avoir été fondée en 1053, ou 1643 de l'ère vulgaire. Avant de parler de la guerre entre les Foulbe et les Habe, j'entrerai dans quelques détails encore sur la ville même de Katsena.

S'il faut en croire Léon l'Africain, la province de Katsena manquait d'un grand centre, vers la fin du xve siècle, car il dit que le pays était couvert de « piccoli casali fatti à guisa di cappane. » Il est néanmoins à supposer que, lorsque ce savant more rassembla plus tard à Rome ses documents relatifs à ces contrées, il confondit Katsena avec Kano. Nous voyons dans Ebn Batouta qui parle, déjà au xive siècle, d'une ville (*medina*) nommée Gober, combien tôt il se trouvait, dans ces régions, des centres de colonies formant des capitales. La ville de Katsena, dont la place était occupée autrefois par quelques villages dispersés, n'a probablement pris qu'à cette époque le nom de la province, après avoir acquis, par son étendue, la suprématie sur toutes les localités environnantes. Cette prospérité de Katsena puisa de nouveaux éléments, vers la fin du xvie siècle, dans la conquête de Gogo par Moulaï Hamed, général du chef du Maroc; car, lorsque cette place fut descendue du rang d'un vaste centre commercial à celui d'une ville de province, une grande partie de son commerce dut se transporter à Katsena. Ce fut ainsi que celle-ci atteignit enfin l'immense développement dont témoigne encore aujourd'hui l'étendue de ses murailles, qui est de plus de trois milles allemands. Quoique le vaste espace qu'elles entourent n'ait été peuplé qu'à moitié et même sans excès d'agglomération, et qu'un grand nombre de quartiers paraissent avoir été séparés entre eux

par des plaines inhabitées assez vastes, Katsena doit avoir renfermé au moins cent mille habitants. A l'époque actuelle, où le quartier habité se borne au côté nord-ouest de la ville, en grande partie désert et renfermant une population peu compacte, il ne s'en trouve plus guère que sept mille. Au temps de sa splendeur, Katsena était la résidence de l'un des princes les plus opulents et les plus considérés du Soudan, quoiqu'il ne jouît pas d'une force militaire imposante et qu'il fût astreint à un tribut sous forme de présent au chef du Bornou, lors de son avénement au trône.

Selon toute apparence, Katsena était pendant les XVIIe et XVIIIe siècles la ville la plus considérable et la plus florissante qui se trouvât entre la capitale du Bornou à l'est et Tombouctou à l'ouest, tant sous le rapport commercial qu'au point de vue politique; d'autre part, la civilisation des états nègres, produite par les relations avec les Arabes, semble avoir atteint ici son plus haut période. En effet, tandis que la langue Haoussa s'y distinguait par la richesse de la forme et l'élégance de l'expression, les habitants de Katsena se faisaient remarquer entre ceux de tous les autres états Haoussa par leur politesse et leur activité. Tout ceci changea complétement, du reste, en l'an 1222 de l'hégire (1807). A cette époque, les Fellani, comme les nomment les peuplades Haoussa, ou Fellata, selon celles du Bornou, excités par les prédications du réformateur ou *djehadi* Othman Dan Fodie, se levèrent pour former l'union politique et religieuse des Djemmaa et, inspirés d'un sauvage fanatisme, tombèrent sur la ville et s'en emparèrent. La lutte fut longue et sanglante, car Mallem Rhomaro assiégea pendant sept ans, sans interruption, la place avant de pouvoir la réduire par la famine. Expulsé à son tour de Katsena par les Habe, il y

revint avec des forces considérables auxquelles ceux-ci ne purent résister. Cinq sultans de Katsena avaient déjà succombé dans cette guerre pour la liberté politique et religieuse, et ce ne fut qu'après la destruction complète de Dankama et la mort de Magadjin Haddedou, que Mallem Rhomaro put s'assurer le fruit de sa conquête.

Depuis cette dernière, la ville déclina rapidement en prospérité et tous les principaux marchands étrangers qui y demeuraient émigrèrent à Kano, qui commençait à devenir l'entrepôt du commerce de toute cette partie du Soudan, tandis que Katsena ne conservait plus d'importance que comme résidence d'un gouverneur et comme centre des rapports commerciaux avec le Nyffi. Cette décadence est d'autant plus à regretter que la position de Katsena est de beaucoup préférable à celle de Kano, tant à cause de son voisinage avec les principales routes du pays, que de la salubrité de son climat. Ces circonstances, jointes à la lutte perpétuelle de l'idolâtrie et de l'islamisme, font encore déchoir la ville de plus en plus. Mohammed Bello, le gouverneur actuel, avait eu le projet d'exhausser les énormes murs d'enceinte de Katsena, et de se faire construire à proximité un nouveau lieu de résidence moins vaste, mais plus aisé à défendre; toutefois son supérieur, l'émir El Moumenin, n'ayant pas accédé à l'exécution de ce plan, ces vastes murailles menacent complétement ruine aujourd'hui. En parlant de mon nouveau passage à Katsena, lors de mon retour en 1853, j'aurai occasion de revenir sur les particularités de la vie quotidienne que l'on y mène; je citerai également, à l'occasion, des détails plus étendus sur l'empire des Foulbe et le caractère de ce peuple aussi remarquable que difficile à connaître, sur lequel je ne pus m'éclairer que très

imparfaitement, lors de mon premier voyage dans ces contrées.

L'étendue de la province de Katsena a été considérablement réduite dans ces derniers temps, en vue de ne pas laisser au gouverneur trop de chances de s'affranchir. En outre, depuis la conquête, de nombreuses parties de son territoire ont énormément souffert des incursions perpétuelles des Haoussa encore indépendants; de sorte que la population de la province entière ne s'élève actuellement à guère plus de 300,000 âmes. Parmi les nombreuses localités dont j'ai indiqué les principales dans mon journal de voyage, il n'y en a pas moins d'une cinquantaine qui comptent quatre mille habitants. La province ne produit en contribution foncière (*kourdi n kassa*) que de vingt à trente millions; chaque famille y paie un impôt de 2,500 *kourdi*, soit exactement la valeur d'un thaler argent; en outre, chaque tête d'esclave est soumise à une taxe de 500 *kourdi*. La force armée de la province ne se compose que d'environ deux mille hommes à cheval et huit mille à pied, ces derniers consistant pour la plupart en archers.

Tout bien considéré, la province de Katsena, malgré sa décadence, est l'une des plus belles de tout le Soudan; située précisément entre le Niger et le bassin du Tsad, à une hauteur moyenne de douze à quinze cents pieds, et renfermant un plateau légèrement ondulé, montueux même par endroits, elle offre un écoulement facile aux eaux, qui se divisent en une infinité de courants; il en résulte que l'air y est beaucoup plus salubre que dans la plupart des autres contrées de l'Afrique tropicale où il n'y a que peu ou point de cours d'eau. L'élévation du terrain y est contraire à la culture du coton; à cela près, les produits du sol y sont

abondants et variés; les arbres utiles, entre autres, y sont plus nombreux que partout ailleurs sous la même latitude. Les bananiers (*ayaba*) et les *gouda* (*Carica Papaya*) se trouvent en maints endroits, tandis que les *doroa* (*Parkia*), les tamarins et les *kadena* (*Bassia Parkii*) sont fort répandus dans toute la province et forment parfois des groupes épais et même de petits bois. J'aurai à décrire les parties occidentales, lorsqu'il sera question de mon voyage à Sokoto en 1853; pour le moment, je n'entretiendrai le lecteur que de la région sud-ouest de la province, que je traversai pour me rendre à Kano.

Le 30 janvier, date à laquelle nous devions enfin quitter Katsena, fut un heureux jour pour moi. Lorsque j'arrivai avec mon petit cheval à la porte méridionale de la ville (*kofa n kaoura*), je respirai profondément, comme un captif qui recouvre la liberté. J'aurais certes conservé de Katsena une impression très fâcheuse, s'il ne m'eût été donné d'y revenir dans des conditions plus favorables et de me mettre sur un pied de plus grande amitié avec la classe dominante des Foulbe.

Au midi de la ville, le sol était complétement inculte et couvert de broussailles. L'aspect de la route n'y était guère paisible, car nous n'y rencontrâmes que gens armés, à pied et à cheval, qui se rendaient à Katsena en suite des hostilités que l'on annonçait de la part des indigènes de Maradi. Après environ trois milles de chemin, nous passâmes près d'un puits où les femmes d'un village voisin exposaient des légumes en vente. Outre les comestibles que j'ai déjà cités à plusieurs reprises, il s'y trouvait des panais (*goasa*) et des pommes de terre douces (*Convulvulus Batatas*). Malgré cette diversion, le pays continuait à offrir, avec ses villages

entourés de palissades, ses rares traces de culture et les sites boisés qui séparaient les villages entre eux, un aspect triste et des moins rassurants; pour la seconde fois, et au milieu d'un sauvage fourré, nous rencontrâmes un long cortége guerrier, composé de plusieurs centaines d'hommes à cheval.

Plus loin commença à se montrer le palmier d'Égypte, qui semble croître isolément, au milieu de toute la végétation ordinaire, dans toute la vaste zône qui s'étend du 18e au 20e degré de latitude septentrionale. A côté de ce svelte végétal, qui relie la région du tropique aux contrées du nord, apparaissaient en quantité le *doumma* à la fraîche verdure, le *kana* et l'énorme *kouka*. Les branches de ce dernier, colossales comme lui-même et complétement dépourvues de feuilles, offraient par cela même un aspect encore plus grandiose. C'est la masse imposante de ce branchage qui fait du *kouka* le géant du règne végétal et lui assure la prééminence sur n'importe quel arbre d'Europe, car ni les plus grands *Adansonia* que j'aie vus, ni le vaste *Castagno de' cento cavalli* de l'Etna, ni le chêne patriarcal de la Charente-Inférieure n'atteignent un pareil développement. Les minces et longues cosses du *kouka* (*kaoutschi*) pendaient singulièrement aux branches, semblables à des queues de rats. Les fruits, au goût légèrement acide, étaient en état de maturité, et parmi ceux qui gisaient sur le sol il s'en trouvait jusqu'à de seize pouces de long, sur six d'épaisseur. L'*Adansonia* est le produit caractéristique de toute la vaste zône qui s'étend depuis la mer des Indes jusqu'à l'Océan Atlantique, sur toute la largeur du continent africain, depuis la 16e parallèle septentrionale jusqu'à la 20e méridionale, si même elle s'arrête à l'Équateur. Il en résulte que cet arbre est un de ceux dont

les indigènes s'approprient le plus généralement l'usage, et, tandis que son vaste tronc en lui-même n'est guère utile, on l'évide, dans le Kordofan et entre Walata et le Niger, pour en faire des réservoirs à eau. Le célèbre Ebu Babouta lui-même exprime une grande admiration pour ce vaste produit de la nature.

Au delà du grand village nommé Bay, la culture devint plus fréquente, tandis que le site gagnait en beauté. De commodes huttes de pasteurs Fellani et des champs de blé clôturés et bien entretenus offraient un aspect de paisible aisance qui manquait complétement à la partie septentrionale de la province de Katsena. Je fus fort étonné lorsque Gadjere me montra en cet endroit les propriétés, fort étendues, d'un des principaux habitants d'Agades. Je croyais avoir depuis longtemps quitté tout ce qui concernait les Touareg d'Asben, mais j'appris qu'ils avaient de nombreuses possessions dans ces fertiles contrées, circonstance qui peut conduire aux conséquences les plus importantes.

Vers quatre heures, nous fîmes halte près du village Schibdaoua, situé à environ deux journées de Daoura, ville centrale de la province du même nom.

Le pays que nous traversâmes, le lendemain 31 janvier, est l'un des plus admirables que j'aie vus de la vie; aussi éprouvai-je le plus grand bonheur à le contempler. La matinée était superbe et, complétement indépendant, parcourant le monde sans bien ni avoir avec mes trois compagnons, j'éprouvais le sentiment de la liberté sans entraves et des splendeurs de la création dans ses manifestations nouvelles. Le sol était légèrement ondulé et couvert d'herbe encore fraîche au dessus de laquelle s'épanouissait une végétation de la variété et de la richesse les plus luxuriantes,

formant, non pas un épais fourré sauvage, mais des groupes admirablement arrangés par la main de la nature et dans lesquels se produisaient de magnifiques effets d'ombre et de lumière. Ces bosquets étaient habités par d'innombrables variétés d'oiseaux, parmi lesquels les ramiers et les tourterelles, enivrés de liberté, se livraient en roucoulant à leurs joyeux ébats. Mon attention fut attirée aussi par le *serdi* (peut-être le *Nisus Gymnogenys*), grand oiseau au beau plumage d'un bleu éclatant. Çà et là apparaissaient, dans les vastes et abondants pâturages, de grands troupeaux de bétail blanc, parmi lequel les taureaux avaient une bosse de graisse (*toso*, en Haoussa) qui leur pendait d'un côté; cette particularité leur donnait quelque ressemblance avec le zébu des Indes, dont ils différaient complétement, du reste, par leur taille beaucoup plus grande ainsi que par les cornes et les sabots. L'emblème de la destruction ne manquait pas cependant dans cette superbe contrée qui offrait à chaque pas le vénéneux *toumnia*.

Des champs de coton et de *kara sia* entrecoupaient aussi ce site riant où je remarquai pour la première fois, parmi les espèces d'arbres que j'ai en partie nommées déjà et dont d'autres m'étaient complétement inconnues, l'arbre à beurre ou *kadena* (*Bassia Butyracea*), dans tout le développement de sa luxuriante végétation. Nous remarquâmes une grande activité dans la culture du sol, près d'un petit village nommé Kamri et entouré d'une muraille d'argile peu élevée. Il s'y trouvait un bas fond de médiocre étendue, partagé en carrés arrosés par des puits à longue bascule (*lambouna*) et planté d'oignons et de froment, deux produits importés par la civilisation arabe. Plus tard, nous observâmes ailleurs le même arrangement. Ici encore on se

servait, pour la culture, du *ghelma* et de la *fertana* ou petite houe.

Des rochers de granit dispersés trahissaient la nature de la couche inférieure du sol, et un peu après midi, nous avions à notre droite une chaîne de collines isolée se dirigeant de l'est à l'ouest. Nous passâmes le village Temma et son petit marché, et après avoir laissé également derrière nous un autre village, Gogo, nous arrivâmes dans un pays de pâturages où s'étendaient à de grandes distances des troupeaux de chèvres dispersés. Comme le bétail que j'avais vu le matin et qui était tout blanc, ces chèvres m'étonnèrent par la couleur café dont elles étaient généralement revêtues. A trois heures trois quarts, nous fîmes halte tout près du village Bogo, afin de nous mettre en garde contre les voleurs qui foisonnent dans le pays.

Après un trajet d'un peu plus d'un demi mille allemand, nous arrivâmes à Koussada, ville considérable, le lendemain 1er février. Tandis que nous en suivions les murailles du côté de l'ouest, je vis plusieurs majestueux exemplaires, s'élevant vers les nues, du *rimi* (*Bombax* ou *Eriodendron Guineense*). Il est très remarquable que cet arbre, l'un des plus élevés de la création, comme le *kouka* en est le plus massif, se trouve généralement près des portes principales des villes, dans le pays des Haoussa. La cause doit en être attribuée à ce que le *rimi*, que Mungo Park nomme *bentang*, passe pour sacré aux yeux des anciens habitants idolâtres de cette contrée; c'est pour ce motif que l'on rencontre ces arbres aux lieux de sacrifice et aux portes des villes, qu'ils sont censés garder. Les indigènes peuvent aussi s'en servir pour indiquer leur route aux étrangers, en présence de la distance incroyable à laquelle ces géants se distinguent parmi les

autres arbres. Les plus hauts que j'aie vus dans mon voyage, sont les deux qui s'élèvent devant la porte occidentale de la ville de Gandi, au pays de Sanfara.

Koussada n'est pas d'une étendue beaucoup moins grande que Gasaoua. Le mur d'enceinte en est fort bien conservé, et l'intérieur, qu'ornent un grand nombre d'arbres à l'épais feuillage, offre un magnifique aspect. La plupart des huttes consistent en murailles d'argile surmontées d'un toit de chaume, genre de construction appropriée au climat et à la nature du pays.

En quittant le côté méridional de la ville, nous rencontrâmes une quantité de femmes lourdement chargées, portant sur la tête chacune de six à dix calebasses remplies de toute espèce d'objets de ménage. Le poids en était tellement considérable qu'elles s'arrêtaient constamment après avoir fait quelques pas d'une marche chancelante, non sans déranger nos chameaux dans la leur. C'est réellement une chose incroyable que les fardeaux que savent porter les femmes indigènes du Soudan et surtout celles de la tribu des Tapoua ou Nyffaoua, qui sont, pour la plupart, d'une taille et d'une force corporelle colossales.

Nous ne vîmes ensuite rien de fort remarquable jusqu'à ce que nous fussions arrivés aux champs de blé de Kaferda, où j'observai de nouveau quelques *ghighina* isolés, qui semblent être fort rares dans la contrée. Nous descendîmes un peu, et le site reprit l'aspect riant de la veille, en se couvrant d'une végétation aussi abondante que variée. Les indigènes y témoignaient de leur activité en réunissant des bottes d'indigo pour les emporter; plus loin je vis, au haut des nombreux *Adansonia*, des ruches faites en troncs d'arbres évidés. Les prairies environnantes offrant beaucoup de

fleurs, la contrée me parut extrêmement favorable à l'apiculture.

Ce que nous rencontrâmes de plus beau, ce jour-là, ce fut un tamarin dont le tronc était dissimulé par un groupe de *ghighina* étroitement pressés, dont le vaste feuillage dominait la couronne de ces derniers. Un pareille richesse de végétation est très fréquente dans l'Amérique méridionale mais fort rare, au contraire, et d'autant plus remarquable, dans les contrées infécondes de l'Afrique. Plus tard, dans le cours de mon voyage, j'eus fréquemment occasion d'observer la sympathie qui semble exister entre le tamarin et le *kouka*. Je rencontrai fréquemment ces deux arbres complétement entrelacés de la manière la plus charmante; ici cependant, leur réunion n'avait pas le même caractère. La belle couronne du *ghighina*, en forme d'éventail, abrite constamment une quantité de grands oiseaux; ceux-ci emportent dans leurs nids beaucoup de graines lesquelles, nourries de leur fiente, produisent une végétation nouvelle qui souvent finit par étouffer l'arbre sans lequel elle n'eût pas vu le jour.

Un peu après midi, nous passâmes près de l'endroit nommé Dan Saboua; à cette époque déjà, il n'offrait guère de vie, et lorsque je le revis, trois ans plus tard, il était presque entièrement abandonné. A deux milles plus loin, nous vîmes une petite colline ronde, couverte de broussailles, qui me fut indiquée comme formant la limite entre les provinces de Katsena et de Kano. En 1854, j'observai que cette limite se trouvait beaucoup plus vers le nord-ouest, près de Kaferda; je ne saurais dire si elle a été changée ou si l'on m'avait induit en erreur la première fois. Nous nous arrêtâmes encore de bonne heure, près du village Gourso. Dans

les jardins qui s'y trouvaient étaient cultivés du froment et des oignons; il est vrai qu'il n'y avait que cela dans la localité, car, lorsque nous nous fûmes pourvus d'une bonne provision de ces légumes, il ne nous fut pas même possible de nous procurer un poulet.

Le lendemain matin, 2 février, nous partîmes très tôt, avec le vif désir d'atteindre Kano avant la nuit suivante. Pendant la route, nous écoutâmes avec plaisir les récits de Gadjere qui s'étendait avec complaisance sur les merveilles de ce Londres africain. Après un trajet de cinq quarts de mille, à travers un pays assez fréquenté et composé tour à tour d'épais taillis et de prairies, nous atteignîmes l'importante ville de Betschi. Ses hautes murailles d'argile, bien entretenues, apparurent soudainement à nos regards, derrière un fourré où nous aperçûmes de nouveau notre élégant ami Serdi. La ville n'a qu'une porte et une grande partie des huttes qui s'y trouvent sont de l'espèce que j'ai déjà décrite, ayant la partie inférieure en argile et la toiture en chaume. Cette localité est très remarquable comme appartenant en partie à la tribu Touareg des I Ti San, pour lesquels les Bousaou subjugués cultivent les champs environnants. Cet exemple prouve une fois de plus que l'on retrouve partout les Touareg, non seulement comme simples marchands, mais encore comme propriétaires permanents du sol.

Au delà de la ville, le pays était moins bien cultivé et se couvrait généralement de sauvages buissons de *gonda n dadji*, sorte d'*Anona*. Ce *gonda* porte un fruit très savoureux, de la grosseur d'une poire et couleur abricot, qui offre au voyageur fatigué le rafraîchissement le plus exquis; ce fruit est tellement important aux yeux des indigènes qu'ils ont donné au *Papaya* importé d'Égypte, qui n'y ressemble

que de fort loin, le nom de *gonda n Masr*. Cet arbuste est très commun dans la plupart de ces contrées, mais il ne croît pas dans les plaines argileuses du Bornou proprement dit; le fruit mûrit pendant la saison des pluies et se cueille encore ensuite pendant plusieurs mois.

Après avoir dépassé le petit marché de Bouddoume, nous aperçûmes les premiers chameaux de l'*aïri* avec lequel nous étions arrivés. Débarrassés de leur précieux chargement, ils revenaient de Kano pour aller chercher des pâturages sûrs et abondants, tandis que leurs maîtres restaient dans la capitale. Notre protecteur Eleidji, le conducteur de l'*aïri*, n'était pas encore arrivé, ayant près de Kasaoure une grande propriété renfermant de nombreux esclaves, où il s'était arrêté pour arranger ses propres affaires, en arrivant de Katsena.

Le paysage prit de nouveau un aspect riant; notre route était fort animée et nous passâmes près de plusieurs villages. Presque tous les indigènes que nous rencontrions nous saluaient de la manière la plus amicale en disant : « *barka, sanou sanou, hm! hm!* » ce qui signifie à peu près : « Soyez bénis! tout doux, tout doux! Eh! eh! » Quelques Fellani orgueilleux seuls passèrent sans nous saluer. Les villages, dans cette contrée, sont fort jolis et consistent en cours et en huttes, dispersées comme dans tous les villages où l'on se livre à la culture, lorsque le permet, du reste, une certaine certitude de sécurité. Par ce motif, les noms de toutes ces localités prennent la forme du pluriel, comme Taraouraoua, Bagdaoua, Djimbedaoua. Dans le voisinage de ce dernier endroit, où les femmes des environs tiennent un petit marché, se trouvait une teinturerie (*marina*) d'une assez grande étendue et pourvue de vingt cuves à teinture.

Un peu après midi, nous arrivâmes dans le riche district de Daouana, principalement habité par les Fellani. Il s'y trouvait un vaste marché, bien construit et entouré de petites échoppes que visitaient de nombreux chalands. Quelques femmes du marché, que nous rencontrâmes, nous firent espérer que nous atteindrions encore la *birni* avant le coucher du soleil, ce qui était d'autant plus à désirer que vers ce moment se fermait la porte extérieure de la ville. Pressant un peu le pas, nous arrivâmes dans des champs de sésame ou *nome* (*Astragalus Sesamum*), spectacle alors complétement nouveau pour moi, mais que j'eus fréquemment occasion de rencontrer dans la suite de mon voyage, car le sésame constitue l'un des principaux aliments des indigènes africains, dans la zône méridionale du tropique; à Baghirmi déjà, il était fort en usage. Je vis également une sorte de buisson dont quelques champs étaient entièrement couverts et que je n'avais pas encore remarqué jusqu'alors. A Mounio, où j'en vis plus tard en grande quantité, on le nomme *magara;* ici, mon compagnon l'appelait *fidde fereoukka*. Cette plante est une variété de la grande *Euphorbia Cararíensis* et se trouve en grande abondance sur le Niger central; elle atteint une hauteur de dix à douze pieds et porte de longues branches vertes sans feuilles, qui s'écartent vers le haut en s'étendant fortement. Le suc laiteux qu'elles renferment passe pour être plus ou moins vénéneux, mais s'emploie comme caustique pour les plaies cancéreuses.

Bientôt nous arrivâmes aux premiers palmiers isolés. Cet arbre est le signe caractéristique du voisinage de Kano, où il doit indubitablement avoir été transplanté artificiellement à la suite des rapports de cette place avec les Arabes. Le

site devenant plus dégagé, nous pûmes découvrir complétement deux autres indices de la ville, c'est à dire les deux collines qui se trouvent à l'intérieur des murs d'enceinte, nommées respectivement Dala et Kogo N Doutsi. Ces collines se détachaient de la ligne droite que forme de loin la ville ensevelie dans ses vastes murailles; à leur vue, nous désespérâmes de pouvoir arriver avant le coucher du soleil; néanmoins, nous hâtâmes le pas et nous pûmes encore atteindre le but de notre voyage avant la fermeture des portes.

Nous trouvâmes campée, devant la ville, une partie de l'*aïri*. Comme je ne me souciais guère de retomber sous la protection des Asbenoua, nous nous engageâmes dans le chemin profondément creusé qui conduisait vers la porte de la ville, devant laquelle s'élevait un majestueux *rimi*, tandis qu'une forêt d'arbres et de buissons encombrait les fossés d'enceinte. Les murs n'avaient, en cet endroit qu'une épaisseur d'une quinzaine de pieds et la porte elle-même, fortement construite, était toute garnie de fer. A l'intérieur demeurait le gardien; nous lui indiquâmes où nous nous proposions de descendre et nous continuâmes notre chemin sans nous inquiéter d'autre chose, comme si nous étions du pays. Tout autour de nous se trouvaient des champs en partie cultivés et en partie convertis en pâturages ornés, çà et là, d'*Adansonia*. Quoique la maison de mon agent Baouou se trouvât à la partie extérieure du quartier habité le plus septentrional, il ne nous fallut pas moins de quarante neuf minutes pour y arriver. Dans l'intervalle, la nuit était complétement venue et nous eûmes quelque peine à nous installer dans notre logement.

Ainsi, après environ une année de peines et d'épreuves,

nous avions atteint Kano, dont le nom avait si souvent retenti à mon oreille, comme celui d'un des buts principaux de notre entreprise. Je pouvais donc me trouver heureux et content; le récit de mon séjour en cette ville apprendra au lecteur si je le fus en réalité.

TABLE DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

Chapitre Ier. — Introduction. — Voyage vers Tripoli. . . . 5
" II. — Excursion dans les montagnes autour de Tripoli. 20
" III. — De Tripoli à Moursouk 58
" IV. — De Moursouk à Rhat. 100
" V. — De Rhat à Tintelloust. 139
" VI. — Excursion à Agades 209
" VII. — De Tintelloust à Taghelel 269
" VIII. — Séparation des voyageurs. — Tessaoua, Katsena. — Arrivée à Kano. 307

ERRATA.

Page 5, ligne 11, *au lieu de* fut, *lisez* fût.
» 7, » 29, *au lieu de* m'avais, *lisez* m'avait.
» 8, » 24, *au lieu de* il opposa, *lisez* il m'opposa.
» 10, » 2, *au lieu de* n'avaient, *lisez* n'avait.
» 14, » 10, *au lieu de* la, *lisez* jadis la.
» 16, » » *au lieu de* et dont, *lisez* dont.
» 17, » 14, *au lieu de* pont, *lisez* port.
» 18, » 11, *au lieu de* de Soara, *lisez* du Soara.
» » » 13, *au lieu de* du district, *lisez* le district.
» 21, » 2, *au lieu de* il devint, *lisez* il était.
» 23, » 21, *au lieu de* l'aspect naturel, *lisez* l'entrée naturelle.
» » » 22, *au lieu de* celui, *lisez* celle.
» » » 23, *au lieu de* descend en hauteur, *lisez* descendent des hauteurs.
» 26, » 1, *au lieu de* sont soumis, *lisez* est soumis.
» » » 29, *au lieu de* plaines, *lisez* terrasses.
» 32, » 11, *au lieu de* la vallée Wadi Rabda, *lisez* le Wadi Rabda.
» » » 12, *au lieu de* celle-ci, *lisez* celui-ci.
» » » 16, *au lieu de* de Wadi, *lisez* du Wadi.
» 34, » 31, *au lieu de* de Djebel, *lisez* du Djebel.
» 40, » 23, *au lieu de* profonde des rapports naturels *lisez* parfaite des qualités naturelles.
» 54, » 21, *au lieu de* Sabel, *lisez* Sahel.
» 60, » 31, *lisez* que de leurs supports.
» 63, » 5, *au lieu de* avions laissé, *lisez* faisions pesé.
» 69, » 10, *au lieu de* entourée, *lisez* entouré.
» 72, » 23, *au lieu de* est, *lisez* était.
» 77, » 27, *au lieu de* Bou Sel, *lisez* Bou Sef.
» 78, » 9, *au lieu de* ouest-nord-ouest, *lisez* est-nord-est.
» 81, » 12, *au lieu de* Caracalla, *lisez* de Caracalla.
» 83, » 6, *au lieu de* rendait, *lisez* rendaient.
» 87, » 19, *au lieu de* perdant, *lisez* pendant.
» 89, » 1, *au lieu de* Oudrey, *lisez* Oudney.
» 101, » 21, *au lieu de* trouvât, *lisez* Ironvait.
» » » 22, *au lieu de* Mohammed El Boro, *lisez* Mohammed Boro.
» 102, » 22, *au lieu de* certaines, *lisez* certains.
» 103, » 27, *au lieu de* Shergan, *lisez* Serghan.
» 107, » 15, *au lieu de* Rhet, *lisez* Rhat.
» 113, » 14, *au lieu de* enterrées, *lisez* gravées.
» 117, » 2, *au lieu de* vers Taouat, *lisez* vers le Taouat.
» 118, » 12, *au lieu de* l'ouest, *lisez* l'est.
» 119, » 11, *au lieu de* au dessus, *lisez* au dessous.
» 126, » 29, *au lieu de* j'essayais, *lisez* j'essayai.
» 148, » 6, *au lieu de* imrhad en serfs, *lisez* ou serfs.
» 150, » 23, *au lieu de* de sa sécurité, *lisez* de sécurité.
» 152, » 3, *au lieu de* cabanes, *lisez* colonnes.
» 171, » 17, *au lieu de* formage, *lisez* fromage.
» 201, » 23, *au lieu de* Auderass, *lisez* Anderass.
» 224, » 10, *au lieu de* cette endroit, *lisez* cet endroit.

5441 8

405 Hilgard Avenue, Los Angeles, CA 90024-1388
Return this material to the library
from which it was borrowed.

DEC

FEB

MAY 0 - 2006

JUL

R
M

A.M.
7|8|9

LD
URL

Form L-9
20m-12,'39(3383)

UNIVERSITY OF CALIFORNIA

A 000 660 993

PLEASE DO NOT REMOVE
THIS BOOK CARD

THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA, LOS ANGELES

University Research Library

CALL NUMBER | VOL | PT | COP | AUTHOR

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54

IBM L3020P